UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284572 5

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s13cahiersdelaqui04pg

3

TORONTO LIBRARY

II. — *le porche*

139973
4/10/16

AP
20
C15
sér. 13
no 4-7

du mystère

de la deuxième vertu

NON SOLVM IN MEMORIAM

SED IN INTENTIONEM

Non seulement à la mémoire

mais à l'intention

de notre ami et de notre frère **Eddy Marix**

Eltville sur le Rhin, le 2 août 1880

Eltville sur le Rhin, le 31 août 1908

notamment en mémoire
de ce cahier qu'il fit

pour le dimanche des Rameaux
et pour le dimanche de Pâques
de l'année 1905.

cahier pour la Toussaint
et pour le jour des Morts de la treizième série;

deuxième cahier préparatoire
pour le cinq centième anniversaire
de la naissance de Jeanne d'Arc,
qui tombera pour le jour des Rois
de l'an 1912.

LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU

Madame Gervaise rentre.

MADAME GERVAISE

La foi que j'aime le mieux, dit Dieu, c'est l'espérance.

La foi ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
J'éclate tellement dans ma création.
Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles.
Dans toutes mes créatures.
Dans les astres du firmament et dans les poissons de la mer.
Dans l'univers de mes créatures.

Sur la face de la terre et sur la face des eaux.
Dans les mouvements des astres qui sont dans le ciel.
Dans le vent qui souffle sur la mer et dans le vent qui souffle dans la vallée.
Dans la calme vallée.
Dans la recoite vallée.
Dans les plantes et dans les bêtes et dans les bêtes des forêts.
Et dans l'homme.
Ma créature.
Dans les peuples et dans les hommes et dans les rois e. dans les peuples.
Dans l'homme et dans la femme sa compagne.
Et surtout dans les enfants.
Mes créatures.
Dans le regard et dans la voix des enfants.
Car les enfants sont plus mes créatures.
Que les hommes.
Ils n'ont pas encore été défaits par la vie.
De la terre.
Et entre tous ils sont mes serviteurs.
Avant tous.
Et la voix des enfants est plus pure que la voix du vent dans le calme de la vallée.
Dans la vallée recoite.
Et le regard des enfants est plus pur que le bleu du ciel, que le laiteux du ciel, et qu'un rayon d'étoile dans la calme nuit.
Or j'éclate tellement dans ma création.
Sur la face des montagnes et sur la face de la plaine.
Dans le pain et dans le vin et dans l'homme qui laboure

et dans l'homme qui sème et dans la moisson et dans la vendange.
Dans la lumière et dans les ténèbres.
Et dans le cœur de l'homme, qui est ce qu'il y a de plus profond dans le monde.
Créé.
Si profond qu'il est impénétrable à tout regard.
Excepté à mon regard.
Dans la tempête qui fait bondir les vagues et dans la tempête qui fait bondir les feuilles.
Des arbres dans la forêt.
Et au contraire dans le calme d'un beau soir.
Dans les sables de la mer et dans les étoiles qui sont un sable dans le ciel.
Dans la pierre du seuil et dans la pierre du foyer et dans la pierre de l'autel.
Dans la prière et dans les sacrements.
Dans les maisons des hommes et dans l'église qui est ma maison sur la terre.
Dans l'aigle ma créature qui vole sur les sommets.
L'aigle royal qui a au moins deux mètres d'envergure et peut-être trois mètres.
Et dans la fourmi ma créature qui rampe et qui amasse petitement.
Dans la terre.
Dans la fourmi mon serviteur.
Et jusque dans le serpent.
Dans la fourmi ma servante, mon infime servante, qui amasse péniblement, la parcimonieuse.
Qui travaille comme une malheureuse et qui n'a point de cesse et qui n'a point de repos.

Que la mort et que le long sommeil d'hiver.

haussant les épaules de tant d'évidence.
devant tant d'évidence.

J'éclate tellement dans toute ma création.
Dans l'infime, dans ma créature infime, dans ma servante infime, dans la fourmi infime.
Qui thésaurise petitement, comme l'homme.
Comme l'homme infime.
Et qui creuse des galeries dans la terre.
Dans les sous-sols de la terre.
Pour y amasser mesquinement des trésors.
Temporels.
Pauvrement.
Et jusque dans le serpent.
Qui a trompé la femme et qui pour cela rampe sur le ventre.
Et qui est ma créature et qui est mon serviteur.
Le serpent qui a trompé la femme.
Ma servante.
Qui a trompé l'homme mon serviteur.
J'éclate tellement dans ma création.
Dans tout ce qui arrive aux hommes et aux peuples, et aux pauvres.
Et même aux riches.
Qui ne veulent pas être mes créatures.
Et qui se mettent à l'abri.
D'être mes serviteurs.
Dans tout ce que l'homme fait et défait de mal et de bien.
(Et moi je passe par dessus, parce que je suis le

maître, et je fais ce qu'il a défait et je défais ce qu'il a fait).
Et jusque dans la tentation du péché.
Même.
Et dans tout ce qui est arrivé à mon fils.
A cause de l'homme.
Ma créature.
Que j'avais créé.
Dans l'incorporation, dans la naissance et dans la vie et dans la mort de mon fils.

Et dans le saint sacrifice de la messe.

Dans toute naissance et dans toute vie.
Et dans toute mort.
Et dans la vie éternelle qui ne finira point.
Qui vaincra toute mort.

J'éclate tellement dans ma création.

Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles.

La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas.
Ça n'est pas étonnant.
Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins

d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres.
Comment n'auraient-ils point charité de leurs frères.
Comment ne se retireraient-ils point le pain de la bouche, le pain de chaque jour, pour le donner à de malheureux enfants qui passent.
Et mon fils a eu d'eux une telle charité.

Mon fils leur frère.
Une si grande charité.

Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne.
Moi-même.
Ça c'est étonnant.

Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux.
Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin.
Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce.
Et j'en suis étonné moi-même.
Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable.
Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable.
Depuis cette première fois qu'elle coula et depuis toujours qu'elle coule.

Dans ma création naturelle et surnaturelle.
Dans ma création spirituelle et charnelle et encore spirituelle.
Dans ma création éternelle et temporelle et encore éternelle.
Mortelle et immortelle.
Et cette fois, oh cette fois, depuis cette fois qu'elle coula, comme un fleuve de sang, du flanc percé de mon fils.
Quelle ne faut-il pas que soit ma grâce et la force de ma grâce pour que cette petite espérance, vacillante au souffle du péché, tremblante à tous les vents, anxieuse au moindre souffle,
soit aussi invariable, se tienne aussi fidèle, aussi droite, aussi pure; et invincible, et immortelle, et impossible à éteindre; que cette petite flamme du sanctuaire.
Qui brûle éternellement dans la lampe fidèle.
Une flamme tremblotante a traversé l'épaisseur des mondes.
Une flamme vacillante a traversé l'épaisseur des temps.
Une flamme anxieuse a traversé l'épaisseur des nuits.
Depuis cette première fois que ma grâce a coulé pour la création du monde.
Depuis toujours que ma grâce coule pour la conservation du monde.
Depuis cette fois que le sang de mon fils a coulé pour le salut du monde.

Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre au souffle de la mort.

Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance.
Et je n'en reviens pas.
Cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout.
Cette petite fille espérance.
Immortelle.

Car mes trois vertus, dit Dieu.
Les trois vertus mes créatures.
Mes filles mes enfants.
Sont elles-mêmes comme mes autres créatures.
De la race des hommes.
La Foi est une Épouse fidèle.
La Charité est une Mère.
Une mère ardente, pleine de cœur.
Ou une sœur aînée qui est comme une mère.
L'Espérance est une petite fille de rien du tout.
Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.
Qui joue encore avec le bonhomme Janvier.
Avec ses petits sapins en bois d'Allemagne couverts de givre peint.
Et avec son bœuf et son âne en bois d'Allemagne. Peints.
Et avec sa crèche pleine de paille que les bêtes ne mangent pas.
Puisqu'elles sont en bois.
C'est cette petite fille pourtant qui traversera les mondes.

Cette petite fille de rien du tout.
Elle seule, portant les autres, qui traversera les mondes révolus.

Comme l'étoile a conduit les trois rois du fin fond de l'Orient.
Vers le berceau de mon fils.
Ainsi une flamme tremblante.
Elle seule conduira les Vertus et les Mondes.

Une flamme percera des ténèbres éternelles.

Le prêtre dit.
Ministre de Dieu le prêtre dit :

Quelles sont les trois vertus théologales?

L'enfant répond :

Les trois vertus théologales sont la Foi, l'Espérance et la Charité.

— *Pourquoi la Foi, l'Espérance et la Charité sont-elles appelées vertus théologales?*

— *La Foi, l'Espérance et la Charité sont appelées vertus théologales parce qu'elles se rapportent immédiatement à Dieu.*

— *Qu'est-ce que l'Espérance?*

— *L'Espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons de Dieu, avec confiance, sa grâce en ce monde et la gloire éternelle dans l'autre.*

— *Faites un acte d'Espérance.*

— *Mon Dieu, j'espère, avec une ferme confiance, que vous me donnerez, par les mérites de Jésus-Christ, votre grâce en ce monde, et, si j'observe vos commandements, votre gloire dans l'autre, parce que vous me l'avez promis, et que vous êtes souverainement fidèle dans vos promesses.*

Or oublie trop, mon enfant, que l'espérance est une

vertu, qu'elle est une vertu théologale, et que de toutes les vertus, et des trois vertus théologales, elle est peut-être la plus agréable à Dieu.

Qu'elle est assurément la plus difficile, qu'elle est peut-être la seule difficile, et que sans doute elle est la plus agréable à Dieu.

La foi va de soi. La foi marche toute seule. Pour croire il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder. Pour ne pas croire il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier. Se raidir. Se prendre à l'envers, se mettre à l'envers, se remonter. La foi est toute naturelle, toute allante, toute simple, toute venante. Toute bonne venante. Toute belle allante. C'est une bonne femme que l'on connaît, une vieille bonne femme, une bonne vieille paroissienne, une bonne femme de la paroisse, une vieille grand mère, une bonne paroissienne. Elle nous raconte les histoires de l'ancien temps, qui sont arrivées dans l'ancien temps.

Pour ne pas croire, mon enfant, il faudrait se boucher les yeux et les oreilles. Pour ne pas voir, pour ne pas croire.

La charité va malheureusement de soi. La charité marche toute seule. Pour aimer son prochain il n'y a

qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder tant de détresse. Pour ne pas aimer son prochain il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier. Se raidir. Se faire mal. Se dénaturer, se prendre à l'envers, se mettre à l'envers. Se remonter. La charité est toute naturelle, toute jaillissante, toute simple, toute bonne venante. C'est le premier mouvement du cœur. C'est le premier mouvement qui est le bon. La charité est une mère et une sœur.

Pour ne pas aimer son prochain, mon enfant, il faudrait se boucher les yeux et les oreilles.
A tant de cris de détresse.

Mais l'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce.

C'est la foi qui est facile et de ne pas croire qui serait impossible. C'est la charité qui est facile et de ne pas aimer qui serait impossible. Mais c'est d'espérer qui est difficile.

à voix basse et honteusement.

Et le facile et la pente est de désespérer et c'est la grande tentation.

La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend seulement pas garde à elle.
Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs la petite espérance
S'avance.
Entre ses deux grandes sœurs.
Celle qui est mariée.
Et celle qui est mère.
Et l'on n'a d'attention, le peuple chrétien n'a d'attention que pour les deux grandes sœurs.
La première et la dernière.
Qui vont au plus pressé.
Au temps présent.
A l'instant momentané qui passe.
Le peuple chrétien ne voit que les deux grandes sœurs, n'a de regard que pour les deux grandes sœurs.
Celle qui est à droite et celle qui est à gauche.
Et il ne voit quasiment pas celle qui est au milieu.
La petite, celle qui va encore à l'école.
Et qui marche.
Perdue dans les jupes de ses sœurs.
Et il croit volontiers que ce sont les deux grandes qui traînent la petite par la main.
Au milieu.
Entre elles deux.
Pour lui faire faire ce chemin raboteux du salut,

Les aveugles qui ne voient pas au contraire.
Que c'est elle au milieu qui entraîne ses grandes sœurs.
Et que sans elle elles ne seraient rien.
Que deux femmes déjà âgées.
Deux femmes d'un certain âge.
Fripées par la vie.

C'est elle, cette petite, qui entraîne tout.
Car la Foi ne voit que ce qui est.
Et elle elle voit ce qui sera.
La Charité n'aime que ce qui est.
Et elle elle aime ce qui sera.

La Foi voit ce qui est.
Dans le Temps et dans l'Éternité.
L'Espérance voit ce qui sera.
Dans le temps et pour l'éternité.

Pour ainsi dire dans le futur de l'éternité même.

La Charité aime ce qui est.
Dans le Temps et dans l'Éternité.
Dieu et le prochain.
Comme la Foi voit
Dieu et la création.
Mais l'Espérance aime ce qui sera.

Dans le temps et pour l'éternité.

Pour ainsi dire dans le futur de l'éternité.

L'Espérance voit ce qui n'est pas encore et qui sera.
Elle aime ce qui n'est pas encore et qui sera

Dans le futur du temps et de l'éternité.

Sur le *chemin montant, sablonneux, malaisé.*
Sur la route montante.
Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs,
Qui la tiennent par la main,
La petite espérance
S'avance.
Et au milieu entre ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner.
Comme une enfant qui n'aurait pas la force de marcher.
Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle.
Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres.
Et qui les traîne.
Et qui fait marcher tout le monde.
Et qui le traîne.
Car on ne travaille jamais que pour les enfants.

Et les deux grandes ne marchent que pour la petite.

Mes trois vertus, dit Dieu.
Maître des Trois Vertus.
Mes trois vertus ne sont point autrement que des hommes et des femmes dans une maison des hommes.
Ce ne sont point les enfants qui travaillent.
Mais on ne travaille jamais que pour les enfants.
Ce n'est point l'enfant qui va aux champs, qui laboure et qui sème, et qui moissonne et qui vendange et qui taille la vigne et qui abat les arbres et qui scie le bois.
Pour l'hiver.
Pour chauffer la maison l'hiver.
Mais est-ce que le père aurait du cœur à travailler s'il n'y avait pas ses enfants.
Si ça n'était pas pour ses enfants.
Et l'hiver quand il travaille dur.
Dans la forêt.
Quand il travaille le plus dur.
De la serpe et de la scie et de la cognée et de la hache.
Dans la forêt glacée.
L'hiver quand les vipères dorment dans le bois parce qu'elles sont gelées.
Et quand il souffle une bise aigre.
Qui lui transperce les os.
Qui lui passe au travers de tous les membres.
Et il est tout transi et il claquerait des dents.

Et le givre lui fait des glaçons dans sa barbe.
Tout d'un coup il pense à sa femme qui est restée à la maison.
A sa femme qui est si bonne ménagère.
Dont il est l'homme devant Dieu.
Et à ses enfants qui sont bien tranquilles à la maison.
Qui jouent et qui s'amusent à c'te heure au coin du feu.
Et qui peut-être se battent.
Ensemble.
Pour s'amuser.
Ils passent devant ses yeux, dans un éclair devant les yeux de sa mémoire, devant les yeux de son âme.
Ils habitent sa mémoire et son cœur et son âme et les yeux de son âme.
Ils habitent son regard.
Dans un éclair il voit ses trois enfants qui jouent et qui rient au coin du feu.
Ses trois enfants, deux garçons et une fille.
Dont il est le père devant Dieu.
Son aîné, son garçon qui a eu douze ans au mois de septembre.
Sa fille qui a eu neuf ans au mois de septembre.
Et son cadet qui a eu sept ans au mois de juin.
Ainsi la fille est au milieu.
Comme il convient.
Afin qu'elle soit défendue par ses deux frères.
Dans l'existence.
Un avant et l'autre après.
Ses trois enfants qui lui succéderont et qui lui survivront.
Sur terre.
Qui auront sa maison et ses terres.

Et s'il n'a point de maison et de terres qui auront du moins ses outils.
(S'il n'a point de maison et de terres ils n'en auront point non plus.
Voilà tout.)
(Il s'en est bien passé pour vivre.
Ils feront comme lui. Ils travailleront.)
Sa hache et sa cognée et sa serpe et sa scie.
Et son marteau et sa lime.
Et sa pelle et sa pioche.
Et sa bêche pour bêcher la terre.
Et s'il n'a pas de maison et de terre.
S'ils n'héritent pas sa maison et sa terre.
Au moins ils hériteront ses outils.
Ses bons outils.
Qui lui ont servi tant de fois.
Qui sont faits à sa main.
Qui ont tant de fois bêché la même terre.
Ses outils, à force de s'en servir, lui ont rendu la main toute calleuse et luisante.
Mais lui, à force aussi de s'en servir, il a rendu poli et luisant le manche de ses outils.
Et à force de travailler il a la peau aussi dure et aussi tannée que le manche de ses outils.
Au manche de ses outils ses fils retrouveront, ses fils hériteront la dureté de ses mains.
Mais aussi leur habileté, leur grande habileté.
Car il est un bon laboureur et un bon bûcheron.
Et un bon vigneron.
Et avec ses outils ses fils hériteront, ses enfants hériteront.

Ce qu'il leur a donné, ce que nul ne pourrait leur ôter.
(Presque pas même Dieu).
(Tant Dieu a donné à l'homme).
La force de sa race, la force de son sang.
Car ils sont sortis de lui.
Et ils sont Français et Lorrains.
Fils de bonne race et de bonne maison.
Or bonne race ne peut mentir.
Fils de bonne mère.
Et par dessus tout ce qui est par dessus tout avec ses outils et avec sa race et avec son sang ses enfants hériteront.
Ce qui vaut mieux qu'une maison et un morceau de terre à laisser à ses enfants.
Car la maison et la terre sont périssables et périront.
Et la maison et la terre sont exposées au vent de l'hiver.
A cette bise aigre qui souffle dans cette forêt.
Mais la bénédiction de Dieu n'est soufflée par aucun vent.
Ce qui vaut mieux que les outils, ce qui est plus laborieux, plus ouvrier que les outils.
Ce qui fait plus de travail que les outils.
Et les outils finissent tout de même par s'user.
Comme l'homme.
Ce qui vaut mieux, ce qui est plus durable que la race et le sang.
Même.
Car la race même et le sang sont périssables et périront.
Excepté le sang de Jésus.
Qui sera versé dans les siècles des siècles.

Et la race même et le sang sont exposés au vent de l'hiver.
Et il peut y avoir un hiver des races.
Avec sa maison peut-être s'il en a une et sa terre.
Avec ses outils sûrement et sa race et son sang ses enfants hériteront.
Ce qui est au dessus de tout.
La bénédiction de Dieu qui est sur sa maison et sur sa race.
La grâce de Dieu qui vaut plus que tout.
Il le sait bien.
Qui est sur le pauvre et sur celui qui travaille.
Et qui élève bien ses enfants.
Il le sait bien.
Parce qu'il l'a promis.
Et qu'il est souverainement fidèle dans ses promesses.

Ses trois enfants qui grandissent tellement.
Pourvu qu'ils ne soient pas malades.
Et qui seront certainement plus grands que lui.
(Comme il en est fier dans son cœur).
Et ses deux gars seront rudement forts.
Ses deux gars le remplaceront, ses enfants tiendront sa place sur la terre.
Quand il n'y sera plus.
Sa place dans la paroisse et sa place dans la forêt.
Sa place dans l'église et sa place dans la maison.
Sa place dans le bourg et sa place dans la vigne.
Et sur la plaine et sur le coteau et dans la vallée.
Sa place dans la chrétienté. Enfin. Quoi.
Sa place d'homme et sa place de chrétien.

Sa place de paroissien, sa place de laboureur.
Sa place de paysan.
Sa place de père.
Sa place de Lorrain et de Français.
Car c'est des places, grand Dieu, qu'il faut qui soient tenues.
Et il faut que tout cela continue.
Quand il n'y sera plus comme à présent.
Sinon mieux.
Il faut que paysannerie continue.
Et la vigne et le blé et la moisson et la vendange.
Et le labour de la terre.
Et le pâtour des bêtes.
Quand il n'y sera plus comme à présent.
Sinon mieux.
Il faut que la chrétienté continue.
L'Église militante.
Et pour cela il faut qu'il y ait des chrétiens.
Toujours.
Il faut que la paroisse continue.
Il faut que France et que Lorraine continue.
Longtemps après qu'il ne sera plus.
Aussi bien comme à présent.
Sinon mieux.
Il pense avec tendresse à ce temps où il ne sera plus et où ses enfants tiendront sa place.
Sur terre.
Devant Dieu.
A ce temps où il ne sera plus et où ses enfants seront.
Et quand on dira son nom dans le bourg, quand on parlera de lui, quand son nom sortira, au hasard des

propos, ce ne sera plus de lui que l'on parlera mais de ses fils.
Ensemble ce sera de lui et ce ne sera pas de lui, puisque ce sera de ses fils.
Ce sera son nom et ce ne sera plus et ce ne sera pas son nom, puisque ce sera (devenu) le nom de ses fils.
Et il en est fier dans son cœur et comme il y pense avec tendresse.
Que lui-même ne sera plus lui-même mais ses fils.
Et que son nom ne sera plus son nom mais le nom de ses fils.
Que son nom ne sera plus à son service mais au service de ses fils.
Qui porteront le nom honnêtement devant Dieu.
Hautement et fièrement.
Comme lui.
Mieux que lui.
Et quand on dira son nom, c'est son fils qu'on appellera, c'est de son fils qu'on parlera.
Lui il sera depuis longtemps au cimetière.
Entour de l'église.
Lui, c'est-à-dire son corps.
Côte à côte avec ses pères et les pères de ses pères.
Aligné avec eux.
Avec son père et son grand père qu'il a connus.
Et avec tous les autres tous ceux qu'il n'a pas connus.
Tous les hommes et toutes les femmes de sa race.
Tous les anciens hommes et toutes les anciennes femmes.
Ses ancêtres et ses aïeux.
Et ses aïeules.
Tant qu'il y en a eu depuis que la paroisse a été fondée.

Par quelque saint fondateur.
Venu de Jésus.
Son corps, car pour son âme il y a longtemps.
Qu'il l'a recommandée à Dieu.
La mettant sous la protection de ses saints patrons.

Il dormira, son corps ainsi reposera.
Parmi les siens, (attendant les siens).
Attendant la résurrection des corps.
Jusqu'à la résurrection des corps son corps ainsi reposera.

Il pense avec tendresse à ce temps où on n'aura pas besoin de lui.
Et où ça ira tout de même.
Parce qu'il y en aura d'autres.
Qui porteront la même charge.
Et qui peut-être, et qui sans doute la porteront mieux.

Il pense avec tendresse à ce temps où il ne sera plus.
Parce que n'est-ce pas on ne peut pas être toujours.
On ne peut pas être et avoir été.
Et où tout marchera tout de même.
Où tout n'en marchera pas plus mal.
Au contraire.
Où tout n'en marchera que mieux.
Au contraire.
Parce que ses enfants seront là, pour un coup.

Ses enfants feront mieux que lui, bien sûr.
Et le monde marchera mieux.

Plus tard.
Il n'en est pas jaloux.
Au contraire.
Ni d'être venu au monde, lui, dans un temps ingrat.
Et d'avoir préparé sans doute à ses fils peut-être un temps moins ingrat.
Quel insensé serait jaloux de ses fils et des fils de ses fils.

Est-ce qu'il ne travaille pas uniquement pour ses enfants.

Il pense avec tendresse au temps où on ne pensera plus guère à lui qu'à cause de ses enfants.
(Si seulement on y pense quelquefois. Rarement.)
Quand son nom retentira (cordialement) dans le bourg,
C'est que quelqu'un appellera son fils Marcel ou son fils Pierre.
C'est que quelqu'un aura besoin de son fils Marcel ou de son fils Pierre.
Et les appellera, heureux de les voir. Et les cherchera.
Car c'est eux qui régneront alors et qui porteront le nom.
C'est eux qui régneront avec les hommes de leur âge et de leur temps.
C'est eux qui régneront sur la face de la terre.
Peut-être quelque temps encore un vieux qui se rappellera.
Dira.
Les deux gars Sévin c'est des braves gars.
Ça n'est pas étonnant.

Ils ont de qui tenir.
Le père était un si brave homme.
Et quelque temps les jeunes rediront de confiance :
Le vieux était un si brave homme.
Mais déjà ils n'en sauront rien.
Puis ils ne sauront plus et cela même, ce propos même se taira.
Il pense avec tendresse au temps où il ne sera plus même un propos.
C'est à cela, c'est pour cela qu'il travaille, car n'est-ce pas pour ses enfants que l'on travaille.

Il ne sera plus qu'un corps dans six pieds de terre sous six pieds de terre sous une croix.
Mais ses enfants seront.
Il salue avec tendresse le temps nouveau où il ne sera plus.
Où il ne sera pas.
Où ses enfants seront.
Le règne de ses enfants.

Il pense avec tendresse à ce temps qui ne sera plus son temps.
Mais le temps de ses enfants.
Le règne (de temps) de ses enfants sur la terre.
Dans ce temps-là quand on dira *les Sévin* ce ne sera pas lui mais eux.
Sans plus, sans explication.

Ses enfants porteront ce nom des Sévin.

(Ou ce nom des Chénin, ou ce nom des Jouffin, ou Damrémont ou tout autre nom de Lorraine.
Tout autre nom chrétien, français, lorrain.

A la pensée de ses enfants qui seront devenus hommes et femme.
A la pensée du temps de ses enfants, du règne de ses enfants,
Sur la terre,
A leur tour,
Une tendresse, une chaleur, une fierté lui monte.
(Mon Dieu ne serait-ce pas un orgueil.
Mais Dieu lui pardonnera.)
Comme ses fils dans la forêt seront vaillants, juste Dieu.
Et des gars solides comme des chênes.
Dans la forêt quand soufflera la bise d'hiver.
La bise aigre.
Qui leur traversera les os.
Et fera des glaçons dans leur barbe.

Il rit en pensant à la tête qu'ils feront.
Il rit en lui-même et peut-être même en dessus.
En dehors.

Quand il pense à la tête qu'ils feront quand ils auront de la barbe.

Et il pense avec tendresse à sa fille qui sera une si bonne ménagère.
Parce que sûrement elle sera comme sa mère.

Il ne sera plus, lui c'est entendu il ne sera plus.
Il aura perdu le goût du pain.
Mais il y en aura d'autres, Dieu juste il y en aura d'autres,
Il faut l'espérer,
Qui ont déjà le goût du pain et qui sauront mordre dans une bonne miche de pain.
Qui mangeront de bon appétit.
Leur pain de chaque jour.
Qui mangeront de bon appétit leur pain de chaque jour et leur pain éternel.
(On se passera très bien de lui, et il ne sera plus à (la) table, car il faut se pousser à table quand les nouveaux venus viennent et poussent).
D'autres ses enfants qui vivront et qui mourront après lui si tout se passe dans l'ordre.
Et qu'il retrouvera en paradis.

Il y en aura d'autres, Dieu merci :
Il faut que France continue.
Ni France ne chômera, ni chrétienté ni Lorraine.
Et la paroisse ne chômera pas.
Ni ne chômera point la vigne ni le blé.

C'est l'ordre que le père meure avant les enfants.
Il pense à eux, par une grâce de Dieu, aussitôt le sang lui refoule au cœur.
Et le réchauffe tellement.
Et lui reflue dans tous les membres jusqu'au bout des doigts.

Tellement que s'il avait bu un bon verre de vin de Meuse.
Des coteaux au-dessus de Cepoy.
Et cette onglée qu'il avait aux doigts, (et il avait beau souffler dans ses doigts).
Disparaît comme par enchantement.
Et il n'a plus qu'un tremblement de chaleur au bout des doigts.
Et la bise aigre.
Qui souffle toujours.
Parce qu'elle n'a pas d'enfants.
Parce qu'elle est une créature inanimée.
Et elle ne connaît pas toutes ces histoires-là.
La bise aigre dans la forêt.
Vient à présent lui glacer deux grosses larmes qui descendent bêtement sur ses joues.
Dans les sillons creusés de ses deux joues et qui viennent se perdre dans les broussailles de sa barbe.
Comme deux glaçons.
Alors lui, riant et honteux.
Riant en dedans et honteux en dedans et en dessus.
Et riant même tout haut.
Car il est doux et il est honteux de pleurer.
Pour un homme.
Alors le pauvre homme il veut faire le malin.
Celui qui n'a pas pleuré.
On veut toujours faire le malin.
Il regarde autour de lui sans avoir l'air de regarder si on ne le regarde pas.
Si on ne l'a pas vu.
Des fois.

Riant en lui-même et dans sa barbe et à la dérobée.
Il se dépêche d'essuyer ces deux larmes sur sa joue.
Et de les effacer.
Il boit et lèche de la langue sur ses lèvres.
Au coin de ses lèvres l'eau salée de ses larmes.
Qui lui passe à travers la barbe.
Et aussi de sa main maladroitement.
Gauchement.
Obliquement.
De biais, en descendant.
Du revers de la souche du pouce il se dépêche d'effacer ses larmes et la trace de ses larmes.
Pour qu'on ne s'aperçoive pas.
Pour qu'on ne voye pas qu'il a pleuré.
Et qu'on n'aille pas se moquer de lui dans le bourg.
Parce qu'il ne faut pas qu'un homme pleure.

Et sa femme qui aujourd'hui est restée à la maison.
Mais qui d'autres fois d'habitude va aussi aux champs.
Qui est si bonne femme de ménage.
Et si bonne chrétienne.
Est-ce qu'elle aurait autant de courage à l'ouvrage.
Et à faire son ménage.
Si elle ne travaillait pas pour ses enfants.

Ainsi, non autrement tout le monde travaille pour la petite espérance.

Tout ce que l'on fait on le fait pour les enfants.
Et ce sont les enfants qui font tout faire.
Tout ce que l'on fait.
Comme si ils nous prenaient par la main.
Ainsi tout ce que l'on fait, tout ce que tout le monde fait on le fait pour la petite espérance.

Tout ce qu'il y a de petit est tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand.
Tout ce qu'il y a de neuf est tout ce qu'il y a de plus beau et de grand.
Et le baptême est le sacrement des petits.
Et le baptême est le sacrement le plus neuf.
Et le baptême est le sacrement qui commence.
Tout ce qui commence a une vertu qui ne se retrouve jamais plus.
Une force, une nouveauté, une fraîcheur comme l'aube.
Une jeunesse, une ardeur.
Un élan.
Une naïveté.
Une naissance qui ne se trouve jamais plus.
Le premier jour est le plus beau jour.
Le premier jour est peut-être le seul beau jour.
Et le baptême est le sacrement du premier jour.
Et le baptême est tout ce qu'il y a de beau et de grand.
S'il n'y avait pas le sacrifice.
Et la consommation du corps de Notre-Seigneur.

Il y a dans ce qui commence une source, une race qui ne revient pas.
Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve jamais plus.
Or la petite espérance
Est celle qui toujours commence.

Cette naissance
Perpétuelle.
Cette enfance
Perpétuelle. Qu'est-ce que l'on ferait, qu'est-ce que l'on serait, mon Dieu, sans les enfants. Qu'est-ce que l'on deviendrait.
Et ses deux grandes sœurs savent bien que sans elle elles ne seraient que des servantes d'un jour.
Des vieilles filles dans une chaumière.
Dans une cabane délabrée qui se démolit tous les jours davantage.
Qui s'use à mesure.
Des vieilles femmes qui vieillissent toutes seules et qui s'ennuient dans une masure.
Des femmes sans enfants.
Une race qui s'éteint.

Mais par elle au contraire elles savent bien qu'elles sont deux femmes généreuses.
Deux femmes d'avenir.
Deux femmes qui ont quelque chose à faire dans l'existence.
Et que par cette petite fille qu'elles élèvent elles tiennent tout le temps et l'éternité même dans le creux de leurs mains.

Ainsi ce sont les enfants qui ne font rien.
Ah les gaillards ils font semblant de ne rien faire,
Les mâtins,
Ils savent bien ce qu'ils font,
Les innocents.
Aux innocents les mains pleines.
C'est le cas de le dire.
Ils savent bien qu'ils font tout; et plus que tout;
Avec leur air innocent;
Avec leur air de ne rien savoir;
De ne pas savoir;
Puisque c'est pour eux que l'on travaille.
En réalité.
Puisque on ne travaille que pour eux.
Et que rien ne se fait que pour eux.

Et que tout ce qui se fait dans le monde ne se fait que pour eux.

De là leur vient cet air assuré qu'ils ont.
Si agréable à voir.
Ce regard franc, ce regard insoutenable à voir et qui soutient tous les regards.
Si doux, si agréable à regarder.
Ce regard insoutenable à soutenir.
Ce regard franc, ce regard droit qu'ils ont, ce regard doux, qui vient tout droit de paradis.
Si doux à voir, et à recevoir, ce regard de paradis.
De là leur vient ce front qu'ils ont.
Ce front assuré.
Ce front droit, ce front bombé, ce front carré, ce front levé.
Cette assurance qu'ils ont.
Et qui est l'assurance même.
De l'espérance.

Leur front bombé, tout lavé encore et tout propre du baptême.
Des eaux du baptême.

Et cette parole qu'ils ont, cette voix si douce, et ensemble si assurée.
Si douce à entendre, si jeune.
Cette voix de paradis.
Car elle a une promesse, une secrète assurance intérieure.

Comme leur jeune regard a une promesse, une secrète assurance intérieure, et leur front, et toute leur personne.

Leur petite, leur auguste, leur si révérente et révérende personne.

Heureux enfants; heureux père.

Heureuse espérance.

Heureuse enfance. Tout leur petit corps, toute leur petite personne, tous leurs petits gestes, est pleine, ruisselle, regorge d'une espérance.

Resplendit, regorge d'une innocence.

Qui est l'innocence même de l'espérance.

Assurance, innocence unique.

Assurance, innocence inimitable.

Ignorance de l'enfant, innocence près de qui la sainteté même, la pureté du saint n'est qu'ordure et décrépitude.

Assurance, ignorance, innocence du cœur.

Jeunesse du cœur.

Espérance; enfance du cœur.

Doux enfants, enfants inimitables, enfants frères de Jésus.

Jeunes enfants.

Enfants près de qui les plus grands saints ne sont que vieillesse et décrépitude.

Enfants c'est pour cela que vous êtes les maîtres et que vous commandez dans les maisons.
Nous savons bien pourquoi.
Un regard, un mot de vous fait plier les plus dures têtes.
Vous êtes les maîtres et nous le savons bien.
Nous savons bien pourquoi.
Vous êtes tous des enfants Jésus.

Et quel homme, quel fou, quel blasphémateur oserait se dire un homme Jésus.
Quel saint, le plus grand saint, oserait même y penser.

Et vous aussi vous savez bien que vous êtes les maîtres dans les maisons.
Votre voix le dit, votre regard le dit, et vos boucles de cheveux, et votre tête mutine.
Et quand vous demandez quelque chose, vous le demandez comme un qui rit parce qu'il est bien sûr de l'avoir.

Vous savez bien que vous l'aurez.

De l'imitation de Jésus. Vous enfants vous imitez Jésus.
Vous ne l'imitez pas. Vous *êtes* des enfants Jésus.
Sans vous en apercevoir, sans le savoir, sans le voir.
Et vous le savez bien.
Et l'homme, quel homme, le plus grand saint, quel saint ne sait qu'il est infiniment loin de Jésus.
Dans son imitation.

Perte irréparable, descente, chute, inévitable déperdition de la vie.
Et qui est l'existence et la vie et le vieillissement même.
A nos enfances nous joignons Jésus.
Et grandissants nous en sommes disjoints, nous nous en disjoignons pour toute la vie.

Enfants votre ignorance, votre assurance, votre innocence est l'ignorance même et la même innocence de Jésus, de l'enfant Jésus.
Et sa timide assurance.
Vous êtes des espérances comme l'enfant Jésus était une espérance.
Réellement vous êtes des enfants Jésus.

C'est pour cela, enfants, que nous sommes si heureux

que vous êtes les maîtres et que vous commandez dans les maisons.
C'est le commandement même de l'espérance.
Votre règne est le règne propre de l'espérance.

Car nous autres hommes qu'est-ce que nous sommes,
Dans notre pauvre imitation.

Et votre commandement c'est le commandement même de Jésus.

Singulier sort, singulière destinée, destination de l'homme.
Quand nous sommes enfants, nous sommes des enfants Jésus, nous joignons Jésus enfant.
Et quand nous sommes hommes, disjoints qu'est-ce que nous sommes.

Beaux enfants, votre regard est le regard même de Jésus.
Votre regard bleu.
De Jésus enfant.
Votre beau regard.

Votre front est le front même de Jésus.
Votre voix est la voix même de Jésus.

Et nous qu'est-ce que nous sommes.
Avec notre regard voilé.
Notre front voilé.
Notre voix voilée.
Et au coin des lèvres le pli des amertumes.
Et au mieux aller le pli même de la contrition.
Nous ne sommes jamais que des innocences recouvrées.
Et eux ils sont l'innocence première.

Nous qu'est-ce que nous devenons.
Qu'est-ce que nous sommes devenus.
Qu'est-ce que nous savons.
Qu'est-ce que nous pouvons.
Qu'est-ce que nous faisons.
Qu'est-ce que nous avons.
Nous n'avons jamais que des innocences réparées.
Et eux ils ont l'innocence première.
Et en supposant le mieux, en allant au mieux, en mettant tout pour le mieux nous ne serions jamais que des innocences conservées.
Mais eux ils sont l'innocence première.
Et autant le fruit mûr, juste mûr, pris à l'arbre, l'emporte sur le fruit conservé.
Frais vaut mieux que le fruit conservé.
Autant l'innocence de l'enfant l'emporte sur l'innocence de l'homme.

Vaut mieux que ce que l'homme n'ose plus même nommer son innocence.

Il pense à ses trois enfants qui en ce moment-ci même jouent au coin du feu.
Jouent-ils, travaillent-ils, on n'en sait rien.
Avec les enfants.
Travaillent-ils avec leur mère.
On n'en sait jamais rien.
Les enfants ne sont pas comme les hommes.
Pour les enfants jouer, travailler, se reposer, s'arrêter, courir, c'est tout un.
Ensemble.
C'est le même. Ils ne font pas seulement la différence.
Ils sont heureux.
Ils s'amusent tout le temps. Autant quand ils travaillent, autant quand ils s'amusent.
Ils ne s'en aperçoivent même pas.
Ils sont bien heureux.
Aussi leur commandement est le commandement même de Jésus.
De Jésus enfant.
L'espérance aussi est celle qui s'amuse tout le temps.

Il pense à ses trois enfants qui jouent à c't'heure au coin du feu.
Pourvu seulement qu'ils soient heureux.

N'est-ce pas tout ce qu'un père demande.
On vit pour eux, on demande seulement que ses enfants soient heureux.

Il pense à ses enfants qu'il a mis particulièrement sous la protection de la Sainte Vierge.
Un jour qu'ils étaient malades.
Et qu'il avait eu grand peur.
Il pense encore en frémissant à ce jour-là.
Qu'il avait eu si peur.
Pour eux et pour lui.
Parce qu'ils étaient malades.
Il en avait tremblé dans sa peau.
A l'idée seulement qu'ils étaient malades.
Il avait bien compris qu'il ne pouvait pas vivre comme cela.
Avec des enfants malades.
Et sa femme qui avait tellement peur.
Si affreusement.
Qu'elle avait le regard fixe en dedans et le front barré et qu'elle ne disait plus un mot.
Comme une bête qui a mal.
Qui se tait.
Car elle avait le cœur serré.
La gorge étranglée comme une femme qu'on étrangle.
Le cœur dans un étau.
La gorge dans des doigts ; dans les mâchoires d'un étau.
Sa femme qui serrait les dents, qui serrait les lèvres.
Et qui parlait rarement et d'une autre voix.

D'une voix qui n'était pas la sienne.
Tant elle avait affreusement peur.
Et ne voulait pas le dire.
Mais lui, par Dieu, c'était un homme. Il n'avait pas peur de parler.
Il avait parfaitement compris que ça ne pouvait pas se passer comme ça.
Ça ne pouvait pas durer.
Comme ça.
Il ne pouvait pas vivre avec des enfants malades.
Alors il avait fait un coup (un coup d'audace), il en riait encore quand il y pensait.
Il s'en admirait même un peu. Et il y avait bien un peu de quoi. Et il en frémissait encore.
Il faut dire qu'il avait été joliment hardi et que c'était un coup hardi.
Et pourtant tous les chrétiens peuvent en faire autant.
On se demande même pourquoi ils ne le font pas.
Comme on prend trois enfants par terre et comme on les met tous les trois.
Ensemble. A la fois.
Par amusement. Par manière de jeu.
Dans les bras de leur mère et de leur nourrice qui rit.
Et se récrie.
Parce qu'on lui en met trop.
Et qu'elle n'aura pas la force de les porter.
Lui, hardi comme un homme.
Il avait pris, par la prière il avait pris.
(Il faut que France, il faut que chrétienté continue.)
Ses trois enfants dans la maladie, dans la misère où ils gisaient.

Et tranquillement il vous les avait mis.
Par la prière il vous les avait mis.
Tout tranquillement dans les bras de celle qui est chargée de toutes les douleurs du monde.
Et qui a déjà les bras si chargés.
Car le Fils a pris tous les péchés.
Mais la Mère a pris toutes les douleurs.

Il avait dit, par la prière il avait dit : *Je n'en peux plus.*
Je n'y comprends plus rien. J'en ai par dessus la tête.
Je ne veux plus rien savoir.
Ça ne me regarde pas.
(Il faut que France, il faut que chrétienté continue.)
Prenez-les. Je vous les donne. Faites-en ce que vous voudrez.
J'en ai assez.
Celle qui a été la mère de Jésus-Christ peut bien aussi être la mère de ces deux petits garçons et de cette petite fille.
Qui sont les frères de Jésus-Christ.
Et pour qui Jésus-Christ est venu au monde.
Qu'est-ce que ça vous fait. Vous en avez tellement d'autres.
Qu'est-ce que ça vous fait, un de plus un de moins.
Vous avez eu le petit Jésus. Vous en avez eu tant d'autres.
(Il voulait dire dans les siècles des siècles, tous les enfants des hommes, tous les frères de Jésus, les

petits frères, et elle en aura tellement dans les siècles des siècles).

Il faut que les hommes en aient un aplomb, de parler ainsi.

A la Sainte Vierge.

Les larmes au bord des paupières, les mots au bord des lèvres il parlait ainsi, par la prière il parlait ainsi.

En dedans.

Il était dans une grande colère, Dieu lui pardonne, il en frémit encore (mais il est rudement heureux d'avoir pensé à ça).

(Le sot, comme si c'était lui qui y avait pensé, le pauvre homme.)

Il parlait dans une grande colère (que Dieu le garde) et dans cette grande violence et, en dedans, en dedans de cette grande colère et de cette grande violence avec une grande dévotion.

Vous les voyez, disait-il, *je vous les donne. Et je m'en retourne et je me sauve pour que vous ne me les rendiez pas.*

Je n'en veux plus. Vous le voyez bien.

Comme il s'applaudissait d'avoir eu le courage de faire ce coup-là.

Tout le monde n'aurait pas osé.

Il était heureux, il s'en félicitait en riant et en tremblant.

(Il n'en avait pas parlé à sa femme.

Il n'avait pas osé. Les femmes sont peut-être jalouses.

Il vaut mieux ne pas se faire d'affaires dans son ménage.

Et avoir la paix.

Il avait arrangé ça tout seul.

C'est plus sûr. Et on est plus tranquille.)

Depuis ce temps-là tout marchait bien.
Naturellement.
Comment voulez-vous que ça marche autrement.
Que bien.
Puisque c'était la sainte Vierge qui s'en mêlait.
Qui s'en était chargée.
Elle sait mieux que nous.

Et Elle, qui les avait pris, pourtant elle en avait avant ces trois-là.
(Il avait fait un coup unique.
Pourquoi tous les chrétiens ne le font-ils pas ?)
Il avait été rudement hardi.
Mais qui ne risque rien, n'a rien.
Il n'y a que les plus honteux qui perdent.
Il est même curieux que tous les chrétiens n'en fassent pas autant.
C'est si simple.
On ne pense jamais à ce qui est simple.
On cherche, on cherche, on se donne un mal, on ne pense jamais à ce qui est le plus simple.
Enfin on est bête, vaut mieux le dire tout de suite.

Et Elle, qui les avait pris, pourtant elle n'en manquait pas.
Elle en avait avant ces trois-là, elle en aurait, elle en avait après.

Elle en avait eu, elle en aurait dans les siècles des siècles.

Et Elle, qui les avait pris, il savait bien qu'elle les prendrait.
Elle n'aurait pas le cœur de les laisser orphelins.
(Comme il avait été lâche, tout de même).
Elle ne pouvait pas les laisser au coin d'une borne.
(C'est bien là-dessus qu'il comptait,
le gueux).
Elle était bien forcée de les prendre,
Elle qui les avait pris.
Il s'en félicitait encore.

Et pourtant on est si fier d'avoir des enfants.
(Mais les hommes ne sont pas jaloux).
Et de les voir manger et de les voir grandir.
Et le soir de les voir dormir comme des anges.
Et de les embrasser le matin et le soir, et à midi.
Juste au milieu des cheveux.
Quand ils baissent innocemment la tête comme un poulain qui baisse la tête.
Aussi souples comme un poulain, se jouant comme un poulain.
Aussi souples du cou et de la nuque. Et de tout le corps et du dos.

Comme une tige bien souple et bien montante d'une plante vigoureuse.
D'une jeune plante.
Comme la tige même de la montante espérance.
Ils courbent le dos en riant comme un jeune, comme un beau poulain, et le cou, et la nuque, et toute la tête.
Pour présenter au père, au baiser du père juste le milieu de la tête.
Le milieu des cheveux, la naissance, l'origine, le point d'origine des cheveux.
Ce point, juste au milieu de la tête, ce centre d'où tous les cheveux partent en tournant, en rond, en spirale.
Ça les amuse ainsi.
(Ils s'amusent tout le temps).
Ils s'en font un jeu. Ils se font un jeu de tout.
Ils chantonnent, ils chantent des chansons dont on n'a seulement pas idée et qu'ils inventent à mesure, ils chantent tout le temps.
Et du même mouvement ils reviennent en arrière sans s'être presque arrêtés.
Comme une jeune tige qui se balance au vent et qui revient de son mouvement naturel.
Pour eux le baiser du père c'est un jeu, un amusement, une cérémonie.
Un accueil.
Une chose qui va de soi, très bonne, sans importance.
Une naïveté.
A laquelle ils ne font seulement pas attention.
Autant dire.
C'est tellement l'habitude.
Ça leur est tellement dû.

Ils ont le cœur pur.
Ils reçoivent ça comme un morceau de pain.
Ils jouent, ils s'amusent de ça comme d'un morceau de pain.
Le baiser du père. C'est le pain de chaque jour. S'ils soupçonnaient ce que c'est pour le père.
Les malheureux. Mais ça ne les regarde pas.
Ils ont bien le temps de le savoir plus tard.
Ils trouvent seulement, quand leurs yeux rencontrent le regard du père.
Qu'il n'a pas l'air de s'amuser assez.
Dans la vie.

Et les enfants quand ils pleurent.
C'est infiniment plus mieux que quand nous rions.
Car ils pleurent en espérance.
Et nous ne rions qu'en foi et en charité.

Il a donc mis ses enfants en lieu sûr et il est content et il rit en lui-même et il rit même tout haut et il se frotte les mains.
Du bon tour qu'il a joué.
Je veux dire de la grande invention qu'il a eue. Qu'il a faite.
(C'est qu'aussi il ne pouvait plus durer).
Il a remis ses enfants, reposé entre les bras de la sainte Vierge.

Et il s'en est allé les bras ballants.

Il s'en est allé les mains vides.
Lui qui les avait remis.
Comme un homme qui portait un panier.
Et qui n'en pouvait plus et qui avait mal aux épaules.
Et qui a posé son panier par terre.
Ou qui l'a remis à une personne.

C'est le contraire d'un homme qui a loué ses enfants dans une ferme.
Car celui qui a loué ses enfants dans une ferme.
Il reste le propriétaire de ses enfants.
Et c'est le fermier qui en devient le locataire. Le fermier.
Lui au contraire il ne veut plus être que le locataire de ses enfants.
Il n'en a plus que l'usufruit.
Et c'est le bon Dieu qui en a la nue (et la pleine) propriété.
Mais c'est un bon propriétaire que le bon Dieu.

Admire comme cet homme est sage.
Cet homme qui ne veut plus être que le fermier de ses enfants.

Cet homme qui s'en va, qui s'en retourne les mains vides.
Car Dieu n'est point jaloux, ni la sainte Vierge.
Ils lui laisseront tranquillement toute la jouissance de ses enfants.
C'est agréable d'avoir Dieu comme propriétaire.

Il est malin cet homme-là, il a remis ses enfants aux bras de la sainte Vierge, aux mains de Dieu.
De Dieu leur créateur.
Et leur propriétaire.
Toute la création n'est-elle pas aux mains de Dieu.
Toute la création n'est-elle pas la propriété de Dieu.

Les enfants quand ils pleurent sont plus heureux que nous quand nous rions.
Et quand ils sont malades ils sont plus malheureux que tout au monde.
Et plus touchants.
Parce que nous sentons et qu'ils sentent bien que c'est déjà
Une diminution de leur enfance.
Et la première marque de leur vieillissement.
Vers la mort.
Temporelle.

Et elle, qui les avait pris, elle était
Si touchante et si belle. (Pendant que lui il s'en allait d'un cœur léger).

Et elle, qui les avait pris, elle était
Si touchante et si pure.
Non seulement toute en foi et en charité.
Mais toute en espérance même.
Pure et jeune comme l'espérance. (Pendant que lui il s'en allait les bras ballants).

Et elle, qui les avait pris, elle était
Dans sa jeunesse tendre. (Pendant que lui il s'en allait les deux mains vides).

Et elle, qui les avait pris, elle était
Dans son éternelle jeunesse.

Il y a des jours dans l'existence où on sent qu'on ne peut plus se contenter des saints patrons.
Soit dit sans offenser personne.
(Et elle, qui les avait pris, elle était
Si chargée de famille).
On sent que les saints patrons ne suffisent plus.
(Soit dit sans les offenser).
Il y a un grand danger et il faut monter plus haut.

Il vaut mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints.
(Et elle, qui les avait pris, elle était
Si touchante et si pure.
Mater Dei, mère de Dieu,
Mère de Jésus et de tous les hommes ses frères.
Les frères de Jésus.)
Il faut monter directement jusqu'au bon Dieu et à la sainte Vierge.
(Et elle, qui les avait pris, elle avait
Tant d'enfants sur les bras.
Tous les enfants des hommes.
Depuis ce petit premier qu'elle avait porté dans ses bras.
Ce petit homme qui riait comme un bijou.
Et qui depuis lui avait causé tant de tourment.
Parce qu'il était mort pour le salut du monde.)
Et elle, qui les avait pris, elle était
Si ardente et si pure. Il y a des jours où on sent bien que l'on ne peut plus se contenter des saints ordinaires.
Que les saints ordinaires ne suffisent plus. Et elle, qui les avait pris, elle était
Si jeune et si puissante.
Si puissante auprès de Dieu.
Si puissante auprès du Tout-Puissant.

Et elle, qui les avait pris, elle était
Si chargée de douleurs.
Et elle en avait tant vu depuis ce petit bonhomme.
Qui riait en tétant.

Car il y a longtemps qu'elle n'est plus la mère des Sept Douleurs.
Les sept douleurs c'était pour commencer.
Et il y a longtemps qu'elle est et que nous l'avons faite
La mère des septante et des septante fois septante douleurs.

Pendant que lui, qui les avait remis, il s'en allait la tête libre et les yeux clairs.
Comme un homme qui a fait un bon marché.
Insoucieux, les sourcils défroncés, le front desserré.
Le front débandé.
Comme un homme qui vient d'échapper à un grand danger.
Et vraiment il venait d'échapper au plus grand de tous les dangers.
Et elle, qui les avait pris, elle était
Si éternellement soucieuse.
Et elle les avait pris en tutelle et en charge.
(Après tant d'autres, avec tant d'autres).
Et en commende pour l'éternité.

Et ainsi elle qui n'est point seulement
Toute foi et toute charité.
Mais aussi qui est toute espérance.
Et cela est sept fois plus difficile.

Comme c'est aussi sept fois plus gracieux.
Ainsi elle elle a pris en charge et en tutelle.
Et en commende pour l'éternité
La jeune vertu Espérance.

Il faut dire la vérité. C'est pourtant un bien grand saint que saint Marcel.
Et un bien grand patron.
(Bien qu'on ne sache pas au juste ce qu'il a fait. Mais il ne faut pas le dire.
Et il y en a peut-être même eu plusieurs.
Mais enfin il a été un grand saint, mettons même un saint, c'est déjà beaucoup).
Mais il y a des jours où il faut aller plus haut.

Il ne faut pas avoir peur de dire la vérité. C'est pourtant une bien grande sainte que sainte Germaine.
Et une bien grande patronne. Et qui doit être bien puissante.
(Bien qu'on ne sache pas au juste ce qu'elle a fait. Mais il ne faut pas le dire.)
Mais qu'est-ce que ça fait, elle a fait au moins qu'elle a été une sainte et une grande sainte. Et c'est déjà beaucoup.
C'est déjà tout.
Être seulement une sainte, c'est déjà tout.
Et il y a son compère saint Germain, qui peut servir,

né à Auxerre, évêque d'Auxerre, qui aura cette gloire éternelle
D'avoir consacré à Dieu notre grande sainte et notre grande patronne *et notre grande amie.*
Sainte Geneviève
qui était une simple bergère.

Saint Germain, dit *l'Auxerrois,* né à Auxerre, évêque d'Auxerre,
Évêque et saint du temps des armées barbares,
Et du refoulement des armées barbares,
Évêque et saint de France,
Et qui peut servir de patron.
D'un très grand patron.

Et cette sainte Geneviève, née à Nanterre.
Parisienne, patronne de Paris.
Patronne et sainte de France voilà de grands patrons et de grands saints.
Saint Marcel, saint Germain, sainte Geneviève.
Pourtant il y a des jours où les plus grandes amitiés ne suffisent pas.
Ni Marcel ni Geneviève,
Geneviève notre grande amie.
Ni les plus grands patronages ni les plus grandes saintetés.
Il y a des jours où les patrons et les saints ne suffisent pas.
Les plus grands patrons et les plus grands saints.
Les patrons ordinaires, les saints ordinaires.

Et où il faut monter, monter encore, monter toujours; toujours plus haut, aller encore.

Jusqu'à la dernière sainteté, la dernière pureté, la dernière beauté, le patronage dernier.

Il faut avoir le courage de dire la vérité. Saint Pierre est un grand saint et un grand patron entre tous les patrons.

(On sait très bien ce qu'il a fait, celui-là, mais il vaut peut-être mieux ne pas trop en parler).

Mais c'est bien certes un très grand patron.

Car il fut la pierre de l'angle.

Et les Portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.

Tu es Petrus, et super hanc petram.

Et éternellement il est Pierre et sur cette pierre.

Et pour celui qui veut entrer au Paradis c'est bien le plus grand patron que l'on puisse inventer.

Car il est à la porte et il a la porte et il est le portier et il a les clefs.

Il est le Portier éternel et le Porte-clefs éternel.

Il porte à la ceinture le gros trousseau de clefs.

Et pourtant je te jure que ce n'est pas un gardien de prison.

Car il est le gardien de l'éternelle Liberté.

Et dans une prison, d'une prison les prisonniers voudraient bien se sauver.

Mais au paradis au contraire ceux qui sont dans le paradis ne sont pas près de s'en aller.

Il n'y a pas de danger qu'ils demandent à s'en aller.
Il faudrait les payer cher pour qu'ils s'en aillent.
Ils ne voudraient pas donner leur place à d'autres.

Par conséquent on ne pourrait pas trouver un meilleur patron que saint Pierre.

Mais il vient un jour, il vient une heure.
Il vient un moment où saint Marcel et sainte Germaine.
Et saint Germain lui-même et notre grande amie cette grande sainte Geneviève.
Et ce grand saint Pierre lui-même ne suffit plus.
Et où il faut résolument faire ce qu'il faut faire.

Alors il faut prendre son courage à deux mains.
Et s'adresser directement à celle qui est au-dessus de tout.
Être hardi. Une fois. S'adresser hardiment à celle qui est infiniment belle.
Parce qu'aussi elle est infiniment bonne.

A celle qui intercède.
La seule qui puisse parler avec l'autorité d'une mère.

S'adresser hardiment à celle qui est infiniment pure.
Parce qu'aussi elle est infiniment douce.

A celle qui est infiniment noble.
Parce qu'aussi elle est infiniment courtoise.
Infiniment accueillante.
Accueillante comme le prêtre qui au seuil de l'église va au devant du nouveau-né jusqu'au seuil.
Au jour de son baptême.
Pour l'introduire dans la maison de Dieu.

A celle qui est infiniment riche.
Parce qu'aussi elle est infiniment pauvre.

A celle qui est infiniment haute.
Parce qu'aussi elle est infiniment descendante.

A celle qui est infiniment grande.
Parce qu'aussi elle est infiniment petite.
Infiniment humble.
Une jeune mère.

A celle qui est infiniment jeune.
Parce qu'aussi elle est infiniment mère.

A celle qui est infiniment droite.
Parce qu'aussi elle est infiniment penchée.

A celle qui est infiniment joyeuse.
Parce qu'aussi elle est infiniment douloureuse.

Septante et sept fois septante fois douloureuse.

A celle qui est infiniment touchante.
Parce qu'aussi elle est infiniment touchée.

A celle qui est toute Grandeur et toute Foi.
Parce qu'aussi elle est toute Charité.

A celle qui est toute Foi et toute Charité.
Parce qu'aussi elle est toute **Espérance.**

Heureusement que les saints ne sont point jaloux les uns des autres.
Il ne faudrait plus que ça.
Ça serait un peu fort.
Et ensemble heureusement qu'ils ne sont point jaloux de la sainte Vierge.
C'est même ce que l'on nomme la communion des saints.
Ils savent bien quelle elle est et qu'autant l'enfant l'emporte sur l'homme en pureté.
Autant et septante fois autant elle l'emporte sur eux en pureté.

Autant l'enfant l'emporte sur l'homme en jeunesse.
Autant et septante fois autant elle l'emporte sur les saints, (sur les plus grands saints même), en jeunesse et en enfance.

Autant l'enfant l'emporte sur l'homme en espérance.
Autant et septante fois autant elle l'emporte sur les saints, (sur les plus grands saints mêmes), en foi, en charité, en **espérance.**

L'homme n'est rien auprès de l'enfant en pureté, en jeunesse, en espérance.
En enfance.
En innocence.
En ignorance.
En impuissance.
En nouveauté.
Ainsi, autant et septante fois autant les saintes et les saints, les plus grandes saintes et les plus grands saints
Ne sont rien auprès d'elle en enfance et en pureté.
En innocence et en jeunesse.
En ignorance, en impuissance, en nouveauté.
En foi, en charité, en espérance.

Geneviève, mon enfant, était une simple bergère.
Jésus aussi était un simple berger.
Mais quel berger mon enfant.
Berger de quel troupeau. Pasteur de quelles brebis.
En quel pays du monde.
Pasteur des cent brebis qui sont demeurées dans le

bercail, pasteur de la brebis égarée, pasteur de la brebis qui revient,
Et qui pour l'aider à revenir, car ses jambes ne peuvent plus la porter,
Ses jambes fourbues,
La prend doucement et la rapporte lui-même sur ses épaules,
Sur ses deux épaules,
Doucement ployée en demie couronne autour de sa nuque,
La tête de la brebis doucement appuyée ainsi sur son épaule droite,
Qui est le bon côté,
Sur l'épaule droite de Jésus,
Qui est le côté des bons,
Et le corps demi roulé tout autour autour du col et autour de la nuque,
Autour du cou en demi-couronne,
Comme un foulard en laine qui tient chaud.
Ainsi la brebis même tient chaud à son propre pasteur,
La brebis en laine.
Les deux pieds de devant bien et dûment tenus dans la main droite,
Qui est le bon côté,
Tenus et serrés,
Doucement mais ferme,
Les deux pieds de derrière bien et dûment tenus dans la main gauche,
Doucement mais ferme,
Comme on tient un enfant quand on joue à le porter à califourchon

Sur les deux épaules,
La jambe droite dans la main droite, la jambe gauche dans la main gauche.
Ainsi le Sauveur, ainsi le bon pasteur, ce qui veut dire le bon berger
Rapporte à califourchon cette brebis qui s'était perdue, qui allait se perdre
Pour que les pierres du chemin ne meurtrissent plus ses pieds meurtris.
Parce qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour ce pécheur qui s'en revient,
Que pour cent justes qui ne seront point partis.
Car les cent justes qui ne seront point partis ils seront restés.
Ils ne seront restés que en foi et en charité.
Mais ce pécheur qui est parti et qui a failli se perdre
Par son départ même et parce qu'il allait manquer à l'appel du soir
Il a fait naître la crainte et ainsi il a fait jaillir *l'espérance* même
Au cœur de Dieu même,
Au cœur de Jésus
Le tremblement de la crainte et le frisson,
Le frémissement de l'espérance.

Par cette brebis égarée Jésus a connu la crainte dans l'amour.
Et ce que la divine espérance met de tremblement dans la charité même.

Et Dieu a eu peur d'avoir à la condamner.

Par cette brebis et parce qu'elle ne rentrait point au bercail et parce qu'elle allait manquer à l'appel du soir,
Jésus comme un homme a connu l'inquiétude humaine,
Jésus fait homme,
Il a connu ce que c'est que l'inquiétude au cœur même de la charité,
L'inquiétude rongeante au cœur d'une charité ainsi véreuse,
Mais ainsi aussi il a connu ce que c'est que la toute première pointe de la poussée de l'espérance.
Quand la jeune vertu espérance commence à pousser au cœur de l'homme,
Sous la rude écorce,
Comme un premier bourgeon d'avril.

Ainsi Geneviève était bergère mais Marie
Est la mère du berger même
Et tant qu'il y aura un bercail,
C'est-à-dire une bergerie,
Elle est la mère du berger éternel.

Adonc il faut quelque jour une fois remonter
A celle qui intercède.
Après Marcel et Germaine et Germain,
Geneviève et saint Pierre.
Après les patrons, les patronnes, les saints,
Après la patronne éternelle de Paris.
Et même après le patron éternel de Rome
Il faut monter
A celle qui est la plus imposante.
Parce qu'aussi elle est la plus maternelle.

A celle qui est infiniment blanche.
Parce qu'aussi elle est la mère du Bon Pasteur,
de l'Homme qui a espéré.

(Et il avait bien raison d'espérer, puisqu'il a réussi à rapporter la brebis).

A celle qui est infiniment céleste.
Parce qu'aussi elle est infiniment terrestre.

A celle qui est infiniment éternelle.
Parce qu'aussi elle est infiniment temporelle.

A celle qui est infiniment au-dessus de nous.
Parce qu'aussi elle est infiniment parmi nous.

A celle qui est la mère et la reine des anges.
Parce qu'aussi elle est la mère et la reine des hommes.
Reine des cieux, régente terrienne.

(Empérière des infernaux palus).

A celle qui est Marie.
Parce qu'elle est pleine de grâce.

A celle qui est pleine de grâce
Parce qu'elle est avec nous.

A celle qui est avec nous.
Parce que le Seigneur est avec elle.

A celle qui intercède.
Parce qu'elle est bénie entre toutes les femmes.
Et que Jésus, le fruit de son ventre, est béni.

A celle qui est pleine de grâce.
Parce qu'elle est pleine de grâce.

Celle qui est infiniment reine

Parce qu'elle est la plus humble des créatures.
Parce qu'elle était une pauvre femme, une misérable femme, une pauvre juive de Judée.

A celle qui est infiniment loin
Parce qu'elle est infiniment près.

A celle qui est la plus haute princesse
Parce qu'elle est la plus humble femme.

A celle qui est la plus près de Dieu
Parce qu'elle est la plus près des hommes.

A celle qui est infiniment sauve
Parce qu'à son tour elle sauve infiniment.

A celle qui est la plus agréable à Dieu.

A celle qui est pleine de grâce
Parce qu'aussi elle est pleine d'efficace
Maintenant.

Et parce qu'elle est pleine de grâce et pleine d'efficace
Et à l'heure de notre mort ainsi soit-il.

D'avoir conçu et d'avoir enfanté,
D'avoir nourri et d'avoir porté
L'Homme qui a craint,

L'Homme qui a espéré.

(Et il avait bien raison d'espérer, puisqu'il a réussi à sauver tant de saintes et tant de saints. Au moins pour commencer. En somme enfin il a réussi tout de même).

A celle qui est la seule Reine
Parce qu'elle est la plus humble sujette.

A celle qui est la première après Dieu
Parce qu'elle est la première avant l'homme.

La première avant les hommes et les femmes.
La première avant les pécheurs.

La première avant les saintes et les saints.
La première avant l'homme charnel.

Et aussi bien la première avant les anges mêmes.

Écoute, mon enfant, je vais t'expliquer, écoute-moi bien,
je vais t'expliquer pourquoi,
comment, en quoi
la sainte Vierge est une créature unique, rare,
D'une rareté infinie,

Entre toutes précellente,
Unique entre toutes les créatures.
Suis-moi bien. Je ne sais si tu me comprendras bien.
Toute la création était pure. Suis-moi bien.
(En somme Jésus a réussi, il ne faut pas être trop difficile.
Il ne faut pas être trop exigeant.
Avec la vie.
Puisqu'il a tout de même pu rapporter, rassembler cette gerbe de saints.
Que montant il a jetée aux pieds de son père.
Et les âmes des justes qu'il avait parfumées de ses vertus).
Donc toute la création était pure.
Comme elle était sortie, comme elle avait jailli pure et jeune et neuve des mains de son Créateur.

Mais le péché de Satan séduisit, corrompit la moitié des anges.
Et le péché d'Adam séduisit, corrompit dans le sang la totalité des hommes.

De sorte qu'il n'y avait plus de pur que la moitié des anges
Et rien des hommes,
Personne des hommes,
Dans toute la création,

De la pureté native, de la jeune pureté, de la pureté première, de la pureté créée, de la pureté enfant, de la pureté de la création même.

Quand fut créée cette créature unique,
Bénie entre toutes les femmes,

Infiniment unique, infiniment rare,
Maintenant.

Infiniment agréable à Dieu.
Et à l'heure de notre mort ainsi soit-il,
Précellente entre toutes.

Quand enfin, quand un jour des temps fut créée pour l'éternité,
Pour le salut du monde cette créature unique.
Pour être la Mère de Dieu.
Pour être femme et pourtant pour être pure.

Écoute-moi bien, mon enfant, suis-moi bien, c'est difficile à t'expliquer.
En quoi elle est à ce point une créature unique. Mais suis-moi bien.
A toutes les créatures il manque quelque chose.

Non seulement qu'elles ne sont point le Créateur,
Dieu leur Créateur.
(Ceci c'est dans l'ordre.
C'est l'ordre même).
Qu'elles ne sont point leur propre Créateur.
Mais en outre il leur manque toujours quelque chose.
A celles qui sont charnelles il manque précisément d'être pures.
Nous le savons.
Mais à celles qui sont pures il manque précisément d'être charnelles.
Il faut le savoir.

Et à elle au contraire il ne manque rien.
Sinon vraiment d'être Dieu même.
D'être son Créateur.
(Mais ceci c'est l'ordre).

Car étant charnelle elle est pure.
Mais, étant pure, aussi elle est charnelle.

Et c'est ainsi qu'elle n'est pas seulement une femme unique entre toutes les femmes.
Mais qu'elle est une créature unique entre toutes les créatures.

Littéralement la première après Dieu. Après le Créateur.
Aussitôt après.
Celle que l'on trouve en descendant, aussitôt que l'on descend de Dieu
Dans la céleste hiérarchie.

Dans ce désastre. Dans ce défaut. Dans ce manque.
Dans ce désastre de la moitié des anges et de la totalité des hommes il n'y avait plus rien de charnel qui fût pur,
De la pureté de naissance.
Quand un jour cette femme naquit de la tribu de Juda
Pour le salut du monde
Parce qu'elle était pleine de grâce.

Et en outre Joseph était de la maison de David
Qui était la maison de Jacob.

Quand elle naquit toute pleine de son innocence première.
Aussi pure que Ève avant le premier péché.

Voyez à ne pas mépriser un de ces petits : en effet je vous le dis, que leurs anges dans les cieux voient toujours la face de mon Père, qui est aux cieux.

En effet le Fils de l'homme est venu sauver ce qui avait péri.

Que vous semble? Si quelqu'un avait cent brebis, et que l'une d'elles se soit perdue en route ;

(Trompée de chemin) ;

est-ce qu'il ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf dans les montagnes, et ne va pas chercher celle qui s'est perdue?

Et s'il a eu le bonheur de la trouver : En vérité je vous le dis, qu'il se réjouit sur elle plus que sur les quatre-vingt-dix-neuf, qui ne se sont pas perdues.

Ainsi n'est pas la volonté devant votre Père, qui est aux cieux, que périsse un seul de ces petits.

Le Bon Pasteur c'est-à-dire le bon berger.
Par elle il a connu l'inquiétude.

Par celle-ci qui n'est point restée avec les quatre-vingt-dix-neuf autres.
La mortelle inquiétude.
(La dévorante inquiétude au cœur de Jésus).
L'inquiétude de ne pas la retrouver. De ne pas savoir.
De ne la retrouver jamais. L'humaine inquiétude.
La mortelle inquiétude d'avoir à la condamner.
Mais enfin il est sauvé.
Lui-même le sauveur il est sauvé.
Il est sauvé d'avoir à la condamner.
Comme il respire.
Ça en fait toujours une de sauvée.
Il n'aura point à condamner cette âme.

Par cette petite brebis qui s'était seulement trompée de chemin,
(Ça peut arriver à tout le monde),

et erraverit una ex eis,

et c'est arrivé aux plus grands saints
De prendre le chemin du péché
Par cette petite brebis d'âme homme, fait homme, il a connu l'inquiétude d'homme.
Mais par cette sotte de petite brebis d'âme (qui lui a fait une si grande peur) homme, fait homme, il a connu l'espérance d'homme.

Par cette petite brebis de rien du tout qui s'était égarée, par cette créature brebis
Homme, fait homme, il a connu la bourgeonnante espérance,
Le bourgeonnement de l'espérance qui pointe au cœur plus douce que le fin bourgeon d'avril.

A toutes les créatures il manque quelque chose, et non point seulement de n'être pas Créateur.
A celles qui sont charnelles, nous le savons, il manque d'être pures.
Mais à celles qui sont pures, il faut le savoir, il manque d'être charnelles.
Une seule est pure étant charnelle.
Une seule est charnelle ensemble étant pure.
C'est pour cela que la sainte Vierge n'est pas seulement la plus grande bénédiction qui soit tombée sur la terre.
Mais la plus grande bénédiction même qui soit descendue dans toute la création.
Elle n'est pas seulement la première entre toutes les femmes,

Bénie entre toutes les femmes,

Elle n'est pas seulement la première entre toutes les créatures,

Elle est une créature unique, infiniment unique, infiniment rare.

Une seule et nulle autre ensemble charnelle et pure. Car du côté des anges
Les anges seraient bien purs, mais ils sont de purs esprits, ils ne sont point charnels.
Ils ne savent point ce que c'est que d'avoir un corps, que d'*être* un corps.
Ils ne savent point ce que c'est que d'être cette pauvre créature.
Charnelle.
Un corps pétri du limon de cette terre.
Charnelle.
Ils ne connaissent point cette liaison mystérieuse, cette liaison créée,
Infiniment mystérieuse,
De l'âme et du corps.
Car Dieu n'a pas créé seulement l'âme et le corps.
L'âme immortelle et le corps mortel mais qui ressuscitera.
Mais il a créé aussi, d'une tierce création il a créé
Ce lien mystérieux, ce lien créé,
Cet attachement, cette liaison du corps et de l'âme,
D'un esprit et d'une matière,
De l'immortel et du mortel mais qui ressuscitera
Et l'âme est liée à la boue et à la cendre.
A la boue quand il pleut et à la cendre quand il fait sec.
Et pourtant liée ainsi il faut que l'âme fasse son salut.

Comme un bon cheval de labour, comme une bête loyale et vigoureuse, comme une grosse bête lorraine qui tire la charrue.
De sa vigueur et de sa force il ne faut pas seulement qu'elle se meuve elle-même, qu'elle se tire, qu'elle se traîne elle-même.
Qu'elle se porte sur ses quatre pieds.
Mais de cette même vigueur et force il faut aussi qu'elle meuve et qu'elle tire et qu'elle traîne l'inerte charrue.
Inerte sans elle, qui ne peut pas se mouvoir toute seule, se tirer, se traîner toute seule,
Se mouvoir, se traîner, se tirer sans elle.
Inerte sans elle mais laborieuse avec elle, travailleuse par elle, agissante par elle.
Cette charrue qui derrière elle laboure la terre lorraine.
(Mais qui la laboure à une condition, c'est qu'on la tire).
Comme le cheval de labour, la bonne bête doit non seulement se porter et se mouvoir elle-même,
Sur ses quatre jambes, sur ses quatre pieds,
Mais ensemble traîner cette charrue qui, ainsi animée, derrière elle laboure la terre,
Ainsi l'âme, cette bête de labour, et d'un labour terrestre,
D'un labour charnel,
Non seulement l'âme doit se mouvoir et se porter sur les quatre vertus,
Se tirer et se traîner elle-même.
Mais il faut qu'elle meuve et qu'elle porte,
Encore il faut qu'elle tire et qu'elle traîne
Ce corps enfoncé dans la terre qui laboure derrière elle la glèbe de la terre.

Ce corps inerte, sans elle inanimé.
Inerte sans elle, laborieux par elle,
Qui animé par elle travailleur peut labourer cette terre,
Réussit à la labourer.
Il ne faut pas seulement qu'elle fasse son salut, elle pour elle, elle pour soi.
Il faut aussi qu'elle fasse son salut pour lui, son salut à elle l'âme pour lui le corps.
Et il faut qu'elle fasse ensemble son salut à lui qui ressuscitera.
Leur commun salut, ensemble leur double salut pour qu'après le jugement dernier,
Aussitôt après,
Ensemble ils participent à la commune félicité éternelle,
Elle l'immortelle, et lui le mortel et le mort mais le ressuscité,
Lui étant seulement devenu un corps glorieux.
Comme les deux mains sont jointes dans la prière,
Et l'une n'est pas plus injuste que l'autre,
Ainsi le corps et l'âme sont comme deux mains jointes.
Et l'un et l'autre ensemble ils entreront ensemble dans la vie éternelle.
Et ils seront deux mains jointes, ensemble, pour ce qui est infiniment plus que la prière.
Et infiniment plus que le sacrement.
Ou tous les deux ensemble ils retomberont comme deux poignets liés
Pour une captivité éternelle.

Comme un bon laboureur pour labourer cette lourde terre,
Qui poisse au soc de la charrue,
Attelle au cheval vigoureux la charrue (elle-même vigoureuse,
Mais en elle-même inerte),
(Et il ne met pas la charrue devant les bœufs),
Ainsi le Seigneur Dieu pour labourer cette charnelle terre,
Cette grasse terre qui poisse au corps et au cœur de l'homme,
Cette lourde terre,
Cette terrestre terre,
Et terrienne,

(Reine des cieux, régente terrienne),

Ainsi le Seigneur Dieu a attelé le corps à l'âme.

Et comme il faut que le cheval de labour tire pour lui-même et pour la charrue,
Ainsi il faut que l'âme tire aussi pour elle-même et pour le corps,
Qu'elle fasse son salut, leur salut, pour elle-même et pour le corps.
Car nul des deux, ni l'un ni l'autre ne sera sauvé sans l'autre.
Nous n'avons pas le choix. Il faut être deux mains jointes ou deux poignets liés.

Deux mains jointes qui montent jointes pour la félicité.
Deux poignets liés qui retombent liés pour la captivité.
Ni les mains ne seront disjointes ni les poignets ne seront déliés.
Car Dieu a lui-même attaché l'immortel au mortel.
Et au mort mais qui ressuscitera.

Voilà ce que les anges, mon enfant, ne connaissent pas.
Je veux dire voilà ce qu'ils n'ont pas éprouvé.
Ce que c'est que d'avoir ce corps ; d'avoir cette liaison avec ce corps ; d'être ce corps.
D'avoir cette liaison avec la terre, avec cette terre, d'être cette terre, le limon et la poussière, la cendre et la boue de la terre,
Le corps même de Jésus.

Ainsi il faut que l'âme ne fasse pas seulement pour elle, il faut qu'elle fasse non pas seulement pour soi.
Mais il faut qu'elle fasse aussi pour son serviteur le corps.
Comme un homme riche qui vient à vouloir passer sur un pont.
Il paye au péager qui a une petite guérite à l'entrée du pont.
Il paye un sou pour lui et ensemble un sou aussi pour son serviteur qui le suit.

Ainsi il faut que l'âme paye pour l'âme et le corps, il faut que l'âme fasse pour l'âme et le corps.
Car c'est toujours elle, l'âme, qui est un homme riche,
Et lui le pauvre corps il a beau faire, il a beau dire, avec tout son orgueil il ne sera jamais qu'une pauvre créature
Et c'est toujours lui qui a tort.
(Même quand il a raison).
Surtout quand il a raison.

Voilà, mon enfant, ce que les anges ne connaissent point, je veux dire ce qu'ils n'ont point éprouvé.

Les péchés de la chair et les uniques rémissions de la chair.

Les péchés qui sont de la chair et qui ne sont que de la chair.
Et que toute créature ignore qui n'est point charnelle.
Les péchés de la chair et de la terrestre terre que les anges ne connaissent que pour en avoir entendu parler.
Comme une histoire d'un autre monde.
Et presque pour ainsi dire d'une autre création.

Les péchés charnels que les anges ne connaissent point.
Je veux dire qu'ils n'ont point éprouvés.

Les péchés du corps et du cœur terrestre.
(Rachetés par le corps et par le cœur).

Les péchés de la chair et du sang.
(Rachetés par la chair et par le Sang).

Les péchés terrestres.
Les péchés terriens.
Les péchés terreux.
Le péchés de la glèbe.
Et de la terrestre terre.

Le premier péché charnel, quand dans un coup brusque le sang vous monte et vous bat aux tempes, dans un coup de colère.
Dans un mouvement de colère.
Le péché de colère.

Le deuxième péché charnel, mon enfant, le plus grand péché qui soit jamais tombé dans le monde.
Quand le sang s'affaisse dans le cœur, le péché de désespoir.

Et sur le chemin du désespoir, mon enfant, la plus grande tentation qui ait jamais passé dans le monde.
Quand le sang tremble et s'affole dans le cœur.

La plus grande tentation charnelle.
Mais est-ce bien une tentation.
La tentation de la mortelle inquiétude.
Quand le Pasteur même eut peur et trembla dans son cœur
D'avoir à la condamner, à la perdre, je veux dire à la laisser perdue.
La peur mortelle, la mortelle inquiétude d'avoir à condamner à mort.
Exactement je veux dire d'avoir à laisser condamnée à mort.
In montibus, dans les montagnes, quand il eut peur de ne jamais la retrouver.
D'être forcé
De la laisser perdue dans la nuit d'une mort
Éternelle.

Les péchés de la chair, mais les rémissions de la chair,
Ils ne connaissent pas non plus les rémissions charnelles.
Cette rémission infinie, éternelle et d'un seul coup.
Et ensemble inséparablement temporelle et charnelle.
Quand tout le péché du monde ensemble et d'un seul coup
Fut racheté par la mise en croix d'un corps d'homme.
Quand les épines de la couronne d'épines firent dégoutter du front sur la face des gouttes d'un sang d'homme.
Quand les quatre clous des membres firent dégoutter *par* terre et sur le bois de la croix un sang d'homme.

Quand la lance romaine, perçant un flanc d'homme, fit couler sur le flanc un sang d'homme.

Et précédant cette rémission totale même
Et globale
Comme le dauphin dans le cortège du roi précède le globe de l'empire et de la terre,
Et comme une enfant dans une procession précède le Corps même et le Saint-Sacrement,
Précédant toute rémission ils ne connaissent point ce qui est presque plus doux que la rémission même.
Pour ainsi dire.
Quand le sang s'annonce et commence à remonter lentement au cœur,
La jeune espérance,
Le mouvement de l'espérance,
Quand un jeune sang commence à refluer vers le cœur.
Comme la jeune sève d'avril commence à goutter, à pointer dessous la dure écorce.

Quel commandement, quelle autorité, quelle brutalité, quel écrasement d'espérance.
Voyez à ne pas mépriser un seul de ces petits :
Un seul :
en effet je vous le dis,
que leurs anges dans les cieux
voient toujours la face de mon Père, qui est aux cieux.

Comme on voit, comme on sent la sève au mois de mai
Poindre sous la dure écorce,
Ainsi on sent, ainsi on voit au mois de Pâques
Un sang nouveau monter et poindre
Sous la dure écorce du cœur,
Sous l'écorce de la colère, sous l'écorce du désespoir,
Sous la dure écorce du péché.

Voilà ce qu'ils ne connaissent point, ni le plus grand péché charnel.
Quand le sang monte et se gonfle et se tuméfie dans le cœur et dans la tête.
Quand dans un soudain mouvement, dans un énorme mouvement le sang monte et se gonfle et bout.
Dans un mouvement d'orgueil.
Quand le sang, comme une bête, saute, dans un coup,
Comme un rapace, comme une bête de proie
Dans un coup d'orgueil.
L'orgueil, le plus grand péché qui soit jamais tombé sur la terre
Et dans toute la création.
L'orgueil du corps, l'orgueil du sang, l'orgueil de la chair.
Qui gonfle et qui bourdonne dans tout le corps comme une tempête de bourdonnement.
Et qui bat aux tempes comme un roulement de tambour.
L'antique orgueil, vieux comme la race, vieux comme la chair,
et comme la sève du bouleau.

Comme la sève et le sang de l'orgueil, comme la sève et le sang du chêne
L'orgueil charnel voilà ce qu'ils ne connaissent pas,
Ce qu'ils n'ont aucunement éprouvé.
Ils ont bien eu leur orgueil aussi, j'entends ceux qui se sont perdus
Par l'orgueil, Lucifer, Satan. Leur orgueil de perdition.
Mais c'était un pâle orgueil, un orgueil exsangue,
Un orgueil d'esprit, un orgueil de tête,
Nullement un orgueil de cœur et de sang,
Nullement un orgueil de corps,
Nullement un orgueil de cette terrestre
Terre.

C'était un orgueil de pensée, un pauvre orgueil d'idée.
Un pâle orgueil, un vain orgueil tout monté en tête.
Une fumée.
Nullement un gros et gras orgueil nourri de graisse et de sang.
Tout crevant de santé.
La peau luisante.
Et qui aussi n'a pu être racheté que par la chair et le sang.

Un orgueil tout bouffi de sang
Qui bourdonne dans les oreilles
Par le bourdonnement du sang,

Un orgueil qui injecte les yeux de sang,
Et qui bat le tambour dans les tempes,
Voilà ce qu'ils ne connaissent point.

Ils ne connaissent donc point qu'il y a un Pâques
Un jour de Pâques, un dimanche de Pâques
Une semaine de Pâques
Un mois de Pâques
Pour la montée, pour la remontée de l'espérance charnelle
Comme il y a pour la sève du chêne et du bouleau
Un mois d'avril, un mois de mai.

Ils ne connaissent point tout cet orgueil charnel, ce plein orgueil charnel, ce chaud orgueil charnel,
D'un sang bouillant.
Ils ne connaissent donc point la rémission charnelle
Du sang versé.

Ils ne connaissent point le gros orgueil d'homme,
Tout plein de soi.
Tout gras.
Tout gonflé, tout nourri de soi.
Ils ne connaissent point tant de graisse, tant de mangeaille
Qui n'a pu être compensée
Que par l'effrayante, que par l'affreuse maigreur,
Que par le décharnement

De Jésus sur sa croix.

Ils ne connaissent point le vieil orgueil royal, ils ne connaissent point l'antique orgueil,
L'orgueil sanguin, crevant de soi, l'orgueil qui crève dans sa peau, ils ne connaissent donc point
Que la jeune, que la charnelle, que la timide espérance
Marche en tête du cortège,
Innocente s'avance
Parce qu'elle est dauphin de France.

Quelle brutalité, mon enfant, quelle imposition, quelle violence de Dieu.
Quel écrasement, quel commandement d'espérance.
Voyez à ne pas mépriser un seul *de ces petits :*
En effet je vous le dis,
Que leurs anges dans les cieux voient toujours la face de mon Père,
Qui est aux cieux.

Jésus-Christ, mon enfant, n'est pas venu pour nous dire des fariboles.
Tu comprends, il n'a pas fait le voyage de venir sur terre,

Un grand voyage, entre nous,
(Et il était si bien où il était).
(Avant de venir.
Il n'avait pas tous nos soucis).
Il n'a pas fait le voyage de descendre sur terre
Pour venir nous conter des amusettes
Et des blagues.
On n'a pas le temps de s'amuser.
Il n'a pas mis, il n'a pas employé, il n'a pas dépensé
Les trente-trois ans de sa vie terrestre,
De sa vie charnelle,
Les trente ans de sa vie privée,
Les trois ans de sa vie publique,
Les trois jours de sa passion et de sa mort,
(Et dans les limbes les trois jours de son sépulcre),
Il n'a pas mis, il n'a pas employé, il n'a pas dépensé tout ça,
Ses trente ans de travail et ses trois ans de prédication et ses trois jours de passion et de mort,
Ses trente-trois ans de prière,
Son incarnation, qui est proprement son encharnement,
Sa mise en chair et en charnel, sa mise en homme et sa mise en croix et sa mise au tombeau,
Son encharnellement et son supplice,
Sa vie d'homme et sa vie d'ouvrier et sa vie de prêtre et sa vie de saint et sa vie de martyr,
Sa vie de fidèle,
Sa vie de Jésus,
Pour venir ensuite (en même temps) nous débiter des sornettes.

Il n'a pas mis, il n'a pas employé, il n'a pas dépensé tout ça,
Il n'a pas fait toute cette dépense
Considérable
Pour venir nous donner, pour nous donner ensuite
Des devinettes
A deviner
Comme un sorcier.
En faisant le malin.
Non, non, mon enfant, et Jésus non plus ne nous a point donné des paroles mortes
Que nous ayons à renfermer dans des petites boîtes
(Ou dans des grandes),
Et que nous ayons à conserver dans (de) l'huile rance
Comme les momies d'Égypte.
Jésus-Christ, mon enfant, ne nous a point donné des conserves de paroles
A garder,
Mais il nous a donné des paroles vivantes
A nourrir.
Ego sum via, veritas et vita,
Je suis la voie, la vérité et la vie.
Les paroles de (la) vie, les paroles vivantes ne peuvent se conserver que vivantes,
Nourries vivantes,
Nourries, portées, chauffées, chaudes dans un cœur vivant.
Nullement conservées moisies dans des petites boîtes en bois ou en carton.
Comme Jésus a pris, a été forcé de prendre corps, de revêtir la chair

Pour prononcer ces paroles (charnelles) et pour les faire entendre,
Pour pouvoir les prononcer,
Ainsi nous, pareillement nous, *à l'imitation de Jésus,*
Ainsi nous, qui sommes chair, nous devons en profiter,
Profiter de ce que nous sommes charnels pour les conserver, pour les réchauffer, pour les nourrir en nous vivantes et charnelles,
(Voilà ce que les anges mêmes ne connaissent pas, mon enfant, voilà ce qu'ils n'ont point éprouvé).
Comme une mère charnelle nourrit, et fomente sur son cœur son dernier-né,
Son nourrisson charnel, sur son sein,
Bien posé dans le pli de son bras,
Ainsi, profitant de ce que nous sommes charnels,
Nous devons nourrir, nous avons à nourrir dans notre cœur,
De notre chair et de notre sang,
De notre cœur,
Les Paroles charnelles,
Les Paroles éternelles, temporellement, charnellement prononcées.
Miracle des miracles, mon enfant, mystère des mystères.
Parce que Jésus-Christ est devenu notre frère charnel
Parce qu'il a prononcé temporellement et charnellement les paroles éternelles,
In monte, sur la montagne,
C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,
C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels,
De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps

Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.
Mystère des mystères, ce privilège nous a été donné,
Ce privilège incroyable, exorbitant,
De conserver vivantes les paroles de vie,
De nourrir de notre sang, de notre chair, de notre cœur
Des paroles qui sans nous retomberaient décharnées.

D'assurer, (c'est incroyable), d'assurer aux paroles éternelles
En outre comme une deuxième éternité,
Une éternité temporelle et charnelle, une éternité de chair et de sang,
Une nourriture, une éternité de corps,
Une éternité terrienne.

Ainsi les paroles de Jésus, les paroles éternelles sont les nourrissonnes, les vivantes nourrissonnes de notre sang et de notre cœur
De nous qui vivons dans le temps.
Comme la dernière des paysannes, si la reine dans son palais ne peut pas nourrir le dauphin
Parce qu'elle manque de lait,
Alors la dernière paysanne de la dernière paroisse peut être appelée au palais,
Pourvu qu'elle soit une bonne nourrice,
Et elle peut être appelée à nourrir un fils de France,
Ainsi nous toutes enfants de toutes les paroisses
Nous sommes appelées à nourrir la parole du fils de Dieu.

O misère, ô malheur, c'est à nous qu'il revient,
C'est à nous qu'il appartient, c'est de nous qu'il dépend
De la faire entendre dans les siècles des siècles,
De la faire retentir.

O misère, ô bonheur, c'est de nous qu'il dépend,
Tremblement de bonheur,
Nous qui ne sommes rien, nous qui passons sur terre quelques années de rien,
Quelques pauvres années misérables,
(Nous âmes immortelles),
O danger, péril de mort, c'est nous qui sommes chargées,
Nous qui ne pouvons rien, qui ne sommes rien, qui ne sommes pas assurées du lendemain,
Ni du jour même, qui naissons et mourons comme des créatures d'un jour,
Qui passons comme des mercenaires,
C'est encore nous qui sommes chargés,
Nous qui le matin ne sommes pas sûres du soir,
Ni même du midi,
Et qui le soir ne sommes pas sûres du matin,
Du lendemain matin,
C'est insensé, c'est encore nous qui sommes chargées, c'est uniquement de nous qu'il dépend
D'assurer aux Paroles une deuxième éternité
Éternelle.
Une perpétuité singulière.

C'est à nous qu'il appartient, c'est de nous qu'il dépend
d'assurer aux paroles
Une perpétuité éternelle, une perpétuité charnelle,
Une perpétuité nourrie de viande, de graisse et de sang.

Nous qui ne sommes rien, qui ne durons pas,
Qui ne durons autant dire rien
(Sur terre)
C'est insensé, c'est encore nous qui sommes chargées
de conserver et de nourrir éternelles
Sur terre
Les paroles dites, la parole de Dieu.

Mystère, danger, bonheur, malheur, grâce de Dieu,
choix unique,
responsabilité effrayante, misère, grandeur de notre vie,
nous créatures éphémères c'est-à-dire qui ne passons
qu'un jour,
qui ne durons qu'un jour,
pauvres femmes viagères qui travaillons comme des
mercenaires,
qui ne s'arrêtent dans un pays que pour faire la mois-
son seulement ou la vendange,
qui s'embauchent pour une paye pour quinze jours
trois semaines seulement,
et qui aussitôt après repartent par la route,
sur le chemin,
tournent au coin des peupliers,

nous simples voyageurs, pauvres voyageurs, fragiles voyageurs,
voyageurs précaires,
chemineaux éternels,
qui entrons dans la vie et aussitôt qui sortons,
comme des chemineaux entrent dans une ferme pour un repas seulement,
pour une miche de pain et pour un verre de vin,
nous débiles, nous fragiles, nous précaires, nous indignes, nous infirmes,
nous autres bergères, nous légères, nous passagères, nous viagères,
(mais non pas, nullement étrangères),
grâce unique, (risque de quelle disgrâce?),
Fragiles c'est de nous qu'il dépend que la parole éternelle
Retentisse ou ne retentisse pas.

Dans des cœurs charnels, voilà, mon enfant, ce que les anges ne connaissent pas,
Autrement que par ouï-dire,
Mais eux-mêmes ils ne l'ont pas éprouvé,
Dans des cœurs charnels, dans des cœurs précaires, dans des cœurs viagers,
Dans des cœurs qui se brisent
Une parole est conservée, est nourrie
Qui ne se brisera éternellement pas.

Dans des cœurs fragiles une parole qui se retrouvera toujours.

C'est pour cela, mon enfant, pour cela même,
(Tu t'y reconnais, tu t'y retrouves),
C'est pour cela qu'il faut que France, que chrétienté continue;
Pour que la parole éternelle ne retombe pas morte dans un silence,
Dans un vide charnel.

C'est donc pour cela même,
(Nous y revenons, mon enfant, tu reconnais le chemin),
C'est précisément pour cela,
C'est pour cela même, c'est juste pour cela,
Que rien de tout cela,
Et même rien de tout,
(Ainsi, en cela, par cela, par le jeu de cela),
Que absolument rien de tout
Ne tient que par la jeune
Espérance,
Par celle qui recommence toujours et qui promet toujours,
Qui garantit tout.
Qui garantit demain à aujourd'hui et ce soir et ce midi à ce matin,
Et la vie à la vie et l'éternité même au temps.

Par celle qui garantit, par celle qui promet au matin la journée

Tout entière,
Au printemps l'année
  Tout entière,
A l'enfance la vie
  Tout entière,
Au temps l'éternité
  Tout entière,
A la création Dieu même
  Tout entier.

A la moisson le blé
  Tout entier,
A la vigne le vin
  Tout entier.
Au royaume le roi et au roi le royaume et ainsi le monde entier, et l'éternel et le temporel, et le spirituel et le charnel,
Et la création et Dieu
Tient (aisément) dans ses petites mains.

Pour assurer cette perpétuité charnelle il faut que Dieu
(Miracle, c'est le vase qui se brise,
Qui se brise même perpétuellement,
Et il ne se perd pas une goutte de la liqueur),
Pour que la parole ne retombe pas inerte
Comme un oiseau mort il faut que Dieu
L'une après l'autre crée ces créatures périssables,
Ces hommes et ces femmes,
(Qui deviendront des pécheurs et des saints),
L'une après l'autre les paroisses et dans les paroisses

(Miracle des miracles l'impérissable n'est sauvé de périr que par le périssable)
(Et l'éternel n'est maintenu, n'est nourri éternel que par le temporel)
Et dans les paroisses une fois fondées, une fois créées,
(Il faut que Lorraine, il faut que Toul, il faut que Vaucouleurs, il faut que Domremy continue),
Dans les paroisses l'une après l'autre ces créatures périssables,
L'une après l'autre ces âmes (immortelles) périssables,
Et ces corps périssables et ces cœurs
Pour nourrir vivante la parole impérissable.

Il faut que Dieu les crée, l'une après l'autre il faut que Dieu en crée. Il faut qu'il en naisse.
Ça c'est son affaire, c'est son office, on est sûr que c'est bien fait.
Il y pourvoit, il y pourvoira éternellement.
Mais ce qui est notre affaire, hélas, et notre office,
Nous périssables créées, périssables créatures,
Une fois créées, une fois nées, une fois baptisées,
Une fois femmes et chrétiennes,
Ce qui malheureusement dépend de nous, heureusement,
L'une après l'autre c'est de nourrir la parole vivante,
C'est de nourrir un temps la parole éternelle.
Après tant d'autres, avant tant d'autres.
Depuis qu'elle fut dite.
Jusqu'au seuil du Jugement.

In saecula saeculorum.
Dans les siècles des siècles.
De génération en génération.
Depuis le commencement des siècles.
Jusqu'à la consommation des siècles
De la terre.

Comme au seuil de l'église le dimanche et les jours de fête,
Quand on va à la messe,
Ou dans les enterrements,
On se passe, on se donne l'eau bénite de la main à la main,.
De proche en proche, l'une après l'autre,
Directement de la main à la main ou un morceau de buis bénit trempé dans l'eau bénite.
Pour faire le signe de la croix soit sur soi-même vivant, sur nous-mêmes soit sur le cercueil de celui qui est mort,
De sorte que le même signe de la croix est comme porté de proche en proche par la même eau,
Par le ministère, par l'administration de la même eau,
L'une après l'autre sur les mêmes poitrines et sur les mêmes cœurs,
Et sur les mêmes fronts,
Et jusque sur les cercueils des mêmes corps défunts,
Ainsi de mains en mains, de doigts en doigts,
Du bout du doigt au bout du doigt les générations éternelles,
Qui éternellement vont à la messe,

Dans les mêmes poitrines, dans les mêmes cœurs
jusqu'à l'enterrement du monde,
Se relayant,
Dans la même espérance se passent la parole de Dieu.

Par le ministère, par l'administration de la même
espérance.

Par celle qui garantit, par celle qui promet, par celle
qui contient d'avance.
Par celle qui promet à l'éternité
Un temps.
A l'esprit
Une chair.
A Jésus
Une Église.
A Dieu même
Une création, (sa création, la création),
Renversement, singulier renversement, renversement
insensé,
Par celle qui promet à l'éternel
Un temporel.
Au spirituel
Un charnel.
A la Nourriture
Une nourriture.
A la Vie
Une vie.
Renversement c'est comme si
elle promettait
à la vie l'enfance,

à l'année le printemps,
à la journée le matin.

Comme les fidèles se passent de main en main l'eau bénite,
Ainsi nous fidèles nous devons nous passer de cœur en cœur la parole de Dieu.
De main en main, de cœur en cœur nous devons nous passer la divine
Espérance.

Il ne suffit pas que nous ayons été créées, que nous soyons nées, que nous ayons été faites fidèles.
Il faut, il dépend de nous que femmes et fidèles,
Il dépend de nous chrétiennes
Que l'éternel ne manque point de temporel,
(Singulier renversement),
Que le spirituel ne manque point du charnel,
Il faut tout dire, c'est incroyable : que l'éternité ne manque point d'un temps,
Du temps, d'un certain temps.
Que l'esprit ne manque point de chair.
Que l'âme pour ainsi dire ne manque point de corps.
Que Jésus ne manque point d'Église,
De son Église.
Il faut aller jusqu'au bout : Que Dieu ne manque point de sa création.

C'est-à-dire il dépend de nous
Que l'espérance ne mente pas dans le monde.

C'est-à-dire, il faut le dire, il dépend de nous
Que le plus ne manque pas du moins,
Que l'infiniment plus ne manque pas de l'infiniment moins,
Que l'infiniment tout ne manque pas de l'infiniment rien.

Il dépend de nous que l'infini ne manque pas du fini.
Que le parfait ne manque pas de l'imparfait.

C'est une gageure, il manque de nous, il dépend de nous
Que le grand ne manque pas du petit,
Que le tout ne manque pas d'une partie,
Que l'infiniment grand ne manque pas de l'infiniment petit.
Que l'éternel ne manque pas du périssable.

Il manque de nous, (c'est une dérision), il manque de nous que le Créateur
Ne manque pas de sa créature.

Et comme le dernier jour il y aura un grand signe de croix sur le cercueil du monde.

Parce que ce sera le dernier enterrement.
Ainsi le dernier jour il y aura un grand signe de croix de bénédiction.
Parce que ce sera l'accomplissement,
Le couronnement de l'espérance.

Grâce unique, un infirme, une créature infirme porte Dieu.
Et Dieu peut manquer de cette créature.
Elle peut manquer dans son compte et dans son recensement,
Quand il compte ses brebis, manquer à son amour et à son être même,
Faire mentir son espérance.

Car il y a le couronnement d'épines mais il y a
Le couronnement de l'espérance

Qui est le couronnement des rameaux d'un arbre sans épines.

Jésus-Christ, mon enfant, n'est pas venu pour nous conter des fariboles,

Pendant le peu de temps qu'il avait.
Qu'est-ce que trois ans dans la vie d'un monde.
Dans l'éternité de ce monde.
Il n'avait pas de temps à perdre, il n'a pas perdu son temps à nous conter des fariboles et à nous donner des charades à deviner.
Des charades très spirituelles.
Très ingénieuses.
Des devinettes de sorcier.
Avec des mots à double entente et des malices et de misérables finesses de finasseries.
Non, il n'a pas perdu son temps et sa peine,
Il n'avait pas le temps,
Ses peines, sa grande, sa très grande peine.
Il n'a pas perdu, il n'a pas dépensé tout cela, tout son être, tout.
Il ne s'est pas dépensé, tout, lui-même, il n'a pas fait cette énorme, cette effroyable dépense
De soi, de son être, (de) tout,
Pour venir après ça, avec ça, moyennant ça, à ce prix,
Pour venir à ce prix-là nous donner de la tablature
A déchiffrer.
Des malices, de pauvres niaiseries, des quiproquos, des roueries spirituelles comme un devin de village.
Comme un farceur de campagne.
Comme un saltimbanque ambulant, un charlatan dans sa voiture.
Comme le malin du bourg, comme le gars le plus malin au cabaret.

Mais quand le Fils de Dieu, mon enfant, s'est dérangé du Ciel et de la droite de son Père.
Quand il s'est dérangé d'être assis à la droite.
Il n'a point fait, il n'a point fourni cette grande dépense,
Il n'a point fait ce grand dérangement pour venir nous conter des balivernes
De quatre sous.
Des paroles en l'air.
Et des emberlificotages à n'y rien comprendre.
Mais, à ce prix-là, il est venu nous dire ce qu'il avait à nous dire.
N'est-ce pas.
Tout tranquillement.
Tout simplement, tout honnêtement.
Tout directement. Tout premièrement.
Tout ordinairement.
Comme un honnête homme parle à un honnête homme.
D'homme à hommes.
Il ne s'est pas amusé à entortiller tout ça.
Il avait quelque chose à nous dire, il nous a dit ce qu'il avait à nous dire.
Il ne nous a pas dit autre chose.
Et il ne nous l'a pas dit autrement qu'il n'avait à nous le dire.
Comme il avait à dire, il a parlé.
Ce sont les imbéciles qui font le malin.
Et qui cherchent toujours midi à quatorze heures.
Toi quand ta mère t'envoie faire une commission chez le boulanger,
Quand tu vas chez le boulanger,

Tu ne te mets pas tout d'un coup à raconter des choses extraordinaires au boulanger.
Tu fais ta commission et puis tu t'en reviens.
Tu prends ton pain, tu payes, et tu t'en vas.
Lui c'est la même chose il est venu pour nous faire une commission.
Il avait une commission à nous faire de la part de son père.
Il nous a fait sa commission et il s'en est retourné.
Il est venu, il a payé, (quel prix !), et il s'en va.
Il ne s'est pas mis à nous raconter des choses extraordinaires.
Rien n'est aussi simple que la parole de Dieu.
Il ne nous a dit que des choses fort ordinaires.
Très ordinaires.
L'incarnation, le salut, la rédemption, la parole de Dieu.
Trois ou quatre mystères.
La prière, les sept sacrements.
Rien n'est aussi simple que la grandeur de Dieu.
Il nous a parlé sans détours ni embarbouillements.
Il ne faisait pas des manières, des embarbouillages.
Il parlait tout uniment, comme un simple homme, tout crument, comme un homme dans le bourg,
Un homme dans le village.
Comme un homme dans la rue qui ne cherche pas ses mots et qui ne fait pas des embarras.
Pour causer.
Aussi, soit qu'il nous parlât et qu'il nous ait parlé directement,
Soit qu'il nous ait parlé par paraboles,
Que nous nommons en latin des similitudes,

Puisqu'il n'était point venu pour nous dire des fariboles,
Puisque toujours il nous a parlé directement et pleinement
Au pied de la lettre,
Au ras du mur,
Toujours aussi en réponse nous aussi nous devons l'écouter et l'entendre au pied de la lettre.
Directement et pleinement au pied du mur.
Notre frère, notre grand Frère ne nous a point trompés pour le plaisir de faire le malin.
Nous ne devons point le tromper pour le plaisir de faire les jacques.
Et c'est le tromper que de chercher des malices là où il n'en a point mis.
Que d'entendre, que de chercher, que de vouloir entendre; que d'imaginer;
Que de travailler;
Que d'entendre sa parole autrement qu'il ne l'a dite.
Que d'écouter même autrement qu'il n'a parlé.

C'est même la plus grave tromperie que nous puissions lui faire.

Que de le recevoir autrement, contrairement qu'il ne s'est donné.

C'est la plus grave injure, peut-être la seule injure que nous puissions lui faire.

Une couronne a été faite une fois : c'était une couronne d'épines.
Et le front et la tête ont saigné sous cette couronne de dérision.
Et le sang perlait par gouttes et le sang s'est collé dans les cheveux.

Mais une couronne aussi a été faite, une mystérieuse couronne.
Une couronne, un couronnement éternel.
Toute faite, mon enfant, toute faite de souples rameaux sans épines.
De rameaux bourgeonneux, de rameaux de fin mars.
De rameaux d'avril et de mai.
De rameaux flexibles et qui se tressent bien en couronne.
Sans une épine.
Bien obéissants, bien conduits sous le doigt.
Une couronne a été faite de bourgeons et de boutons.
De bourgeons de fleurs comme un beau pommier, de bourgeons de feuilles, de bourgeons de branches.
De bourgeons de rameaux.
De boutons de fleurs pour les fleurs et pour les fruits.
Toute bourgeonnante, toute boutonnante une couronne a été faite
Mystérieuse.
Toute éternelle, toute en avance, toute gonflée de sève.
Toute embaumée, toute fraîche aux tempes, toute tendre et embaumante.
Toute faite pour aujourd'hui, pour en avant, pour demain.
Pour éternellement, pour après-demain.

Toute faite de pointes menues, de pointes tendres, de commencements de pointes.
Feuillues, fleuries d'avance,
Qui sont les pointes des bourgeons, tendres, fraîches,
Et qui ont l'odeur et qui ont le goût de la feuille et de la fleur.
Le goût de la pousse, le goût de la terre.
Le goût de l'arbre.
Et par avance le goût du fruit.
D'automne.
Pour calmer le pauvre front battant de fièvre, chargé de fièvre,
Afin de rattraper, afin de revaloir le couronnement de dérision,
Pour adoucir, pour apaiser, pour calmer, afin de rafraîchir les tempes battantes,
Les tempes fiévreuses.
Le front ardent, le front fiévreux,
Lourd de fièvre, les tempes chaudes, la migraine et l'injure, et le mal de tête et pour calmer la dérision même.
Pour apaiser, pour embaumer, pour étancher le sang qui se collait dans les cheveux
Une couronne aussi a été faite, une couronne de sève, une couronne éternelle,
Et c'est la couronne, le couronnement de l'espérance.

Comme une mère fait un diadème de ses doigts allongés, des doigts conjoints et affrontés de ses deux mains fraîches

Autour du front brûlant de son enfant
Pour apaiser ce front brûlant, cette fièvre,
Ainsi une couronne éternelle a été tressée pour apaiser le front brûlant.
Et c'était une couronne de verdure.
Une couronne de feuillage.

Il faut avoir confiance en Dieu mon enfant.
Il faut avoir espérance en Dieu.
Il faut faire confiance à Dieu.
Il faut faire crédit à Dieu.

Il faut avoir cette confiance en Dieu d'avoir espérance en lui.
Il faut faire cette confiance à Dieu d'avoir espérance en lui.
Il faut faire ce crédit à Dieu d'avoir espérance en lui.

Il faut faire espérance à Dieu.

Il faut espérer en Dieu, il faut avoir foi en Dieu, c'est tout un, c'est tout le même.
Il faut avoir cette foi en Dieu que d'espérer en lui.
Il faut croire en lui, qui est d'espérer.

Il faut avoir confiance en Dieu, il a bien eu confiance en nous.

Il faut faire confiance à Dieu, il nous a bien fait confiance à nous.

Il faut faire espérance à Dieu, il nous a bien fait espérance à nous.

Il faut faire crédit à Dieu, il nous a bien fait crédit à nous.

Quel crédit.

Tous les crédits.

Il faut faire foi à Dieu, il nous a bien fait foi à nous.

Singulier mystère, le plus mystérieux,

Dieu a pris les devants.

Ou plutôt ce n'est pas un mystère, propre, ce n'est pas un mystère particulier, c'est un mystère qui porte sur tous les mystères.

C'est un redoublement, c'est un agrandissement à l'infini de tous les mystères.

C'est un miracle. Un miracle perpétuel, un miracle d'avance, Dieu a pris les devants, un mystère de tous les mystères, Dieu a commencé.

Un miracle de tous les mystères, singulier, mystérieux retournement de tous les mystères.

Tous les sentiments, tous les mouvements que nous devons avoir pour Dieu,

Dieu les a eus pour nous, il a commencé de les avoir pour nous.

Singulier retournement qui court au long de tous les mystères,
Et les redouble, et les agrandit à l'infini,
Il faut avoir confiance en Dieu, mon enfant, il a bien eu confiance en nous.
Il nous a fait cette confiance de nous donner, de nous confier son fils unique.
(Hélas hélas pour ce que nous en avons fait).
Retournement de tout c'est Dieu qui a commencé.
C'est Dieu qui nous a fait crédit, qui nous a fait confiance.
Qui nous a fait créance, qui a eu foi en nous.
Cette confiance sera-t-elle mal placée, sera-t-il dit que cette confiance aura été mal placée.

Dieu nous a fait espérance. Il a commencé. Il a espéré que le dernier des pécheurs,
Que le plus infime des pécheurs au moins travaillerait quelque peu à son salut,
Si peu, si pauvrement que ce fût.
Qu'il s'en occuperait un peu.
Il a espéré en nous, sera-t-il dit que nous n'espérerons pas en lui.
Dieu a placé son espérance, sa pauvre espérance en chacun de nous, dans le plus infime des pécheurs. Sera-t-il dit que nous infimes, que nous pécheurs, ce sera nous qui ne placerions pas notre espérance en lui.

Dieu nous a confié son fils, hélas hélas, Dieu nous a confié notre salut, le soin de notre salut. Il a fait dépendre de nous et son Fils et notre salut et ainsi son espérance même; et nous ne mettrions pas notre espérance en lui.

Mystère des mystères, portant sur les mystères mêmes,
Il a mis en nos mains, en nos faibles mains, son espérance éternelle,
En nos mains passagères.
En nos mains pécheresses.
Et nous, nous pécheurs, nous ne mettrions pas notre faible espérance
En ses éternelles mains.

La parole de Dieu n'est point un écheveau embrouillé.
C'est un beau fil de laine qui s'empelotte autour du fuseau.
Comme il nous a parlé, ainsi nous devons l'écouter.
Comme il a parlé à Moïse.
Comme il nous a parlé par Jésus.
Comme il nous a parlé tout ainsi nous devons l'entendre.

Or, mon enfant, s'il en est ainsi, si c'est ainsi que nous devons entendre Jésus.
Que nous devons entendre Dieu.

Littéralement.
Au pied de la lettre.
Rigoureusement, simplement, pleinement, exactement, sainement.
Au ras du mur.
Alors mon enfant quel tremblement, quel commandement d'espérance.
Quelle ouverture, quel saisissement d'espérance. Quel écrasement. Les paroles sont là.
Il n'y a pas à ratiociner, quelle ouverture sur la pensée de Dieu.
Sur la volonté de Dieu.
Sur les intentions, (dernières), de Dieu.
Abîme d'espérance, quelle ouverture, quel éclair, quelle foudre, quelle avenue.
Quelle entrée.
Paroles irrévocables, quelle ouverture sur l'Espérance même de Dieu.
Dieu a daigné espérer en nous. Espérer que nous.
Révélation, quelle révélation incroyable. *Sic non est, Ainsi n'est pas*
Espoir incroyable, espoir inespéré *Ainsi n'est pas*
Voluntas ante Patrem vestrum, la volonté devant votre Père,
Qui in cœlis est. Qui est aux cieux.
Ut pereat. Que périsse
Unus. Un seul
De ces petits. De pusillis istis.

Et il leur fit cette parabole, disant :
Quel homme de vous, qui a cent brebis;
(Ceci est selon saint Luc);
Et s'il en perd une,
Est-ce qu'il ne renvoie pas, (ne laisse pas), *les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert,*
Et ne va pas à celle-là,

Quae perierat, *qui* était *périe, qui* avait *péri,*

C'était fait.

Jusqu'à ce qu'il la trouve?

Et quand il l'a trouvée,
Il la place sur ses épaules se réjouissant;

(Il la pose) sur ses épaules.

Et venant à la maison, il convoque, (il appelle), *ses amis et ses voisins, leur disant :*

Réjouissez-vous, (félicitez-vous), *avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui avait péri?*

Je vous le dis,
Qu'il y aura autant de joie dans le ciel
Sur un pécheur faisant pénitence,
Que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Or qu'est-ce que la pénitence, mon enfant, qu'est-ce qu'il y a donc dans la pénitence. Quelle est donc cette vertu secrète de la pénitence.

Mon enfant c'est singulier, c'est étrange, c'est inquiétant.

Qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire dans cette pénitence.

Comme c'est inquiétant.

Quelle est cette vertu, ce secret, qu'est-ce qu'il faut donc qu'il y ait de si extraordinaire,

Dans la pénitence,

pour que ce pécheur,

Pour que un vaille cent, ou enfin quatre-vingt-dix-neuf,

(Pour compter juste),

Pour que ce pécheur vaille autant,

Pour que ce pécheur, ce seul pécheur qui fait pénitence vaille autant, réjouisse, fasse autant de joie dans le ciel que quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Et pour que cette brebis égarée fasse tant de joie au pasteur,

Au bon pasteur,

Qu'il en laisse dans le désert, *in deserto,* dans un endroit abandonné,

Les quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'étaient point égarées.

En quoi, quel est donc ce mystère,

En quoi un peut-il valoir quatre-vingt-dix-neuf.

Ne sommes-nous pas tous enfants de Dieu. Également sur le même pied.

En quoi, comment, pourquoi une brebis vaut-elle quatre-vingt-dix-neuf brebis.

Et surtout pourquoi c'est justement celle qui s'est égarée, *qui avait péri,* qui vaut justement les quatre-vingt-dix-neuf autres, les quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'étaient pas égarées.

Pourquoi, quel est ce mystère, quel est ce secret, c'est suspect, comment, pourquoi, en quoi une âme vaudrait-elle quatre-vingt-dix-neuf âmes, c'est un peu fort.

C'est tout de même un peu fort, quand on y pense.

Quelle est cette manigance.

C'est justement cette âme qui était perdue, qui avait péri, qui vaut autant, qui fait autant de joie dans le ciel que ces quatre-vingt-dix-neuf autres.

Que ces quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'étaient point égarées.

Jamais.

Qui ne s'étaient point perdues, qui n'avaient point péri.

Jamais.

Qui étaient demeurées fermes.

C'est injuste. Quelle est cette invention, cette nouvelle invention.

C'est injuste. Voilà une âme, (et c'est justement celle qui s'était perdue), qui vaut autant, qui compte autant, qui réjouit autant que ces quatre-vingt-dix-neuf malheureuses qui étaient demeurées constantes.

Pourquoi ; en quoi ; comment. Voilà un qui pèse autant dans la balance de Dieu que quatre-vingt-dix-neuf.

Qui pèse autant ? Peut-être qui pèse plus. En secret. On ne sait jamais. J'ai bien peur. Secrètement on a l'impression qu'il pèse plus, quand on lit cette parabole.

Donc voilà un pécheur, disons-le, qui pèse au moins autant que quatre-vingt-dix-neuf justes.

Qui pèse même peut-être plus. On ne sait jamais. Quand une fois on est entré dans l'injustice.

On ne sait plus où l'on va.

Disons le mot voilà un infidèle, il faut le dire, il ne faut pas avoir peur du mot.

Qui vaut plus que cent, que quatre-vingt-dix-neuf fidèles. Quel est ce mystère.

Quelle serait donc cette vertu extraordinaire de la pénitence.

Qui passerait cent fois la fidélité même.

Il ne faut pas nous en conter. Nous savons très bien ce que c'est que la pénitence.

Un pénitent c'est un monsieur qui n'est pas très fier de soi.

Qui n'est pas très fier de ce qu'il a fait.

Parce que ce qu'il a fait, il faut le dire, c'est le péché.

Un pénitent c'est un monsieur qui a honte de soi et de son péché.

De ce qu'il a fait.

Qui voudrait bien se terrer.

Surtout qui voudrait bien ne pas l'avoir fait.

Jamais.

Se cacher, se sauver de la face de Dieu.

Et qu'est-ce aussi que cette drachme qui vaut neuf drachmes, à elle toute seule.

Qu'est-ce qu'elle vient faire.

Et pourtant c'est celui-là, nul autre, c'est cette brebis, c'est ce pécheur, c'est ce pénitent, c'est cette âme

Que Dieu, que Jésus rapporte sur ses épaules, abandonnant les autres.

Enfin je veux dire (seulement) les laissant pendant ce temps à elles-mêmes.

La pénitence, nous le savons, ça n'est déjà pas si brillant que ça.

Ça n'est pas si reluisant.

(Il est vrai que Dieu ne quitte jamais personne).

C'est un sentiment honteux, je veux dire un sentiment d'une honte.

D'une honte légitime et due.

En somme c'est un acte honteux.

La pénitence ça n'est déjà pas si malin que ça. Alors quoi.

Non seulement ce pénitent en vaut un autre, non seulement il vaut un juste, ce qui serait déjà un peu raide.

Mais il en vaut quatre-vingt-dix-neuf, il en vaut cent, il vaut tout le troupeau.

Autant dire.

Dans le besoin on sent qu'il vaudrait plus et qu'on l'aimerait davantage

Dans le secret du cœur.

Dans le secret du cœur éternel. Alors quoi.

Mon enfant, mon enfant, tu le sais, quoi. C'est justement cela.

C'est qu'elle avait péri ; et qu'elle a été trouvée.

C'est qu'elle était morte ; et qu'elle a revécu.

C'est qu'elle était morte et qu'elle est ressuscitée.

Puisqu'il faut tout prendre au pied de la lettre, mon enfant,

Littéralement comme Jésus était mort et est ressuscité d'entre les morts,
Ainsi cette brebis était perdue, ainsi cette brebis était morte,
Ainsi cette âme était morte et de sa propre mort elle est ressuscitée d'entre les mortes.

Elle a fait trembler le cœur même de Dieu.
Du tremblement de la crainte et du tremblement de l'espoir.
Du tremblement même de la peur.
Du tremblement d'une inquiétude
Mortelle.
Et en suite, et ainsi, et aussi
De ce qui est lié à la crainte, à la peur, à l'inquiétude.
De ce qui suit la crainte, la peur, l'inquiétude.
De ce qui marche avec elles, de ce qui est lié à la crainte, à la peur, à l'inquiétude
D'une liaison indéliable, d'une liaison indéfaisable,
Temporelle, éternelle, d'un indéfaisable lien
Elle a fait trembler le cœur de Dieu
Du tremblement même de l'espérance.
Elle a introduit au cœur même de Dieu la théologale
Espérance.

Voilà, mon enfant, quel secret. Voilà quel mystère.
Voilà quelle grandeur, (cachée), quelle source incroyable de grandeur il y a dans cette pénitence.

Dans cette honteuse pénitence. Secrètement, publiquement honteuse et réellement
Peut-être la plus glorieuse de toutes. C'est qu'une pénitence de l'homme
Est un couronnement d'une espérance de Dieu.

Cette honteuse pénitence, honteuse de soi, et qui ne sait où se cacher,
Où cacher sa tête, honteuse, sa tête rouge de honte, pourpre de honte,
Sa tête couverte de cendre et de terre,
En signe de honte et de repentir,
Où cacher sa honte et son péché.
Mais Dieu n'a point honte d'elle.
Car l'attente de cette pénitence,
L'attente anxieuse, l'espérance de cette pénitence
A fait jouer l'espérance au cœur de Dieu,
A fait surgir un sentiment nouveau,
Presque inconnu, comme inconnu, je sais bien ce que je veux dire,
A fait sourdre, a fait battre un sentiment comme inconnu au cœur même de Dieu.
Au cœur comme nouveau.
D'un Dieu comme nouveau. Je m'entends, je sais ce que je veux dire.
D'un Dieu éternellement nouveau.

Et cette pénitence même
A été pour lui, en lui, le couronnement d'une espérance

Car tous les autres Dieu les aime en amour.
Mais cette brebis Jésus l'a aimée aussi en espoir.
Et tous les autres, tout le monde Dieu nous aime en charité.
Mais le pécheur il y a eu un jour où Dieu l'a aimé en espérance.

Il faut tout prendre au pied de la lettre, mon enfant. Dieu a espéré, Dieu a attendu de lui.
Dieu, qui est tout, a eu quelque chose à espérer, de lui, de ce pécheur. De ce rien. De nous. Il a été mis, à ce point, il s'est mis à ce point, sur ce pied d'avoir à espérer, à attendre de ce misérable pécheur.

Telle est la force de vie de l'espérance, mon enfant,
La force de vie, la promesse, la vie, la force de vie et de promesse qui source au cœur de l'espérance
Et qui rejaillit dans la pénitence même,
Dans la basse pénitence.

Telle la force unique de sève au cœur d'un chêne.

Nous sommes tous enfants de Dieu, mon enfant, également; sur le même pied.

Il faut tout entendre au pied de la lettre, mon enfant,

littéralement cette âme qui a fait jouer l'espérance de Dieu, qui a couronné l'espérance de Dieu

Comme Jésus morte (plus morte que Jésus) de sa propre mort est ressuscitée d'entre les mortes.

(Plus morte que Jésus, infiniment plus morte, éternellement plus morte, car elle était morte de la mort éternelle).

Comme Jésus elle est ressuscitée d'entre les morts.

Et comme nous sonnons nos Pâques à toute volée pour célébrer la résurrection de Jésus,

Christ est ressuscité!

Ainsi Dieu pour chacune âme qui se sauve sonne pour nous des Pâques *éternelles.*

Et il dit : Je l'avais bien dit.

Singulier renversement, singulier retournement, c'est le monde à l'envers.

Vertu de l'espérance.

Tous les sentiments que nous devons avoir pour Dieu,

C'est Dieu qui a commencé de les avoir pour nous.

C'est lui qui s'est mis à ce point, sur ce pied, qui y a été mis, qui a souffert d'y être mis, à ce point, sur ce pied, de commencer de les avoir pour nous.

Singulière vertu de l'espérance, singulier mystère, elle n'est pas une vertu comme les autres, elle est une vertu contre les autres.

Elle prend le contre-pied de toutes les autres. Elle s'adosse pour ainsi dire aux autres, à toutes les autres.

Et elle leur tient tête. A toutes les vertus. A tous les mystères.
Elle les remonte pour ainsi dire, elle va à contre courant.
Elle remonte le courant des autres.
Elle n'est point une esclave, cette enfant est une forte tête.
Elle réplique pour ainsi dire à ses sœurs; à toutes les vertus, à tous les mystères.
Quand ils descendent elle remonte, (c'est très bien fait),
Quand tout descend seule elle remonte et ainsi elle les double, elle les décuple, elle les agrandit à l'infini.

C'est elle qui a fait ce renversement, ce retournement le plus fort de tout,
(C'est peut-être ce qu'elle a fait de plus fort),
(Qui eût cru que tant de pouvoir, qu'un pouvoir suprême était donné à cette petite
Espérance)
Ce retournement que tout ce que nous devons faire pour Dieu,
C'est Dieu qui prend les devants, qui commence de le faire pour nous.
Tout ce que nous devons lui dire, lui faire, faire envers lui.
Et tout ce que nous devons avoir pour Dieu,
C'est Dieu qui commence par l'avoir pour nous.

Celui qui aime se met, par cela même,

Par cela seulement, dès par cela dans la dépendance,
Celui qui aime tombe dans la servitude de celui qui est aimé.
C'est l'habitude, c'est la loi commune.
C'est fatal.
Celui qui aime tombe, se met sous la servitude, sous un joug de servitude.
Il dépend de celui qu'il aime.
C'est pourtant cette situation-là, mon enfant, que Dieu s'est faite, en nous aimant.
Dieu a daigné espérer en nous, puisqu'il a voulu espérer de nous, attendre de nous.
Situation misérable, (en) récompense de quel amour,
Gage, rançon de quel amour.
Singulière récompense. Et qui était dans la condition, dans l'ordre même, dans la nature de cet amour.
Il s'est mis dans cette singulière situation, retournée, dans cette misérable situation que c'est lui qui attend de nous, du plus misérable pécheur.
Qui *espère* du plus misérable pécheur.
Qui ainsi dépend du plus misérable pécheur.
Et nous.
Voilà où il s'est laissé conduire, par son grand amour, voilà où il s'est mis, où il a été mis, où enfin il s'est laissé mettre.
Voilà où il en est, où il est.
Où nous devons être, c'est lui qui s'est mis.
A ce point, sur ce pied.
Qu'il a à craindre, à espérer, enfin à attendre du dernier des hommes.
Qu'il est aux mains du dernier des pécheurs.

(Mais le corps de Jésus, dans toute église, n'est-il pas aux mains du dernier des pécheurs.
A la merci du dernier des soldats)
Qu'il a à redouter, tout, de nous.
(Qu'il ait à redouter, c'est déjà trop, c'est déjà tout),
(Si peu que ce fût, et ici c'est tout)
(Si peu que ce fût, quand ce ne serait presque rien, rien pour ainsi dire)
Telle est la situation où Dieu par la vertu de l'espérance
Pour faire le jeu de l'espérance,
S'est laissé mettre
En face du pécheur.
Il craint de lui, puisqu'il craint pour lui.
Tu comprends, je dis : Dieu craint du pécheur, puisqu'il craint pour le pécheur.
Quand on craint pour quelqu'un, on craint de ce quelqu'un.
C'est à cette loi commune que Dieu s'est laissé mettre.
Et soumettre.
A ce niveau commun.
C'est à cette loi commune qu'il a souffert d'être mis.
Il faut qu'il attende le bon plaisir du pécheur.
Il s'est mis sur ce pied.
Il faut qu'il espère dans le pécheur, en nous.
Il faut, c'est insensé, il faut qu'il espère que *nous nous* sauvions.
Il ne peut rien faire sans nous.
Il faut qu'il écoute nos fantaisies.
Il faut qu'il attende que monsieur le pécheur veuille bien un peu penser à son salut.

Voilà la situation que Dieu s'est faite.
Celui qui aime tombe sous la servitude de celui qui est aimé.
Par là même.
Celui qui aime tombe sous la servitude de celui qu'il aime.
Dieu n'a pas voulu échapper à cette loi commune.
Et par son amour il est tombé dans la servitude du pécheur.

Retournement de la création, c'est la création à l'envers.
Le Créateur à présent dépend de sa créature.
Celui qui est tout s'est mis, a souffert d'être mis, s'est laissé mettre sur ce niveau.
Celui qui est tout dépend, attend, espère de ce qui n'est rien.
Celui qui peut tout dépend, attend, espère de ce qui ne peut rien,
(Et qui peut tout, hélas, car on lui a tout remis,
On lui a tout confié,
On lui a tout donné,
On lui a tout remis, en mains, dans ses mains pécheresses,
En confiance,
En espérance,
On lui a tout permis.
En toute confiance.
On lui a remis, on lui a permis son propre salut, le corps de Jésus, l'espérance de Dieu.

Dieu s'est mis sur ce pied. Comme la plus misérable
  créature a pu librement
Souffleter librement la face de Jésus,
Ainsi la dernière des créatures peut faire mentir Dieu
Ou lui faire dire vrai.
Effrayante remise.
Effrayant privilège, effrayante responsabilité.
Comme Jésus dans les siècles des siècles a remis son
  corps
Dans les pauvres églises
A la discrétion du dernier des soldats,
Ainsi Dieu dans les siècles des siècles a remis son
  espérance
A la discrétion du dernier des pécheurs.
Comme la victime se rend aux mains du bourreau,
  Ainsi Jésus s'est livré en nos mains.
Comme la victime se livre au bourreau,
  Ainsi Jésus s'est livré à nous.
Et comme le prisonnier se livre au gardien de prison,
  Ainsi Dieu s'est livré à nous.
Comme le dernier des misérables a pu souffleter Jésus,
  Et il fallait qu'il en fût ainsi,
Ainsi le dernier des pécheurs, un malheureux infirme,
Le plus infime des pécheurs peut faire avorter, peut
  faire aboutir
    Une espérance de Dieu ;
Le plus infime des pécheurs peut découronner, peut
  couronner
    Une espérance de Dieu.

Et c'est de nous que Dieu attend
Le couronnement ou le découronnement d'une espérance de lui.

Effrayant amour, effrayante charité,
Effrayante espérance, responsabilité vraiment effrayante,
Le Créateur a besoin de sa créature, s'est mis à avoir besoin de sa créature.
Il ne peut rien faire sans elle.
C'est un roi qui aurait abdiqué aux mains de chacun de ses sujets
Simplement le pouvoir suprême.
Dieu *a besoin* de nous, Dieu *a besoin* de sa créature.
Il s'est pour ainsi dire condamné ainsi, condamné à cela.
Il manque de nous, il manque de sa créature.
Celui qui est tout a besoin de ce qui n'est rien.
Celui qui peut tout a besoin de ce qui ne peut rien.
Il a remis ses pleins pouvoirs.
Celui qui est tout n'est rien sans celui qui n'est rien.
Celui qui peut tout ne peut rien sans celui qui ne peut rien.
Ainsi la jeune espérance
Reprend, remonte, refait,
Redresse tous les mystères
Comme elle redresse toutes les vertus.

Nous pouvons lui manquer.

Ne pas répondre à son appel.
Ne pas répondre à son espérance. Faire défaut. Manquer. Ne pas être là.
Effrayant pouvoir.
Les calculs de Dieu par nous peuvent ne pas tomber juste.
Les prévisions, les prévoyances, les providences de Dieu
Par nous peuvent ne pas tomber juste,
Par la faute de l'homme pécheur.
Les conseils de Dieu par nous peuvent manquer.
La sagesse de Dieu par nous peut défaillir.
Effrayante liberté de l'homme.
Nous pouvons faire tout manquer.
Nous pouvons être absents.
Ne pas être là le jour qu'on nous appelle.
Nous pouvons ne pas répondre à l'appel
(Excepté dans la vallée du Jugement)
Effrayante faveur.
Nous pouvons manquer à Dieu.
Voilà le cas où il s'est mis,
Le mauvais cas.
Il s'est mis dans le cas d'avoir besoin de nous.
Quelle imprudence. Quelle confiance.
Bien, mal placée, cela dépend de nous.
Quelle espérance, quelle opiniâtreté, quel parti-pris, quelle force incurable d'espérance.
En nous.
Quel dépouillement, de soi, de son pouvoir.
Quelle imprudence.
Quelle imprévision, quelle imprévoyance,

Quelle improvidence
de Dieu.
Nous pouvons faire défaut.
Nous pouvons faire faute.

Nous pouvons être défaillants.
Effrayante faveur, effrayante grâce.
Celui qui fait tout s'adresse à celui qui ne peut rien
Faire.
Celui qui fait tout a besoin de celui qui ne fait rien.
Et comme nous sonnons à toutes volées nos Pâques,
A pleine volée,
Dans nos pauvres, dans nos triomphantes églises,
Dans le soleil et le beau temps du jour de Pâques,
Ainsi Dieu pour chacune âme qui se sauve
Sonne à pleine volée des Pâques éternelles.
Et dit : Hein, je ne m'étais pas trompé.
J'avais raison d'avoir confiance dans ce garçon-là.
C'était une bonne nature. Il était de bonne race.
Fils de bonne mère. C'était un Français.
J'ai eu raison de lui faire confiance.
Et nous nous avons nos dimanches,
Notre beau dimanche, le dimanche de Pâques,
Et le lundi de Pâques,
Et même le mardi de Pâques, qui est aussi fête,
Tellement la fête est grande.
(C'est la fête de saint Loup).
Mais Dieu a aussi ses dimanches dans le ciel.
Son dimanche de Pâques.

Et il a aussi des cloches, quand il veut.

Et qu'est-ce que c'est aussi que ces dix drachmes.
Qui est comme qui dirait dix livres parisis.
Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire des dix drachmes.
Qu'est-ce qu'elle vient faire ici cette drachme qui en vaut neuf autres.
Drôle de calcul, comme qui dirait une livre parisis qui vaut neuf autres livres parisis,
Neuf autres de la même. Quelle drôle d'arithmétique.
C'est pourtant ainsi, mon enfant, que sont faits les comptes de Dieu.

Ainsi étaient faits, mon enfant, les comptes de Jésus. Il est indéniable; il ne fait aucun doute qu'il y a deux races de saints dans le ciel.
Deux sortes de saints.
(Heureusement qu'ils font bon ménage ensemble).
De même que les soldats du roi et les capitaines
Sont d'une race ou d'une autre mais sont tous des Français.
Et ils font tout de même une seule armée.
Et ils sont tous les soldats (de l'armée) du roi, et les capitaines.
Mais enfin ils proviennent d'une province ou d'une autre.
Ou d'une marche. Les uns de l'une, les autres de l'autre.

Ou d'outre Loire ou de par ici de la Loire.
Ainsi, (et autrement), il faut le dire il y a, il faut dire le mot il y a deux races de saints dans le ciel.
Deux races temporelles.
Deux sortes de saints.
Tout le monde est pécheur. Tout homme est pécheur. Mais enfin il y a deux grandes races, il y a deux recrutements.
Il y a un double recrutement des saints qui sont dans le ciel.
Il y a ceux qui viennent, il y a ceux qui sortent des justes.
Et il y a ceux qui sortent des pécheurs.
Et c'est une entreprise difficile.
C'est une entreprise impossible à l'homme.
Que de savoir quels sont les plus grands saints.
Ils sont tellement grands les uns et les autres.

Il y a deux extractions (et tous pourtant, ensemble, également ils sont des saints dans le ciel. Sur le même pied) (Des saints de Dieu)
Il y a deux extractions, ceux qui viennent des justes et ceux qui viennent des pécheurs.
Ceux qui n'ont jamais inspiré d'inquiétudes sérieuses
Et ceux qui ont inspiré une inquiétude
Mortelle.
Ceux qui n'ont pas fait jouer l'espérance et ceux qu ont fait jouer l'espérance.
Ceux dont on n'a jamais rien craint, rien redouté de

sérieux, et ceux dont on a failli désespérer, Dieu nous en garde.
Quel grand combat.

Ceux dont on n'a jamais rien entendu dire.
Et ceux dont on a entendu dire
La parole
Mortelle.

Il y a deux formations, il y a deux extractions, il y a deux races de saints dans le ciel.
Les saints de Dieu sortent de deux écoles.
De l'école du juste et de l'école du pécheur.
De la vacillante école du péché.
Heureusement que c'est toujours Dieu qui est le maître d'école.

Il y a ceux qui viennent des justes et il y a ceux qui viennent des pécheurs.
Et ça se reconnaît.
Heureusement qu'il n'y a aucune jalousie dans le ciel. Au contraire.
Puisqu'il y a la communion des saints.
Heureusement qu'ils ne sont point jaloux les uns des

autres. Mais tous ensemble au contraire ils sont liés comme les doigts de la main.
Car tous ensemble ils passent tout leur temps toute leur sainte journée ensemble à comploter contre Dieu.
Devant Dieu.
Pour que pied à pied la Justice
Pas à pas cède le pas à la Miséricorde.

Ils font violence à Dieu. Comme des bons soldats ils luttent pied à pied,
(Ils font la guerre à la justice
(Ils sont bien forcés)
Pour le salut des âmes périclitantes.
Ils tiennent bon. Tout mûs, tout animés d'espérance,
Hardis contre Dieu,
(Mais aussi ils en ont un appui, un patronage, une haute protection.
Quel patron, mes enfants, et quelle patronne.
Quel (autre) complot au-dessus d'eux, couvrant leur grand complot,
Patronnant leur grand complot.
Quelle avocate auprès de Dieu.
Advocata nostra).
Car nos patrons et nos saints, nos patrons les saints
Ont eux-mêmes un patron et une patronne.
Un saint et une sainte.
Qui est autant
(Et septante fois autant) au-dessus d'eux qu'ils sont au-dessus de nous

Eux-mêmes.
Qui est pour eux ce qu'ils sont pour nous, et septante fois ce qu'ils sont pour nous.
Telle est la folie de l'espérance.
Et couverts, encouragés par ce haut complot,
Par la protection de ce haut complot,
Tout nourris d'espérance ils tiennent bon comme des bons soldats.
Ils luttent pied à pied, ils défendent le terrain pied à pied.
On ne peut pas imaginer tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils inventent
Pour le salut des âmes périclitantes.
Lambeau à lambeau ils vous arrachent
Au royaume de perdition
Une âme en danger.

Ainsi Dieu n'a pas voulu,
Il ne lui a pas plu,
Que dans le concert il n'y eût qu'une voix.
Il n'a pas plu à sa sagesse.
Et à son contentement.
Il n'a pas voulu être loué d'une seule voix
Par un seul chœur
Et combattu.
Mais comme dans une église de campagne il y a plusieurs voix
Qui louent Dieu.
Par exemple les hommes et les femmes.
Ou encore les hommes et les enfants.

Ainsi dans le ciel il a plu, il a été agréable à sa sagesse.
Et à son contentement.
D'être loué, d'être chanté, d'être combattu par deux voix.
Par deux langages, par deux chœurs.
Par les anciens justes et par les anciens pécheurs.
Pour que pied à pied la Justice reculât
  Devant la Miséricorde.
Et que la Miséricorde avance.
  Et que la Miséricorde gagne.
Car s'il n'y avait que la Justice et si la Miséricorde ne s'en mêlait pas,
Qui serait sauvé.

Ou quelle femme ayant dix drachmes,
(C'est encore selon saint Luc, mon enfant,
Si elle a perdu une drachme,
Si elle en perd une,
Est-ce qu'elle n'allume pas sa chandelle,
Et balaye sa maison,
Et cherche diligemment,
Jusqu'à ce qu'elle trouve?

Et quand elle a trouvé,
Elle convoque ses amies et ses voisines,
(Ils convoquent tout le temps leurs amis et leurs voisins, dans ces paraboles),
Disant :
Réjouissez-vous avec moi,
Parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

Ainsi je vous le dis,
Il y aura de la joie devant les anges de Dieu,
Sur un pécheur faisant pénitence.

Il y avait une grande procession; en tête s'avançaient
les trois Similitudes;
la parabole de la brebis égarée;
la parabole de la drachme égarée;
la parabole de l'enfant égaré.

Or autant qu'un enfant est plus cher qu'une brebis,
Et infiniment plus cher qu'une drachme,
Autant qu'un enfant est plus cher au cœur du père,
(De son père qui est en même temps, qui est déjà, d'abord, qui est premièrement son pasteur),
Qu'une brebis même n'est chère au cœur du (bon) pasteur,
Autant la troisième Similitude,
Autant la parabole de l'enfant égaré
Est encore plus belle si possible et plus chère,
Est encore plus grande que les deux Similitudes antécédentes,
Que la parabole de la brebis égarée,
Et que la parabole de la drachme égarée.

Toutes les paraboles sont belles, mon enfant, toutes les paraboles sont grandes, toutes les paraboles sont chères.
Toutes les paraboles sont la parole et le Verbe,
La parole de Dieu, la parole de Jésus.
Elles sont toutes également, elles sont toutes ensemble
La parole de Dieu, la parole de Jésus.
Sur le même pied.
(Dieu s'est mis dans ce cas, mon enfant,
Dans ce mauvais cas,
D'avoir besoin de nous)
Toutes elles viennent du cœur, également, et elles vont au cœur,
Elles parlent au cœur.
Mais entre toutes les trois paraboles de l'espérance
S'avancent,
Et entre toutes elles sont grandes et fidèles, entre toutes elles sont pieuses et affectueuses, entre toutes elles sont belles, entre toutes elles sont chères et près du cœur.
Entre toutes elles sont près du cœur de l'homme, entre toutes elles sont chères au cœur de l'homme.
Elles ont on ne sait quelle place à part.
Elles ont peut-être en elles on ne sait quoi qui n'est pas, qui ne serait pas dans les autres.
C'est peut-être qu'elles ont en elles comme une jeunesse, comme une enfance ignorée.
Insoupçonnée ailleurs.

Entre toutes elles sont jeunes, entre toutes elles sont fraîches, entre toutes elles sont enfants, entre toutes elles sont inusées.
Invieillies.
Non usées, non vieillies.
Depuis treize et quatorze siècles qu'elles servent, et depuis deux mille ans, et dans les siècles des siècles jeunes comme au premier jour.
Fraîches, innocentes, ignorantes,
Enfants comme au premier jour.
Et depuis treize cents ans qu'il y a des chrétiens et quatorze cents ans,
Ces trois paraboles, (que Dieu nous pardonne),
Ont une place secrète dans le cœur.
Et que Dieu nous pardonne tant qu'il y aura des chrétiens,
Aussi longtemps c'est-à-dire éternellement,
Dans les siècles des siècles il y aura pour ces trois paraboles
Une place secrète dans le cœur.

Et toutes les trois elles sont les paraboles de l'espérance.
Ensemble.
Également jeunes, également chères.
Entre elles.
Sœurs entre elles comme trois enfants toutes jeunes.
Également chères, également secrètes.
Secrètement aimées. Également aimées.

Et comme plus intérieures que toutes les autres.
Répondant comme à une voix intérieure plus profonde.
Mais entre toutes; entre toutes les trois voici la troisième parabole qui s'avance.
Et celle-là, mon enfant, cette troisième parabole de l'espérance,
Non seulement elle est neuve comme au premier jour.
Comme les deux autres
Ses sœurs.
Et dans les siècles elle sera neuve,
Aussi neuve jusqu'au dernier jour.
Mais depuis quatorze cents, depuis deux mille ans qu'elle sert,
Et qu'elle fut contée à des hommes innombrables,
(Depuis cette première fois qu'elle fut contée),
A des chrétiens innombrables,
A moins d'avoir un cœur de pierre, mon enfant, qui l'entendrait sans pleurer.
Depuis quatorze cents, depuis deux mille ans elle a fait pleurer des hommes innombrables.
Dans les siècles et dans les siècles.
Des chrétiens innombrables.
Elle a touché dans le cœur de l'homme un point unique, un point secret, un point mystérieux.
(Elle a touché au cœur).
Un point inaccessible aux autres.
On ne sait quel point comme plus intérieur et plus profond.
Des hommes innombrables, depuis qu'elle sert, des chrétiens innombrables ont pleuré sur elle.
(A moins d'avoir un cœur de pierre).

Ont pleuré par elle.
Dans les siècles des hommes pleureront.
Rien que d'y penser, rien que de la voir qui pourrait.
Qui saurait retenir ses larmes.
Dans les siècles, dans l'éternité des hommes pleureront sur elle ; par elle,
Fidèles, infidèles.
Dans l'éternité jusqu'au jugement.
Au jugement même, dans le jugement. Et
C'est la parole de Jésus qui a porté le plus loin, mon enfant.
C'est celle qui a eu la plus haute fortune
Temporelle. Éternelle.
Elle a éveillé dans le cœur on ne sait quel point de répondance
Unique.
Aussi elle a eu une fortune
Unique.
Elle est célèbre même chez les impies.
Elle y a trouvé, là même, un point d'entrée.
Seule peut-être elle est restée plantée au cœur de l'impie
Comme un clou de tendresse.
Or il dit : Un homme avait deux fils :
Et celui qui l'entend pour la centième fois,
C'est comme si c'était la première fois.
Qu'il l'entendrait.
Un homme avait deux fils. Elle est belle dans Luc. Elle est belle partout.
Elle n'est que dans Luc, elle est partout.
Elle est belle sur la terre et dans le ciel. Elle est belle partout.

Rien que d'y penser, un sanglot vous en monte à la gorge.
C'est la parole de Jésus qui a eu le plus grand retentissement
Dans le monde.
Qui a trouvé la résonance la plus profonde
Dans le monde et dans l'homme.
Au cœur de l'homme.

Au cœur fidèle, au cœur infidèle.

Quel point sensible a-t-elle trouvé
Que nulle n'avait trouvé avant elle,
Que nulle n'a trouvé, (autant), depuis.
Quel point unique,
Insoupçonné encore,
Inobtenu depuis.
Point de douleur, point de détresse, point d'espérance.
Point douloureux, point d'inquiétude.
Point de meurtrissure au cœur de l'homme.
Point où il ne faut pas appuyer, point de cicatrice, point de couture et de cicatrisation.
Où il ne faut pas que l'on appuie.

Point unique, fortune unique, force unique d'attache.
Attachement unique, liaison du cœur fidèle.
Et du cœur infidèle.

Toutes les paraboles sont belles, mon enfant, toutes les paraboles sont grandes.
Et notamment les trois paraboles de l'espérance.
Et toutes les trois paraboles de l'espérance en outre sont jeunes, mon enfant.
Mais sur celle-ci des centaines et des milliers d'hommes ont pleuré.
Des centaines de milliers d'hommes.
Par celle-ci.
Battus des mêmes sanglots pleuré les mêmes larmes.
Fidèles, infidèles.
Se recommençant les uns les autres.
Les mêmes.
Roulés des mêmes sanglots
Dans une communion de larmes.
Couchés, penchés, soulevés des mêmes sanglots pleuré les mêmes larmes.
Fidèles, infidèles.
Secoués des mêmes sanglots.
Pleuré comme des enfants.

Un homme avait deux fils. De toutes les paroles de Dieu
C'est celle qui a éveillé l'écho le plus profond.
Le plus ancien.
Le plus vieux, le plus neuf.
Le plus nouveau.
Fidèle, infidèle.
Connu, inconnu.
Un point d'écho unique.
C'est la seule que le pécheur n'a jamais fait taire dans son cœur.

Quand une fois cette parole a mordu au cœur
Le cœur infidèle et le cœur fidèle,
Nulle volupté n'effacera plus
La trace de ses dents.
Telle est cette parole. C'est une parole qui accompagne.
Elle suit comme un chien
Que l'on bat, mais qui reste.
Comme un chien maltraité, qui revient toujours.
Fidèle elle reste, elle revient comme un chien fidèle.
Vous avez beau lui donner des coups de pied et des coups de bâton.
Fidèle elle-même d'une fidélité
Unique,
Ainsi elle accompagne l'homme dans ses plus grands
Débordements.
C'est elle qui enseigne que tout n'est pas perdu.
Il n'entre pas dans la volonté de Dieu
Qu'un seul de ces petits périsse.
C'est un chien fidèle
Qui mord et qui lèche
Et les deux retiennent
Le cœur inconstant.
Quand le pécheur s'éloigne de Dieu, mon enfant,
A mesure qu'il s'éloigne, à mesure qu'il s'enfonce dans les pays perdus, à mesure qu'il se perd
Il jette au bord du chemin, dans la ronce et dans les pierres
Comme inutiles et embarrassants et qui l'embêtent les biens les plus précieux. Les biens les plus sacrés.
La parole de Dieu, les plus purs trésors.

Mais il y a une parole de Dieu qu'il ne rejettera point.
Sur laquelle tout homme a pleuré tant de fois.
Sur laquelle, par la vertu de laquelle. Par laquelle
Et il est comme les autres, il a pleuré aussi.
Il est un trésor de Dieu, quand le pécheur s'éloigne
Dans les ténèbres grandissantes.
Quand des ténèbres
Croissantes
Voilent ses yeux il est un trésor de Dieu qu'il ne jettera point aux ronces de la route
Car c'est un mystère qui suit, c'est une parole qui suit
Dans les plus grands
Éloignements.
On n'a pas besoin de s'occuper d'elle, et de la porter. C'est elle
Qui s'occupe de vous et de se porter et de se faire porter.
C'est elle qui suit, c'est une parole à la suite, c'est un trésor qui accompagne.
Les autres paroles de Dieu n'osent pas accompagner l'homme
Dans ses plus grands
Débordements.
Mais en vérité celle-ci est une dévergondée.
Elle tient l'homme au cœur, en un point qu'elle sait, et ne le lâche pas.
Elle n'a pas peur. Elle n'a pas honte.
Et si loin qu'aille l'homme, cet homme qui se perd,
En quelque pays,
En quelque obscurité,
Loin du foyer, loin du cœur,

Et quelles que soient les ténèbres où il s'enfonce,
Les ténèbres qui voilent ses yeux,
Toujours une lueur veille, toujours une flamme veille, un point de flamme.
Toujours une lumière veille qui ne sera jamais mise sous le boisseau. Toujours une lampe.
Toujours un point de douleur cuit. *Un homme avait deux fils.* Un point qu'il connaît bien.
Dans la fausse quiétude un point d'inquiétude, un point d'espérance. Toutes les autres paroles de Dieu sont pudiques. Elles n'osent point accompagner l'homme dans les hontes du péché.
Elles ne vont pas assez avant.
Dans le cœur, dans les hontes du cœur.
Mais celle-ci en vérité n'est pas honteuse.
On peut dire qu'elle n'a pas froid aux yeux.
C'est une petite sœur des pauvres qui n'a pas peur de manier un malade et un pauvre.
Elle a pour ainsi dire
Et même réellement porté un défi au pécheur.
Elle lui a dit : Partout où tu iras, j'irai.
On verra bien.
Avec moi tu n'auras pas la paix.
Je ne te laisserai pas la paix.
Et c'est vrai, et lui le sait bien. Et au fond il aime son persécuteur.
Tout à fait au fond, très secrètement.
Car tout à fait au fond, au fond de sa honte et de son péché il aime (mieux) ne pas avoir la paix. Cela le rassure un peu.

Un point douloureux demeure, un point de pensée, un point d'inquiétude. Un bourgeon d'espérance.
Une lueur ne s'éteindra point et c'est
la Parabole troisième,
la tierce parabole de l'espérance. *Un homme avait deux fils.*

Il y avait une grande procession. En tête les trois Similitudes
s'avançaient. La foi, dit Dieu, ça n'est pas malin.
Tout le monde croit. Je voudrais bien voir comment ils feraient autrement.
Oui je voudrais savoir comment ils feraient pour ne pas croire.
Comment ils s'y prendraient.
J'éclate tellement dans ma création.
Jusque dans les gouffres de la mer et dans les abîmes salés.
Dans les profondeurs des gouffres.
Dans les éclairs et dans la foudre d'un ciel d'orage,
Quand le ciel est lourdement chargé,
Qui sont comme une déchirure du ciel.
En zig-zag.
Et dans le fracas du tonnerre qui est un déchirement du ciel.
Et dans le roulement d'un tonnerre lointain.
Dans le roulement et le déroulement d'un tonnerre

Et dans les jours si beaux quand il ne fait pas un souffle de vent
En mai.

A moins d'être aveugles comment feraient-ils pour ne pas me voir.
La charité, dit Dieu, ça n'est pas malin. Ça ne m'étonne pas non plus.
Ces pauvres enfants sont si malheureux qu'à moins d'avoir un cœur de pierre
Comment n'auraient-ils pas charité de leurs frères.
Comment n'auraient-ils pas charité les uns des autres.

Mais l'espérance, dit Dieu, *(un homme avait deux fils)*, que ces pauvres enfants voient tous les jours comme ça va.
Et que tous les jours ils croient que ça ira mieux le lendemain matin.
Justement le lendemain matin.
Tous les jours depuis qu'il y a des jours.
Et qu'un soleil se lèvera meilleur.
Que tous les matins en se levant ils croient que la journée sera bonne.
Cette journée.
Et que tous les soirs en se couchant ils croient que le lendemain.
Que justement le lendemain, que le jour du lendemain

Sera, fera une bonne journée.
Depuis tant de temps qu'il y a des jours.
Et que ça recommence.
Que tous les démentis ne comptent pas, tant de démentis qu'ils reçoivent précisément tous les jours.
Que les démentis ne soient comme rien, ne les arrêtent pas, que les démentis de tous les jours,
Innombrables comme les jours,
Innombrables dans les innombrables jours que les démentis
Ne les désabusent pas de cette idée, de cette conviction absurde
Que le jour d'aujourd'hui sera un jour meilleur,
Un autre jour, un jour nouveau, un jour frais, un jour neuf,
Un jour levant,
Bien lavé,
Un jour enfin, une bonne journée,
Enfin,
Un jour pas comme les autres,
Après tant d'autres qui étaient tous les uns comme les autres,
Qu'il a même oubliés.
Oubliés aussitôt que passés.
Oubliés aussitôt que touchés.
Oubliés aussitôt que eus.
Qu'ils croient que ce matin eh bien ça va marcher.
Que ça va aller.
Qu'iis croient quand même, que ce matin ça va bien,
Ça ça me confond.
Ça ça me passe.

Et je n'en reviens pas moi-même.
Et il faut que ma grâce soit tellement grande.

Et qu'ils oublient instantanément les jours mauvais.
A mesure. Aussitôt.
Presque avant. Presque d'avance.
Qu'ils étouffent pour ainsi dire comme d'avance dans leur mémoire les jours mauvais
Qu'ils absorbent les jours mauvais presque avant qu'ils soient passés.
Avant qu'ils soient écoulés.
Avant qu'ils soient échus.
Avant qu'ils soient tombés.
Comme une terre ardente qui absorberait les ingratitudes du ciel.
Qu'ils boivent les jours mauvais pour ainsi dire plus vite que les jours mauvais ne pleuvent.
Plus tôt.
Les jours mauvais qui pleuvent comme une pluie d'automne.
Comme une pluie grise, comme une infatigable pluie,
Impitoyable,
Tombant, descendant d'un ciel rayé.
Plus que d'un ciel gris.
Comme une oblique pluie infatigable.
Qu'ils absorbent tout ce qui tombe comme une bonne terre de Lorraine,
Comme une terre généreuse et saine,
Bien juste, bien à point, bien meuble,

boit tout ce qui tombe et ne se laisse pas envahir en marais et en marécages.
Et en mares et en bas fonds et en marécages pleins de boue et de vase,
Et du limon de l'âme et de plantes poisseuses
Et vaseuses.
Et de bêtes visqueuses. Gluantes.
Mais qu'au contraire de tout ce qui tombe et des innombrables pluies et des jours mauvais innombrables
Aussitôt, instantanément, presque avant ils fassent une eau courante.
Une eau vive, une eau claire, une eau douce.
Une belle eau transparente.
Une eau pure et qui jaillit et qui coule en ces prés
Aux rives de Meuse.
Une belle eau lorraine, une âme d'une belle eau et la source même de l'espérance.
Que ce soit juste avec cette matière, avec ces innombrables jours mauvais qui pleuvent et qui pleuvent
Qu'ils fassent, qu'ils jaillissent, qu'ils fassent sortir, qu'ils fassent jaillir cette source même de l'espérance.
Cette innombrable source et ce fleuve innombrable.
Ce fleuve le plus grand de tous mes fleuves.
Le seul grand.
Voilà ce que j'admire, moi, qui m'y connais pourtant.
Et qui connais ma création. Et l'œuvre des Six Jours.
Et le repos du Sept.
Voilà ce qui m'étonne. Et pourtant je ne suis pas facile à étonner.
Je suis si vieux. J'en ai tant vu. J'en ai tant fait.
Voilà ce qui me passe et je n'en reviens pas moi-même.

Et il faut que ma grâce soit tellement grande.

Les jours mauvais pleuvent; sans se presser; sans se lasser; l'heure après l'heure, le jour après le jour. Les jours mauvais pleuvent.
Et de toute cette eau qui glisse inlassable du ciel, (d'un ciel qu'ils pourraient dire mauvais),
De toute cette eau qui glisse par terre, de toute cette pluie oblique,
(D'autres en feraient des marais et des marécages pleins de fièvres et tout peuplés de sales bêtes dégoûtantes).
Mais eux, la bonne terre, ma terre meuble et bien cultivée.
Bien aménagée.
Ma bonne terre d'âmes, bien labourée par mon Fils depuis des siècles et des siècles,
Ma bonne terre saine de Lorraine ils recueillent toute cette eau qui tombe.
Et merveille ils n'en font point des marais et des boues et des vases.
Et des algues et des scolopendres et des plantes bizarres.
Mais merveille c'est cette eau même qu'ils recueillent et ils n'en sont point embarrassés.
Car merveille c'est de cette eau même qu'ils font jaillir la source.

C'est cette eau, c'est la même eau qui court au ras des prés.
C'est la même eau saine qui monte aux tiges du blé pour le Pain.
C'est la même eau saine qui monte aux sarments pour le Vin.
C'est la même eau saine qui monte en l'un et l'autre bourgeon, en l'un et l'autre bourgeonnement,
En l'une et l'autre Loi.
C'est la même eau, recueillie, c'est la même eau, saine, assainie, qui fait le tour du monde.
Qui revient, qui reparaît, qui a fait tout le tour de ma création.
C'est la même eau recueillie qui rejaillit, qui ressource.
Dans la nouvelle fontaine, dans le rejaillissement jeune.
Dans la source et le ressourcement de l'espérance.

Vraiment, dit Dieu, mon Fils m'a fait de très bons jardiniers
Depuis quatorze siècles qu'il ameublit cette terre d'âmes.
Depuis quatorze siècles que mon Fils laboure et cultive cette terre,
Il m'a fait de très bons laboureurs et cultivateurs.
Et des moissonneurs et des vignerons. Des fins vignerons.
Ces jours mauvais qui pleuvent et qui pleuvent et qui partout ailleurs empoisonneraient des pays entiers.
Des nations, des peuples entiers, des créations entières.

Ces pluies et ces pluies qui partout ailleurs envahiraient,
Envaseraient d'un limon crasseux la terre végétale,
Noieraient toute pousse et bourgeonnement
Sous les varechs et les vers de vase.
Tous ces jours mauvais qui pleuvent et pleuvent
Partout ailleurs inonderaient, noieraient, de souillures, de bavures,
La bonne terre végétale,
Enliseraient, couvriraient de pestilences
Toute ma création.
Mais ici, dit Dieu, dans cette douce France, ma plus noble création,
Dans cette saine Lorraine,
Ici ils sont bons jardiniers.
C'est des vieux jardiniers finis, des fins jardiniers depuis quatorze siècles qu'ils suivent les leçons de mon Fils.
Ils ont tout canalisé, tout ameubli dans les jardins de l'âme.
De l'eau qui sert à inonder, à empoisonner (riant) eux ils s'en servent pour arroser.
Peuple de mon Fils, peuple plein de grâce, éternellement plein de jeunesse et de grâce.
Les eaux mêmes du ciel, tu les détournes; pour tes merveilleux jardins.
Ma colère même, tu la détournes; pour tes mystérieux, pour tes merveilleux jardins.
Les pestilences mêmes tu les détournes et elles ne t'atteignent pas et elles ne te servent que de fumier
Pour tes mystérieux, pour tes merveilleux jardins.
O peuple tu as bien appris les leçons de mon Fils.

Qui était un grand Jardinier.
Peuple secrètement aimé c'est toi qui as le mieux réussi.
Peuple jardinier toujours une eau saine arrosera tes terres.
Peuples; peuple qui ne recules devant aucunes pestilences.
O mon peuple français, ô mon peuple lorrain. Peuple pur, peuple sain, peuple jardinier.
Peuple laboureur et cultivateur.
Peuple qui laboures le plus profondément
Les terres et les âmes.
Toujours tes eaux seront des eaux vives.
Et tes sources toujours des fontaines jaillissantes.
Toujours tes rivières seront des eaux courantes et tes fleuves.
Et tes secrètes sources dans tes mystérieux.
Dans tes merveilleux, dans tes douloureux jardins.
Toujours une eau courante, une eau saine arrosera tes prés.
Toujours une eau saine montera dans ton Blé.
Toujours une eau saine, rare, abondante, une eau précieuse, toujours une eau saine montera dans ta Vigne.
Peuple qui fais le Pain, peuple qui fais le Vin.
O ma terre lorraine, ô ma terre française,
Peuple qui suis le mieux, qui as le mieux pris les leçons de mon fils.
Peuple accointé à cette petite Espérance.
Qui jaillit partout dans cette terre.
Et dans les mystérieux.
Dans les merveilleux, dans les très douloureux jardins des âmes

Peuple jardinier qui as fait pousser les plus belles fleurs
De sainteté
Par la grâce de cette petite Espérance.

Peuple qui fais reculer les pestilences
Par l'ordre. Par la propreté, par la probité ; par la clarté.
Par une vertu qui est en toi, par une vertu propre, par une vertu unique.
Peuple jardinier, qui laboures et qui herses,
Qui bêche et qui râtisse,
Qui ameublit la création même.
Et je le dis, dit Dieu, je le déclare : Rien n'est aussi profond qu'un labour.
Et rien n'est aussi beau, je m'y connais,
Rien n'est aussi grand dans ma création
Que ces beaux jardins d'âmes bien ordonnés comme en font les Français.
Toutes les sauvageries du monde, on peut m'en croire, je le sais peut-être,
Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin à la française.
Car c'est là qu'il y a le plus d'âme et le plus de création.
C'est là qu'il y a de l'âme.
Jardins mystérieux, jardins merveilleux,
Jardins très douloureux des âmes françaises.
Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un beau jardin français.
Honnête, modeste, ordonné.
C'est là que j'ai cueilli mes plus belles âmes.

Toutes les sauvageries du monde ne valent pas une belle ordonnance.
Peuple honnête, peuple de jardiniers c'est lui qui fait pousser les plus belles âmes
De sainteté.
Très douloureux jardins des âmes ont poussé là
Qui ont souffert sans rompre l'alignement
Le plus dur martyre
Et c'est ça qui est difficile; c'est ça qui est rare
Le plus recreusé martyre
Sans rompre l'ordonnance.
Et ça je sais ce que ça coûte.
Très douloureux jardins des âmes ont poussé là que j'ai cueillies
Douloureuses.
Toutes les sauvageries du monde ne valent pas un bon jardin de presbytère.
Avec ses tournesols.
Que les enfants appellent des soleils.
Et c'est des soleils, si je veux.
Un bon jardin de curé.
Bien requiet; bien requois.
C'est là que j'ai cueilli mes plus belles âmes
Silencieuses.
Les sauvages diront que ce jardin n'est pas grand et qu'il n'est pas profond.
Mais moi je sais, (dit Dieu), que rien n'est grand comme l'ordre et que rien n'est profond comme le labour
Français.
Peuple honnête, plein de jeunesse.

Plein de ma jeunesse et de ma grâce.
Les eaux du ciel, tu n'en es point intimidé.
Tu n'en es point embarrassé, les eaux du ciel tu les détournes.
Les jours mauvais pleuvent et pleuvent, ils ne te corrompent point.
Au contraire, peuple qui assainis tout.
France ma fille aînée.
Les jours mauvais tu n'en fais point des corruptions et des pestilences.
Des eaux corrompues, des eaux mortes.
Les jours mauvais tu n'en fais point des mortes eaux.
Toutes glaireuses.
Mais jardinier, peuple jardinier tu en fais ces beaux ruisselets d'eau vive
Qui arrosent les plus beaux jardins
Qu'il y ait jamais eu au monde.
Qui arrosent les jardins de ma grâce, les éternels jardins.
Moi je sais, dit Dieu, jusqu'où un Français peut se taire.
Sans rompre l'alignement.
Je sais jusqu'où un Français peut ne pas rompre une ordonnance.
Et ce qu'ils souffrent en dedans, et jusqu'où,
Quelles épreuves ils portent, sans bouger d'une ligne,
Comme un beau pont, comme une belle voûte bien juste.
Quels sacrifices ils m'apportent, (en secret), nul sacrifice n'est si profond
Qu'un labour français.

Une eau pure, une eau saine, une eau courante monte
Dans les tiges de la loi du Pain.
Une eau saine, une eau courante monte, une eau rare
Dans les sarments de la loi du Vin.
Une eau lorraine, une eau française monte dans le bourgeonnement
De l'une et l'autre loi.

Français, dit Dieu, c'est vous qui avez inventé ces beaux jardins des âmes.
Je sais quelles fleurs merveilleuses croissent dans vos mystérieux jardins.
Je sais quelles épreuves
Infatigables vous portez.
Je sais quelles fleurs et quels fruits vous m'apportez en secret.
C'est vous qui avez inventé le jardin.
Les autres ne font que des horreurs.
Vous êtes celui qui dessine le jardin du Roi.
Aussi je vous le dis en vérité c'est vous qui serez mes jardiniers devant Dieu.
C'est vous qui dessinerez mes jardins de Paradis.

Il a dû y avoir quelque chose, dit Dieu, entre nos Français et cette petite Espérance.
Ils y réussissent si merveilleusement.

Peuple laborieux, peuple du plus profond labeur.
Ce n'est pas lui qui stagne et croupit dans les marais de la paresse.
Dans les mares stagnantes, dans les fosses, dans les mares croupissantes.
Dans les croupissements et dans les boues de la paresse.
Dans les croupissements du désespoir.
Dans les croupissements et dans les boues du péché.
Peuple alerte, peuple jardinier les jours mauvais
Ils ne déposent point, chez lui ne s'extravasent point
En mares croupissantes mais peuple maraîcher
Des marais mêmes il fait les plus beaux jardins.
Il fait pousser les plus beaux légumes, les plus beaux fruits.
Et son âme est toujours une eau courante et une eau vive.
Et son travail est toujours une eau courante.
Et sa prière, je le sais, est toujours une eau courante.

Singulier peuple, il faut, dit Dieu, qu'il y ait eu quelque accointance.
Quelque accointement.
Qu'il se soit fait quelque accointance entre ce peuple et cette petite Espérance.
Ils y réussissent trop bien.

Et il n'y a qu'eux qui y réussissent.
Il faut qu'ils aient fait entre eux une espèce d'adoption.
Ils ont adopté l'espérance et l'espérance les a adoptés.
Non point certes comme un père une fille et comme une fille un père.
Mais plus familièrement.
D'une accointance, d'une adoption plus familière.
Ils sont avec elle, (je connais les familles
Des hommes), comme un oncle avec sa nièce.
Dans les maisons où il y a un oncle il a avec les enfants
Et ensemble les enfants ont avec lui
Une liberté, une familiarité propre
Que le père n'aura jamais.
Une connivence, une entente secrète, non déclarée.
Mais ils n'ont pas besoin de la déclarer.
Ils n'ont pas besoin de la déclarer à eux-mêmes.
De la voir.
Elle y est.
Le père est l'ascendant direct, il a le front sourcilleux, les yeux froncés, il est tout chargé d'une responsabilité directe.
Et les enfants le sentent bien.
Il est au-dessus.
Et les enfants le sentent bien.
Le lien du père au fils est un lien sacré, qui pèse, un lien direct.
Et les enfants le sentent bien.
L'oncle a une liberté, (et l'âge en même temps, et l'expérience), il fait tout ce qu'il veut, il est pour les enfants

Tout l'amusement de la vie.

Les enfants le savent. Avec lui seul avec lui de lui les propos sont amusants, de lui avec lui seul avec lui les jeux sont amusants.

Lui seul est familier.

C'est ainsi que ces Français se sont mis avec cette petite Espérance.

Elle ne se plaît qu'avec eux.

Elle écoute tous leurs propos. Il n'y en a que pour eux.

Tout ce qu'ils disent est bien. Elle se reconnaît en eux.

Il n'y a que leurs histoires qui sont bonnes. Elle ne quitte pas leurs genoux. Elle se les fait conter vingt fois.

Voilà comment ces Français se sont mis avec cette enfant Espérance.

Singulier peuple toute eau leur est une source vive.

Toute eau qui tombe leur devient une eau courante.

Par le ministère de l'espérance.

Toute eau, toute eau mauvaise leur devient une eau potable.

Les eaux mauvaises les rendent souvent malades.

Les eaux mauvaises ne les empoisonnent jamais.

Ils boivent impunément de tout.

Par cette accointance qu'ils ont avec cette petite Espérance.

On se demande, on dit : Mais comment que ça se fait
Que cette fontaine Espérance éternellement coule
Qu'elle jaillit éternellement, qu'elle source éternellement,
Qu'elle coule éternellement,
Éternellement jeune, éternellement pure.
Éternellement fraîche, éternellement courante.
Éternellement vive.
Où cette enfant prend-elle tant d'eau pure et tant d'eau claire.
Tant de jaillissement et tant de ressourcement.
Est-ce qu'elle les crée? A mesure?
— Non, dit Dieu, il n'y a que moi qui crée.
— Alors où prend-elle toute cette eau.
Pour cette fontaine jaillissante.
Comment que ça se fait que cette éternelle fontaine
Éternellement jaillisse.
Que cette éternelle source
Éternellement source.
Il doit y avoir un secret là-dedans.
Quelque mystère.
Pour que cette source éternellement ne se trouble point aux lourdes, aux épaisses pluies d'automne.
Pour qu'éternellement elle ne tarisse point aux ardentes ardeurs de juillet.
— Bonnes gens, dit Dieu, ça n'est pas malin.
Son mystère n'est pas malin.
Et son secret n'est pas difficile.
Si c'était avec de l'eau pure qu'elle voulût faire des sources pures,
Des sources d'eau pure,

Jamais elle n'en trouverait assez, dans (toute) ma création.
Car il n'y en a pas beaucoup.
Mais c'est justement avec les eaux mauvaises qu'elle fait ses sources d'eau pure.
Et c'est pour cela qu'elle n'en manque jamais.

Mais aussi c'est pour cela qu'elle est l'Espérance.

Maintenant comment elle s'y prend pour faire de l'eau pure avec de l'eau mauvaise,
De l'eau jeune avec de l'eau vieille,

Des jours jeunes avec des vieux jours.
De l'eau neuve avec de l'eau usée.

Des sources avec de la vieille eau.
Des âmes fraîches avec des vieilles âmes.

Des sources d'âme avec de la vieille âme.
De l'eau fraîche avec de l'eau tiède.

Malheur à celui qui est tiède.

Des matins jeunes avec des vieux soirs.
Des âmes claires avec des âmes troubles.

De l'eau claire avec de l'eau trouble.
De l'eau, des âmes enfants avec des âmes usées.

Des âmes levantes avec des âmes couchantes.
Des âmes courantes avec des âmes stagnantes.

Comment elle y réussit, comment elle s'y prend,
Ça, mes enfants, c'est mon secret.
Parce que je suis son Père.

Des âmes neuves avec des âmes qui ont déjà servi.
Des jours neufs avec des jours qui ont déjà servi.

Des âmes transparentes avec des âmes troubles.
Des âmes levantes avec des âmes couchées.
Des jours transparents avec des jours troubles.

Si c'était avec des jours transparents qu'elle fît des jours transparents.
Si c'était avec des âmes, avec de l'eau claire qu'elle fît des sources.
Avec de l'eau claire qu'elle fît de l'eau claire.
Si c'était avec de l'âme pure qu'elle fît de l'âme pure,
Parbleu, ça ne serait pas malin. Tout le monde pourrait en faire autant. Et il n'y aurait là aucun secret.

Mais c'est avec une eau souillée, une eau vieillie, une eau fade.
Mais c'est d'une âme impure qu'elle fait une âme pure et c'est le plus beau secret qu'il y ait dans le jardin du monde.

Si c'était avec de l'eau pure qu'elle fît de l'eau pure,
elle sait bien ce qu'elle fait, elle est maline.
Si c'était avec de l'eau pure, si c'était de l'eau pure
qu'elle fît jaillir en source d'eau pure,
Elle en manquerait tout de suite.
Elle n'est pas si bête, elle sait bien qu'elle en manquerait tout de suite.

Mais c'est des eaux mauvaises qu'elle fait une source éternelle.
Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
La source éternelle de ma grâce même.
Elle sait bien qu'elle n'en manquera jamais.
Et il faut que ma grâce soit tellement grande.
C'est d'une eau mauvaise qu'elle fait ses fontaines.
Aussi elle n'en manquera jamais.
Ses fontaines parfaitement pures.
C'est du jour impur qu'elle fait le jour pur.
Elle n'en manquera jamais.
C'est de l'âme impure qu'elle fait l'âme pure.
Elle n'en manquera jamais.

Il y avait une grande procession. C'était la procession de la Fête-Dieu. On portait le Saint-Sacrement. Aussi en tête les trois Théologales

Marchaient. Voyez, dit Dieu, cette petite, comme elle marche.
Regardez-moi voir un peu.
Les autres, les deux autres marchent comme des grandes personnes, ses deux grandes sœurs. Elles savent où elles sont. Elles sont décentes. Elles savent qu'elles sont dans une procession.
Surtout une procession de la Fête-Dieu.
Où l'on porte le Saint-Sacrement.
Elles savent ce que c'est qu'une procession.
Et qu'elles sont à la procession, à la tête de la procession.
Elles vont à la procession. Elles se tiennent bien. Elles s'avancent comme des grandes personnes.
Sérieuses. Qui sont toujours un peu fatiguées.
Mais elle elle n'est jamais fatiguée. Voyez voir un peu. Comment elle marche.
Elle va devant vingt fois, comme un petit chien, elle revient, elle repart, elle fait vingt fois le chemin.
Elle s'amuse avec les guirlandes de la procession.
Elle joue avec les fleurs et les feuilles
Comme si ce ne fussent point des guirlandes sacrées.
Elle jouerait à sauter par dessus les feuillages
Frais coupés, frais cueillis. Jonchés.
Elle n'écoute rien. Elle ne tient pas en place dans les reposoirs.
Elle voudrait tout le temps marcher. Aller de l'avant.
Sauter. Danser. Elle est si heureuse.
(O peuple, peuple jardinier, qui pour les processions
Fais pousser les roses de France.
Jardinier du roi, jardinier de fleurs et de fruits, jardinier d'âmes

Peuple tu es mon jardinier.
Jardinier dans le verger, jardinier dans le potager, jardinier dans le jardin.
Jardinier dans le champ même.
Peuple jardinier, peuple honnête, peuple propre.
Peuple probe.
Tes forêts sont plus propres que le parc même du roi.
Tes bois (les plus sauvages) sont plus propres que le verger du roi.
Tes champs et tes vallons sont plus propres que le jardin du roi.
Dans tes champs les plus étendus je ne vois pas une seule mauvaise herbe.
Peuple laborieux j'ai beau regarder tes champs sont purs comme un beau jardin.
Et tes vallons au loin qui se recourbent mollement.
Pleins de fécondité. Bien gonflés sous la main. Avec des recreux de secret.
Peuple diligent la charrue et la herse et le rouleau, la bêche et le râteau et la pioche et la houe et le plantoir et le cordeau
Ne s'ennuient pas dans tes mains.
Ne chôment pas dans tes mains.
Tu n'as pas peur d'y toucher. Tu ne les regardes pas de loin avec des cérémonies.
Mais la charrue et la herse et le rouleau et la pelle et la pioche et la bêche et la houe.
Tu en fais des bonnes honnêtes ouvrières, des outils d'honnête homme.
Tu n'as pas peur de les approcher.

La paume de ta main polit le manche de l'outil, lui donne un beau luisant de bois.
Le manche de l'outil polit la paume de ta main, lui donne un beau luisant de cuir
Jaune.
Tes outils tu en fais des outils alertes. Des outils diligents. Des outils honnêtes.
Des outils qui vont vite. Et ils sont bien emmanchés.
Peuple premier, tu es le premier dans le potager.
Le premier dans le verger. Le premier dans le jardin.
Le premier dans le champ.
Tu es le seul dans tout cela.
Tu fais pousser les plus beaux légumes et les plus beaux fruits.
Tu cueilles les plus beaux légumes, tu cueilles les plus beaux fruits.
Tu cueilles les plus belles feuilles mêmes.
C'est toi qui couches les plus belles jonchées de feuillages
Aux pieds des trois Théologales.
Aux pieds graves de ma fille la Foi tu couches les plus beaux, les plus sérieux feuillages
Jonchés, couchés.
Aux pieds saignants de mon ardente fille, de ma fille la Charité tu couches les plus beaux, les plus tendres feuillages
Jonchés, couchés
Les plus frais au pied.
Si frais que la fraîcheur vous en remonte au cœur et jusqu'aux lèvres
Sèches. Feuillages frais

Et qui sont comme un baume au cœur endolori.
Car ils sont comme un baume au pied endolori
Au pied saignant, au pied ensanglanté. Aux pieds de Cendrillon de cette enfant ma petite Espérance
Peuple tu jettes les plus jaillissants feuillages
Jonchés, couchés. Des feuillages plein les rues. Et aux pieds des grandes Processions,
Peuple, et aux pieds du grand Saint-Sacrement,
Aux pieds du Très Grand peuple tu sèmes les roses de France.
Peuple qui couches aux pieds des grandes Processions
Les plus grandes Fleurs, les plus grandes Feuilles.
Les plus belles, les plus grandes fleurs de la terre charnelle.
Les plus grandes fleurs du monde
Terrestre.
Les plus grandes fleurs de terre et d'âme.
Les plus grandes fleurs de race et de terre.
Nourries d'eau.
Et de terre.
Peuple qui as fait de ton royaume un jardin.
Jardinier du roi. Royaume du roi.
Peuple qui as fait de tes champs un jardin.
Peuple qui sans compter aux pieds du Très Haut
Jettes les fleurs, jettes les âmes,
Sachant qu'il en poussera toujours.
Que tu en feras toujours pousser.
Peuple, peuple, le seul qui ne comptes jamais avec moi.
Peuple du roi, peuple roi, je te le dis, je te prendrai au roi.

Moi aussi je suis roi je te prendrai au roi pour mon royaume.
Jardinier du roi je te prendrai au roi
Le jour du Couronnement
Pour dessiner mes jardins
Dans mon royaume de Paradis.
Peuple je te ferai mon peuple jardinier.
Peuple ami du cordeau et du plantoir.
Et tu me feras de ces belles roses de France.
Et de ces beaux lys blancs de France
Qui portent un col non ployé.

Peuple de pépiniéristes, pays de roseraies, peuple scrupuleux.
Peuple patient, qui as la patience (et le goût) de désherber.
Peuple qui ne cesses point de désherber. Plus vite et plus constant et plus infatigable que la nature même.
Plus penché sur la terre, plus courbé, plus penché à désherber, toi qui vas plus vite et qui est plus constant et plus infatigable à désherber
Que la mauvaise herbe à pousser (et ce n'est pas peu dire)
Que la mauvaise nature même à faire pousser la mauvaise herbe
Peuple qui suffis plus à arracher la mauvaise herbe que la mauvaise nature à la faire pousser.
(Et ce n'est pas peu dire. Si quelqu'un le sait, c'est moi).

Peuple plus opiniâtre, plus patient, plus recommençant
que la mauvaise nature même
Quand je regarde tes champs j'ai beau regarder je n'y
vois pas une mauvaise herbe.
Ni un chardon pour les ânes. Ni cette ivraie que mon
Fils nommait la zizanie
Et qui lui servit beaucoup pour ses similitudes. *Un
homme avait deux fils.*
Et que vous autres vous nommez de l'ivraie et du
chiendent.
Peuple laborieux quand je regarde tes champs.
Ni dans tes moissons cette affreuse maladie.
Quand les blés *ont la maladie*. Et surtout les seigles.
Cet ergot, cette carie du seigle, cette affreuse
Pourriture sèche qui empoisonne
Qui ose empoisonner le pain même.

Quand je regarde vos champs, Français,
Puissiez-vous désherber ainsi
Vos âmes aussi
De toute cette mauvaise herbe du péché.
De cette carie, de cette odieuse qui ronge
Le Pain Éternel

Peuple qui jettes par brassées
Les beaux lys de France au col non ployé,
Couchés,
Jonchés,
Fauchés,
Aux pieds de la Très Sainte et de l'Immaculée.

Voyez cette petite, dit Dieu, comme elle marche.
Elle sauterait à la corde dans une procession.
Elle marcherait, elle avancerait en sautant à la corde, par quelque gageure.
Tellement elle est heureuse
(Seule de toutes)
Et tellement elle est sûre de ne jamais se fatiguer.
Les enfants marchent tout à fait comme des petits chiens.
(D'ailleurs ils jouent aussi comme les petits chiens)
Quand un petit chien se promène avec ses maîtres
Il va, il vient. Il repart, il revient. Il va en avant, il revient.
Il fait vingt fois le chemin.
Vingt fois le trajet.
C'est qu'en effet il ne va pas quelque part.
Ce sont les maîtres qui vont quelque part.
Lui il ne va nulle part.
Et ce qui l'intéresse, c'est précisément de faire le chemin.
Pareillement les enfants. Quand vous faites une course avec vos enfants
Une commission
Ou quand vous allez à la messe ou aux vêpres avec vos enfants
Ou au salut
Ou entre messe et vêpres quand vous allez vous promener avec vos enfants

Ils trottent devant vous comme des petits chiens. Ils avancent, ils reculent. Ils vont, ils viennent. Ils s'amusent. Ils sautent.
Ils font vingt fois le trajet.
C'est qu'en effet ils ne vont pas quelque part.
Ça ne les intéresse pas d'aller quelque part.
Ils ne vont nulle part.
Ce sont les grandes personnes qui vont quelque part
Les grandes personnes, la Foi, la Charité.
Ce sont les parents qui vont quelque part.
A la messe, aux vêpres, au salut.
A la rivière, à la forêt.
Aux champs, au bois, au travail.
Qui s'efforcent, qui se travaillent pour aller quelque part
Ou même qui vont se promener quelque part.
Mais les enfants ce qui les intéresse ce n'est que de faire le chemin.
D'aller et de venir et de sauter. D'user le chemin avec leurs jambes.
De n'en avoir jamais assez. Et de sentir pousser leurs jambes.
Ils boivent le chemin. Ils ont soif du chemin. Ils n'en ont jamais assez.
Ils sont plus forts que le chemin. Ils sont plus forts que la fatigue.
Ils n'en ont jamais assez (Ainsi est l'espérance) Ils courent plus vite que le chemin.
Ils ne vont pas, ils ne courent pas pour arriver. Ils arrivent pour courir. Ils arrivent pour aller. Ainsi est l'espérance. Ils ne ménagent pas leurs pas. L'idée ne leur viendrait même pas

De ménager quoi que ce fût.
Ce sont les grandes personnes qui ménagent.
Hélas elles sont bien forcées. Mais l'enfant Espérance
Ne ménage jamais rien.
Ce sont les parents qui ménagent. Triste vertu, hélas qu'ils ne s'en fassent point une vertu.
Ils sont bien forcés. Si solide que soit ma fille la Foi,
Ferme comme un roc elle est bien forcée de ménager.
Si ardente que soit ma fille la Charité
Brûlante comme un beau feu de bois
Qui réchauffe le pauvre dans la cheminée
Le pauvre et l'enfant et le mourant de faim,
Elle est bien forcée de ménager.
La seule enfant Espérance
Est la seule qui ne ménage jamais rien.
Elle ne ménage pas ses pas, la petite bougresse, elle ne ménage pas les nôtres.
Comme elle ne ménage point les fleurs et les feuilles aux grandes Processions,
Et les roses de France et les beaux lys de France
Au col non ployé,
Ainsi dans la petite, dans la longue procession, dans la dure procession de la vie elle ne ménage rien
Ni ses pas ni les nôtres
Dans l'ordinaire, dans la grise, dans la commune procession
De tous les jours
(Car ce n'est pas tous les jours la Fête-Dieu).
Elle ne ménage pas ses pas, et comme elle nous traite comme elle
Elle ne ménage pas non plus les nôtres.

Elle ne se ménage pas; et pareillement, ensemble elle ne ménage pas non plus les autres.
Elle nous fait recommencer vingt fois la même chose.
Elle nous fait aller vingt fois au même endroit.
Qui est généralement un endroit de déception
(Terrestre).
Ça lui est bien égal. Elle est comme une enfant. Elle est une enfant.
Ça lui est bien égal de faire marcher les grandes personnes.
La sagesse terrestre n'est point son affaire.
Elle ne calcule point comme nous.
Elle calcule, ou enfin elle ne calcule pas, elle compte (sans s'en apercevoir) comme une enfant.
Comme une qui a toute la vie devant soi.
Ça lui est bien égal de nous faire marcher.
Elle croit, elle compte que nous sommes comme elle.
Elle ne ménage point nos peines. Et nos travails. Elle compte
Que nous avons toute la vie devant nous.
Comme elle se trompe. Comme elle a raison
Car n'avons-nous point toute la Vie devant nous.
La seule qui compte. Toute la vie Éternelle.
Et le vieillard n'a-t-il pas autant de vie devant soi que l'enfant au berceau.
Sinon plus. Car pour l'enfant au berceau la Vie éternelle,
La seule qui compte est masquée par cette misérable vie
Qu'il a devant lui. D'abord. Qui est devant. Par cette misérable vie terrestre.

Il faudra qu'il traverse. Il faudra qu'il passe par toute cette misérable vie terrestre
Avant d'arriver, avant d'atteindre, pour atteindre à la Vie
A la seule vie qui compte. Mais le vieillard il a de la chance.
Prudent il a mis derrière lui cette misérable vie
Qui lui masquait la Vie éternelle
A présent il est débarrassé. Il a mis derrière lui ce qui était devant.
Il voit clair. Il est plein de vie. Entre la vie et lui il n'y a plus rien. Il est au bord de la lumière.
Il est sur le rivage même. Il est à plein. Il est au bord de la vie éternelle.
On a bien raison de dire que les vieillards sont prudents.
Ainsi comme cette enfant avait raison de compter
Que nous sommes comme elle.
Que nous avons toute la vie devant nous.
Nous l'avons autant qu'elle. Que lui importe
De nous faire faire vingt fois le même trajet.
Elle a raison. Ce qui importe
(Et de nous faire aller vingt fois au même endroit
Qui est généralement un endroit de déception
Terrestre) ce qui importe
Ce n'est pas d'aller ici ou là, ce n'est pas d'aller quelque part
D'arriver quelque part
Terrestre. C'est d'aller, d'aller toujours, et (au contraire) de ne pas arriver.
C'est d'aller petitement dans la petite procession des jours ordinaires,

Grande pour le salut. Les jours vont en procession
Et nous nous allons en procession dans les jours. Ce qui importe
C'est d'aller. D'aller toujours. Ce qui compte. Et comme on va.
C'est le chemin qu'on fait. C'est le trajet lui-même. Et comme on le fait.
Vous faites vingt fois le même chemin terrestre. Pour aboutir vingt fois.
Et vingt fois vous aboutissez, vous parvenez, vous atteignez
Péniblement, laborieusement, difficilement,
Peineusement
Au même point de déception
Terrestre.
Et vous dites : Cette petite Espérance m'a encore trompé.
J'aurais dû me méfier. C'est la vingtième fois qu'elle me trompe.
La sagesse (terrestre) n'est point son fait.
Je ne la croirai plus jamais. (Vous la croirez encore, vous la croirez toujours).
On ne m'y prendra plus jamais. — Sots que vous êtes.
Qu'importe cet endroit où vous vouliez aller.
Où vous croyiez aller.
Voyons, vous n'êtes pas des enfants, vous saviez bien
Que ce point où vous alliez serait un point de déception
Terrestre. Qu'il en était un d'avance. Alors pourquoi y êtes-vous allé.
Parce que vous comprenez très bien le manège de cette petite

Espérance.
Pourquoi suivez-vous toujours cette enfant de déception.
Pourquoi donnez-vous les mains au manège de cette petite.
Toujours, et la vingtième fois plus premièrement que la première.
Pourquoi y allez-vous de vous-mêmes.
Toujours, et la vingtième fois plus couramment que la première.
C'est qu'au fond vous savez très bien ce qu'elle est.
Ce qu'elle fait. Et qu'elle nous trompe.
Vingt fois.
Parce qu'elle est la seule qui ne nous trompe pas.
Et qu'elle nous déçoit
Vingt fois
Toute la vie
Parce qu'elle est la seule qui ne déçoit pas
Pour la Vie.
Et c'est ainsi qu'elle est la seule à ne point nous décevoir.
Car ces vingt fois qu'elle nous fait faire le même chemin
Sur terre pour la sagesse humaine ce sont vingt fois qui se redoublent
Qui se recommencent, qui sont la même
Qui sont vingt fois vaines, qui se superposent
Parce qu'elles conduisaient par le même chemin
Au même endroit, parce que c'était le même chemin.
Mais pour la sagesse de Dieu
Rien n'est jamais rien. Tout est nouveau. Tout est autre.
Tout est différent.
Au regard de Dieu rien ne se recommence.

Ces vingt fois qu'elle nous a fait faire le même chemin
pour arriver au même point
De vanité.
Pour le regard humain c'est le même point, c'est le
même chemin, ce sont les vingt mêmes fois.
Mais c'est cela qui trompe.
C'est cela qui est le faux calcul et le faux compte
Étant le compte humain.
Et voici ce qui ne déçoit point : Ces vingt fois ne sont
pas la même. Si ces vingt fois sont vingt fois
d'épreuve(s) et si ce chemin est un chemin de sainteté
Sur le même chemin la deuxième fois fait le double de
la première
Et la troisième en fait le triple et la vingtième en fait le
vingtuple.
Qu'importe d'arriver ici ou là, et toujours au même
endroit
Qui est un endroit de déception
Terrestre.
C'est le chemin qui importe, et quel chemin on fait, et
quel étant on le fait
Comment on le fait.
C'est le trajet seul qui importe.
Si le chemin est un chemin de sainteté
Au regard de Dieu, un chemin d'épreuves
Celui qui l'a fait deux fois est deux fois plus saint
Au regard de Dieu et celui qui l'a fait trois fois
Trois fois plus saint et celui qui l'a fait
Vingt fois vingt fois plus saint. C'est comme ça que
Dieu compte.
C'est comme ça que Dieu voit.

Le même chemin, deuxième n'est plus le même.
Tous les jours, dites-vous, tous vos jours sont les mêmes
Sur terre, sont le même.
Partant des mêmes matins vous acheminent aux mêmes soirs.
Mais ils ne vous conduisent point aux mêmes soirs éternels.
Tous les jours, dites-vous, se ressemblent. — Oui, tous les jours terrestres.
Mais rassurez-vous, mes enfants, ils ne ressemblent point
Au dernier jour, à celui qui ne ressemble à nul autre.
Tous les jours, dites-vous, se recommencent. — Non ils s'ajoutent
Au trésor éternel des jours.
Le pain de chaque jour au pain de la veille.
La souffrance de chaque jour
(Quand même elle recommencerait la souffrance de la veille)
Au trésor éternel des souffrances.
La prière de chaque jour
(Quand même elle recommencerait la prière de la veille)
Au trésor éternel des prières.
Le mérite de chaque jour
(Quand même il recommencerait le mérite de la veille)
Au trésor éternel des mérites.
Sur terre tout se recommence. Dans la même matière. Mais au ciel tout compte
Et tout s'additionne. La grâce de chaque jour
(Quand même elle recommencerait la grâce de la veille)

Au trésor éternel des grâces. Et c'est pour cela que la jeune Espérance
Seule ne ménage rien. Quand Jésus travaillait chez son père
Tous les jours il faisait la même journée.
Il n'avait pas une seule histoire
Excepté une fois.
C'est pourtant le tissu, dans ces mêmes jours,
C'est le réseau de ces mêmes journées
Qui constitue, qui éternellement constitue
la Vie admirable de Jésus avant sa prédication
Sa vie privée
Sa vie parfaite, sa vie modèle.
Celle qu'il offre en exemple, en Modèle inimitable à imiter
A tout le monde, sans aucune exception, ne laissant qu'à quelques-uns
A quelques rares élus (et encore c'est en outre et non pas au contraire)
Les exemples de sa vie publique à imiter
Les modèles inimitables de sa Prédication
Et de sa Passion et de sa Mort.
(Et de sa Résurrection).
Pareillement, ensemble avec lui, à l'imitation de lui
Sur terre, sur nos chemins de la terre nos pas effacent nos pas.
Car les chemins de la terre ne peuvent pas garder plusieurs couches de traces.
Mais les chemins du ciel gardent éternellement toutes couches de traces
Toutes traces de pas.

Sur nos chemins de la terre il n'y a qu'une seule matière, la terre,
Nos chemins de la terre ne sont jamais faits que de la même terre,
Et c'est elle qui sert tout le temps, et elle ne peut servir qu'une fois
A la fois.
C'est la même terre qui sert tout le temps.
Elle ne garde jamais qu'une couche de traces à la fois.
Pour en recevoir une il faut qu'elle en sacrifie une autre.
La précédente. Toujours la précédente.
Une trace efface l'autre. Un pas efface un pas. Un pied efface un pied.
C'est pour cela que nous disons que nous faisons le même chemin.
C'est que ce même chemin est un chemin, un même chemin de la même terre.
Dans la même terre.
Mais les chemins du ciel reçoivent éternellement des empreintes
Neuves.
Et celui qui passe à la onzième heure dans les chemins du ciel *(Un homme avait deux fils)*
Pour aller à son travail et celui qui revient de son travail
Imprime dans le sol une empreinte neuve
éternelle
Qui est son empreinte propre et éternellement il laisse
Intactes les empreintes de tous ceux
Qui sont passés avant lui. Qui sont passés depuis la première heure.

Et même et pareillement
Intactes ses propres empreintes à lui
Qui est passé avant lui.
C'est le miracle même du ciel, le miracle de tous les jours du ciel, mais sur terre
Celui qui suit efface les traces de celui qui précède.
Les pas effacent les pas
Dans le même sable.
Celui qui marche derrière efface les pas de celui qui marche devant.
Et nous-mêmes quand nous faisons,
Quand nous recommençons vingt fois le même chemin,
Quand vingt fois nous nous marchons derrière nous-mêmes,
Nous-mêmes nous effaçons la trace de nos (propres) pas.
De nos anciens pas.
C'est pourtant ce que Jésus a fait
Trente ans.
A son imitation c'est pourtant ce que Jésus, ce que Dieu nous demande
A ceux qui n'ont point reçu de vocations propres
Publiques.
Et même aux autres.
A nous qui n'avons point reçu de vocations propres
Extraordinaires,
Publiques,
Toute la vie.
Et même à ceux qui ont reçu des vocations propres
Extraordinaires
Publiques

Pendant toute leur vie privée, et même ailleurs, et même après
Pendant les trente ans de leur vie privée, et même en autre temps
Car dans la vie publique même les jours ressemblent aux jours.
Partant des mêmes matins vers les acheminements des mêmes soirs.
Car dans toute vie il y a bien peu de jours qui ne ressemblent pas à tous les jours.
Mais tous ces jours comptent. Dans la vie même de Jésus, dans la vie publique même
Dans la prédication combien de jours n'étaient-ils pas les mêmes.
Combien de prédications n'étaient-elles pas les mêmes et temporellement ne se recommençaient-elles pas.
Il n'y a eu qu'un jour de l'Institution de la Cène. Et un jour de la Crucifixion. Et un jour de la Résurrection.
(Et il n'y aura qu'un jour du Jugement).
Pendant trente et pendant trois ans tous les autres jours se ressemblaient.
Mais tous ces jours comptent. Car sur terre vingt fois nous effaçons nos propres traces
Et nous faisons vingt chemins qui se superposent le même.
Mais dans le ciel ils ne se superposent point. Ils se mettent bout à bout. Et ils font le pont
Qui nous fait arriver de l'autre côté.
Un seul était trop court. Un seul chemin. Mais vingt bout à bout
(Bien que chacun des vingt soit le même que l'autre)

Sont assez longs. Ainsi quand nous disons que l'espérance nous trompe.
Et quand en même temps secrètement dans notre cœur nous nous faisons ses complices
Pour qu'elle nous trompe,
Au fond nous savons très bien ce que tout cela veut dire.
Et que cette sourde complicité que nous avons avec elle
Pour qu'elle nous trompe
Est ce que nous avons en nous
De plus agréable à Dieu.
Or elle nous traite comme elle.
Comme elle se traite elle-même.
Comme si nous étions comme elle.
C'est-à-dire comme si nous étions infatigables.
Et elle nous fait faire vingt fois ce chemin.
Qui n'est pas le même.
Comme si nous étions infatigables.
Les enfants ne pensent même pas à la fatigue.
Ils courent comme des petits chiens. Ils font le chemin vingt fois.
Et par conséquent vingt fois plus de chemin qu'il n'en faut.
Qu'est-ce que ça leur fait. Ils savent bien que le soir
(Mais ils n'y pensent pas)
Ils tomberont de sommeil
Dans leur lit ou même à table
Et que le sommeil est la fin de tout.
Voilà leur secret, voilà le secret d'être infatigable.
Infatigable comme les enfants.
Infatigable comme l'enfant Espérance.

Et de recommencer toujours le lendemain.
Les enfants ne peuvent pas marcher, mais ils savent très bien courir.
L'enfant ne pense pas même, ne sait pas qu'il dormira le soir.
Que le soir il tombera de sommeil. C'est pourtant ce sommeil
Toujours prêt, toujours disponible, toujours présent,
Toujours en dessous, comme une bonne réserve,
Celui d'hier et celui de demain, comme une bonne nourriture d'être,
Comme un renforcement d'être, comme une réserve d'être,
Inépuisable. Toujours présente.
Celui de ce matin et celui de ce soir
Qui lui met cette force dans les jarrets.
Ce sommeil d'avant, ce sommeil d'après
C'est ce même sommeil sans fond
Continu comme l'être même
Qui passe d'une nuit à une nuit, d'une nuit à l'autre, qui continue d'une nuit à l'autre
En passant par dessus les jours
En ne laissant les jours que comme des jours, comme des ouvertures.
C'est ce même sommeil où les enfants ensevelissent leur être
Qui leur maintient, qui leur fait tous les jours ces jarrets nouveaux,
Ces jarrets neufs.
Et ce qu'il y a dans des jarrets neufs : ces âmes neuves.

Ces âmes nouvelles, ces âmes fraîches.
Fraîches le matin, fraîches à midi, fraîches le soir.
Fraîches comme les roses de France.
Ces âmes au col non ployé. Voilà le secret d'être infatigables.
C'est de dormir. Pourquoi les hommes n'en usent-ils pas.
J'ai donné ce secret à tout le monde, dit Dieu. Je ne l'ai pas vendu.
Celui qui dort bien, vit bien. Celui qui dort, prie. (Aussi celui qui travaille, prie. Mais il y a temps pour tout. Et le sommeil et le travail
Et le travail et le sommeil sont les deux frères. Et ils s'entendent très bien ensemble.
Et le sommeil conduit au travail et le travail conduit au sommeil.
Celui qui travaille bien dort bien, celui qui dort bien travaille bien.

Il faut, dit Dieu, qu'il y ait une accointance,
Qu'il se soit passé quelque chose
Entre ce royaume de France et cette petite Espérance.
Il y a là un secret. Ils y réussissent trop bien. Pourtant on me dit
Qu'il y a des hommes qui ne dorment pas.
Je n'aime pas celui qui ne dort pas, dit Dieu.
Le sommeil est l'ami de l'homme.
Le sommeil est l'ami de Dieu.
Le sommeil est peut-être ma plus belle création.

Et moi-même je me suis reposé le septième jour.
Celui qui a le cœur pur, dort. Et celui qui dort a le cœur pur.
C'est le grand secret d'être infatigable comme un enfant.
D'avoir comme un enfant cette force dans les jarrets.
Ces jarrets neufs, ces âmes neuves
Et de recommencer tous les matins, toujours neuf,
Comme la jeune, comme la neuve
Espérance. Or on me dit qu'il y a des hommes
Qui travaillent bien et qui dorment mal.
Qui ne dorment pas. Quel manque de confiance en moi.
C'est presque plus grave que s'ils travaillaient mal mais dormaient bien.
Que s'ils ne travaillaient pas mais dormaient, car la paresse
N'est pas un plus grand péché que l'inquiétude
Et même c'est un moins grand péché que l'inquiétude
Et que le désespoir et le manque de confiance en moi.
Je ne parle pas, dit Dieu, de ces hommes
Qui ne travaillent pas et qui ne dorment pas.
Ceux-là sont des pécheurs, c'est entendu. C'est bien fait pour eux. Des grands pécheurs. Ils n'ont qu'à travailler.
Je parle de ceux qui travaillent et qui ne dorment pas.
Je les plains. Je parle de ceux qui travaillent, et qui ainsi
En ceci suivent mon commandement, les pauvres enfants.
Et qui d'autre part n'ont pas le courage, n'ont pas la confiance, ne dorment pas.

Je les plains. Je leur en veux. Un peu. Ils ne me font pas confiance.
Comme l'enfant se couche innocent dans les bras de sa mère ainsi ils ne se couchent point
Innocents dans les bras de ma Providence.
Ils ont le courage de travailler. Ils n'ont pas le courage de ne rien faire.
Ils ont la vertu de travailler. Ils n'ont pas la vertu de ne rien faire.
De se détendre. De se reposer. De dormir.
Les malheureux ils ne savent pas ce qui est bon.
Ils gouvernent très bien leurs affaires pendant le jour.
Mais ils ne veulent pas m'en confier le gouvernement pendant la nuit.
Comme si je n'étais pas capable d'en assurer le gouvernement pendant une nuit.
Celui qui ne dort pas est infidèle à l'Espérance.
Et c'est la plus grande infidélité.
Parce que c'est l'infidélité à la plus grande Foi.
Pauvres enfants ils administrent dans la journée leurs affaires avec sagesse.
Mais le soir venu ils ne se résolvent point,
Ils ne se résignent point à en confier le gouvernement à ma sagesse
L'espace d'une nuit à m'en confier le gouvernement.
Et l'administration et tout le gouvernement.
Comme si je n'étais pas capable, peut-être, de m'en occuper un peu.
D'y veiller.
De gouverner et d'administrer et tout le tremblement.

J'en administre bien d'autres, pauvres gens, je gouverne la création, c'est peut-être plus difficile.
Vous pourriez peut-être sans grand(s) dommage(s) me laisser vos affaires en mains, hommes sages.
Je suis peut-être aussi sage que vous.
Vous pourriez peut-être me les remettre l'espace d'une nuit.
L'espace que vous dormiez
Enfin
Et le lendemain matin vous les retrouveriez peut-être pas trop abîmées.
Le lendemain matin elles ne seraient peut-être pas plus mal.
Je suis peut-être encore capable de les conduire un peu. Je parle de ceux qui travaillent
Et qui ainsi en ceci suivent mon commandement.
Et qui ne dorment pas, et qui ainsi en ceci
Refusent tout ce qu'il y a de bon dans ma création,
Le sommeil, tout ce que j'ai créé de bon,
Et aussi refusent tout de même ici mon commandement même.
Pauvres enfants quelle ingratitude envers moi
Que de refuser un aussi bon,
Un aussi beau commandement.
Pauvres enfants ils suivent la sagesse humaine.
La sagesse humaine dit Ne remettez pas au lendemain
Ce que vous pouvez faire le jour même.
Et moi je vous dis Celui qui sait remettre au lendemain
Est celui qui est le plus agréable à Dieu.
Celui qui dort comme un enfant
Est aussi celui qui dort comme ma chère Espérance.

Et moi je vous dis Remettez à demain
Ces soucis et ces peines qui aujourd'hui vous rongent
Et aujourd'hui pourraient vous dévorer.
Remettez à demain ces sanglots qui vous étouffent
Quand vous voyez le malheur d'aujourd'hui.
Ces sanglots qui vous montent et qui vous étranglent.
Remettez à demain ces larmes qui vous emplissent les yeux et la tête.
Qui vous inondent. Qui vous tombent. Ces larmes qui vous coulent.
Parce que d'ici demain, moi, Dieu, j'aurai peut-être passé.
La sagesse humaine dit : Malheureux qui remet à demain.
Et moi je dis Heureux, heureux qui remet à demain.
Heureux qui remet. C'est-à-dire Heureux qui espère. Et qui dort.
Et au contraire je dis Malheureux.
Malheureux celui qui veille et ne me fait pas confiance.
Quelle défiance de moi. Malheureux celui qui veille. Et traîne.
Malheureux celui qui traîne sur les soirs et sur ses nuits.
Sur les avancées du soir et sur les tombées de la nuit.
Comme une traînée d'escargot sur ces belles avancées.
Mes créatures.
Comme une traînée de limace sur ces belles tombées.
Mes créatures, ma création.
Les lents ressouvenirs des soucis quotidiens.
Les cuissons, les morsures.
Les traces sales des soucis, des amertumes et des inquiétudes.

Des peines.
Les traces de limaces. Sur les fleurs de ma nuit.
En vérité je vous le dis celui-là fait offense
A ma chère Espérance.
Qui ne veut point me confier le gouvernement de sa vie.
Pendant qu'il dormirait.
Le sot.
Qui ne veut point me confier le gouvernement de sa nuit.
Comme si je n'avais pas fait mes preuves.
Qui ne veut pas me confier le gouvernement d'une nuit de lui.
Comme si plus d'un.
Qui avait laissé ses affaires très mauvaises en se couchant.
Ne les avait pas trouvées très bonnes en se levant.
Parce que peut-être j'avais passé par là.

Les nuits se suivent et se tiennent et pour l'enfant les nuits sont continues et elles sont le fond de son être même.
C'est là qu'il retombe. Elles sont le fond même de sa vie.
Elles sont son être même. La nuit est l'endroit, la nuit est l'être où il se baigne, où il se nourrit, où il se crée, où il se fait.
Où il fait son être.
Où il se refait.

La nuit est l'endroit, la nuit est l'être où il se repose, où il se retire, où il se recueille.
Où il rentre. Et il en sort frais. La nuit est ma plus belle création.
Or pourquoi l'homme n'en use-t-il pas. On me dit qu'il y a des hommes qui ne dorment pas la nuit.
La nuit est pour les enfants et pour ma jeune
Espérance ce qu'elle est réellement. Ce sont les enfants qui voient et qui savent. C'est ma jeune espérance
Qui voit et qui sait. Ce que c'est que l'être.
Ce que c'est que cet être la nuit. C'est la nuit qui est continue.
Les enfants savent très bien. Les enfants voient très bien.
Et ce sont les jours qui sont discontinus. Ce sont les jours qui percent, qui rompent la nuit
Et nullement les nuits qui interrompent le jour.
C'est le jour qui fait du bruit à la nuit.
Autrement elle dormirait.
Et la solitude, et le silence de la nuit est si beau et si grand
Qu'il entoure, qu'il cerne, qu'il ensevelit les jours mêmes.
Qu'il fait une bordure auguste aux agitations des jours.
Les enfants ont raison, ma petite Espérance a raison. Toutes les nuits ensemble
Se rejoignent, se joignent comme une belle ronde, comme une belle danse
De nuits qui se tiennent par la main et les maigres jours
Ne font qu'une procession qui ne se tient pas par la main.

Les enfants ont raison, ma petite Espérance a raison.
  Les nuits toutes ensemble
Se rejoignent, se joignent par dessus les bords des
  jours, se tendent la main
Par dessus les jours, font une chaîne et plus qu'une
  chaîne,
Une ronde, une danse, les nuits se prennent la main
Par dessus le jour, du matin au soir
Du bord du matin à celui du soir, se penchant l'une
  vers l'autre.
Celle qui descend du jour précédent se penche en
  arrière
Celle qui monte
Du jour suivant
Se penche en avant
Et les deux se joignent, joignent leurs mains,
Joignent leur silence et leur ombre
Et leur piété et leur auguste solitude
Par dessus les bords difficiles
Par dessus les bords du laborieux jour.
Et toutes ensemble, ainsi se tenant la main,
Débordant par dessus les bords, les poignets liés
Aux poignets toutes les nuits l'une après l'autre
Ensemble forment la nuit et les jours l'un après l'autre
Ensemble ne forment pas le jour. Car ils ne sont jamais
  que des maigres jours
Qui ne se donnent pas la main. Or de même que la vie
Terrestre
En grand (si je puis dire) n'est qu'un passage entre
  deux bords
Une ouverture entre la nuit d'avant et la nuit d'après

Un jour
Entre la nuit de ténèbres et la nuit de lumière
Ainsi en petit chaque jour n'est qu'une ouverture.
Un jour.
Non pas seulement entre la nuit d'avant et la nuit d'après.
Entre les deux bords.
Mais comme les enfants le voient, comme les enfants le sentent, et ma jeune Espérance, comme les enfants le savent,
Dans la nuit, dans une seule et même,
Dans la seule et même nuit
Où se retrempe l'être.
En plein dans la nuit.
C'est la nuit qui est continue, où se retrempe l'être, c'est la nuit qui fait un long tissu continu,
Un tissu continu sans fin où les jours ne sont que des jours
Ne s'ouvrent que comme des jours.
C'est-à-dire comme des trous, dans une étoffe où il y a des jours.
Dans une étoffe, dans un tissu ajouré.
C'est la nuit qui est ma grande muraille noire
Où les jours ne s'ouvrent que comme des fenêtres
D'une inquiète et d'une vacillante
Et peut-être d'une fausse lumière.
Où les jours ne s'ouvrent que comme des jours.
Où les jours ne s'ouvrent que comme des lucarnes.
Car il ne faut point dire que la chaîne des temps
Serait une chaîne sans fin
Où la maille suit la maille, où le chaînon suit le chaînon,

Où les jours et les nuits se suivraient égaux dans une même chaîne.
Un chaînon blanc, un chaînon noir, la nuit accrochant le jour, le jour accrochant la nuit.
Mais ils ne sont point égaux, ils n'ont point la même dignité dans cette chaîne.
C'est la nuit qui est continue. C'est la nuit qui est le tissu
Du temps, la réserve d'être
Et le jour n'ouvre là dessus que par de méchantes fenêtres et des poternes.
C'est le jour qui rompt et le jour n'ouvre là dessus
Que par de pauvres jours
De souffrance. C'est le jour qui crève et les jours sont comme des îles dans la mer.
Comme des îles interrompues qui interrompent la mer.
Mais la mer est continue et ce sont les îles qui ont tort.
Ainsi ce sont les jours qui ont tort et interrompus ils interrompent la nuit.
Mais ils ont beau faire et eux-mêmes
Ils baignent dans la nuit.
Comme la mer est la réserve d'eau ainsi la nuit est la réserve d'être.
C'est le temps que je me suis réservé. Tous ces jours fiévreux ont beau faire.
Comme en pleine mer, en plein dans la nuit ils baignent en pleine nuit.
Ce sont eux qui sont dispersés, ce sont eux qui sont brisés.
Les jours sont des Sporades et la nuit est la pleine mer
Où naviguait saint Paul

Et le bord qui descend de la nuit vers le jour
Est toujours un bord qui monte
Un bord abrupt et le bord qui remonte du jour vers la nuit
Est toujours un bord qui descend. Dans la pleine nuit.
O nuit, ma plus belle invention, ma création auguste entre toutes.
Ma plus belle créature. Créature de la plus grande Espérance.
Qui donnes le plus de matière à l'Espérance.
Qui es l'instrument, qui es la matière même et la résidence de l'Espérance.
Et aussi, (et ainsi), au fond créature de la plus grande Charité.
Car c'est toi qui berces toute la Création
Dans un Sommeil réparateur.
Comme on couche un enfant dans son petit lit,
Comme sa mère le couche et comme sa mère le borde
Et l'embrasse (Elle n'a pas peur de le réveiller.
Il dort tellement bien).
Comme sa mère le borde et rit et le baise au front
En s'amusant.
Et lui aussi rit, lui rit en réponse en dormant.
Ainsi, ô nuit, mère aux yeux noirs, mère universelle,
Non plus seulement mère des enfants (c'est si facile)
Mais mère des hommes mêmes et des femmes, ce qui est si difficile,
C'est toi, nuit, qui couches et fais coucher toute la Création
Dans un lit de quelques heures.
(En attendant). Dans un lit de quelques heures

Image, faible image, et promesse et avant réalisation du lit de toutes les heures.
Réalisation anticipée. Promesse tenue d'avance
En attendant le lit de toutes les heures.
Où moi, le Père, je coucherai ma création.
O Nuit tu es la nuit. Et tous ces jours ensemble
Ne sont jamais le jour, ils ne sont jamais que des jours.
Semés. Ces jours ne sont jamais que des clartés.
Douteuses, et toi, la nuit, tu es ma grande lumière sombre.
Je m'applaudis d'avoir faît la nuit. Les jours sont des îlots et des îles
Qui percent et qui crèvent la mer.
Mais il faut bien qu'ils reposent dans la mer profonde.
Ils sont bien forcés.
Ainsi vous autres jours vous êtes bien forcés.
Il faut bien que vous reposiez dans la profonde nuit.
Et toi nuit tu es la mer profonde
Où naviguait saint Paul, non plus ce petit lac de Tibériade.
Tous ces jours ne sont jamais que des membres
Démembrés. Ce sont les jours qui émergent, mais il faut bien qu'ils soient assis dans la pleine eau.
Dans la nuit pleine. Nuit ma plus belle invention c'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer
Les membres endoloris
Tout démanchés du travail du jour.
C'est toi qui calmes, c'est toi qui apaises, c'est toi qui fais reposer
Les cœurs endoloris

Les corps meurtris, les membres meurtris du labeur, les cœurs meurtris du labeur
Et de la peine et du souci quotidien.
O Nuit, ô ma fille la Nuit, la plus religieuse de mes filles
La plus pieuse.
De mes filles, de mes créatures la plus dans mes mains, la plus abandonnée.
Tu me glorifies dans le Sommeil encore plus que ton Frère le Jour ne me glorifie dans le Travail.
Car l'homme dans le travail ne me glorifie que par son travail.
Et dans le sommeil c'est moi qui me glorifie moi-même par l'abandonnement de l'homme.
Et c'est plus sûr, je sais mieux m'y prendre.
Nuit tu es pour l'homme une nourriture plus nourrissante que le pain et le vin.
Car celui qui mange et boit, s'il ne dort pas, sa nourriture ne lui profite pas.
Et lui aigrit, et lui tourne sur le cœur.
Mais s'il dort le pain et le vin deviennent sa chair et son sang.
Pour travailler. Pour prier. Pour dormir.
Nuit tu es la seule qui panses les blessures.
Les cœurs endoloris. Tout démanchés. Tout démembrés.
O ma fille aux yeux noirs, la seule de mes filles qui sois, qui puisses te dire ma complice.
Qui sois complice avec moi, car toi et moi, moi par toi
Ensemble nous faisons tomber l'homme dans le piège de mes bras
Et nous le prenons un peu par une surprise.

Mais on le prend comme on peut. Si quelqu'un le sait, c'est moi.
Nuit tu es une belle invention
De ma sagesse.
Nuit ô ma fille la Nuit ô ma fille silencieuse
Au puits de Rébecca, au puits de la Samaritaine
C'est toi qui puises l'eau la plus profonde
Dans le puits le plus profond
O nuit qui berces toutes les créatures
Dans un sommeil réparateur.
O nuit qui laves toutes les blessures
Dans la seule eau fraîche et dans la seule eau profonde
Au puits de Rébecca tirée du puits le plus profond.
Amie des enfants, amie et sœur de la jeune Espérance
O nuit qui panses toutes les blessures
Au puits de la Samaritaine toi qui tires du puits le plus profond
La prière la plus profonde.
O nuit, ô ma fille la Nuit, toi qui sais te taire, ô ma fille au beau manteau.
Toi qui verses le repos et l'oubli. Toi qui verses le baume, et le silence, et l'ombre
O ma Nuit étoilée je t'ai créée la première.
Toi qui endors, toi qui ensevelis déjà dans une Ombre éternelle
Toutes mes créatures
Les plus inquiètes, le cheval fougueux, la fourmi laborieuse,
Et l'homme ce monstre d'inquiétude.
Nuit qui réussis à endormir l'homme
Ce puits d'inquiétude.

A lui seul plus inquiet que toute la création ensemble.
L'homme, ce puits d'inquiétude.
Comme tu endors l'eau du puits.
O ma nuit à la grande robe
Qui prends les enfants et la jeune Espérance
Dans le pli de ta robe
Mais les hommes ne se laissent pas faire.
O ma belle nuit je t'ai créée la première.
Et presque avant la première
Silencieuse aux longs voiles
Toi par qui descend sur terre un avant goût
Toi qui répands de tes mains, toi qui verses sur terre
Une première paix
  Avant-coureur de la paix éternelle.
Un premier repos
  Avant-coureur du repos éternel.
Un premier baume, si frais, une première béatitude
  Avant-coureur de la béatitude éternelle.
Toi qui apaises, toi qui embaumes, toi qui consoles.
Toi qui bandes les blessures et les membres meurtris.
Toi qui endors les cœurs, toi qui endors les corps
Les cœurs endoloris, les corps endoloris,
Courbaturés,
Les membres rompus, les reins brisés
De fatigue, de soucis, des inquiétudes
Mortelles,
Des peines,
Toi qui verses le baume aux gorges déchirées d'amertume
Si frais
O ma fille au grand cœur je t'ai créée la première

Presque avant la première, ma fille au sein immense
Et je savais bien ce que je faisais.
Je savais peut-être ce que je faisais.
Toi qui couches l'enfant au bras de sa mère
L'enfant tout éclairé d'une ombre de sommeil
Tout riant en dedans, tout riant secret d'une confiance en sa mère.
Et en moi,
Tout riant secret d'un pli des lèvres sérieux
Toi qui couches l'enfant tout en dedans gonflé, débordant d'innocence
Et de confiance
Au bras de sa mère.
Toi qui couchais l'enfant Jésus tous les soirs
Au bras de la Très Sainte et de l'Immaculée.
Toi qui es la sœur tourière de l'espérance.
O ma fille entre toutes première. Toi qui réussis même,
Toi qui réussis quelquefois
Toi qui couches l'homme au bras de ma Providence
Maternelle
O ma fille *étincelante et sombre* je te salue
Toi qui répares, toi qui nourris, toi qui reposes
O silence de l'ombre
Un tel silence régnait avant la création de l'inquiétude.
Avant le commencement du règne de l'inquiétude.
Un tel silence régnera, mais un silence de lumière
Quand toute cette inquiétude sera consommée,
Quand toute cette inquiétude sera épuisée.
Quand ils auront tiré toute l'eau du puits.
Après la consommation, après l'épuisement de toute cette inquiétude

D'homme.
Ainsi ma fille tu es ancienne et tu es en retard
Car dans ce règne d'inquiétude tu rappelles, tu commémores, tu rétablis presque,
Tu fais presque recommencer la Quiétude antérieure
Quand mon esprit planait sur les eaux.
Mais aussi ma fille étoilée, ma fille au manteau sombre, tu es très en avance, tu es très précoce.
Car tu annonces, car tu représentes, car tu fais presque commencer d'avance tous les soirs
Ma grande Quiétude de lumière
Éternelle.
Nuit tu es sainte, Nuit tu es grande, Nuit tu es belle.
Nuit au grand manteau.
Nuit je t'aime et je te salue et je te glorifie et tu es ma grande fille et ma créature
O belle nuit, nuit au grand manteau, ma fille au manteau étoilé
Tu me rappelles, à moi-même tu me rappelles ce grand silence qu'il y avait
Avant que j'eusse ouvert les écluses d'ingratitude.
Et tu m'annonces, à moi-même tu m'annonces ce grand silence qu'il y aura
Quand je les aurai fermées.
O douce, ô grande, ô sainte, ô belle nuit, peut-être la plus sainte de mes filles, nuit à la grande robe, à la robe étoilée
Tu me rappelles ce grand silence qu'il y avait dans le monde
Avant le commencement du règne de l'homme.
Tu m'annonces ce grand silence qu'il y aura

Après la fin du règne de l'homme, quand j'aurai repris mon sceptre.
Et j'y pense quelquefois d'avance, car cet homme fait vraiment beaucoup de bruit.
Mais surtout, Nuit, tu me rappelles cette nuit.
Et je me la rappellerai éternellement.
La neuvième heure avait sonné. C'était dans le pays de mon peuple d'Israël.
Tout était consommé. Cette énorme aventure.
Depuis la sixième heure il y avait eu des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure.
Tout était consommé. Ne parlons plus de cela. Ça me fait mal.
Cette incroyable descente de mon fils parmi les hommes.
Chez les hommes.
Pour ce qu'ils en ont fait.
Ces trente ans qu'il fut charpentier chez les hommes.
Ces trois ans qu'il fut une sorte de prédicateur chez les hommes.
Un prêtre.
Ces trois jours où il fut une victime chez les hommes.
Parmi les hommes.
Ces trois nuits où il fut un mort chez les hommes.
Parmi les hommes morts.
Ces siècles et ces siècles où il est une hostie chez les hommes.
Tout était consommé, cette incroyable aventure
Par laquelle, moi, Dieu, j'ai les bras liés pour mon éternité.
Cette aventure par laquelle mon Fils m'a lié les bras.

Pour éternellement liant les bras de ma justice, pour éternellement déliant les bras de ma miséricorde.
Et contre ma justice inventant une justice même.
Une justice d'amour. Une justice d'Espérance. Tout était consommé.
Ce qu'il fallait. Comme il avait fallu. Comme mes prophètes l'avaient annoncé. Le voile du temple s'était déchiré en deux, depuis le haut jusqu'en bas.
La terre avait tremblé; des rochers s'étaient fendus.
Des sépulcres s'étaient ouverts, et plusieurs corps des saints qui étaient morts étaient ressuscités.
Et environ la neuvième heure mon Fils avait poussé
Le cri qui ne s'effacera point. Tout était consommé. Les soldats s'en étaient retournés dans leurs casernes.
Riant et plaisantant parce que c'était un service de fini.
Un tour de garde qu'ils ne prendraient plus.
Seul un centenier demeurait, et quelques hommes.
Un tout petit poste pour garder ce gibet sans importance.
La potence où mon Fils pendait.
Seules quelques femmes étaient demeurées.
La Mère était là.
Et peut-être aussi quelques disciples, et encore on n'en est pas bien sûr.
Or tout homme a le droit d'ensevelir son fils.
Tout homme sur terre, s'il a ce grand malheur
De ne pas être mort avant son fils. Et moi seul, moi. Dieu,
Les bras liés par cette aventure,
Moi seul à cette minute père après tant de pères,

Moi seul je ne pouvais pas ensevelir mon fils.
C'est alors, ô nuit, que tu vins.
O ma fille chère entre toutes et je le vois encore et je verrai cela dans mon éternité
C'est alors ô Nuit que tu vins et dans un grand linceul tu ensevelis
Le Centenier et ses hommes romains,
La Vierge et les saintes femmes,
Et cette montagne et cette vallée, sur qui le soir descendait,
Et mon peuple d'Israël et les pécheurs et ensemble celui qui mourait, qui était mort pour eux

Et les hommes de Joseph d'Arimathée qui déjà s'approchaient

Portant le linceul blanc.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce quatrième cahier, pour quatorze exemplaires sur whatman et pour quatre exemplaires sur Hollande le mardi 17 octobre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6100

JEAN-CHRISTOPHE

Jean-Christophe, PREMIÈRE PARTIE.

I. — **L'Aube** (V-9, *mardi 2 février 1904*).

II. — **Le Matin** (V-10, *mardi 16 février 1904*).

III. — **L'Adolescent** (VI-8, *mardi 10 janvier 1905*).

IV. — **La Révolte.**

1. SABLES MOUVANTS (VIII-4, *mardi 13 novembre 1906*);
2. L'ENLISEMENT (VIII-6, *mardi 11 décembre 1906*);
3. LA DÉLIVRANCE (VIII-9, *mercredi 2 janvier 1907*).

Jean-Christophe à Paris, DEUXIÈME PARTIE.

I. — **La Foire sur la Place** (IX-13, *mardi 17 mars 1908*; IX-14, *mardi 24 mars 1908*).

II. — **Antoinette** (IX-15, *mardi 31 mars 1908*).

III. — **Dans la Maison** (X-9, *mardi 16 février 1909*; X-10, *mardi 23 février 1909*).

La Fin du Voyage, TROISIÈME PARTIE.

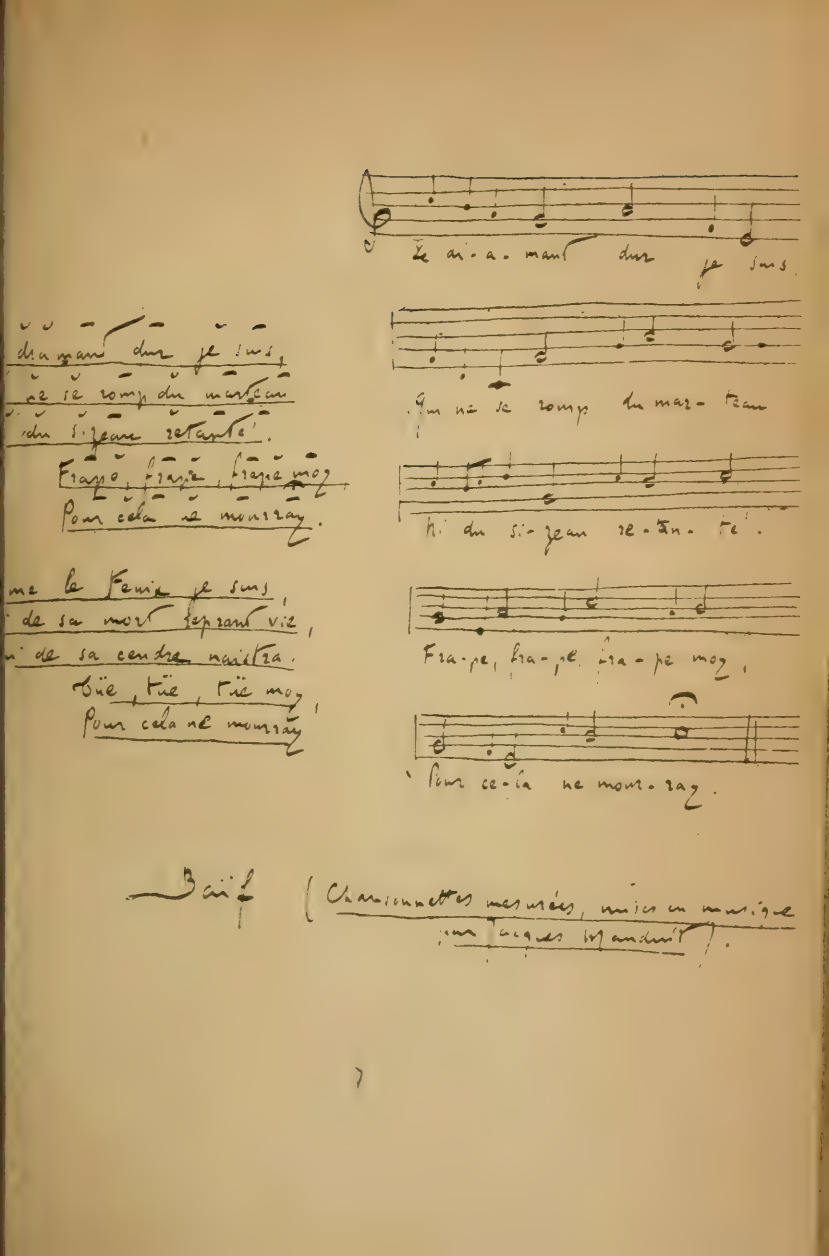
I. — **Les Amies** (XI-7, *mardi 25 janvier 1910*; XI-8 *mardi 8 février 1910*).

II. — **Le Buisson Ardent.**

L'ensemble de Jean-Christophe sera complet en dix volumes

LA FIN DU VOYAGE

le buisson ardent


Le ai-a-mant dur je suis,
Qui ne se romp du mar-teau
Ni du si-zeau re-tan-té.
Fra-pe, fra-pe, fra-pe moy,
Pour ce-la ne mour-ray.

Baïf (Chansonnettes mesurées, mises en musique par Jacques Mauduit).

Calme du cœur. Les vents suspendus. L'air immobile...

Christophe était tranquille; la paix était en lui. Il éprouvait quelque fierté de l'avoir conquise. — Et secrètement, il en était contrit. Il s'étonnait du silence. Ses passions étaient endormies; il croyait, de bonne foi, qu'elles ne se réveilleraient plus.

Sa grande force, un peu brutale, s'assoupissait, sans objet, désœuvrée. Au fond, un vide secret, un : à quoi bon, caché, peut-être le sentiment du bonheur qu'il n'avait pas su saisir. Il n'avait plus assez à lutter, ni contre soi, ni contre les autres. Il n'avait plus assez de peine, même à travailler. Il était arrivé au terme d'une étape; il bénéficiait de la somme de ses efforts antérieurs; il épuisait trop aisément la veine musicale qu'il avait ouverte; et tandis que le public, naturellement en retard, découvrait et admirait ses œuvres passées, lui, commençait à s'en détacher, sans savoir encore s'il irait plus avant. Il jouissait, dans la création, d'un bonheur uniforme. L'art n'était plus pour lui, à cet instant de sa vie, qu'un bel instrument, dont il jouait en virtuose. Il se sentait, avec honte, devenir dilettante.

« *Il faut,* disait Ibsen, *pour persévérer dans l'art, autre chose et plus qu'un génie naturel : des passions, des douleurs qui remplissent la vie et lui donnent un sens. Sinon, l'on ne crée pas, on écrit des livres.* »

Christophe écrivait des livres. Il n'y était pas habitué. Ces livres étaient beaux. Il les eût préférés moins beaux et plus vivants. Cet athlète au repos, qui ne savait que faire de ses muscles, regardait, avec le bâillement d'un fauve qui s'ennuie, les années, les années de tranquille travail qui l'attendaient. Et comme, avec son vieux fonds d'optimisme germanique, il se persuadait volontiers que tout était pour le mieux, il pensait que c'était là, sans doute, le terme inévitable; il se flattait d'être sorti de la tourmente, d'être devenu son maître. Ce n'était pas beaucoup dire... Enfin! On règne sur ce qu'on a, on est ce qu'on peut être... Il se croyait arrivé au port.

Les deux amis n'habitaient pas ensemble. Quand Jacqueline était partie, Christophe avait pensé qu'Olivier reviendrait s'installer chez lui. Mais Olivier ne le pouvait point. Malgré le besoin qu'il avait de se rapprocher de Christophe, il sentait l'impossibilité de reprendre avec lui l'existence d'autrefois. Après les années passées avec Jacqueline, il lui eût semblé intolérable, et même sacrilège, d'introduire un autre dans l'intimité de sa vie, — cet autre l'aimât-il mieux mille fois et fût-il mieux aimé de lui que Jacqueline. — Cela ne se raisonne pas.

Christophe avait eu peine à comprendre. Il revenait à la charge, il s'étonnait, il s'attristait, il s'indignait. — Puis, son instinct, supérieur à son intelligence, l'avertit. Brusquement, il se tut, et trouva qu'Olivier avait raison.

Mais ils se voyaient, chaque jour; et jamais ils n'avaient été plus unis, quand ils vivaient sous le même toit. Peut-être n'échangeaient-ils pas dans leurs entretiens les pensées les plus intimes. Ils n'en avaient pas besoin. L'échange se faisait, de soi-même, sans paroles, par la grâce des cœurs aimants.

Tous deux causaient peu, absorbés, l'un dans son art, l'autre dans ses souvenirs. La peine d'Olivier s'atténuait; mais il ne faisait rien pour cela, il s'y complaisait presque : ce fut pendant longtemps sa seule raison

de vivre. Il aimait son enfant; mais son enfant — un bébé vagissant — ne pouvait tenir grand place dans sa vie. Il y a des hommes qui sont plus amants que pères. Il ne servirait à rien de s'en scandaliser. La nature n'est pas uniforme; et il serait absurde de vouloir imposer à tous les mêmes lois du cœur. Nul n'a le droit de sacrifier ses devoirs à son cœur. Du moins, il faut reconnaître au cœur le droit de n'être pas heureux, en faisant son devoir. Ce qu'Olivier aimait le plus peut-être en son enfant, c'était celle dont la chair l'avait formé.

Jusqu'à ces derniers temps, il avait peu fait attention aux souffrances des autres. Il était un intellectuel, qui vit trop enfermé en soi. Ce n'était pas égoïsme, c'était habitude maladive du rêve. Jacqueline avait encore élargi le vide autour de lui; son amour avait tracé entre Olivier et les autres hommes un cercle magique, qui persistait après que l'amour n'était plus. Et puis, il était, de tempérament, un petit aristocrate. Depuis l'enfance, en dépit de son cœur tendre, il s'était tenu éloigné de la foule, pour des raisons de délicatesse de corps et d'âme. L'odeur et les pensées de ces gens lui répugnaient.

Mais tout avait changé, à la suite d'un fait-divers banal, dont il venait d'être le témoin.

Il avait loué un appartement très modeste, dans le haut Montrouge, non loin de Christophe et de Cécile. Le quartier était populaire, et la maison habitée par de petits rentiers, des employés, et quelques ménages ouvriers. En tout autre temps, il eût souffert du milieu, où il se trouvait un étranger; mais en ce moment, peu lui importait, ici ou là : il se trouvait partout un étranger. Il savait à peine qui il avait pour voisins, et il ne voulait pas le savoir. Quand il revenait du travail — (il avait pris un emploi dans une maison d'éditions) — il s'enfermait avec ses souvenirs, et il n'en sortait que pour aller voir son enfant et Christophe. Son logement n'était pas le foyer pour lui : c'était la chambre noire où se fixent les images du passé; plus elle était noire et nue, plus nettement ressortaient les images intérieures. A peine remarquait-il les figures qu'il croisait sur l'escalier. A son insu pourtant, certaines se fixaient en lui. Il est telle nature d'esprits qui ne voient bien les choses qu'après qu'elles sont passées. Mais alors, rien ne leur échappe, les moindres détails sont gravés au burin. Olivier était ainsi : il était peuplé d'ombres des vivants. Au choc d'une émotion, elles surgissaient; et Olivier s'étonnait, les reconnaissait sans les avoir connues, parfois tendait les mains pour les saisir. Trop tard.

Un jour, en sortant de chez lui, il vit un rassemblement devant la porte de la maison, autour de la concierge qui pérorait. Il était si peu curieux qu'il eût

continué son chemin sans s'informer; mais la concierge, désireuse de recruter un auditeur de plus, l'arrêta pour lui demander s'il savait ce qui était arrivé à ces pauvres Roussel. Olivier ne savait même pas qui étaient « ces pauvres Roussel »; et il prêta l'oreille, avec une indifférence polie. Quand il apprit qu'une famille d'ouvriers, père, mère et cinq enfants, venaient de se suicider de misère, dans sa maison, il resta comme les autres à regarder les murs de la bâtisse, en écoutant la narratrice qui ne se lassait pas de recommencer l'histoire. A mesure qu'elle parlait, des souvenirs lui revenaient, il s'apercevait qu'il avait vu ces gens; il posa quelques questions... Oui, il les reconnaissait : l'homme — (il entendait sa respiration sifflante dans l'escalier) — un ouvrier boulanger, au teint blême, le sang bu par la chaleur du four, les joues creuses, mal rasé; il avait eu une pneumonie, au commencement de l'hiver; il s'était remis à la tâche, insuffisamment guéri; une rechute était survenue; depuis trois semaines, il était sans travail et sans force. La femme, traînant d'incessantes grossesses, percluse de rhumatismes, s'épuisait à faire quelques ménages, passait les journées en courses, pour tâcher d'obtenir de l'Assistance Publique de maigres secours, qui ne se pressaient point de venir. En attendant, les enfants venaient, et ils ne se lassaient point : onze ans, sept ans, trois ans, — sans parler de deux autres qu'on avait perdus sur la route; — et, pour achever, deux jumeaux qui avaient choisi ce moment pour faire leur apparition : ils étaient nés, le mois passé.

— Le jour de leur naissance, racontait une voisine, l'aînée des cinq, la petite de onze ans, Justine — pauvre

gosse ! — s'est mise à sangloter, en demandant comment elle viendrait à bout de les porter, tous les deux.

Olivier revit sur-le-champ l'image de la fillette, — un front volumineux, des cheveux pâles tirés en arrière, les yeux gris trouble, à fleur de tête. On la rencontrait toujours, portant les provisions, ou sa sœur plus petite ; ou bien elle tenait par la main le frère de sept ans, un garçon au minois fin et chétif, qui avait un œil perdu. Quand ils se croisaient dans l'escalier, Olivier disait, avec sa politesse distraite :

— Pardon, mademoiselle.

Elle, ne disait rien ; elle passait, raide, s'effaçant à peine ; mais cette courtoisie illusoire lui faisait un secret plaisir. La veille au soir, à six heures, en descendant, il l'avait rencontrée, pour la dernière fois ; elle montait un seau de charbon de bois. Il n'y avait pas pris garde, sinon à ce que la charge semblait bien lourde. Mais c'est chose naturelle pour les enfants du peuple. Olivier avait salué, comme d'habitude, sans regarder. Quelques marches plus bas, levant machinalement la tête, il avait vu, penchée sur le palier de l'étage, la petite figure crispée, qui le regardait descendre. Elle s'était aussitôt détournée et avait repris sa montée. Savait-elle où cette montée la menait ? — Olivier n'en doutait pas, et il était obsédé par la pensée de cette enfant, qui rapportait dans son seau trop lourd la mort, comme une délivrance, — les malheureux petits, pour qui ne plus être voulait dire ne plus souffrir ! Il ne put continuer sa promenade. Il rentra dans sa chambre. Mais là, sentir ces morts près de lui... quelques cloisons l'en séparaient... Penser qu'il avait vécu à côté de ces angoisses !

Il alla voir Christophe. Il avait le cœur serré ; il se disait qu'il est monstrueux de s'absorber, comme il avait fait, dans de vains regrets d'amour, quand il y avait auprès de lui tant d'êtres qui souffraient de malheurs mille fois plus cruels, et qu'on pouvait sauver. Son émotion était profonde ; elle n'eut pas de peine à se communiquer. Christophe, facilement impressionnable, fut remué à son tour. Au récit d'Olivier, il déchira la page qu'il venait d'écrire, se traitant d'égoïste qui s'amuse à des jeux d'enfant. Mais ensuite, il ramassa les morceaux déchirés. Il était trop pris par sa musique ; et son instinct lui disait qu'une œuvre d'art de moins ne ferait pas un heureux de plus. Cette tragédie de la misère n'était pour lui rien de nouveau ; depuis l'enfance, il était habitué à marcher sur le bord de tels abîmes, et à n'y pas tomber. Même, il était sévère pour le suicide, à ce moment de sa vie où il se sentait en pleine force et ne concevait pas qu'on pût, pour quelque souffrance que ce fût, renoncer à la lutte. La souffrance et la lutte, qu'y a-t-il de plus normal ? C'est l'échine de l'univers.

Olivier avait aussi passé par des épreuves semblables ; mais jamais il n'avait pu en prendre son parti, ni pour lui, ni pour les autres. Il avait l'horreur de cette misère, où la vie de sa chère Antoinette s'était consumée. Après qu'il avait épousé Jacqueline, quand il s'était laissé amollir par la richesse et l'amour, il avait eu hâte d'écarter le souvenir des tristes années où sa sœur et lui s'épuisaient à gagner, chaque jour, leur droit à vivre le lendemain, sans savoir s'ils y réussiraient. Ces images reparaissaient, à présent qu'il n'avait plus son égoïsme juvénile à sauvegarder. Au lieu de fuir

le visage de la souffrance, il se mit à sa recherche. Il n'avait pas beaucoup de chemin à faire pour la trouver. Dans son état d'esprit, il devait la voir partout. Elle remplissait le monde. Le monde, cet hôpital. O douleurs d'agonies ! Douleurs de chair blessée, pantelante, qui pourrit vivante. Silencieuses tortures des cœurs que le chagrin consume. Enfants qu'on n'aime point, pauvres filles sans espoir, femmes séduites ou trahies, hommes déçus dans leurs amitiés, leurs amours et leur foi, troupe lamentable des malheureux que la vie a meurtris et qu'elle oublie ! Le plus atroce n'était pas la misère et la maladie ; c'était la cruauté des hommes, les uns envers les autres. A peine Olivier eut-il levé la trappe qui fermait l'enfer humain que monta vers lui la clameur de tous les opprimés, les pauvres exploités, les peuples persécutés, l'Arménie massacrée, la Finlande étouffée, la Pologne écartelée, la Russie martyrisée, l'Afrique livrée en curée aux rapaces européens, les misérables de tout le genre humain. Il en fut suffoqué ; il l'entendait partout, il ne pouvait plus ne plus l'entendre, il ne pouvait plus concevoir qu'il y eût des gens qui pensassent à autre chose. Il en parlait sans cesse à Christophe. Christophe, troublé, disait :

— Tais-toi ! laisse-moi travailler.

Et comme il avait peine à reprendre son équilibre, il s'irritait, jurait :

— Au diable ! Voilà ma journée perdue !. Te voilà bien avancé !

Olivier s'excusait :

— Mon petit, disait Christophe, il ne faut pas toujours regarder dans le gouffre. On ne peut plus vivre.

— Il faut tendre la main à ceux qui sont dans le gouffre.

— Sans doute. Mais comment? En nous y jetant aussi? Car c'est cela que tu veux. Tu as une propension à ne plus voir dans la vie que ce qu'elle a de triste. Que le bon Dieu te bénisse! Ce pessimisme est charitable, assurément; mais il est déprimant. Veux-tu faire du bonheur? D'abord, sois heureux.

— Heureux! Comment peut-on avoir le cœur de l'être, quand on voit tant de souffrances? Il ne peut y avoir de bonheur qu'à tâcher de les diminuer, en combattant le mal.

— Fort bien. Mais ce n'est pas en me battant à tort et à travers que j'aiderai les malheureux. Un mauvais soldat de plus, ce n'est guère. Mais je puis consoler, par mon art, répandre la force et la joie. Sais-tu combien de misérables ont été soutenus dans leurs souffrances par la beauté d'une pensée, d'une chanson ailée? A chacun son métier! Vous autres de France, en généreux hurluberlus, vous êtes toujours les premiers à manifester contre toutes les injustices, d'Espagne ou de Russie, sans savoir bien de quoi il s'agit. Je vous aime pour cela. Mais croyez-vous que vous avanciez les choses? Vous vous y jetez en brouillons, et le résultat est nul, — quand par hasard il n'est pas pire... Et vois, jamais votre art n'a été plus étiolé qu'en ce temps où vos artistes prétendent se mêler à l'action universelle. Chose étrange que tant de petits-maîtres dilettantes et roués osent s'ériger en apôtres! Ils feraient beaucoup mieux de verser à leur peuple un vin moins frelaté. — Mon premier devoir, c'est de faire bien ce que je fais, et de vous fabriquer une musique saine, qui vous refasse du sang et mette en vous du soleil.

Pour répandre le soleil sur les autres, il faut l'avoir en soi. Olivier en manquait. Comme les meilleurs d'aujourd'hui, il n'était pas assez fort pour rayonner la force, à lui tout seul. Il ne l'eût pu qu'en s'unissant avec d'autres. Mais avec qui s'unir? Libre d'esprit et religieux de cœur, il était rejeté de tous les partis, politiques et religieux. Ils rivalisaient tous entre eux, d'intolérance et d'étroitesse. Dès qu'ils avaient le pouvoir, c'était pour en abuser. Seuls, les faibles et les opprimés attiraient Olivier. En ceci du moins il partageait l'opinion de Christophe, qu'avant de combattre les injustices lointaines, on devait combattre les injustices prochaines, celles qui vous entourent et dont on est plus ou moins responsable. Trop de gens se contentent, en protestant contre le mal commis par d'autres, sans songer à celui qu'ils font.

Il s'occupa d'abord d'assistance aux pauvres. Son amie, madame Arnaud, faisait partie d'une œuvre charitable. Olivier s'y fit admettre. Mais dans les premiers temps, il eut plus d'un mécompte : les pauvres dont il dut se charger n'étaient pas tous dignes d'intérêt ; ou bien ils répondaient mal à sa sympathie, ils se méfiaient de lui, ils lui restaient fermés. D'ailleurs, un intellectuel a peine à se satisfaire de la charité toute simple : elle arrose une si petite province du pays de misère ! Son action est presque toujours morcelée, fragmentaire ; elle

semble aller au hasard, et panser les blessures, au fur et à mesure qu'elle en découvre; elle est, en général, trop modeste et trop pressée pour s'aventurer jusqu'aux racines du mal. Or, c'est là une recherche dont l'esprit d'Olivier ne pouvait se passer.

Il se mit à étudier le problème de la misère sociale. Il ne manquait point de guides. En ce temps, la question sociale était devenue une question de société. On en parlait dans les salons, au théâtre, dans les romans.. Chacun avait la prétention de la connaître. Une partie de la jeunesse y dépensait le meilleur de ses forces.

A toute génération nouvelle il faut une belle folie. Même les plus égoïstes parmi les jeunes gens ont un trop-plein de vie, un capital d'énergie qui leur a été avancé et qui ne veut point rester improductif; ils cherchent à le dépenser dans une action, ou — (plus prudemment) — dans une théorie. Aviation ou Révolution. Le sport des muscles ou celui des idées. On a besoin, quand on est jeune, de se donner l'illusion qu'on participe à un grand mouvement de l'humanité, qu'on renouvelle le monde. Beauté d'avoir des sens qui vibrent à tous les souffles de l'univers! On est si libre et si léger! On ne s'est pas encore chargé du lest d'une famille, on n'a rien, on ne risque guère. On est bien généreux, quand on peut renoncer à ce qu'on ne tient pas encore. Et puis, il est si bon d'aimer et de haïr, et de croire qu'on transforme la terre avec des rêves et des cris! Les jeunes gens sont comme des chiens aux écoutes : on les voit frémir et aboyer au vent. Une injustice commise, à l'autre bout du monde, les faisait délirer.

Aboiements dans la nuit. D'une ferme à l'autre, au milieu des grands bois, ils se répondaient sans répit. La nuit était agitée. Il n'était pas facile de dormir, en ce temps-là. Le vent charriait dans l'air l'écho de tant d'injustices !... L'injustice est innombrable ; pour remédier à l'une, on risque d'en causer d'autres. Qu'est-ce que l'injustice ? Pour l'un, c'est la paix honteuse, la patrie démembrée. Pour l'autre, c'est la guerre. Pour celui-ci, c'est le passé détruit, c'est le prince banni ; pour celui-là, c'est l'Église spoliée ; pour ce troisième, c'est l'avenir étouffé, la liberté en danger. Pour le peuple, c'est l'inégalité ; et pour l'élite, c'est l'égalité. Il y a tant d'injustices différentes que chaque époque choisit la sienne, — celle qu'elle combat, et celle qu'elle favorise.

A ce moment, le plus gros des efforts du monde étaient tournés contre les injustices sociales, — et visaient inconsciemment à en produire de nouvelles.

Et certes, ces injustices étaient grandes et s'étalaient aux yeux, depuis que la classe ouvrière, croissant en nombre et en puissance, était devenue un des rouages essentiels de l'État. Mais en dépit des déclamations de ses tribuns et de ses bardes, la situation de cette classe n'était pas pire, elle était meilleure qu'elle n'avait jamais été dans le passé ; et le changement ne venait pas de ce qu'elle souffrait plus, mais de ce qu'elle était plus forte. — Plus forte, par la force même du capital ennemi, par la fatalité du développement économique et industriel, qui avait rassemblé ces travailleurs en armées prêtes au combat et, par le machinisme, leur avait mis les armes à la main, avait fait de chaque contremaître un maître qui commandait à la lumière,

à la foudre, au mouvement, à l'énergie du monde. De cette masse énorme de forces élémentaires, que des chefs depuis peu tâchaient d'organiser, se dégageait une chaleur de brasier, des ondes électriques qui parcouraient, de proche en proche, le corps de la société humaine.

Ce n'était pas par sa justice, ou par la nouveauté et la force de ses idées que la cause de ce peuple remuait la bourgeoisie intelligente, bien qu'ils voulussent le croire. C'était par sa vitalité.

Sa justice ? Mille autres justices étaient violées dans le monde, sans que le monde s'en émût. Ses idées ? Des lambeaux de vérités, ramassés çà et là, ajustés aux intérêts et à la taille d'une classe, aux dépens des autres classes. Des *credo* absurdes, comme tous les *credo,* — Droit divin des rois, Infaillibilité des papes, Suffrage universel, Égalité des hommes, — pareillement absurdes, si l'on ne considère que leur valeur de raison et non la force qui les anime. Qu'importait leur médiocrité ? Les idées ne conquièrent pas le monde, en tant qu'idées, mais en tant que forces. Elles ne prennent pas les hommes par leur contenu intellectuel, mais par le rayonnement vital qui, à certains moments de l'histoire, s'en dégage. On dirait un fumet qui monte : les odorats les plus grossiers en sont saisis. La plus sublime idée restera sans effet, jusqu'au jour où elle devient contagieuse, non par ses propres mérites, mais par ceux des groupes humains qui l'incarnent et lui transfusent leur sang. Alors la plante desséchée, la rose de Jéricho, soudainement fleurit, grandit, remplit l'air de son arome violent. — Telles de ces pensées, dont l'éclatant drapeau menait les masses ouvrières à

l'assaut de la citadelle bourgeoise, étaient sorties du cerveau de rêveurs bourgeois. Tant qu'elles étaient restées dans les livres des bourgeois, elles étaient mortes : des objets de musée, des momies emmaillotées dans des vitrines, que personne ne regarde. Mais aussitôt que le peuple s'en était emparé, il les avait faites peuple, il y avait ajouté sa réalité fiévreuse, qui les déformait et qui les animait, soufflant dans ces raisons abstraites ses espoirs hallucinés, un vent brûlant d'Hégire. Elles se propageaient de l'un à l'autre. On en était touché, sans savoir ni par qui, ni comment elles avaient été apportées. Les personnes ne comptaient guère. L'épidémie morale continuait de s'étendre ; et il se pouvait que des êtres bornés la communiquassent à des êtres d'élite. Chacun en était porteur, à son insu.

Ces phénomènes de contagion intellectuelle sont de tous les temps et de tous les pays ; ils se font sentir même dans les États aristocratiques, où tâchent de se maintenir des castes fermées entre elles. Mais nulle part ils ne sont plus foudroyants que dans les démocraties, qui ne conservent aucune barrière sanitaire entre l'élite et la foule. Celle-là est aussitôt noyée, quoi qu'elle fasse. En dépit de son orgueil et de son intelligence, elle ne peut résister à la contagion : car elle est bien plus faible qu'elle ne pense. L'intelligence est un îlot, que les marées humaines rongent, effritent et recouvrent. Elle n'émerge de nouveau que quand le flux se retire. — On admire l'abnégation des privilégiés français qui abdiquèrent leurs droits, dans la nuit du 4 Août. Ce qui est le plus admirable sans doute, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement. J'imagine que bon nombre d'entre

eux, rentrés dans leur hôtel, se sont dit : « Qu'ai-je fait ? J'étais ivre... » La magnifique ivresse ! Loué soit le bon vin et la vigne qui le donne ! La vigne, dont le sang enivra les privilégiés de la vieille France, ce n'étaient pas eux qui l'avaient plantée. Le vin était tiré, il n'y avait qu'à le boire. Qui le buvait, délirait. Même ceux qui ne buvaient point avaient le vertige, rien qu'à humer en passant l'odeur de la cuvée. Vendanges de la Révolution !... Du vin de 89, il ne reste plus à présent, dans des celliers de famille, que quelques bouteilles éventées ; mais les enfants de nos petits-enfants se souviendront encore que leurs arrière-grands-pères en eurent la tête tournée.

C'était un vin plus âpre, mais non moins fort, qui montait au cerveau des jeunes bourgeois de la génération d'Olivier. Ils offraient leur classe en sacrifice au dieu nouveau, *Deo ignoto :* — le peuple.

Certes ils n'étaient pas tous également sincères. Beaucoup ne voyaient là qu'une occasion de se distinguer de leur classe, en affectant de la mépriser. Pour la plupart, c'était un passe-temps intellectuel, un entraînement oratoire, qu'ils ne prenaient pas tout à fait au sérieux. Il y a plaisir à croire que l'on croit à une cause, que l'on se bat pour elle, ou bien que l'on se battra, — du moins, qu'on pourrait se battre. Il n'est même pas mauvais de penser que l'on risque quelque chose. Émotions de théâtre.

Elles sont bien innocentes, quand on s'y livre naïvement, sans qu'il s'y mêle aucun calcul intéressé. — Mais d'autres, plus avisés, ne jouaient qu'à bon escient; le mouvement populaire leur était un moyen d'arriver. Tels les pirates northmans, ils profitaient de la mer montante pour lancer leur barque à l'intérieur des terres; ils comptaient pénétrer au fond des grands estuaires, et rester comme un coin enfoncés dans les villes conquises, tandis que la mer se retire. La passe était étroite, et le flot capricieux : il fallait être habile. Mais deux ou trois générations de démagogie ont formé une race de corsaires, pour qui le métier n'a plus de secrets. Ils passaient hardiment, et n'avaient même pas un regard pour ceux qui sombraient en route.

Cette canaille-là est de tous les partis; grâce à Dieu, aucun parti n'en est responsable. Mais le dégoût que ces aventuriers inspiraient aux sincères et aux convaincus

avait conduit certains d'entre eux à désespérer de leur classe. Olivier voyait de jeunes bourgeois riches et instruits, qui avaient le sentiment amer de la déchéance de la bourgeoisie et de leur propre inutilité. Il n'avait que trop de penchant à sympathiser avec eux. Après avoir cru d'abord à la rénovation du peuple par l'élite, après avoir fondé des Universités Populaires et y avoir dépensé sans compter beaucoup de temps et d'argent, ils avaient constaté l'échec de leurs efforts; leurs espoirs avaient été excessifs, leur découragement l'était aussi. Le peuple n'était pas venu à leur appel, ou il s'était sauvé; quand il venait, il entendait tout de travers, il ne prenait de la culture bourgeoise que les vices et les ridicules. Enfin, plus d'une brebis galeuse s'étaient glissées dans les rangs des apôtres bourgeois, et les avaient discrédités, en exploitant du même coup le peuple et les bourgeois. Alors, il semblait aux gens de bonne foi que la bourgeoisie était condamnée, qu'elle ne pouvait qu'infecter le peuple, et que le peuple devait à tout prix se libérer, faire son chemin tout seul. Ils restaient donc sans autre action possible que de prédire ou de prévoir un mouvement qui se ferait sans eux et contre eux. Les uns y trouvaient une joie de renoncement, de sympathie humaine, profonde et désintéressée, qui se rassasie d'elle-même et de son sacrifice. Aimer, se donner ! La jeunesse est si riche de son propre fonds qu'elle peut se passer d'être payée de retour; elle ne craint pas de rester dépourvue. Et elle peut se priver de tout, sauf d'aimer. — D'autres satisfaisaient là un plaisir de raison, une logique impérieuse; ils se sacrifiaient non aux hommes, mais aux idées. C'étaient les plus intrépides. Ils éprouvaient une joie orgueilleuse à

déduire de leurs raisonnements la fin fatale de leur classe. Il leur eût été plus pénible de voir leurs prédictions démenties que d'être écrasés sous le poids. Dans leur ivresse intellectuelle, ils criaient à ceux du dehors : « Plus fort ! Frappez plus fort ! Qu'il ne reste plus rien de nous ! » — Ils s'étaient faits les théoriciens de la violence.

De la violence des autres. Car, suivant l'habitude, ces apôtres de l'énergie brutale étaient presque toujours des gens distingués et débiles. Plus d'un était fonctionnaire de cet État qu'il parlait de détruire, — fonctionnaire appliqué, consciencieux et soumis. Leur violence théorique était la revanche de leur débilité, de leurs rancœurs et de la compression de leur vie. Mais elle était surtout l'indice des orages qui grondaient autour d'eux. Les théoriciens sont comme les météorologistes : ils disent, en termes scientifiques, non pas le temps qu'il fera, mais le temps qu'il fait. Ils sont la girouette, qui marque d'où souffle le vent. Quand ils tournent, ils ne sont pas loin de croire qu'ils font tourner le vent.

Le vent avait tourné.

Les idées s'usent vite dans une démocratie, d'autant plus vite qu'elles se sont plus promptement propagées. Combien de républicains en France s'étaient, en moins de cinquante ans, dégoûtés de la république, du suffrage universel, et de tant de libertés conquises avec ivresse ! Après le culte fétichiste du nombre, après l'optimisme béat qui avait cru aux saintes majorités et qui en attendait le progrès humain, l'esprit de violence soufflait ; l'incapacité des majorités à se gouverner elles-mêmes, leur vénalité, leur veulerie, leur basse et peureuse aver-

sion de toute supériorité, leur lâcheté oppressive, soulevaient la révolte; les minorités énergiques — toutes les minorités — en appelaient à la force. Un rapprochement baroque, et cependant fatal, se faisait entre les royalistes de l'Action Française et les syndicalistes de la C. G. T. Balzac parle, quelque part, de ces hommes de son temps, « *aristocrates par inclination, qui se faisaient républicains par dépit, uniquement pour trouver beaucoup d'inférieurs parmi leurs égaux.* » Maigre plaisir. Il faut contraindre ces inférieurs à se reconnaître tels; et pour cela, nul moyen qu'une autorité qui impose la suprématie de l'élite — ouvrière ou bourgeoise — au nombre qui l'opprime. Les jeunes intellectuels, petits bourgeois orgueilleux, se faisaient royalistes, ou révolutionnaires, par amour-propre froissé et par haine de l'égalité démocratique. Et les théoriciens désintéressés, les philosophes de la violence, en bonnes girouettes, se dressaient au-dessus d'eux, oriflammes de la tempête.

Et il y avait enfin la bande des littérateurs en quête d'inspiration, — de ceux qui savent écrire, mais ne savent trop quoi écrire : comme les Grecs à Aulis, bloqués par le calme plat, ils ne peuvent plus avancer et guettent impatiemment le bon vent, quel qu'il soit, qui viendra gonfler leurs voiles. — On voyait là des illustres, de ceux que l'Affaire Dreyfus avait inopinément arrachés à leurs travaux de style et lancés dans les réunions publiques. Exemple trop suivi, au gré des initiateurs. Une foule de littérateurs s'occupaient maintenant de politique, et prétendaient régenter les affaires de l'État; tout leur était prétexte à former des ligues, brandir des manifestes, sauver le Capitole. Après les

intellectuels de l'avant-garde, les intellectuels de l'arrière : les uns valaient les autres. Chacun des deux partis traitait l'autre d'intellectuel, et se traitait lui-même d'intelligent. Ceux qui avaient la chance de posséder dans leurs veines quelques gouttes de sang du peuple, en étaient glorieux ; ils y trempaient leur plume, ils écrivaient, avec. — Tous, bourgeois, mécontents, et cherchant à reprendre l'autorité que la bourgeoisie avait, par son égoïsme, irrémédiablement perdue. Il était rare que ces apôtres soutinssent longtemps leur zèle apostolique. Au début, la cause leur valait des succès, qui n'étaient probablement pas dus à leurs dons oratoires. Leur amour-propre en était délicieusement flatté. Depuis, ils continuaient, avec moins de succès et quelque peur secrète d'être un peu ridicules. A la longue, ce dernier sentiment tendait à l'emporter, doublé de la lassitude d'un rôle difficile à jouer pour des hommes de leurs goûts distingués et de leur scepticisme. Ils attendaient, pour battre en retraite, que le vent le leur permît, et aussi leur escorte. Car ils étaient prisonniers et de l'une et de l'autre. Ces Voltaire et ces Joseph de Maistre des temps nouveaux cachaient sous leur hardiesse d'écrits une incertitude épeurée, qui tâtait le terrain, craignait de se compromettre auprès des jeunes gens, s'évertuait à leur plaire, à être plus jeunes qu'eux. Révolutionnaires ou contre-révolutionnaires par littérature, ils se résignaient à suivre la mode littéraire qu'ils avaient contribué à fonder.

Le type le plus curieux qu'Olivier rencontra, dans cette petite avant-garde bourgeoise de la Révolution, fut le révolutionnaire par timidité.

L'échantillon qu'il en avait sous les yeux se nommait Pierre Canet. De très riche bourgeoisie, et de famille conservatrice, hermétiquement fermée aux idées nouvelles : magistrats et fonctionnaires, qui s'étaient illustrés en boudant le pouvoir ou en se faisant révoquer; gros bourgeois du Marais qui flirtaient avec l'Église et pensaient peu, mais bien. Il s'était marié, par désœuvrement, avec une femme au nom aristocratique, qui ne pensait pas moins bien, ni davantage. Ce monde bigot, étroit et arriéré, qui remâchait perpétuellement sa morgue et son amertume, avait fini par l'exaspérer, — d'autant plus que sa femme était laide et l'assommait. D'intelligence moyenne, d'esprit assez ouvert, il avait des aspirations libérales, sans trop savoir en quoi elles consistaient : ce n'était pas dans son milieu qu'il aurait pu apprendre ce qu'était la liberté. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle n'était point là; et il se figurait qu'il suffisait d'en sortir, pour la trouver. Il était incapable de marcher seul. Dès ses premiers pas au dehors, il fut heureux de se joindre à des amis de collège, dont certains étaient férus des idées syndicalistes. Il se trouvait encore plus dépaysé, dans ce monde, que dans celui d'où il venait; mais il ne voulait pas en convenir : il lui fallait bien vivre quelque part; et des gens de sa nuance, (c'est-à-dire sans nuance), il n'en pouvait trouver. Dieu sait pourtant que la graine n'en est point rare en France! Mais ils ont honte d'eux-mêmes : ils se cachent, ou se teignent en l'une des couleurs politiques à la mode, voire en plusieurs. D'ailleurs, il subissait l'ascendant de ses amis.

Suivant l'habitude, il s'était attaché surtout à celui qui était le plus différent de lui. Ce Français, bourgeois

français et provincial dans l'âme, s'était fait le fidèle Achate d'un jeune docteur juif, Manousse Heimann, un Russe réfugié, qui, à la façon de beaucoup de ses compatriotes, avait le double don de s'installer tout de suite chez les autres comme chez lui, et de se trouver si bien à l'aise dans toute révolution qu'on pouvait se demander ce qui l'intéressait davantage en elle : si c'était le jeu, ou la cause. Ses épreuves et celles des autres lui étaient un divertissement. Sincèrement révolutionnaire, ses habitudes d'esprit scientifique lui faisaient regarder les révolutionnaires et lui-même comme des sortes d'aliénés. Il observait cette aliénation, tout en la cultivant. Son dilettantisme exalté et son extrême inconstance d'esprit lui faisaient rechercher les milieux les plus opposés. Il avait des accointances parmi les hommes au pouvoir, et jusque dans le monde de la police ; il furetait partout, avec cette curiosité maladive et dangereuse qui donne à tant de révolutionnaires russes l'apparence de jouer un double jeu, et qui parfois de cette apparence fait une réalité. Ce n'est pas trahison, c'est versatilité, au reste désintéressée. Combien d'hommes d'action, pour qui l'action est un théâtre, où ils apportent les aptitudes de bons comédiens, honnêtes, mais toujours prêts à changer de rôles! A celui de révolutionnaire, Manousse était fidèle, autant qu'il pouvait l'être : c'était le personnage qui s'accordait le mieux avec son anarchie naturelle et avec le plaisir qu'il avait à démolir les lois des pays où il passait. Malgré tout, ce n'était qu'un rôle. On ne savait jamais la part d'invention et de réalité qu'il y avait dans ses propos; et lui-même finissait par ne plus le savoir très bien.

Intelligent et moqueur, doué de la finesse psychologique de sa double race, sachant lire à merveille dans les faiblesses des autres, comme dans les siennes, et habile à en jouer, il n'avait pas eu de peine à dominer Canet. Il trouvait plaisant d'entraîner ce Sancho Pança dans des équipées à la Don Quichotte. Il disposait de lui sans façons, de sa volonté, de son temps, de son argent, — non pour lui (il n'avait pas de besoins, on ne savait de quoi, ni comment il vivait) — mais pour les manifestations les plus compromettantes de la cause. Canet se laissait faire; il tâchait de se persuader qu'il pensait comme Manousse. Il savait très bien le contraire : ces idées l'effaraient; elles choquaient son bon sens. Et il n'aimait pas le peuple. De plus, il n'était pas brave. Ce bon gros garçon, grand, large et corpulent, à la figure poupine, complètement rasée, le souffle court, la parole affable, pompeuse et enfantine, qui avait des pectoraux d'Hercule Farnèse et qui était d'une jolie force à la boxe et au bâton, était le plus timide des hommes. S'il s'enorgueillissait de passer parmi les siens pour un esprit subversif, il tremblait en secret devant la hardiesse de ses amis. Sans doute, ce petit frisson n'était pas trop désagréable, aussi longtemps qu'il ne s'agissait que d'un jeu. Mais le jeu devenait dangereux. Ces animaux-là se faisaient agressifs, leurs prétentions croissaient; elles inquiétaient Canet dans son égoïsme foncier, son sentiment enraciné de la propriété, sa pusillanimité bourgeoise. Il n'osait pas demander : « Où me menez-vous ? » Mais il pestait tout bas contre le sans-gêne de ces gens qui n'aiment rien tant qu'à se casser le cou, sans s'inquiéter de savoir s'ils ne risquent pas de casser en même temps le

cou des autres. — Qui l'obligeait à les suivre ? N'était-il pas libre de leur fausser compagnie ? Le courage lui manquait. Il avait peur de rester seul, tel un enfant qu'on laisse en arrière sur la route, et qui pleure. Il était comme tant d'hommes : ils n'ont aucune opinion, sinon qu'ils désapprouvent toutes les opinions exaltées ; mais pour être indépendant, il faudrait rester seul, et combien en sont capables ? Combien, même des plus clairvoyants, auront la témérité de s'arracher à l'esclavage de certains préjugés, de certains postulats qui pèsent sur tous les hommes d'une même génération ? Ce serait mettre une muraille entre soi et les autres. D'un côté, la liberté dans le désert ; de l'autre côté, les hommes. Ils n'hésitent point : ils préfèrent les hommes, le troupeau. Il sent mauvais, mais il tient chaud. Alors, ils font semblant de penser ce qu'ils ne pensent pas. Ce ne leur est pas très difficile : ils savent si peu ce qu'ils pensent !... « *Connais-toi toi-même !* » ... Comment le pourraient-ils, ceux qui ont à peine un moi ! Dans toute croyance collective, religieuse ou sociale, ils sont rares ceux qui croient, parce qu'ils sont rares ceux qui sont des hommes. La foi est une force héroïque ; son feu n'a jamais brûlé que quelques torches humaines ; elles-mêmes vacillent souvent. Les apôtres, les prophètes, Jésus même, ont douté. Les autres ne sont que des reflets, — sauf à certaines heures de sécheresse des âmes, où quelques étincelles tombées d'une grande torche embrasent toute la plaine ; puis, l'incendie s'éteint, et l'on ne voit plus luire que des charbons sous la cendre. A peine quelques centaines de chrétiens croient réellement au Christ. Les autres croient qu'ils croient, ou bien ils veulent croire.

Il en était ainsi de beaucoup de ces révolutionnaires. Le bon Canet voulait croire qu'il l'était : il le croyait donc. Et il était épouvanté de sa propre hardiesse.

Tous ces bourgeois se réclamaient de principes divers : les uns de leur cœur, les autres de leur raison, les autres de leur intérêt ; ceux-ci rattachaient leur façon de penser à l'Évangile, ceux-là à M. Bergson, ceux-là à Karl Marx, à Proudhon, à Joseph de Maistre, à Nietzsche, ou à M. Sorel. Il y avait les révolutionnaires par mode, par snobisme, il y avait ceux par sauvagerie; il y avait ceux par haine, il y avait ceux par amour ; il y avait ceux par besoin d'action, par chaleur d'héroïsme ; il y avait ceux par servilité, par esprit moutonnier. Mais tous, sans le savoir, étaient emportés par le vent. C'étaient les tourbillons de poussière qu'on voit fumer au loin, sur les grandes routes blanches, et qui annoncent que la bourrasque vient.

Olivier et Christophe regardaient venir le vent. Tous deux avaient de bons yeux. Mais ils ne voyaient pas, de la même façon. Olivier, dont le regard lucide pénétrait malgré lui l'arrière-pensée des gens, était attristé par leur médiocrité; mais il apercevait la force cachée qui les soulevait; l'aspect tragique des choses le frappait davantage. Christophe était plus sensible à leur aspect comique. Les hommes l'intéressaient, nullement les idées. Il affectait envers elles une indifférence méprisante. Il se moquait des utopies sociales. Par esprit de contradiction et par réaction instinctive contre l'humanitarisme morbide qui était à l'ordre du jour, il se montrait plus égoïste qu'il n'était; l'homme qui s'était fait lui-même, le robuste parvenu, fier de ses muscles et de sa volonté, avait un peu trop une tendance à traiter de fainéants ceux qui ne possédaient point sa force. Pauvre et seul, il avait pu vaincre : que les autres fissent de même! Que parlait-on de question sociale! Quelle question? La misère?

— Je connais cela, disait-il. Mon père, ma mère, et moi, nous avons passé par là. Il n'y a qu'à en sortir.

— Tous ne le peuvent point, disait Olivier. Les malades. Les malchanceux.

— Qu'on les aide, c'est tout simple. Mais de là à les exalter, comme on fait aujourd'hui, il y a loin. Naguère, on alléguait le droit odieux du plus fort. Ma parole, je ne sais pas si le droit du plus faible n'est pas plus odieux

encore; il énerve la pensée d'aujourd'hui, il tyrannise et exploite les forts. On dirait que ce soit devenu un mérite d'être maladif, pauvre, inintelligent, vaincu, — un vice d'être fort, bien portant, heureux dans la bataille, aristocrate de sang et d'esprit. Et le plus ridicule, c'est que les forts sont les premiers à le croire... Un beau sujet de comédie, mon ami Olivier!

— J'aime mieux faire rire de moi que faire pleurer les autres.

— Bon garçon! disait Christophe. Parbleu! qui dit le contraire? Quand je vois un bossu, j'en ai mal dans mon dos... La comédie, c'est nous qui la jouons, ce n'est pas nous qui l'écrirons.

Il ne se laissait pas prendre aux rêves de justice sociale. Son gros bon sens populaire lui faisait croire volontiers que ce qui avait été, serait.

— Si on te disait cela, en art, comme tu te récrierais! observait Olivier.

— Peut-être bien. En tout cas, je ne m'y connais qu'en art. Et toi aussi. Je n'ai pas confiance en ceux qui parlent de ce qu'ils ne connaissent pas.

Olivier n'avait pas plus confiance. Les deux amis poussaient même un peu loin leur méfiance : ils s'étaient toujours tenus en dehors de la politique. Olivier avouait, non sans un peu de honte, qu'il ne se souvenait pas d'avoir usé de ses droits d'électeur; depuis dix ans, il n'avait même pas retiré sa carte d'inscription à la mairie.

— Pourquoi m'associer, disait-il, à une comédie que je sais inutile? Voter? Pour qui voter? Je n'ai pas de préférence entre des candidats qui me sont également inconnus, et qui, j'ai trop de raisons de l'attendre,

dès le lendemain de l'élection, trahiront également leur profession de foi. Les surveiller ? Les rappeler au devoir ? Ma vie s'y passerait, sans fruit. Je n'ai ni le temps, ni la force, ni les moyens oratoires, ni le manque de scrupules et le cœur cuirassé contre les dégoûts de l'action. Il vaut mieux m'abstenir. Je consens à subir le mal. Du moins, n'y pas souscrire.

Mais malgré sa clairvoyance excessive, cet homme qui répugnait à l'action politique régulière conservait un espoir chimérique dans une révolution. Il le savait chimérique, mais il ne l'écartait point. C'était une sorte de mysticisme de race. On n'appartient pas impunément au plus grand peuple destructeur et constructeur d'Occident, au peuple qui détruit pour construire et construit pour détruire, — celui qui joue avec les idées et avec la vie, et constamment fait table rase pour mieux recommencer le jeu, et pour enjeu verse son sang.

Christophe ne portait pas en lui ce Messianisme héréditaire. Il était trop germanique pour bien goûter l'idée d'une révolution. Il pensait qu'on ne change pas le monde. Que de théories, que de mots, quel fracas inutile !

— Je n'ai pas besoin, disait-il, de faire une révolution — ou des palabres sur la révolution — pour me prouver ma force. Surtout, je n'ai pas besoin, comme ces braves jeunes gens, de bouleverser l'État pour rétablir un roi ou un comité de salut public, qui me défende. Singulière preuve de force ! Je sais me défendre moi-même. Je ne suis pas un anarchiste ; j'aime l'ordre nécessaire, et je vénère les Lois qui gouvernent l'univers. Mais entre elles et moi, je me passe d'inter-

médiaire. Ma volonté sait commander, et elle sait aussi se soumettre. Vous qui avez la bouche pleine de vos classiques, souvenez-vous de votre Corneille : « Moi seul, et c'est assez. » Votre désir d'un maître déguise votre faiblesse. La force est comme la lumière : aveugle qui la nie. Soyez forts tranquillement, sans théories, sans violences : comme les plantes vers le jour, toutes les âmes des faibles se tourneront vers vous.

Mais tout en protestant qu'il n'avait pas de temps à perdre aux discussions politiques, il en était moins détaché qu'il ne voulait le paraître. Il souffrait, comme artiste, du malaise social. Dans sa disette momentanée de fortes passions qui l'absorbassent, il lui arrivait de regarder autour de lui et de se demander pour qui il écrivait. Alors, il voyait la triste clientèle de l'art contemporain, cette élite fatiguée, ces bourgeois dilettantes, et il pensait :

— Quel intérêt y a-t-il à travailler pour ces gens-là?

Certes, il ne manquait point parmi eux d'esprits distingués, instruits, sensibles au métier, et qui n'étaient même pas incapables de goûter la nouveauté ou — (c'est tout comme) — l'archaïsme de sentiments raffinés. Mais ils étaient blasés, trop intellectuels, trop peu vivants pour croire à la réalité de l'art; ils ne s'intéressaient qu'au jeu, — jeu des sonorités ou jeu des idées; la plupart étaient distraits par d'autres intérêts mondains, habitués à se disperser entre des occupations multiples, dont aucune n'était « nécessaire ». Il leur était à peu près impossible de pénétrer sous l'écorce de l'art, de sentir son cœur caché; l'art n'était pas pour eux de la chair et du sang : c'était de la littérature. Leurs critiques érigeaient en théorie, d'ailleurs

intolérante, leur impuissance à sortir du dilettantisme. Quand par hasard quelques-uns étaient assez vibrants pour résonner à la voix de l'art, ils n'avaient pas la force de le supporter, ils en restaient détraqués et névrosés, pour la vie. Des malades ou des morts. Qu'est-ce que l'art venait faire dans cet hôpital? — Et cependant il ne pouvait, dans la société moderne, se passer de ces estropiés : car ils avaient l'argent et la presse ; eux seuls pouvaient assurer à l'artiste les moyens de vivre. Il fallait donc se prêter à cette humiliation : un art intime et douloureux, une musique où l'on a mis le secret de sa vie intérieure, offerts comme divertissement — comme désennui plutôt, ou comme ennui nouveau — dans des représentations ou des soirées mondaines, à un public de snobs et d'intellectuels fatigués.

Christophe cherchait le vrai public, celui qui croit aux émotions de l'art comme à celles de la vie, et qui les sent avec une âme vierge. Et il était obscurément attiré par le monde nouveau promis, — le peuple. Les souvenirs de son enfance, de Gottfried et des humbles qui lui avaient révélé la vie profonde de l'art, ou qui avaient partagé avec lui le pain sacré de la musique, l'inclinaient à croire que ses véritables amis étaient de ce côté. Comme beaucoup d'autres jeunes hommes généreux et naïfs, il caressait de grands projets d'art populaire, de concerts et de théâtre du peuple, qu'il eût été bien embarrassé pour définir. Il attendait d'une révolution la possibilité d'un renouvellement artistique, et prétendait que c'était pour lui le seul intérêt du mouvement social. Mais il se donnait le change : il était trop vivant pour ne pas être attiré, aspiré par le spectacle de l'action la plus vivante qui fût alors.

Ce qui l'intéressait le moins dans le spectacle, c'étaient les théoriciens bourgeois. Les fruits que portent ces arbres-là sont trop souvent des fruits secs; tout le suc de la vie s'est figé en idées. Entre ces idées, Christophe ne distinguait point. Il n'avait pas de préférence même pour les siennes, quand il les retrouvait, congelées en systèmes. Avec un mépris bonhomme, il restait en dehors des théoriciens de la force, comme de ceux de la faiblesse. Dans toute comédie, le rôle ingrat est celui du raisonneur. Le public lui préfère non seulement les personnages sympathiques, mais les antipathiques. Christophe était public en cela. Les raisonneurs de la question sociale lui semblaient fastidieux. Mais il s'amusait à observer les autres, les naïfs, les convaincus, ceux qui croyaient et ceux qui voulaient croire, ceux qui étaient dupes et ceux qui cherchaient à l'être, voire les bons forbans qui font leur métier de rapaces, et les moutons qui sont faits pour être tondus. Sa sympathie était indulgente aux braves gens un peu ridicules, comme le gros Canet. Leur médiocrité ne le choquait pas autant qu'Olivier. Il les regardait tous, avec un intérêt affectueux et moqueur; il se croyait dégagé de la pièce qu'ils jouaient; et il ne s'apercevait pas que peu à peu il s'y laissait prendre. Il pensait n'être qu'un spectateur, qui voit passer le vent. Déjà le vent l'avait touché et l'entraînait dans son remous de poussière.

La pièce sociale était double. Celle que jouaient les intellectuels était la comédie dans la comédie : le peuple ne l'écoutait guère. La vraie pièce était la sienne. Il n'était pas facile de la suivre ; lui-même n'arrivait pas très bien à s'y reconnaître. Elle n'en avait que plus d'imprévu.

Ce n'était pas qu'on n'y parlât beaucoup plus qu'on n'agissait. Bourgeois ou peuple, tout Français est grand mangeur de parole, autant que de pain. Mais tous ne mangent pas le même pain. Il y a une parole de luxe pour les palais délicats, et une plus nourrissante pour les gueules affamées. Si les mots sont les mêmes, ils ne sont pas pétris de la même façon ; la saveur et l'odeur, le sens, est différent.

La première fois qu'Olivier, assistant à une réunion populaire, goûta de ce pain-là, il manqua d'appétit ; les morceaux lui restèrent dans la gorge. Il était écœuré par la platitude des pensées, la lourdeur incolore et barbare de l'expression, les généralités vagues, la logique enfantine, cette mayonnaise mal battue d'abstractions et de faits, sans liaison. L'impropriété et l'incorrection du langage n'étaient pas compensées par la verve et la verdeur du parler populaire : c'était un vocabulaire de journal, des nippes défraîchies, ramassées au décrochez-moi-ça de la rhétorique bourgeoise. Olivier s'étonnait surtout du manque de simplicité. Il oubliait que la simplicité littéraire n'est pas chose naturelle, mais acquise : c'est la conquête

d'une élite. Le peuple des villes ne peut pas être simple ; il va toujours chercher, de préférence, les expressions alambiquées. Olivier ne comprenait pas l'action que ces phrases ampoulées pouvaient avoir sur l'auditoire. Il n'en possédait pas la clef. On nomme langues étrangères celles d'une autre race, et l'on ne se doute pas que, dans une même race, il y a presque autant de langues que de milieux sociaux. Ce n'est que pour une élite restreinte que les mots ont leur sens traditionnel et séculaire; pour les autres, ils ne représentent rien de plus que leurs propres expériences et celles de leur groupe. Tels de ces mots usés pour l'élite et méprisés par elle sont comme une maison vide, où, depuis son départ, se sont installées des énergies nouvelles et des passions qui frémissent. Si vous voulez connaître l'hôte, entrez dans la maison.

C'était ce que faisait Christophe.

Il avait été mis en rapports avec ces ouvriers par un voisin, employé aux chemins de fer de l'État. Un homme de quarante-cinq ans, petit, vieux avant l'âge, le crâne tristement déplumé, les yeux enfoncés dans l'orbite, les joues creuses, le nez proéminent, gros et recourbé, la bouche intelligente, les oreilles déformées aux lobes cassés : des traits de dégénéré. Il se nommait Alcide Gautier. Il n'était pas du peuple, mais de la moyenne bourgeoisie. D'une bonne famille, qui avait dépensé à l'éducation du fils unique tout son petit avoir et qui même n'avait pu, faute de ressources, lui permettre de la poursuivre jusqu'au bout, il avait obtenu, très jeune, dans une administration de l'État, un de ces postes qui semblent

à la bourgeoisie pauvre le port, et qui sont la mort, — la mort vivante. Une fois entré là, il n'avait plus eu la possibilité d'en sortir. Il avait commis la faute — (c'en est une dans la société moderne) — de faire un mariage d'amour avec une jolie ouvrière, dont la vulgarité foncière n'avait pas tardé à s'épanouir. Elle lui avait donné trois enfants. Il fallait faire vivre ce monde. Cet homme, qui était intelligent et qui aspirait, de toutes ses forces, à compléter son instruction, se trouvait ligoté par la misère. Il sentait en lui des puissances latentes, que les difficultés de sa vie étouffaient; il ne pouvait en prendre son parti. Il n'était jamais seul. Employé à la comptabilité, il passait ses journées à des besognes mécaniques, dans une pièce qui lui était commune avec d'autres collègues, vulgaires et bavards ; ils parlaient de choses ineptes, se vengeaient de l'absurdité de leur existence en médisant des chefs, et se moquaient de lui, à cause de ses visées intellectuelles, qu'il n'avait pas eu la sagesse de leur cacher. Quand il rentrait chez lui, il trouvait un logis sans grâce et mal odorant, une femme bruyante et commune, qui ne le comprenait pas et le traitait de feignant ou de fou. Ses enfants ne lui ressemblaient en rien, ressemblaient à la mère. Était-ce juste, tout cela? Était-ce juste? Tant de mécomptes, de souffrances, la gêne perpétuelle, le métier qui le tenait, du matin au soir, l'impossibilité de trouver jamais une heure de recueillement, une heure de silence, l'avaient jeté dans un état d'épuisement et d'irritation neurasthénique. Pour oublier, il avait recours, depuis peu, comme bien d'autres, à la boisson, qui achevait de le détruire. — Christophe, qui avait lié connaissance avec lui, fut

frappé du tragique de cette destinée : une nature incomplète, sans culture suffisante et sans goût artistique, mais faite pour de grandes choses, et que la malchance écrasait. Gautier s'était aussitôt accroché à Christophe, ainsi que font les faibles qui se noient, lorsque leur main rencontre le bras d'un bon nageur. Il avait pour Christophe un mélange de sympathie et d'envie. Il l'entraîna dans des réunions populaires et lui fit voir quelques chefs du parti syndicaliste, auquel il ne s'unissait que par rancune contre la société. Car il était un aristocrate manqué. Il souffrait amèrement d'être mêlé au peuple.

Christophe, beaucoup plus peuple que lui, — d'autant plus qu'il n'était pas forcé de l'être, — prit plaisir à ces meetings. Les discours l'amusaient. Il ne partageait pas les répugnances d'Olivier ; il était peu sensible aux ridicules du langage. Pour lui, un bavard en valait un autre. Il affectait un mépris général de l'éloquence. Mais sans se donner la peine de bien comprendre cette rhétorique, il en ressentait la musique au travers de celui qui parlait et de ceux qui écoutaient. Le pouvoir de celui-là se centuplait de ses résonnances dans ceux-ci. D'abord, Christophe ne prit garde qu'au premier ; et il eut la curiosité de connaître quelques-uns des parleurs.

Celui qui avait le plus d'action sur la foule était Casimir Joussier, — un petit homme brun et blême, de trente à trente-cinq ans, figure de Mongol, maigre, souffreteux, les yeux ardents et froids, les cheveux rares, la barbe en pointe. Son pouvoir tenait moins à sa mimique, qui était pauvre, saccadée, rarement d'accord avec sa parole, — il tenait moins à sa parole, qui était rauque et sifflante, avec des aspirations

emphatiques, — qu'à sa personne même, à la violence de certitude et de volonté qui en émanait. Il ne semblait pas permettre qu'on pût penser autrement que lui; et comme ce qu'il pensait était ce que son public désirait penser, ils n'avaient pas de difficulté à s'entendre. Il leur répétait trois fois, quatre fois, dix fois, les choses qu'ils attendaient ; il ne se lassait pas de frapper sur le même clou, avec une ténacité enragée; et tout son public frappait, frappait, entraîné par l'exemple, frappait, jusqu'à ce que le clou s'incrustât dans la chair. — A cette emprise personnelle s'ajoutait la confiance qu'inspirait son passé, le prestige de multiples condamnations, largement méritées par des articles violents. Il respirait une énergie indomptable; mais qui savait regarder démêlait, au fond, une grande fatigue accumulée, le dégoût de tant d'efforts, et une colère contre sa destinée. Il était de ces hommes qui dépensent, chaque jour, plus que leur revenu de vie. Depuis l'enfance, il s'usait au travail et à la misère. Il avait fait tous les métiers : ouvrier verrier, plombier, typographe ; sa santé était ruinée ; la phtisie le minait; elle le faisait tomber dans des accès de découragement amer, de désespoir muet, pour sa cause et pour lui; d'autres fois, elle l'exaltait. Il était un composé de violence calculée et de violence maladive, de politique et d'emportement. Il s'était instruit, tant bien que mal; il savait très bien certaines choses, de science, de sociologie, de ses divers métiers ; il savait très mal beaucoup d'autres ; et il était aussi sûr des unes que des autres ; il avait des utopies, des idées justes, des ignorances, un esprit pratique, des préjugés, de l'expérience, une haine soupçonneuse pour la société bourgeoise.

Cela ne l'empêcha point d'accueillir bien Christophe; son orgueil était flatté de se voir recherché par un artiste connu. Il était de la race des chefs, et, quoi qu'il fît, cassant pour les simples ouvriers. Bien qu'il voulût, de bonne foi, l'égalité parfaite, il la réalisait plus facilement avec ceux qui étaient au-dessus de lui qu'avec ceux qui étaient au-dessous.

Christophe rencontra d'autres chefs du mouvement ouvrier. Il n'y avait pas grande sympathie entre eux. Si la lutte commune faisait — difficilement — l'unité d'action, elle était loin de faire l'unité de cœur. On voyait à quelle réalité tout extérieure et passagère correspondait la distinction de classes. Les vieux antagonismes étaient seulement ajournés et masqués ; mais ils subsistaient tous. On retrouvait là les hommes du Nord et ceux du Midi, avec leur dédain foncier les uns pour les autres. Les métiers jalousaient mutuellement leurs salaires, et se regardaient entre eux, avec le sentiment non déguisé, chacun, qu'il était supérieur aux autres. Mais la grande différence était — sera toujours — celle des tempéraments. Les renards et les loups et le bétail cornu, les bêtes aux dents aiguës et celles aux quatre estomacs, celles qui sont faites pour manger et celles qui sont faites pour être mangées, se flairaient en passant dans le troupeau que le hasard de classe et l'intérêt commun avaient groupé ; et ils se reconnaissaient ; et leur poil se hérissait.

Christophe prit quelquefois ses repas dans un petit restaurant-crèmerie, tenu par un ancien collègue de Gautier, Simon, employé des chemins de fer, révoqué pour faits de grève. La maison était fréquentée par les syndicalistes. Ils étaient cinq ou six, dans une salle du

fond qui donnait sur une courette intérieure, d'où montait éperdument le chant intarissable de deux canaris en cage vers la lumière. Joussier venait avec sa maîtresse, la belle Berthe, une fille robuste et coquette, teint pâle, casque pourpre, les yeux égarés et rieurs. Elle traînait à ses jupes un joli garçon, bellâtre, intelligent et poseur, Léopold Graillot, ouvrier mécanicien : il était l'esthète de la bande. Tout en se disant anarchiste, et l'un des plus violents contre la bourgeoisie, il avait l'âme du pire bourgeois. Chaque matin, depuis des années, il absorbait les nouvelles érotiques et décadentes des journaux littéraires à un sou. Ces lectures lui avaient façonné une étrange caboche. Un raffinement cérébral dans ses imaginations du plaisir s'amalgamait chez lui à un manque absolu de délicatesse physique, à son indifférence à la propreté, à la grossièreté relative de sa vie. Il avait pris goût à ce petit verre d'alcool frelaté, — alcool intellectuel du luxe, malsaines excitations des riches malsains. Ne pouvant avoir leurs jouissances dans la peau, il se les inoculait dans le cerveau. Ça fait la bouche mauvaise, ça vous casse les jambes. Mais on est l'égal des riches. Et on les hait.

Christophe ne pouvait le souffrir. Il avait plus de sympathie pour Sébastien Coquard, un électricien, qui était, avec Joussier, l'orateur le plus écouté. Celui-là ne s'encombrait pas de théories. Il ne savait pas toujours où il allait. Mais il y allait tout droit. Il était bien Français. Un solide gaillard, d'une quarantaine d'années, grosse figure colorée, la tête ronde, le poil roux, une barbe de fleuve, le cou et la voix de taureau. Excellent ouvrier, comme Joussier, mais aimant rire et boire. Le malingre Joussier regardait cette santé indiscrète, avec des

yeux d'envie; et bien qu'ils fussent amis, une hostilité intime couvait entre eux.

La patronne de la crèmerie, Aurélie, bonne femme de quarante-cinq ans, qui avait dû être belle, qui l'était encore, malgré l'usure, s'asseyait auprès d'eux, un ouvrage à la main, les écoutait causer, avec un sourire cordial, remuant les lèvres tandis qu'ils parlaient; elle glissait à l'occasion son mot dans l'entretien, et scandait la mesure de ses paroles avec sa tête, en travaillant. Elle avait une fille mariée, et deux enfants de sept à dix ans — fillette et garçon — qui faisaient leurs devoirs d'école sur le coin d'une table poissée, en tirant la langue et attrapant au passage des bribes de conversations qui n'étaient pas faites pour eux.

Olivier essaya d'accompagner deux ou trois fois Christophe. Mais il ne se sentait pas à l'aise parmi ces gens. Quand ces ouvriers n'étaient pas tenus par une heure stricte d'atelier, par un appel d'usine au sifflet tenace, on ne pouvait s'imaginer combien ils avaient de temps à perdre, soit après le travail, soit entre deux travaux, soit flânerie, soit chômage. Christophe, qui se trouvait dans une de ces périodes de liberté désœuvrée, où l'esprit a terminé une œuvre et attend que s'en forme une nouvelle, n'était pas plus pressé qu'eux, et restait volontiers, les coudes sur la table, à fumer, boire et causer. Mais Olivier était choqué dans ses instincts bourgeois, dans ses habitudes traditionnelles de discipline d'esprit, de régularité de travail, de temps scrupuleusement économisé; et il n'aimait pas à perdre ainsi tant d'heures. Au reste, il ne savait ni causer, ni boire. Enfin, la gêne physique, l'antipathie secrète qui sépare les corps des races d'hommes diffé-

rentes, l'hostilité de leurs sens qui s'oppose à la communion des âmes, la chair qui se révolte contre le cœur. Quand Olivier était seul avec Christophe, il lui parlait, tout ému, du devoir de fraterniser avec le peuple; mais quand il se trouvait en présence du peuple, il était incapable d'en rien faire, malgré sa bonne volonté. Au lieu que Christophe, qui se moquait de ses idées, était, sans effort, le frère du premier ouvrier rencontré dans la rue. Olivier avait un vrai chagrin de se sentir éloigné de ces hommes. Il tâchait d'être comme eux, de penser comme eux, de parler comme eux. Il ne le pouvait pas. Sa voix était sourde, voilée, ne sonnait pas comme la leur. Lorsqu'il essayait de prendre certaines de leurs expressions, les mots lui restaient dans le gosier ou détonnaient étrangement. Il s'observait, il se gênait, il les gênait. Et il le savait bien. Il savait qu'il était pour eux un étranger et un suspect, qu'aucun n'avait de sympathie pour lui, et que lorsqu'il s'en allait, tout le monde faisait : « Ouf! » Il surprenait, au passage, des regards durs et glacés, de ces regards ennemis que jettent sur le bourgeois les ouvriers aigris par la misère. Christophe en avait peut-être sa part; mais il n'en voyait rien.

De toute la compagnie, les seuls qui fussent disposés à se lier avec Olivier étaient les enfants d'Aurélie. Ceux-là avaient bien plutôt l'attraction que la défiance du bourgeois : le petit garçon était fasciné par la pensée bourgeoise; il était assez intelligent pour l'aimer, pas assez pour la comprendre; la fillette, fort jolie, qu'Olivier avait conduite une fois chez madame Arnaud, était hypnotisée par le luxe; elle éprouvait un ravissement muet à s'asseoir dans de beaux fauteuils, à toucher de belles robes, à être avec de belles madames;

elle avait un instinct de petite grue, qui aspire à s'évader du peuple vers le paradis de la richesse et du confort bourgeois. Olivier ne se sentait nullement le goût de cultiver de telles dispositions; et ce naïf hommage rendu à sa classe ne le consolait pas de la sourde antipathie de ses autres compagnons. Il souffrait de leur malveillance. Il avait un désir si ardent de les comprendre! Et en vérité, il les comprenait, trop bien peut-être, il les observait trop, et ils en étaient irrités. Il n'y apportait pas de curiosité indiscrète, mais son habitude d'analyse des âmes et son besoin d'aimer.

Il ne tarda pas à voir le drame secret de la vie de Joussier : le mal qui le minait, et le jeu cruel de sa maîtresse. Elle l'aimait, elle était fière de lui; mais elle était trop vivante; il savait qu'elle lui échappait, qu'elle lui échapperait; et il était brûlé de jalousie. Elle s'en faisait un amusement; elle agaçait les hommes, elle les enveloppait de ses œillades, de son atmosphère luxurieuse : c'était une enragée frôleuse. Peut-être le trompait-elle avec Graillot. Peut-être se plaisait-elle à le laisser croire. En tout cas, si ce n'était pour aujourd'hui, ce serait pour demain. Joussier n'osait lui interdire d'aimer qui lui plaisait : ne professait-il pas, pour la femme comme pour l'homme, le droit d'être libre? Elle le lui rappela, avec une insolence narquoise, un jour qu'il l'injuriait. Une lutte torturante se livrait en lui entre ses libres théories et ses instincts violents. Par le cœur, il était encore un homme d'autrefois, despotique et jaloux; par la raison, un homme de l'avenir, un homme d'utopie. Elle, elle était la femme d'hier et de demain, de toujours. — Et Olivier, qui assistait à ce duel caché, dont il connaissait la férocité par sa propre expérience, était

plein de pitié pour Joussier, en voyant sa faiblesse. Mais Joussier devinait qu'Olivier lisait en lui ; et il était loin de lui en savoir gré.

Une autre suivait aussi ce jeu de l'amour et de la haine, d'un regard indulgent. C'était la patronne, Aurélie. Elle voyait tout sans en avoir l'air. Elle connaissait la vie. Cette brave femme, saine, tranquille, rangée, avait mené une jeunesse assez libre. Elle avait été fleuriste ; elle avait eu un amant bourgeois ; elle en avait eu d'autres. Puis, elle s'était mariée avec un ouvrier. Elle était devenue une bonne mère de famille. Mais elle comprenait tout, toutes les sottises du cœur, aussi bien la jalousie de Joussier que cette « jeunesse » qui voulait s'amuser. En quelques mots affectueux, elle tâchait de les mettre d'accord, de faire comprendre à chacun qu'il fallait être conciliant, qu'il ne valait pas la peine de se faire du mauvais sang pour si peu. Elle ne s'étonnait pas que tout ce qu'elle disait ne servît à rien...

— « C'était ainsi. Il faut toujours qu'on se tourmente... »

Elle avait la belle insouciance populaire, sur qui les malheurs ont l'air de glisser. Elle en avait eu sa part. Trois mois avant, elle avait perdu un garçon de quinze ans, qu'elle aimait bien ; ç'avait été un gros chagrin. A présent, elle était de nouveau active et riante. Elle disait :

— « Si on se laissait aller à y penser, on ne pourrait pas vivre. »

Et elle n'y pensait plus. Ce n'était pas égoïsme. Elle ne pouvait pas faire autrement ; sa vitalité était trop forte ; le présent l'absorbait : impossible de s'attarder

au passé. Elle s'accommodait de ce qui était, elle s'accommoderait de ce qui serait. Si la révolution venait et mettait à l'endroit ce qui était à l'envers et à l'envers ce qui était à l'endroit, elle saurait toujours se trouver sur ses pieds, elle ferait ce qu'il y aurait à faire, elle serait à sa place partout où elle serait placée. Au fond, elle n'avait dans la révolution qu'une croyance modérée. De foi, elle n'avait guère en quoi que ce fût. Inutile de dire qu'elle se faisait tirer les cartes, dans ses moments de perplexité, et qu'elle ne manquait jamais de faire le signe de croix au passage d'un mort. Fort libre et tolérante, elle avait le scepticisme du peuple de Paris, ce scepticisme sain, qui doute comme on respire, — allègrement. Pour être la femme d'un révolutionnaire, elle n'en témoignait pas moins d'une maternelle ironie pour les idées de son homme et de son parti, comme des autres partis, comme pour les bêtises de la jeunesse, et de l'âge mûr. Elle ne s'émouvait pas de grand chose. Mais elle avait de l'intérêt pour tout. Et elle était prête à la bonne comme à la mauvaise fortune. En somme, elle était optimiste...

— « Il ne faut pas se faire de bile. Tout s'arrangera toujours, pourvu qu'on se porte bien... »

Celle-là devait s'entendre avec Christophe. Ils n'avaient pas eu besoin de beaucoup de paroles pour voir qu'ils étaient de la même famille. De temps en temps, ils échangeaient un sourire de bonne humeur, tandis que les autres discouraient et criaient. Mais plus souvent, elle riait toute seule, en regardant Christophe qui se laissait à son tour entraîner dans ces discussions, où il apportait aussitôt plus de passion que tous les autres.

Christophe ne remarquait pas l'isolement et la gêne d'Olivier. Il ne cherchait pas à lire ce qui se passait au fond des gens. Mais il buvait et mangeait avec eux, il riait et il se fâchait. Ils ne se défiaient pas de lui, quoiqu'ils disputassent rudement ensemble. Il ne leur mâchait pas les mots. Dans le fond, il eût été bien embarrassé pour dire s'il était avec eux ou contre eux. Il ne se le demandait pas. Sans doute, si on l'eût forcé de choisir, il eût été syndicaliste contre le socialisme et toutes les doctrines d'État, — cette entité monstrueuse, qui fabrique des fonctionnaires, des hommes-machines. Sa raison approuvait le puissant effort des groupements corporatifs, dont la hache à double tranchant frappe à la fois l'abstraction morte de l'État socialiste et l'individualisme infécond, cet émiettement d'énergies, cette dispersion de la force collective en faiblesses individuelles, — la grande misère moderne, dont la Révolution française est en partie responsable.

Mais la nature est plus forte que la raison. Lorsque Christophe se trouvait en contact avec les syndicats, avec ces coalitions redoutables des faibles, son vigoureux individualisme se cabrait. Il ne pouvait s'empêcher de mépriser ces hommes qui avaient besoin de se ligoter ensemble pour marcher au combat; et s'il admettait qu'ils se soumissent à cette loi, il déclarait qu'elle n'était pas pour lui. Ajoutez que si les faibles opprimés sont sympathiques, ils cessent de l'être, quand

ils deviennent oppresseurs. Christophe, qui criait naguère aux braves gens isolés : « Unissez-vous ! » eut une sensation désagréable, lorsqu'il se vit pour la première fois au milieu de ces unions de braves gens, mêlés à d'autres qui étaient moins braves, tous remplis de leurs droits, de leur force, et prêts à en abuser. Les meilleurs, ceux que Christophe aimait, les amis qu'il avait rencontrés *dans la Maison,* à tous les étages, ne profitaient nullement de ces associations de bataille. Ils étaient trop délicats de cœur et trop timides pour n'en pas être effarouchés; ils étaient destinés à être, des premiers, écrasés par elles. Ils se trouvaient, vis-à-vis du mouvement ouvrier, dans la situation d'Olivier et des plus généreux parmi les jeunes bourgeois. Leur sympathie allait aux travailleurs qui s'organisent. Mais ils avaient été élevés dans le culte de la liberté : or, c'était ce dont les révolutionnaires se souciaient le moins. Qui, d'ailleurs, aujourd'hui se soucie de la liberté? Une élite sans action sur le monde. La liberté traverse des jours sombres. Les papes de Rome proscrivent la lumière de la raison. Les papes de Paris éteignent les lumières du ciel. Et M. Pataud, celles des rues. Partout, l'impérialisme triomphe : impérialisme théocratique de l'Église romaine, impérialisme militaire des monarchies mercantiles et mystiques, impérialisme bureaucratique des républiques francs-maçonnes et cupides, impérialisme dictatorial des comités révolutionnaires. Pauvre liberté, tu n'es pas de ce monde... Les abus de pouvoir, que les révolutionnaires prêchaient et pratiquaient, révoltaient Christophe et Olivier. Ils avaient peu d'estime pour les ouvriers jaunes qui refusent de souffrir pour la cause commune. Mais ils trouvaient abominable qu'on

prétendît les y contraindre par la force. — Cependant, il faut prendre parti. Dans la réalité, le choix n'est pas aujourd'hui entre un impérialisme et la liberté, mais entre un impérialisme et un impérialisme. Olivier disait :

— Ni l'un ni l'autre. Je suis pour les opprimés.

Christophe ne haïssait pas moins la tyrannie des oppresseurs ; mais il était entraîné dans le sillage de la force, à la suite de l'armée des travailleurs révoltés.

Il ne s'en doutait guère. Il déclarait à ses compagnons de table qu'il n'était pas avec eux : il n'avait pas à prendre parti dans la bataille.

— Tant qu'il ne s'agira pour vous, disait-il, que d'intérêts matériels, vous ne m'intéressez pas. Le jour où vous marcherez pour une foi, alors je serai des vôtres. Autrement, qu'ai-je à faire entre deux ventres ? Je suis artiste, j'ai le devoir de défendre l'art, je ne dois pas l'enrôler au service d'un parti. Je sais que, dans ces derniers temps, des écrivains ambitieux, poussés par un désir de popularité malsaine, ont donné ce mauvais exemple. Il ne me semble pas qu'ils aient beaucoup servi la cause qu'ils défendaient ainsi ; mais ils ont trahi l'art. Sauver la lumière de l'intelligence : c'est notre rôle, à nous. Nous ne devons pas la troubler dans vos luttes aveugles. Qui tiendra la lumière, si nous la laissons tomber ? Vous serez bien aises, après la bataille, de la retrouver intacte. Il faut qu'il y ait toujours des travailleurs occupés à entretenir le feu de la machine, tandis qu'on se bat sur le pont du navire. Tout comprendre, ne rien haïr. L'artiste est la boussole qui, pendant la tempête, marque toujours le Nord.

Ils le traitaient de phraseur, ils disaient qu'en fait de

boussole, il avait perdu la sienne ; et ils se donnaient le luxe de le mépriser amicalement. Pour eux, un artiste était un malin qui s'arrangeait de façon à travailler le moins et le plus agréablement possible. Il répondait qu'il travaillait autant qu'eux, qu'il travaillait plus qu'eux, et qu'il avait moins peur du travail. Rien ne le dégoûtait autant que le sabotage, le gâchage du travail, la fainéantise érigée en principe.

— Tous ces pauvres gens, disait-il, qui craignent pour leur précieuse peau !... Bon Dieu ! Moi, depuis l'âge de dix ans, je travaille sans répit. Vous, vous n'aimez pas le travail, vous êtes, au fond, des bourgeois... Si seulement vous étiez capables de détruire le vieux monde ! Mais vous ne le pouvez pas. Vous ne le voulez même pas. Non, vous ne le voulez pas. Vous avez beau hurler, menacer, faire celui qui va tout exterminer. Vous n'avez qu'une pensée : mettre la main dessus, vous coucher dans le lit tout chaud de la bourgeoisie. En dehors de quelques centaines de pauvres bougres de terrassiers qui sont toujours prêts à se faire crever la peau, ou à crever la peau des autres, sans savoir pourquoi, — pour le plaisir, — pour la peine, la peine séculaire dont ils éclatent, tous les autres ne pensent qu'à foutre le camp, à filer dans les rangs des bourgeois, à la première occasion. Ils se font socialistes, journalistes, conférenciers, hommes de lettres, députés, ministres... Bah ! bah ! ne criez pas contre celui-là ! Vous ne valez pas mieux. C'est un traître, dites-vous ?... Bon. A qui le tour ? Vous y passerez tous. Il n'y a pas un de vous qui résiste à l'appât. Comment le pourriez-vous ? Il n'y a pas un de vous qui croie à l'âme immortelle. Vous êtes des ven-

tres, je vous dis. Des ventres vides qui ne pensent qu'à se remplir.

Là-dessus, ils se fâchaient et ils parlaient tous à la fois. Et tout en se disputant, il arrivait que Christophe, emporté par sa passion, fût plus révolutionnaire que les autres. Il avait beau s'en défendre : son orgueil intellectuel, sa conception complaisante d'un monde purement esthétique, fait pour la joie de l'esprit, rentraient sous terre, à la vue d'une injustice. Esthétique, un monde où huit hommes sur dix vivent dans le dénuement ou dans la gêne, dans la misère physique ou morale? Allons donc! Il faut être un impudent privilégié, pour oser le prétendre. Un artiste comme Christophe, en son for intérieur, ne pouvait pas ne pas être du parti des travailleurs. Qui a, plus que le travailleur de l'esprit, à souffrir de l'immoralité des conditions sociales, de l'inégalité scandaleuse de fortune répartie entre les hommes? L'artiste meurt de faim ou devient millionnaire, sans autre raison que les caprices de la mode et de ceux qui spéculent sur elle. Une société qui laisse périr son élite, ou qui la rémunère d'une façon extravagante, est une société monstrueuse; elle a besoin d'un coup de balai. Chaque homme, qu'il travaille ou non, a droit à un minimum de vie. Chaque travail, qu'il soit bon ou médiocre, doit être rémunéré, non au prix de sa valeur réelle — (qui en est le juge infaillible?) — mais des besoins légitimes et normaux du travailleur. A l'artiste, au savant, à l'inventeur qui l'honore, la société peut et doit assurer une pension suffisante pour lui garantir le temps et les moyens de l'honorer davantage. Rien de plus. La *Joconde* ne vaut pas un million. Il n'y a aucun rapport entre une somme

d'argent et une œuvre d'art ; l'œuvre n'est pas au-dessus, ni au-dessous ; elle est en dehors. Il ne s'agit pas de la payer ; il s'agit que l'artiste vive. Donnez-lui de quoi manger et travailler en paix. Il est absurde et déplaisant de vouloir faire de lui un millionnaire : c'est vouloir faire de lui un voleur du bien d'autrui. Il faut le dire crûment : tout homme qui possède plus qu'il n'est nécessaire à sa vie, à la vie des siens, et au développement normal de son intelligence, est un voleur. Ce qu'il a en trop, d'autres l'ont en moins. Combien de fois n'avons-nous pas souri tristement, en entendant parler de la richesse inépuisable de la France, de l'abondance des fortunes, nous, travailleurs, ouvriers, intellectuels, hommes et femmes qui, depuis que nous sommes nés, nous épuisons à la tâche pour gagner de quoi ne pas mourir de faim, souvent pour ne pas le gagner, pour voir les meilleurs d'entre nous succomber à la peine, — nous qui sommes l'élite morale et intellectuelle de la nation ! Vous qui avez plus que votre part légitime des richesses du monde, vous êtes riches de nos souffrances et de notre pauvreté. Cela ne vous trouble point, vous ne manquez pas de sophismes qui vous rassurent : droits sacrés de la propriété, lutte loyale pour la vie, intérêts suprêmes de l'État-Moloch et du Progrès, ce monstre fabuleux, ce mieux problématique auquel on sacrifie le bien, — le bien des autres. — Il n'en reste pas moins ceci, que tous vos sophismes ne réussiront jamais à nier : « Vous avez trop pour vivre. Nous n'avons pas assez. Et nous valons autant que vous. Et tels de nous valent mieux que vous tous réunis. »

Ainsi, la griserie des passions qui l'entouraient se

communiquait à Christophe. Ensuite, il s'étonnait de ces accès d'éloquence. Mais il n'y attachait pas d'importance. Il s'amusait de cette excitation légère, qu'il attribuait à la bouteille. Il regrettait seulement que la bouteille ne fût pas meilleure; et il vantait ses vins du Rhin. Il continuait de se croire détaché des idées révolutionnaires. Mais il se produisait ce phénomène singulier que Christophe apportait à les discuter, voire à les soutenir, une passion croissante, tandis que celle de ses compagnons semblait, par comparaison, décroître.

Par le fait, ils avaient moins d'illusions que lui. Même les meneurs les plus violents, ceux qui étaient le plus redoutés par la bourgeoisie, étaient incertains au fond et diablement bourgeois. Coquard, avec son rire d'étalon qui hennit, faisait la grosse voix et des gestes terribles; mais il ne croyait qu'à demi à ce dont il parlait : plaisir de parler, de commander, d'agir; il était un hâbleur de la violence. Il perçait à jour la lâcheté bourgeoise, et il jouait à la terroriser, en se montrant plus fort qu'il n'était; il ne faisait pas de difficultés pour en convenir avec Christophe, en riant. Graillot critiquait tout, tout ce qu'on voulait faire : il faisait tout avorter. Joussier affirmait toujours; il ne voulait jamais avoir tort. Il voyait très bien par où son argumentation péchait; et il ne s'en obstinait que davantage; il eût sacrifié la victoire de sa cause à l'orgueil de ses principes. Mais il passait d'accès de foi têtue à des accès de pessimisme ironique où il jugeait cruellement le mensonge des idéologies et l'inutilité de tous les efforts.

La plupart des ouvriers étaient de même. Ils passaient, en un moment, de la soûlerie des paroles au

découragement. Ils avaient des illusions immenses; mais elles ne reposaient sur rien; ils ne les avaient pas conquises péniblement et fabriquées d'eux-mêmes; ils les avaient reçues toutes faites, par cette loi du moindre effort, qui les menait dans leurs distractions à l'assommoir et au beuglant. Paresse de penser incurable, qui n'avait que trop d'excuses : c'est la bête écrasée de fatigue, qui ne demande qu'à se coucher et ruminer en paix sa pâture et ses rêves. Mais ces rêves cuvés, il n'en restait plus rien qu'une lassitude plus grande et la gueule de bois. Sans cesse, ils s'enflammaient pour un chef; et peu de temps après, le soupçonnaient et le rejetaient. Le plus triste était qu'ils n'avaient point tort : les chefs étaient attirés, l'un après l'autre, par l'appât de la richesse, du succès, de la vanité; pour un Joussier, que préservait de la tentation la phtisie qui le minait, la mort à brève échéance, combien d'autres trahissaient, ou se lassaient! Ils étaient victimes de la plaie qui rongeait les hommes politiques de ce temps, et dans tous les partis : la démoralisation par la femme ou par l'argent, par la femme et par l'argent — (les deux fléaux n'en font qu'un). — On voyait, dans le gouvernement comme dans l'opposition, des talents de premier ordre, des hommes qui avaient en eux l'étoffe de grands hommes d'État — (au temps de Richelieu, ils l'eussent été peut-être); — mais ils étaient sans foi, sans caractère; le besoin, l'habitude, la lassitude de la jouissance les avaient énervés; elle leur faisait commettre, au milieu de vastes projets, des actes incohérents, ou brusquement tout jeter là, les affaires en cours, leur patrie ou leur cause, pour se reposer et jouir. Ils étaient assez braves pour se faire tuer dans

une bataille; mais bien peu de ces chefs eussent été capables de mourir à la tâche, à leur poste, immobiles, le poing au gouvernail et les yeux immuablement fixés sur le but invisible.

La conscience de cette faiblesse foncière coupait les jarrets à la révolution. Ces ouvriers passaient une partie de leur temps à s'accuser mutuellement. Leurs grèves échouaient toujours, par suite des dissentiments perpétuels entre les chefs ou entre les corps de métier, entre les réformistes et les révolutionnaires, — de la timidité profonde sous les fanfaronnades menaçantes, — de l'hérédité moutonnière qui, à la première sommation légale, faisait rentrer sous le joug ces révoltés, — du lâche égoïsme et de la bassesse de ceux qui profitaient de la révolte des autres pour se pousser auprès des maîtres, pour faire valoir et payer cher leur fidélité intéressée. Sans parler du désordre naturel aux foules, de l'anarchie populaire. Ils voulaient bien faire des grèves corporatives qui eussent tous les caractères révolutionnaires; mais ils ne voulaient pas qu'on les traitât en révolutionnaires. Ils n'avaient aucun goût pour les baïonnettes. Ils s'imaginaient qu'on pouvait faire l'omelette sans casser d'œufs. En tout cas, ils aimaient mieux que les œufs fussent cassés par d'autres.

Olivier regardait, observait, et il ne s'étonnait plus. Tout de suite, il avait reconnu combien ces hommes étaient inférieurs à l'œuvre qu'ils prétendaient réaliser; mais il avait aussi reconnu la force fatale qui les entraînait; et il s'apercevait que Christophe, à son insu, suivait le fil de l'eau. Pour lui, qui n'eût demandé qu'à se laisser emporter, le courant ne voulait pas de lui. Il restait au rivage et regardait l'eau passer.

C'était un fort courant : il soulevait une masse énorme de passions, d'intérêts et de foi, qui se poussaient, se heurtaient, se fondaient, avec des bouillonnements d'écume et des remous contradictoires. Les chefs étaient en tête, les moins libres de tous, car ils étaient poussés, et peut-être de tous, ceux qui croyaient le moins : ils avaient cru jadis, ils étaient, comme ces prêtres qu'ils avaient tant raillés, enfermés dans leurs vœux, dans la foi qu'ils avaient eue et qu'ils étaient forcés de professer jusqu'à la fin. Derrière eux, le gros du troupeau était brutal, incertain, et de vue courte. Le plus grand nombre croyaient, par hasard, parce que le courant allait maintenant à ces utopies; ils n'y croiraient plus, ce soir, parce que le courant aurait changé. Beaucoup croyaient par besoin d'action, par désir d'aventures, par bêtise romanesque. D'autres, par logique raisonneuse, dénuée de sens commun. Quelques-uns par bonté. Les plus avisés ne se servaient des idées que comme d'armes pour la bataille; leurs visées étaient immédiates; ils luttaient pour un salaire précis, pour un nombre d'heures de travail. Les pires couvaient l'espoir secret de revanches grossières de leur vie misérable.

Mais le courant qui les portait était plus sage qu'eux, et il savait où il allait. Qu'importait qu'il dût momentanément se briser contre la digue du vieux monde! Olivier prévoyait qu'une révolution sociale serait aujourd'hui écrasée. Mais il savait aussi qu'elle n'atteindrait pas moins ses fins par la défaite que par la victoire : car les oppresseurs ne font droit aux demandes des opprimés que lorsque ces opprimés leur inspirent la peur. Ainsi, la violence des révolutionnaires ne servait pas moins à leur cause que la justice de cette

cause. L'une et l'autre faisaient partie du plan de la force aveugle et sûre qui mène le troupeau humain...

« Car considérez ce que vous êtes, vous que le Maître a appelés. Selon la chair, il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages, ni beaucoup de forts, ni beaucoup de nobles. Mais Il a choisi les choses folles de ce monde pour confondre les sages ; et Il a choisi les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes ; et Il a choisi les choses viles de ce monde et les choses méprisées et celles qui ne sont point, pour abolir celles qui sont... »

Cependant, quel que fût le Maître qui gouvernait les choses, — (Raison, ou Déraison), — et bien qu'Olivier admît volontiers que l'organisation sociale préparée par le syndicalisme constituât pour l'avenir un progrès relatif, il ne pensait pas que cela valût la peine, pour Christophe et pour lui, d'absorber toute leur force d'illusion et de sacrifice en ce combat terre à terre, qui n'ouvrirait pas de mondes nouveaux. Son espoir mystique de la révolution était déçu. Le peuple ne lui semblait pas meilleur, et guère plus sincère que les autres classes ; surtout, il n'était pas assez différent. Au milieu du torrent des intérêts et des passions boueuses, le regard et le cœur d'Olivier étaient attirés par les îlots d'indépendants, les petits groupes de vrais croyants, qui émergeaient çà et là, comme des fleurs sur l'eau. L'élite a beau faire et vouloir se mêler à la foule : elle va toujours à l'élite, — l'élite de toutes les classes et de tous les partis, — ceux qui portent le feu. Et le devoir sacré, c'est de veiller à ce que le feu ne s'éteigne pas dans leurs mains.

Olivier avait déjà fait son choix.

A quelques maisons de la sienne, était une échoppe de savetier, un peu en contrebas de la rue, — quelques planches clouées ensemble, avec des vitres sales et des carreaux de papier. On y descendait par trois marches; et il fallait courber le dos pour s'y tenir debout. Il y avait juste la place pour un rayon de savates et deux escabeaux. Tout le jour, on entendait, selon la tradition du savetier classique, le maître de céans chanter. Il sifflait, tapait des semelles, braillait d'une voix enrouée des gaudrioles et des chansons révolutionnaires, ou interpellait à travers son bocal les voisines qui passaient. Une pie à l'aile cassée, qui se promenait sur le trottoir en sautillant, venait d'une loge de concierge lui rendre visite. Elle se posait sur la première marche, à l'entrée de l'échoppe, et regardait le savetier. Il s'interrompait un moment pour lui dire des grivoiseries, d'un ton flûté, ou il s'évertuait à lui siffler l'*Internationale*. Elle restait le bec levé, écoutant gravement; de temps en temps, elle faisait un plongeon, piquant son bec comme pour saluer, et elle battait gauchement des ailes, pour retrouver son équilibre; puis, elle virait soudain, plantant là son interlocuteur au milieu d'une phrase, et d'une aile et d'un aileron s'envolait en cahotant sur le dossier d'un banc, d'où elle narguait les chiens du quartier. Alors le gniaf se remettait à battre ses empeignes; et la

fuite de son auditrice ne l'empêchait pas de continuer jusqu'au bout le discours interrompu.

Il avait cinquante-six ans, l'air jovial et bourru, de petits yeux rieurs sous d'énormes sourcils, un crâne chauve au sommet qui s'élevait comme un œuf au dessus d'un nid de cheveux, des oreilles poilues, une gueule noire et brèche-dents qui s'ouvrait comme un puits, dans des accès de rire, une barbe hirsute et malpropre, où il fourrageait à pleines mains, de ses pinces volumineuses et noires de cirage. Il était connu dans le quartier sous le nom de père Feuillet, dit Feuillette, dit papa La Feuillette — on disait La Fayette, pour le faire enrager : car le vieux, en politique, arborait des opinions écarlates; tout jeune il avait été mêlé à la Commune, condamné à mort, finalement déporté; il était fier de ses souvenirs et associait dans ses rancunes Badinguet, Galliffet et Foutriquet. Il était assidu aux meetings révolutionnaires, et enthousiaste de Coquard, pour l'idéal vengeur que celui-ci prophétisait avec une si belle barbe et une voix de tonnerre. Il ne manquait pas un de ses discours, il buvait ses paroles, riait de ses plaisanteries à mâchoire déployée, écumait de ses invectives, jubilait des combats et du paradis promis. Le lendemain, à l'échoppe, il relisait dans son journal le résumé des discours; il les relisait tout haut, pour lui et pour son apprenti; afin de mieux les savourer, il se les faisait lire et calottait l'apprenti, quand il sautait une ligne. Aussi, n'était-il pas toujours exact à livrer l'ouvrage, aux dates promises; en revanche, c'était de l'ouvrage solide : il usait les pieds, mais il était inusable.

Le vieux avait avec lui un petit-fils de treize ans, bossu, malingre et rachitique, qui lui faisait ses courses, et lui servait d'apprenti. La mère, à dix-sept ans, avait fui sa famille pour filer avec un mauvais ouvrier, devenu apache, qui n'avait pas tardé à être pris, condamné, et qui disparut. Restée seule avec l'enfant, rejetée par les siens, elle éleva le petit Emmanuel. Elle avait reporté sur lui l'amour et la haine qu'elle avait pour son amant. C'était une femme d'un caractère violent et jaloux, à un degré maladif. Elle aimait son enfant avec emportement, le malmenait brutalement, puis, quand il était malade, elle était folle de désespoir. Dans ses jours de mauvaise humeur, elle le couchait sans dîner, sans un morceau de pain. Quand elle le traînait par la main dans les rues, s'il était fatigué, s'il ne voulait plus avancer et se laissait choir par terre, elle le relevait d'un coup de pied. Elle avait un langage incohérent, et passait des larmes à une excitation de gaieté hystérique. Elle était morte. Le grand-père avait recueilli le petit, alors âgé de six ans. Il l'aimait bien ; mais il avait sa manière de le lui témoigner : elle consistait à rudoyer l'enfant, à le nommer d'injures variées, à lui allonger les oreilles, à le claquer du matin au soir, afin de lui apprendre son métier; et il lui inculquait en même temps son catéchisme social et anticlérical. Emmanuel savait que le grand-père n'était pas méchant; mais il était toujours prêt à lever le coude pour parer les gifles : le vieux lui faisait peur, surtout les soirs de ribote. Car le père La Feuillette n'avait pas volé son surnom : il se pochardait deux ou trois fois par mois; alors, il parlait à tort et à travers, il riait, il faisait le

faraud; et cela finissait par quelques bourrades au petit. Plus de bruit que de mal. Mais l'enfant était craintif; son état souffreteux le rendait plus sensible qu'un autre; il avait une intelligence précoce, et il tenait de sa mère un cœur farouche et déréglé. Il était bouleversé par les brutalités du grand-père, comme par ses déclamations révolutionnaires — (les deux allaient ensemble : c'était surtout quand le vieux était ivre qu'il vaticinait). — Tout résonnait en lui des impressions du dehors, comme l'échoppe qui tremblait au passage des lourds omnibus. Dans son imagination affolée se mêlaient, en des vibrations de clocher, ses sensations journalières, ses grandes douleurs d'enfant, les lamentables souvenirs d'une expérience prématurée, les récits de la Commune, des bribes de cours du soir, de feuilletons de journaux, de discours de meetings, et les instincts sexuels, troubles et torrentueux, qui lui venaient de sa race. Le tout formait ensemble un monde de rêve, monstrueux, frémissant, d'où se détachaient de la nuit opaque et du chaos marécageux des jets éblouissants d'espoir.

Le savetier traînait parfois son apprenti au cabaret, chez Aurélie. Ce fut là qu'Olivier remarqua le petit bossu, qui avait une voix d'hirondelle. Parmi ces ouvriers avec qui il ne causait guère, il avait eu tout le temps d'étudier la figure maladive de l'enfant, au front proéminent, son air sauvage et humilié; il avait assisté aux grossièretés joviales qu'on lui disait, et dont les traits du petit se crispaient en silence. Il avait vu, à certaines déclamations révolutionnaires, ses yeux de velours marron rayonner de l'extase chimérique du bonheur futur, — ce bonheur qui, même s'il devait se réaliser

jamais, ne changerait pas grand chose à sa chétive destinée. A ces instants, son regard illuminait son visage ingrat, le faisait oublier. La belle Berthe elle-même en fut frappée; un jour, elle le lui dit, et, sans crier gare, le baisa sur la bouche. L'enfant sursauta; il pâlit, de saisissement, et se rejeta en arrière avec dégoût. La fille n'eut pas le temps de le remarquer : elle était déjà occupée à se quereller avec Joussier. Seul, Olivier s'aperçut du trouble du petit : il suivait des yeux l'enfant, qui s'était reculé dans l'ombre, les mains tremblantes, le front baissé, regardant en dessous, jetant de côté sur la fille des coups d'œil ardents et irrités. Il se rapprocha de lui; il lui parla doucement, poliment, l'apprivoisa... Qui dira le bien que peut faire une douceur de manières à un cœur sevré d'égards? C'est comme une goutte d'eau qu'une terre aride boit avidement. Il ne fallut que quelques mots, un sourire, pour que, dans le secret de son cœur, le petit Emmanuel se donnât à Olivier et décidât qu'Olivier était à lui. Après, quand il le rencontra dans la rue et découvrit qu'ils étaient voisins, ce lui fut comme un signe mystérieux du destin qu'il ne s'était pas trompé. Il guettait le passage d'Olivier devant l'échoppe, pour lui adresser le bonjour; et s'il arrivait qu'Olivier, distrait, ne regardât pas de son côté, Emmanuel en était froissé.

Il eut un grand bonheur, lorsqu'Olivier, un jour, entra chez le père Feuillette, pour une commande. L'ouvrage terminé, Emmanuel alla le porter chez Olivier; il avait guetté son retour à la maison, afin d'être sûr de le trouver. Olivier, absorbé, fit peu attention à lui, paya, ne disait rien; l'enfant semblait

attendre, regardait à droite et à gauche, il s'en allait à regret. Olivier, avec sa bonté, devina ce qui se passait en lui; il sourit, et essaya de lier conversation, malgré la gêne qu'il avait toujours à causer avec quelqu'un du peuple. Cette fois, il sut trouver les mots tout simples et tout directs. Une intuition de souffrance lui faisait voir dans l'enfant — (d'une façon trop simpliste) — un petit oiseau blessé par la vie comme lui, et qui se consolait, la tête sous son aile, tristement recroquevillé en boule sur son perchoir, en rêvant de vols fous dans la lumière. Un sentiment analogue de confiance instinctive rapprochait de lui l'enfant; il subissait l'attraction de cette âme silencieuse, qui ne criait point, qui ne disait point de paroles rudes, où l'on se sentait à l'abri des brutalités de la rue; et la chambre, peuplée de livres, ceinte de bibliothèques où dormaient les rêves des siècles, lui inspirait un respect quasi religieux. Aux questions d'Olivier, il ne cherchait pas à se dérober; il répondait volontiers, avec de brusques réveils de sauvagerie orgueilleuse; mais l'expression lui manquait. Olivier démaillotait avec patience et précaution cette âme obscure et bégayante; il arrivait à y lire peu à peu ses espoirs et sa foi ridicule, touchante, dans un renouvellement du monde. Il n'avait pas envie d'en rire, en sachant qu'elle rêvait de l'impossible et qu'elle ne changerait pas l'homme. Les chrétiens ont aussi rêvé de l'impossible; et ils n'ont pas changé l'homme. De l'époque de Périclès à celle de monsieur Fallières, où est le progrès moral? Mais toute foi est belle; et quand pâlissent les autres, il faut saluer celles qui s'allument : il n'y en aura jamais trop. Olivier regardait avec

une curiosité attendrie la lueur incertaine qui brûlait dans le cerveau de l'enfant. Quel étrange cerveau!... Olivier ne parvenait pas à suivre le mouvement de cette pensée, incapable d'un effort continu et raisonné, qui allait par saccades, et, tandis qu'on lui parlait, restait loin derrière vous, sans vous suivre, s'agrippant à une image évoquée, on ne savait comment, par un mot dit tout à l'heure, puis soudain vous rejoignait, vous dépassait d'un saut, faisant sortir d'une pensée banale, d'une prudente phrase bourgeoise, tout un monde enchanté, un *credo* héroïque et dément. Cette âme, qui somnolait, avec des réveils bondissants, avait un besoin puéril et puissant d'optimisme; à tout ce qu'on lui disait, art ou science, elle ajoutait une fin de mélodrame complaisant qui se ramenait à ses chimères et les satisfaisait.

Olivier fit, par curiosité, quelques lectures au petit, le dimanche. Il croyait l'intéresser avec des récits réalistes et familiers; il lui lut les *Souvenirs d'Enfance* de Tolstoï. Le petit n'en était pas frappé; il disait :

— Ben oui, c'est ainsi, on sait ça.

Et il ne comprenait pas qu'on se donnât tant de mal pour écrire des choses réelles.

— Un gosse, c'est un gosse, disait-il dédaigneusement.

Il n'était pas plus sensible à l'intérêt de l'histoire; et la science l'ennuyait; elle était pour lui une préface fastidieuse à un conte de fées; il retenait seulement le conte de fées : les forces invisibles, mises au service de l'homme, tels des génies terribles et terrassés. A quoi bon tant d'explications? Quand on a trouvé quelque chose, on n'a pas besoin de dire comment on

l'a trouvé, mais ce qu'on a trouvé. L'analyse artistique et scientifique est du luxe bourgeois. Ce qu'il faut aux âmes du peuple, c'est la synthèse, ce sont des idées toutes faites, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, mais tendant à l'action, des réalités grosses de vie et chargées d'électricité. De toute la littérature qu'Emmanuel pouvait connaître, ce qui le touchait le plus, c'était le pathos épique de quelques pages de Hugo et la rhétorique fuligineuse de ces orateurs révolutionnaires, qu'il ne comprenait pas bien, et qui, non plus que Hugo, ne se comprenaient pas toujours eux-mêmes. Le monde était pour lui, comme pour eux, non pas un assemblage cohérent de raisons ou de faits, mais un espace infini, noyé d'ombre et tremblant de lumière, où passaient dans la nuit de grands coups d'aile ensoleillés. Olivier essayait en vain de lui communiquer sa logique bourgeoise. L'âme rebelle et ennuyée lui échappait des mains ; et elle se complaisait dans le vague et le heurt tumultueux de ses sensations hallucinées, comme une femme amoureuse, qui se livre, les yeux fermés.

Olivier était à la fois attiré et déconcerté par ce qu'il sentait chez l'enfant de si proche de lui — solitude, faiblesse orgueilleuse, ardeur idéaliste, — et de si différent, — cette raison déséquilibrée, ces désirs aveugles et effrénés, cette sauvagerie sensuelle qui n'avait pas l'idée du bien et du mal, tels que les définit la morale bourgeoise. Il ne faisait qu'entrevoir une partie de cette sauvagerie, qui l'eût effrayé s'il l'avait connue tout entière. Jamais il ne se douta du monde de passions troubles qui grondaient dans le cœur et dans le cerveau de son petit ami. Notre atavisme bourgeois nous a trop assagis. Nous n'osons même pas regarder

en nous. Si nous disions le centième des rêves que fait un honnête homme, ou des désirs qui passent sous l'épiderme d'une femme chaste, on crierait au scandale. Paix sur les monstres ! Fermons la grille. Mais sachons qu'ils existent et que dans les âmes neuves ils sont mal enchaînés. — Le petit avait tous les désirs et les rêves érotiques que l'on s'accorde à regarder comme pervers ; ils l'étreignaient, à l'improviste, par rafales ; d'autant plus violents qu'ils étaient irrités par sa laideur qui l'isolait. Olivier n'en savait rien. Devant lui, Emmanuel avait honte. Il subissait la contagion de cette paix et de cette pureté. L'exemple d'une telle vie était un dompteur pour lui. L'enfant ressentait pour Olivier un amour violent. Et ses passions comprimées se ruaient en rêves tumultueux : bonheur humain, fraternité sociale, miracles de la science, aviation fantastique, poésie sauvage et barbare, — tout un monde héroïque, érotique, enfantin, splendide, et vulgaire, où son intelligence et sa volonté cahotaient, dans la flânerie et dans la fièvre.

Il n'avait pas beaucoup de temps pour s'y abandonner, surtout dans l'échoppe du grand-père qui ne restait pas un instant silencieux, sifflant, tapant, et parlant tout le jour. Mais il y a toujours place pour le rêve. Que de journées de songe l'on peut faire, debout, les yeux ouverts, en une seconde de vie ! — Le travail de l'ouvrier s'accommode assez bien d'une pensée intermittente. Son esprit aurait peine à suivre, sans un effort de volonté, une chaîne un peu longue de raisonnements serrés ; s'il parvient à le faire, il y manque toujours, çà et là, quelques mailles ; mais dans les intervalles des mouvements rythmés, les idées s'inter-

calent, les images surgissent; les gestes réguliers du corps les font jaillir, comme le soufflet de forge. Pensée du peuple! Gerbe de fumée et de feu, pluie d'étincelles qui s'éteignent, s'allument et s'éteignent! Mais parfois l'une d'elles, emportée par le vent, va mettre l'incendie aux forêts desséchées et aux riches meules bourgeoises...

Olivier réussit à faire entrer Emmanuel dans une imprimerie. C'était le vœu de l'enfant; et le grand-père ne s'y opposa point : il voyait volontiers son petit-fils plus instruit que lui; et il avait du respect pour l'encre d'imprimerie. Dans le nouveau métier, le travail était plus fatigant que dans l'ancien; mais parmi la foule des travailleurs, le petit se sentait plus libre de penser que dans l'échoppe, seul, à côté du grand-père.

Le meilleur moment était à l'heure du déjeûner. Loin du flot des ouvriers qui envahissait les petites tables sur le trottoir et les débits de vin du quartier, il s'échappait en clopinant vers le square voisin; et là, à cheval sur un banc, sous le dais d'un marronnier, près d'un faune de bronze qui dansait, une grappe à la main, il déballait son pain et le morceau de charcuterie enveloppé dans un papier gras; il le savourait lentement, au milieu d'un cercle de moineaux. Sur la pelouse verte, de petits jets d'eau faisaient tomber leur fine pluie en réseau grésillant. Dans un arbre ensoleillé, des pigeons bleu d'ardoise, à l'œil rond, roucoulaient. Et tout autour, c'était le ronflement perpétuel de Paris, le grondement des voitures, la mer bruissante des pas, les cris familiers de la rue, le lointain flûteau rieur d'un raccommodeur de faïences, un marteau de terrassier tintant sur les pavés, la noble musique d'une fontaine, — toute l'enveloppe

fiévreuse et dorée du rêve parisien. — Et le petit bossu, à cheval sur son banc, la bouche pleine, ne se pressant pas d'avaler, s'alanguissait dans une délicieuse torpeur, où il ne sentait plus son échine douloureuse et son âme chétive; il était tout baigné d'un bonheur imprécis et grisant :

— « ..... Tiède lumière, soleil de la justice qui luira demain pour nous, ne luis-tu pas déjà ? Tout est si bon, si beau ! On est riche, on est fort, on se porte bien, on s'aime... J'aime, j'aime tous, tous m'aiment... Ah ! qu'on est bien ! Qu'on va être bien, demain !... »

Les sirènes d'usines sifflaient ; l'enfant s'éveillait, avalait sa bouchée, buvait une longue gorgée à la Wallace voisine, et, rentré dans sa carapace bossue, il allait, de sa démarche sautillante et boiteuse, reprendre sa place à l'imprimerie, devant les casiers aux lettres magiques, qui écriraient un jour le *Mane Thecel Pharès* de la Révolution.

Le père Feuillet avait un vieil ami, Trouillot, le papetier, de l'autre côté de la rue. Une papeterie-bazar, où l'on voyait, à la devanture, des bonbons roses et verts dans des bocaux, et des poupées en carton sans bras ni jambes. D'un trottoir à l'autre, l'un sur le pas de sa porte, l'autre dans son échoppe, ils échangeaient des clignements d'yeux, des hochements de tête, et autres pantomimes variées. A certaines heures, quand le savetier était las de taper et qu'il avait, comme il disait, la crampe dans les fesses, ils se hélaient, La Feuillette de son gueuloir glapissant, Trouillot d'un mugissement indistinct, comme un veau enroué ; et ils allaient ensemble siroter un verre, au comptoir voisin. Ils ne se pressaient pas de revenir. C'étaient de sacrés bavards. Ils se connaissaient depuis près d'un demi-siècle. Le papetier avait joué, lui aussi, son petit bout de rôle dans le grand mélodrame de 1871. On ne s'en serait pas douté, à voir maintenant ce gros homme placide, une toque noire sur la tête, vêtu d'une blouse blanche, avec sa moustache grise de vieux troupier, ses yeux vagues d'un bleu pâle striés de rouge, sous lesquels les paupières faisaient des poches, ses joues flasques et luisantes, toujours en transpiration, traînant la jambe, goutteux, le souffle court, la langue lourde. Mais il n'avait rien

perdu de ses illusions d'antan. Réfugié en Suisse, pendant quelques années, il y avait rencontré des compagnons de diverses nations, et notamment des Russes, qui l'avaient initié aux beautés de l'anarchie fraternelle. Là-dessus, il n'était pas d'accord avec La Feuillette, qui était un vieux Français, partisan de la manière forte et de l'absolutisme dans la liberté. Pour le reste, aussi fermes croyants l'un que l'autre dans la révolution sociale et la Salente ouvrière de l'avenir. Chacun était épris d'un chef, en qui il incarnait l'idéal de ce qu'il aurait voulu dire, et peut-être de ce qu'il aurait voulu être. La Feuillette était pour Coquard, et Trouillot pour Joussier. Ils discutaient interminablement sur ce qui les divisait, estimant que leurs pensées communes étaient assurées ; — (peu s'en fallait, à force d'en être sûrs, qu'entre deux rasades ils ne les crussent réalisées). — Des deux, le plus raisonneur était le savetier. Il croyait, par raison ; du moins, il s'en flattait : car Dieu sait que sa raison était d'une espèce singulière, et qu'elle n'eût pu chausser d'autre pied que le sien. Cependant, moins expert en raison qu'en chaussures, il prétendait que les autres esprits se chaussassent à son pied. Le papetier, moins combatif et plus paresseux, ne se donnait pas la peine de démontrer sa foi. On ne démontre que ce dont on doute. Il ne doutait point. Son optimisme perpétuel voyait les choses comme il les désirait, et ne les voyait pas quand elles étaient autrement, ou il les oubliait aussitôt. Que ce fût par volonté, ou bien par apathie, il n'y avait aucune peine : les expériences contraires glissaient sur son cuir, sans y laisser de traces. — Tous deux étaient de vieux enfants romanesques, qui n'avaient pas le sens de la réalité, et pour qui la révo-

lution, dont le nom seul les grisait, était une belle histoire qu'on se raconte et dont on ne sait plus très bien si elle arrivera jamais, ou si elle est arrivée. Et tous deux avaient foi dans l'Humanité-Dieu, par transposition de leurs habitudes héréditaires, pliées durant des siècles devant le Fils de l'Homme. — Il va sans dire que tous deux étaient anticléricaux.

Le plaisant était que le bon papetier habitait avec une nièce fort dévote, qui faisait de lui ce qu'elle voulait. Cette petite femme très brune, grassouillette, aux yeux vifs, douée d'une volubilité de parole que relevait encore un fort accent de Marseille, était veuve d'un rédacteur au ministère du commerce. Restée seule sans fortune, avec une fillette, et recueillie par l'oncle, cette bourgeoise, qui avait des prétentions, n'était pas loin de croire qu'elle faisait une grâce à son parent le boutiquier, en vendant, à son magasin ; elle trônait, avec des airs de reine déchue, que fort heureusement pour les affaires de l'oncle et pour la clientèle tempérait son exubérance naturelle et son besoin de parler. Royaliste et cléricale, comme il convenait à une personne de sa distinction, madame Alexandrine étalait ses sentiments avec un zèle d'autant plus indiscret qu'elle avait un malin plaisir à taquiner le vieux mécréant chez qui elle s'était installée. Elle s'était constituée la maîtresse du logis, responsable de la conscience de toute la maisonnée ; si elle ne pouvait convertir l'oncle — (et elle se jurait bien de l'attraper *in extremis),* — elle s'en donnait à cœur-joie de tremper le diable dans l'eau bénite. Elle épinglait aux murs des images de Notre-Dame de Lourdes et de saint Antoine de Padoue ; elle ornait la cheminée de petits fétiches peinturlurés

sous des globes de verre; et, la saison venue, elle installait dans l'alcôve de sa fille une chapelle de mois de Marie, avec de petites bougies bleues. On ne savait ce qui l'emportait, dans sa dévotion agressive, d'une affection très réelle pour l'oncle qu'elle souhaitait de convertir, ou de la joie qu'elle avait à l'ennuyer.

Le brave homme, apathique et un peu endormi, laissait faire; il ne se risquait pas à relever les provocations batailleuses de sa terrible nièce : avec une langue si bien pendue, impossible de lutter; avant tout, il voulait la paix. Une seule fois, il se fâcha, lorsqu'un petit saint Joseph tenta subrepticement de se glisser dans sa chambre, au-dessus de son lit; là-dessus, il eut gain de cause : car il faillit en avoir une attaque, et la nièce prit peur; l'expérience ne fut pas renouvelée. Pour tout le reste, il céda, affectant de ne pas voir; cette odeur de bon Dieu lui causait bien quelque malaise; mais il ne voulait pas y penser. Au fond, il admirait sa nièce, et il éprouvait un certain plaisir à être malmené par elle. Et puis, ils s'entendaient pour choyer la fillette, la petite Reine, ou Rainette.

Elle avait douze à treize ans, et elle était toujours malade. Depuis des mois, une coxalgie la tenait étendue et captive, tout un côté du corps moulé dans une gouttière, comme une petite Daphné dans son écorce. Elle avait des yeux de biche blessée et le teint décoloré des plantes privées de soleil; une tête trop grosse, que ses cheveux blond-pâle, très fins et très tirés, faisaient paraître encore plus grosse; mais un visage mobile et délicat, un vivant petit nez, et un bon sourire enfantin. La dévotion de la mère avait pris chez l'enfant souffrante et désœuvrée un caractère exalté. Elle passait

des heures à réciter son chapelet, un petit chapelet de corail, que le pape avait bénit; et elle s'interrompait pour le baiser avec emportement. Elle ne faisait presque rien, de toute la journée; les travaux à l'aiguille la fatiguaient; madame Alexandrine ne lui en avait pas donné le goût. A peine si elle lisait quelques *Tracts* insipides, quelque fade histoire miraculeuse, dont le style incolore et plat lui semblait la poésie même, — ou les récits des crimes avec illustrations coloriées, dans les journaux du dimanche que sa stupide mère lui mettait dans les mains. A peine si elle faisait quelques mailles de crochet, en remuant les lèvres, moins attentive à son ouvrage qu'à la conversation qu'elle tenait avec quelque sainte de ses amies, ou même avec le bon Dieu. Car il ne faut pas croire qu'il soit besoin d'être une Jeanne d'Arc, pour avoir de ces visites; tous, nous en avons reçu. Seulement, à l'ordinaire, les visiteurs célestes nous laissent parler tout seuls, assis à notre foyer; et ils ne disent mot. Rainette ne songeait pas à s'en formaliser : qui ne dit mot consent. D'ailleurs, elle avait tant à leur dire, pour sa part, qu'à peine leur laissait-elle le temps de répondre : elle répondait pour eux. Elle était une bavarde silencieuse; elle tenait de sa mère la volubilité de langue; mais ce flot s'infiltrait en paroles intérieures, comme un ruisseau qui disparaît sous terre. — Naturellement, elle faisait partie de la conspiration contre l'oncle, afin de le convertir; elle se réjouissait de chaque pouce de la maison conquis sur l'esprit de ténèbres par les esprits de lumière; et plus d'une fois, il lui arriva de coudre une médaille sainte à l'intérieur d'une doublure d'habit du vieux, ou de glisser dans une de ses poches un grain de chapelet, que

l'oncle, pour faire plaisir à sa petite nièce, affectait de ne pas remarquer. — Cette mainmise des deux dévotes sur le mangeur de prêtres causait l'indignation et la joie du savetier. Il ne tarissait pas en grosses plaisanteries sur les femmes qui portent culotte; et il se gaussait de son ami, qui se laissait mettre sous la pantoufle. De vrai, il n'avait pas lieu de faire le malin : lui-même avait été affligé pendant vingt ans d'une femme acariâtre et sobre, qui le traitait de vieux pochard, et devant qui il baissait la crête. Mais il se gardait d'en faire mention. Le papetier, un peu honteux, se défendait mollement, professant d'une langue pâteuse une tolérance à la Kropotkine.

Rainette et Emmanuel étaient amis. Depuis leur petite enfance, ils se voyaient chaque jour. Pour ne pas mentir, Emmanuel osait rarement se glisser dans la maison. Madame Alexandrine le regardait d'un mauvais œil, comme petit-fils d'un mécréant et comme sale petit gniaf. Mais Rainette passait ses journées sur une chaise longue près de la fenêtre, au rez-de-chaussée. Emmanuel tambourinait aux carreaux, en passant; et, le nez écrasé contre la vitre, il grimaçait un bonjour. En été, quand la fenêtre restait ouverte, il s'arrêtait, les bras appuyés un peu haut sur la barre de la fenêtre; — (il s'imaginait que cette pose l'avantageait, que ses épaules remontées dans une attitude familière donnaient le change sur sa difformité réelle); — ils causaient. Rainette, qui n'était pas gâtée par les visites, ne songeait plus à remarquer qu'Emmanuel fût bossu. Emmanuel, qui avait peur des filles, peur et dégoût, faisait exception pour Rainette. Cette petite malade, à demi pétrifiée, était pour lui quelque

chose d'intangible, de lointain, de pas très existant. Seulement le soir du jour où la belle Berthe lui baisa la bouche, et encore le jour suivant, il s'écarta de Rainette, avec une répulsion instinctive; il longea la maison, sans s'arrêter, baissant la tête; et il rôdait à distance, craintif et méfiant, comme un chien sauvage. Puis, il revint. Elle était si peu une femme! A sa sortie de l'atelier, quand il se glissait, tâchant de se faire aussi petit que possible, au milieu des brocheuses dans leurs longues blouses de travail, telles que des chemises de nuit, — ces grandes filles, remuantes et rieuses, dont les yeux affamés vous déshabillaient en passant, — comme il détalait vers la fenêtre de Rainette! Il savait gré à son amie de ce qu'elle était une infirme : il pouvait, vis-à-vis d'elle, se donner des airs de supériorité, et même un peu de protection. Il profitait de son importance; il racontait les événements de la rue; il s'y mettait en bonne place. Parfois, quand il était en veine de galanterie, il apportait à Rainette, en hiver, des marrons grillés, en été, un bouquet de cerises. Elle, de son côté, lui donnait de ces bonbons multicolores qui remplissaient les deux bocaux, à la devanture; et ils regardaient ensemble les cartes postales illustrées. C'étaient d'heureux moments; ils oubliaient tous deux le triste corps qui tenait en cage leur âme d'enfants.

Mais il arrivait aussi qu'ils se missent à parler, comme les grands, des choses politiques et de la religion. Alors, ils devenaient aussi stupides que les grands. La bonne entente cessait. Elle, parlait de miracles, de neuvaines, ou de pieuses images bordées de dentelles en papier et de jours d'indulgences. Lui, disait

que c'était des bêtises et des mômeries, comme il avait entendu dire à son grand-père. Mais quand il voulait à son tour raconter les réunions publiques où le vieux l'avait emmené, et les discours auxquels il avait assisté, elle l'interrompait avec mépris et disait que tous ces gens-là étaient des soulards. La conversation s'aigrissait. Ils en venaient à parler de leurs parents; ils se répétaient, l'un sur le compte de la mère, l'autre sur celui du grand-père, les propos injurieux du grand-père et de la mère. Puis ils parlaient d'eux-mêmes. Ils cherchaient à se dire des choses désagréables. Ils y arrivaient sans peine. Il disait les plus grossières. Mais elle savait trouver les mots les plus méchants. Alors, il s'en allait; et quand il revenait, il racontait qu'il avait été avec d'autres filles, et qu'elles étaient jolies, et qu'ils avaient bien ri ensemble, et qu'ils devaient se retrouver le dimanche prochain. Elle, ne disait rien; elle faisait semblant de mépriser ce qu'il disait; et brusquement, elle se mettait en rage, elle lui lançait son crochet à la tête, en lui criant de partir, et qu'elle le détestait; et elle se cachait la figure dans ses mains. Il partait, pas fier de sa victoire. Il avait grande envie d'écarter les petites mains maigres, de dire que ce n'était pas vrai. Mais il se forçait, par orgueil, à ne pas revenir.

Un jour, Rainette fut vengée. — Il était avec ses camarades d'atelier. Ils ne l'aimaient guère, parce qu'il se tenait le plus possible en dehors d'eux et qu'il ne parlait pas, ou qu'il parlait trop bien, d'une façon naïvement prétentieuse, comme un livre, ou plutôt comme un article de journal — (il en était farci). — Ce jour-là, ils s'étaient mis à causer de la révolution et des temps

futurs. Il s'exaltait, et il était ridicule. Un camarade l'apostropha brutalement :

— D'abord, toi, n'en faut plus, tu es trop laid. Dans la société future, n'y aura plus de boscos. On les fout à l'eau, en naissant.

Cela le fit dégringoler, du haut de son éloquence. Il se tut, consterné. Les autres se tordaient de rire. De tout l'après-midi, il ne desserra plus les dents. Le soir, il s'en retournait chez lui ; il avait hâte d'être rentré, pour se cacher dans un coin, et pour souffrir tout seul. Olivier le rencontra ; il fut frappé de son visage terreux ; il devina sa souffrance.

— Tu as de la peine. Pourquoi ?

Emmanuel ne voulait pas parler. Olivier insista affectueusement. Le petit persistait à se taire ; mais sa mâchoire tremblait, comme s'il était près de pleurer. Olivier le prit par le bras et l'emmena chez lui. Bien qu'il éprouvât, lui aussi, pour la laideur et pour la maladie cette répulsion instinctive et cruelle qu'ont ceux qui ne sont pas nés avec des âmes de sœurs de charité, il n'en laissait rien voir.

— On t'a fait de la peine ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on a fait ?

Le petit débonda son cœur. Il dit qu'il était laid. Il dit que ses camarades avaient dit que leur révolution n'était pas pour lui.

— Elle n'est pas pour eux non plus, mon petit, ni pour nous. Ce n'est pas l'affaire d'un jour. On travaille pour ceux qui viendront après nous.

Le petit était déçu que ce fût pour si tard.

— Est-ce que cela ne te fait pas plaisir de penser

qu'on travaille pour donner du bonheur à des milliers de garçons comme toi, à des millions d'êtres ?

Emmanuel soupira, et dit :

— Ça serait pourtant bon, d'avoir un peu de bonheur, soi-même.

— Mon petit, il ne faut pas être un ingrat. Tu vis dans la plus belle ville, dans l'époque la plus riche en merveilles ; tu n'es pas bête et tu as de bons yeux. Pense à ce qu'il y a de choses à voir et à aimer autour de soi.

Il lui en montra quelques-unes.

L'enfant écoutait, hocha la tête, et dit :

— Oui, mais se dire qu'on sera toujours enfermé dans cette peau !

— Mais non, tu en sortiras.

— Et alors, ce sera fini.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Le petit fut stupéfait. Le matérialisme faisait partie du *credo* du grand-père ; il pensait qu'il n'y avait que les calotins qui crussent à une vie éternelle. Il savait que son ami ne l'était point ; et il se demanda si Olivier parlait sérieusement. Mais Olivier, le tenant par la main, lui parla longuement de sa foi idéaliste, de l'unité de la vie sans limites, qui n'a ni commencement ni fin, et dont les milliards d'êtres et les milliards d'instants ne sont que les rayons de l'unique soleil. Mais il ne le lui disait pas sous cette forme abstraite. D'instinct, en lui parlant, il s'adaptait à la pensée de l'enfant ; les antiques légendes, les imaginations matérielles et profondes des vieilles cosmogonies lui revenaient à l'esprit ; moitié riant, moitié sérieux, il parlait de la métempsycose et de la série des formes innombrables où l'âme coule et se filtre, comme une source qui passe de

bassins en bassins. Il y mêlait des ressouvenirs chrétiens et les images du soir d'été qui les baignait tous deux. Il était assis près de la fenêtre ouverte ; le petit, debout près de lui, et la main dans sa main. C'était un samedi soir. Les cloches sonnaient. Les premières hirondelles, revenues depuis peu, rasaient les murs des maisons. Le ciel lointain riait au-dessus de la ville, qui s'enveloppait d'ombre. L'enfant, retenant son souffle, écoutait le conte de fées que lui disait son grand ami. Et Olivier, à son tour, réchauffé par l'attention de son petit auditeur, se laissait prendre à ses propres récits.

Il est, dans la vie, des secondes décisives où, de même que s'allument tout d'un coup dans la nuit d'une grande ville les lumières électriques, s'allume dans l'âme obscure la flamme éternelle. Il suffit d'une étincelle qui jaillisse d'une autre âme et transmette à celle qui attend, le feu de Prométhée. Ce soir de printemps, la tranquille parole d'Olivier alluma dans l'esprit que recélait le petit corps difforme, comme une lanterne bossuée, la lumière qui ne s'éteint plus. Aux raisonnements d'Olivier il ne comprenait rien; à peine les entendait-il. Mais ces légendes, ces images, qui étaient pour Olivier de belles fables, des sortes de paraboles, en lui se faisaient chair, devenaient réalité. Le conte de fées s'animait et palpitait autour de lui. Et la vision qu'encadrait la fenêtre de la chambre, les hommes qui passaient dans la rue, les riches et les pauvres, et les hirondelles qui frôlaient les murs, et les chevaux harassés qui traînaient leur fardeau, et les pierres des maisons qui buvaient l'ombre du crépuscule, et le ciel pâlissant où mourait la lumière, — tout ce monde extérieur s'imprima brusquement en lui comme un baiser.

Ce ne fut qu'un éclair. Puis, cela s'éteignit. Il pensa à Rainette, et dit :

— Mais ceux qui vont à la messe, ceux qui croyent au bon Dieu, c'est pourtant des toqués ?

Olivier sourit :

— Ils croient, dit-il, comme nous. Nous croyons tous la même chose. Seulement, ils croient moins que nous. Ce sont des gens qui, pour voir la lumière, ont besoin de fermer leurs volets et d'allumer leur lampe. Ils mettent Dieu dans un homme. Nous avons de meilleurs yeux. Mais c'est toujours la même lumière que nous aimons.

Le petit retournait chez lui, par les rues sombres où les becs de gaz n'étaient pas encore allumés. Les paroles d'Olivier bourdonnaient dans sa tête. Il se disait qu'il est aussi cruel de se moquer des gens parce qu'ils ont de mauvais yeux que parce qu'ils sont bossus. Et il pensait à Rainette qui avait de jolis yeux ; et il pensait qu'il les avait fait pleurer. Cela lui fut insupportable. Il revint sur ses pas, il alla à la maison du papetier. La fenêtre était encore entr'ouverte ; il y coula doucement la tête et appela à voix basse :

— Rainette.

Elle ne répondit pas.

— Rainette. Je te dis pardon.

La voix de Rainette, dans l'ombre, dit :

— Méchant ! Je te déteste.

— Pardon, répéta-t-il.

Il se tut. Puis, d'un élan soudain, il dit, plus bas encore, troublé, un peu honteux :

— Rainette, tu sais, je crois aussi à des bons Dieux, comme toi.

— C'est vrai?

— C'est vrai.

Il le disait surtout, par générosité. Mais, après l'avoir dit, il y croyait un peu.

Ils restèrent sans parler. Ils ne se voyaient pas. La belle nuit dehors!... Le petit infirme murmura :

— Qu'il fera bon, quand on sera mort!

On entendait le léger souffle de Rainette. Il dit :

— Bonne nuit, petite grenouille.

La voix attendrie de Rainette dit :

— Bonne nuit.

Il partit, allégé. Il était content que Rainette lui eût pardonné. Et, tout au fond de lui-même, il ne déplaisait pas au petit souffre-douleur qu'une autre eût souffert par lui.

Olivier était rentré dans sa retraite. Christophe ne tarda pas à l'y rejoindre. Décidément, leur place n'était pas dans le mouvement syndicaliste. Olivier ne pouvait pas s'enrôler avec ces gens. Et Christophe ne le voulait pas. Olivier s'en écartait, au nom des faibles, opprimés; Christophe au nom des forts, indépendants. Mais qu'ils se fussent retirés, l'un à la proue, l'autre à la poupe, ils n'en étaient pas moins sur le même bateau qui emportait l'armée des ouvriers et la société tout entière. Libre et sûr de soi, Christophe contemplait, avec un intérêt provocant, la coalition des prolétaires; il avait besoin de se retremper parfois dans la cuve populaire : cela le détendait; il en sortait plus gaillard et plus frais. Il avait conservé ses relations avec Coquard, et il continuait de prendre ses repas, de temps en temps, chez Aurélie. Une fois là, il ne se surveillait guère; il s'abandonnait à son humeur fantasque; le paradoxe ne l'effrayait pas; et il trouvait un malin plaisir à pousser ses interlocuteurs jusqu'aux extrêmes conséquences de leurs principes, — absurdes et enragées. On ne savait jamais s'il parlait ou non sérieusement : car il se passionnait, en parlant, et il finissait par perdre de vue son intention paradoxale du début. L'artiste se laissait griser par l'ivresse des autres. Dans un de ces moments d'émotion esthétique, il lui arriva d'improviser, dans l'arrière-boutique d'Aurélie, un chant révolutionnaire qui, aussitôt essayé,

répété, dès le lendemain se répandait parmi les groupes ouvriers. Il se compromettait. La police le surveillait. Manousse Heimann, qui avait des intelligences au cœur de la place, fut averti, par un de ses amis, Xavier Bernard, jeune fonctionnaire de la préfecture de police, qui se mêlait de littérature et se disait toqué de la musique de Christophe : — (car le dilettantisme et l'esprit anarchique s'étaient glissés jusque parmi les chiens de garde de la troisième République).

— Votre Krafft est en train de jouer un vilain jeu, lui avait dit Bernard. Nous avons l'œil sur lui. Il fait le fier-à-bras. Nous savons ce qu'il en faut penser ; mais on ne serait pas fâché, en haut lieu, de pincer un étranger — qui plus est, un Allemand — dans ces micmacs révolutionnaires : c'est le moyen classique pour déconsidérer le parti et pour y jeter les soupçons. Si ce nigaud ne fait pas attention, nous allons être obligés de l'arrêter. C'est ennuyeux. Avertissez-le.

Manousse avertit Christophe ; Olivier le supplia d'être prudent. Christophe ne prit pas leurs avis au sérieux.

— Bah ! dit-il, on sait que je ne suis pas dangereux. J'ai bien le droit de m'amuser un peu. J'aime ces gens, ils travaillent comme moi, ils ont une foi comme moi. A la vérité, ce n'est pas la même, nous ne sommes pas du même camp... Très bien ! On se battra donc. Ce n'est pas pour me déplaire... Que veux-tu ? Je ne peux pas rester, comme toi, recroquevillé dans ma coquille. J'ai besoin de respirer. J'étouffe chez les bourgeois.

Olivier, qui n'avait pas des poumons aussi exigeants,

se trouvait bien de son logis étroit et de la calme société de ses deux amies, encore que l'une d'elles, madame Arnaud, se fût jetée dans les œuvres de bienfaisance, et que l'autre, Cécile, fût absorbée dans les soins de l'enfant, jusqu'à ne plus parler que de lui et avec lui, sur ce ton gazouillant et bêtifiant qui tâche de se modeler sur celui de l'oiselet et de muer sa chanson informe en un parler humain.

De son passage dans les milieux ouvriers, il lui était resté deux connaissances. Deux indépendants, comme lui. L'un, Guérin, était tapissier. Il travaillait à sa fantaisie, d'une façon capricieuse, mais avec beaucoup d'adresse. Il aimait son métier, il avait pour les objets d'art un goût naturel, qu'il avait développé par l'observation, le travail, les visites dans les musées. Olivier lui avait fait réparer un meuble ancien : le travail était difficile, et l'ouvrier s'en était acquitté habilement ; il y avait dépensé de la peine et du temps : il ne réclama à Olivier qu'un modeste salaire, tant il était heureux d'avoir réussi. Olivier s'intéressa à lui, l'interrogea sur sa vie, tâcha de savoir ce qu'il pensait du mouvement ouvrier. Guérin n'en pensait rien ; il ne s'en souciait pas. Au fond, il n'était pas de cette classe, ni d'aucune. Il lisait peu. Toute sa formation intellectuelle s'était faite par les sens, l'œil, la main, le goût inné aux hommes du vrai peuple de Paris. C'était un homme heureux. Le type n'en est pas rare dans la petite bourgeoisie ouvrière, qui est une des races les plus intelligentes de la nation : car elle réalise un bel équilibre entre le travail manuel et l'activité saine de l'esprit.

L'autre connaissance d'Olivier était d'une espèce plus originale. C'était un facteur, qui se nommait Hurteloup.

Bel homme, grand, les yeux clairs, petite barbe et moustache blondes, l'air ouvert et gai. Un jour qu'il apportait une lettre recommandée, il était entré dans la chambre d'Olivier. Pendant qu'Olivier signait, il faisait le tour de la bibliothèque, le nez sur les titres des volumes :

— Ha ! ha ! fit-il, vous avez les classiques...

Il ajouta :

— Moi, je collectionne les bouquins d'histoire. Et tous sur la Bourgogne.

— Vous êtes Bourguignon ? demanda Olivier.

— *« Bourguignon salé,*
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon. »

répondit, en riant, le facteur. Je suis du côté d'Avallon. J'ai des papiers de famille qui datent de 1200 et quelque...

Olivier, intrigué, voulut en savoir davantage. Hurteloup ne demandait qu'à parler. Il appartenait en effet à une des plus vieilles familles de Bourgogne. Un de ses ancêtres était à la croisade de Philippe-Auguste ; un autre avait été secrétaire d'État sous Henri II. La décadence avait commencé dès le dix-septième siècle. Au temps de la Révolution, la famille, ruinée et déchue, avait fait le plongeon dans la mare populaire. Maintenant, elle revenait à la surface, par le probe travail, la vigueur physique et morale du facteur Hurteloup, et sa fidélité à sa race. Son meilleur passe-temps était de réunir des documents historiques et généalogiques, se rapportant aux siens ou à leur pays d'origine. A ses heures

de congé, il allait aux Archives copier de vieux papiers. Quand il ne comprenait pas, il demandait l'explication à un de ses clients, Chartiste ou Sorbonnard. Son illustre ascendance ne lui tournait pas la tête ; il en parlait, en riant, sans l'ombre de gêne ni de récrimination contre le mauvais sort. Il avait une gaieté insouciante et robuste, qui faisait plaisir à voir. Et Olivier, en le regardant, pensait au va-et-vient mystérieux de la vie des races, qui coule à pleins bords pendant des siècles, pendant des siècles disparaît sous terre, puis ressurgit après avoir drainé au fond du sol des énergies nouvelles. Et le peuple lui apparaissait comme un réservoir immense où se perdent les fleuves du passé et d'où ressortent les fleuves de l'avenir, qui, sous un autre nom, sont quelquefois les mêmes.

Guérin et Hurteloup lui étaient sympathiques ; mais on conçoit qu'ils ne pussent lui être une société ; entre eux et lui, il n'y avait pas beaucoup de conversation possible. Le petit Emmanuel l'occupait davantage ; il venait chez lui maintenant presque chaque soir. Depuis l'entretien magique, une révolution s'était faite chez l'enfant. Il s'était jeté dans la lecture, avec une fureur de savoir. Il sortait de ses livres, ahuri, abruti. Il semblait moins intelligent qu'avant ; il parlait à peine ; Olivier n'arrivait plus à en arracher que des monosyllabes ; à ses questions, l'enfant répondait des âneries. Olivier se décourageait ; il tâchait de n'en rien montrer ; mais il croyait qu'il s'était trompé et que le petit était tout à fait stupide. Il ne voyait pas le travail formidable d'incubation fiévreuse, qui s'opérait dans les entrailles de cette âme. Il était d'ailleurs un mauvais pédagogue, plus capable de jeter au hasard dans les

champs les poignées de bon grain que de sarcler la terre et de creuser les sillons. La présence de Christophe ajoutait encore au trouble. Olivier éprouvait une gêne à exhiber devant son ami son petit protégé; il était honteux de la bêtise d'Emmanuel, qui devenait accablante quand Christophe était là. L'enfant se renfermait alors dans un mutisme farouche. Il haïssait Christophe, parce qu'Olivier l'aimait ; il ne supportait pas qu'un autre eût place dans le cœur de son maître. Ni Christophe ni Olivier ne se doutait de la frénésie d'amour et de jalousie qui rongeait cette âme d'enfant. Cependant Christophe avait passé par là, jadis. Mais il ne se reconnaissait pas en cet être, qui était d'un autre métal que le sien. En cet amalgame obscur d'hérédités malsaines, tout, l'amour et la haine et le génie latent, rendait un autre son.

Le premier Mai approchait. Une rumeur inquiète parcourait Paris. Les matamores de la C. G. T. contribuaient à la répandre. Leurs journaux annonçaient le grand jour arrivé, convoquaient les milices ouvrières, et lançaient le mot d'épouvante qui atteint les bourgeois à l'endroit le plus sensible : au ventre... *Feri ventrem...* Ils les menaçaient de la grève générale. Les Parisiens épeurés partaient pour la campagne, ou s'approvisionnaient comme pour un siège. Christophe avait rencontré Canet, dans son auto, rapportant deux jambons et un sac de pommes de terre ; il était hors de lui ; il ne savait plus au juste de quel parti il était ; on le voyait tour à tour vieux républicain, royaliste, et révolutionnaire. Son culte de la violence était comme une boussole affolée, dont l'aiguille sautait du nord au midi et du midi au nord. En public, il continuait de faire chorus aux rodomontades de ses amis ; mais il eût pris *in petto* le premier dictateur venu, pour balayer le spectre rouge.

Christophe riait de cette universelle poltronnerie. Il était convaincu qu'il ne se produirait rien. Olivier en était moins sûr. De sa naissance bourgeoise, il lui restait toujours quelque chose de ce petit tremblement éternel que cause à la bourgeoisie le souvenir et l'attente de la Révolution.

— Allons donc ! disait Christophe, tu peux dormir tranquille. Elle n'est pas pour demain, ta Révolution.

Vous en avez tous peur. La peur des coups. Elle est partout. Chez les bourgeois, dans le peuple, dans toute la nation, dans toutes les nations d'Occident. On n'a plus assez de sang, on a peur de le verser. Depuis quarante ans, tout se passe en paroles et en articles de journaux. Regarde un peu votre fameuse Affaire. Avez-vous assez crié : « Mort ! Sang ! Carnage !... » O cadets de Gascogne ! que de salive et d'encre ! Combien de gouttes de sang ?

— Ne t'y fie pas, disait Olivier. Cette peur du sang, c'est l'instinct secret qu'au premier sang versé la bête verra rouge, la brute reparaîtra sous le civilisé ; et Dieu sait alors qui la pourra museler. Chacun a peur de la guerre ; mais quand la guerre éclatera, elle sera atroce.

Christophe haussait les épaules, et disait que ce n'était pas pour rien que l'époque avait pour héros Cyrano le hâbleur et le poulet fanfaron, Chantecler, les héros qui mentent.

Olivier hochait la tête. Il savait qu'en France hâbler est le commencement de l'action. Toutefois, il ne croyait pas plus que Christophe à un mouvement prochain : on l'avait trop annoncé, et le gouvernement se tenait sur ses gardes. Il y avait lieu de croire que les stratèges syndicalistes remettraient le combat à un moment plus opportun.

Dans la seconde quinzaine d'avril, Olivier eut un accès de grippe ; elle le reprenait, chaque hiver, à peu près vers la même date, et elle réveillait une bronchite ancienne. Christophe s'installa chez lui, pour deux ou trois jours. Le mal fut assez léger et passa rapidement. Mais il amena, comme à l'ordinaire, chez Olivier, une

fatigue morale et physique qui persista quelque temps après que la fièvre fut tombée. Il restait au lit, étendu, pendant des heures, et il n'avait pas envie de se lever, il n'avait pas envie de bouger; il était là, regardant Christophe qui lui tournait le dos, assis à sa table, et travaillant.

Christophe s'absorbait dans son travail. Parfois, quand il était las d'écrire, il se levait brusquement et allait au piano; il jouait, non pas ce qu'il avait écrit, mais ce qui lui venait sous les doigts. Alors se passait un phénomène étrange. Tandis que ce qu'il écrivait était conçu dans un style qui rappelait ses œuvres antérieures, ce qu'il jouait paraissait d'un autre homme. C'était un monde au souffle rauque et déréglé. Il y avait là un égarement, une incohérence violente ou brisée, qui ne rappelait en rien la puissante logique et l'ordre qui régnaient dans le reste de sa musique. Il semblait que ces improvisations irréfléchies, qui échappaient à l'œil de la conscience, qui jaillissaient de la chair plus que de la pensée, comme un cri d'animal, révélassent un déséquilibre de l'âme, un orage qui se préparait dans les profondeurs de l'avenir. Christophe ne s'en apercevait pas; mais Olivier écoutait, regardait Christophe, et il était vaguement inquiet. Dans son état de faiblesse, il avait une pénétration singulière, une vue lointaine : il apercevait des choses que nul autre ne remarquait.

Christophe, plaquant un dernier accord, s'arrêta, en sueur, un peu hagard; il regarda Olivier avec des yeux encore troubles, se mit à rire, et retourna à sa table. Olivier lui demanda :

— Qu'est-ce que c'était, Christophe?

— Rien du tout, dit Christophe. Je remue l'eau, pour attirer le poisson.

— Est-ce que tu vas écrire cela ?

— Cela ? Quoi, cela ?

— Ce que tu as dit.

— Et qu'est-ce que j'ai dit ? Je ne me souviens déjà plus.

— Mais à quoi pensais-tu ?

— Je ne sais pas, dit Christophe, se passant la main sur le front.

Il se remit à écrire. Le silence retomba dans la chambre des deux amis. Olivier continuait de regarder Christophe. Christophe sentait son regard ; et il se retourna. Les yeux d'Olivier le couvaient, avec tant d'affection !

— Paresseux ! dit-il gaiement.

Olivier soupira.

— Qu'as-tu ? demanda Christophe.

— O Christophe ! dire qu'il y a tant de choses en toi, là, près de moi, des trésors que tu donneras aux autres et dont je n'aurai pas ma part !...

— Es-tu fou ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Quelle sera ta vie ? Par quels dangers, par quelles tristesses passeras-tu encore ?... Je voudrais te suivre, je voudrais être avec toi... Je ne verrai rien de tout cela. Je resterai stupidement en chemin.

— Pour stupide, tu l'es. Crois-tu, par hasard, que, même si tu le voulais, je te laisserais en route ?

— Tu m'oublieras, dit Olivier.

Christophe se leva, et alla s'asseoir sur le lit, près d'Olivier ; il lui prit les poignets, moites d'une sueur de faiblesse. Le col de la chemise s'était ouvert ; on voyait

la maigre poitrine, la peau trop transparente, frêle et tendue comme une voile qu'un souffle de vent gonfle et qui va se déchirer. Les robustes doigts de Christophe reboutonnèrent maladroitement le col. Olivier se laissait faire.

— Cher Christophe! dit-il tendrement, j'ai eu pourtant un grand bonheur dans ma vie!

— Ah! çà, qu'est-ce que ces idées? dit Christophe, tu vas aussi bien que moi.

— Oui, dit Olivier.

— Alors, pourquoi dis-tu des sottises?

— J'ai tort, fit Olivier, honteux et souriant. C'est cette grippe qui vous abat.

— Il faut se secouer. Houp! Lève-toi.

— Pas maintenant. Plus tard.

Il restait à rêver. Le lendemain, il se leva. Mais ce fut pour continuer de rêvasser, au coin du feu. Avril était doux et brumeux. A travers le voile tiède des brouillards argentés, les petites feuilles vertes dépliaient leurs cocons, les oiseaux invisibles chantaient le soleil caché. Olivier dévidait le fuseau de ses souvenirs. Il se revoyait enfant, dans le train qui l'emportait de sa petite ville, au milieu du brouillard, avec sa mère qui pleurait. Antoinette était seule, à l'autre coin du wagon... De délicats profils, des paysages fins, se peignaient au fond de ses yeux. De beaux vers venaient d'eux-mêmes agencer leurs syllabes et leurs rythmes chantants. Il était près de sa table; il n'avait qu'à étendre le bras pour prendre sa plume et noter ces visions poétiques. Mais la volonté lui manquait; il était las; il savait que le parfum de ses rêves s'évaporerait dès qu'il voudrait les fixer. C'était toujours ainsi : le

meilleur de lui-même ne pouvait s'exprimer ; son esprit était comme un vallon plein de fleurs ; mais presque personne n'en avait l'accès ; et dès qu'on les cueillait, les fleurs se flétrissaient. A peine quelques-unes avaient pu languissamment survivre : quelques frêles nouvelles, quelques pièces de vers, qui exhalaient une haleine suave et mourante. Cette impuissance artistique avait été longtemps un des plus gros chagrins d'Olivier. Sentir tant de vie en soi que l'on ne peut pas sauver !... — Maintenant, il était résigné. Les fleurs n'ont pas besoin qu'on les voie pour fleurir. Elles n'en sont que plus belles dans les champs où nulle main ne les cueille. Heureux, les champs en fleurs qui rêvent, au soleil ! — De soleil, il n'y en avait guère ; mais les rêves d'Olivier n'en fleurissaient que mieux. Que d'histoires, tristes, tendres, fantasques, il se raconta, ces jours-là ! Elles venaient on ne sait d'où, voguaient comme des nuages blancs dans un ciel d'été, elles se fondaient dans l'air, d'autres leur succédaient ; il en était peuplé. Parfois, le ciel restait vide ; dans sa lumière, Olivier s'engourdissait, jusqu'au moment où de nouveau glissaient, leurs grandes ailes éployées, les barques silencieuses du rêve.

Le soir, le petit bossu venait. Olivier était si plein de ses histoires qu'il lui en dit une, souriant et absorbé. Que de fois il parlait ainsi, devant lui, sans que l'enfant soufflât mot ! On finissait par oublier sa présence... Christophe, qui arriva au milieu du récit, fut saisi de sa beauté, et demanda à Olivier de recommencer l'histoire. Olivier s'y refusa :

— Je suis comme toi, dit-il, je ne la sais déjà plus.

— Ce n'est pas vrai, dit Christophe ; toi, tu es un

diable de Français qui sait toujours tout ce qu'il dit et fait, tu n'oublies jamais rien.

— Hélas ! fit Olivier.

— Recommence, alors.

— Cela me fatigue. A quoi bon ?

Christophe était fâché.

— Ce n'est pas bien, dit-il. A quoi te sert ta pensée ? Ce que tu as, tu le jettes. C'est perdu pour jamais.

— Rien n'est perdu, dit Olivier.

Le petit bossu sortit de l'immobilité où il était resté pendant le récit d'Olivier, — tourné vers la fenêtre, les yeux vagues, la figure froncée, l'air hostile, sans qu'on pût deviner ce qu'il pensait. Il se leva et dit :

— Il fera beau, demain.

— Je parie, dit Christophe à Olivier, qu'il n'a même pas écouté.

— Demain, le premier Mai, continua Emmanuel, dont la figure ingrate s'illuminait.

— C'est son histoire à lui, dit Olivier. Tu me la conteras demain.

— Balivernes ! dit Christophe.

Le lendemain, Christophe vint prendre Olivier, pour faire une promenade dans Paris. Olivier était guéri; mais il éprouvait toujours son étrange lassitude ; il ne tenait pas à sortir, il avait une crainte vague, il n'aimait pas se mêler à la foule. Son cœur et son esprit étaient braves, mais la chair était débile. Il avait peur des cohues, des bagarres, de toutes les brutalités ; il savait trop qu'il était fait pour en être victime, sans pouvoir se défendre, sans même le vouloir, car il avait horreur de faire souffrir, autant que de souffrir. Les corps maladifs frémissent plus que les autres devant la souffrance physique, parce qu'ils la connaissent mieux, parce qu'ils ont moins de ressort pour résister, et parce que leur imagination surexcitée la leur représente plus immédiate et plus saignante. Olivier rougissait de cette lâcheté de son corps, que contredisait le stoïcisme de sa volonté; et il s'efforçait de la combattre. Mais, ce matin, tout contact avec les hommes lui était particulièrement pénible, il eût voulu rester enfermé, tout le jour. Christophe le semonça, le railla, voulut à tout prix qu'il sortît, pour s'arracher à sa torpeur : depuis dix jours, il n'avait pas pris l'air. Olivier faisait mine de ne pas entendre. Christophe dit :

— C'est bon, je m'en vais sans toi. Je vais voir leur

premier Mai. Si je ne suis pas revenu ce soir, tu te diras que je suis coffré.

Il s'en alla. Dans l'escalier, Olivier le rejoignit. Il ne voulait pas laisser Christophe aller seul.

Peu de monde dans les rues. Quelques petites ouvrières, fleuries d'un brin de muguet. Des ouvriers endimanchés se promenaient, d'un air désœuvré. A des coins de rues, près de stations du Métro, des agents, par paquets, se tenaient dissimulés. Les grilles du Luxembourg étaient fermées. Le temps restait toujours brumeux et tiède. Il y avait si longtemps qu'on n'avait vu le soleil !... Les deux amis allaient, au bras l'un de l'autre. Ils parlaient peu, mais ils s'aimaient bien. Quelques mots évoquaient des choses intimes et passées. Devant une mairie, ils s'arrêtèrent, pour regarder le baromètre, qui avait une tendance à remonter.

— Demain, dit Olivier, je verrai le soleil.

Ils étaient tout près de la maison de Cécile. Ils pensèrent à entrer, pour embrasser l'enfant.

— Non, ce sera pour le retour.

De l'autre côté de l'eau, ils commencèrent à rencontrer plus de monde. Mais des promeneurs paisibles, des costumes et des visages du dimanche ; des badauds avec leurs enfants ; des ouvriers qui flânaient. Deux ou trois portaient à la boutonnière l'églantine rouge ; ils avaient l'air inoffensifs : c'étaient des révolutionnaires qui se forçaient à l'être ; on sentait chez eux un cœur bienveillant et optimiste, qui se satisfaisait des moindres occasions de bonheur : qu'il fît beau, ou simplement passable, en ce jour de congé, ils en étaient reconnaissants... ils ne savaient trop à qui... à tout ce qui les entourait. Ils allaient sans se presser, épanouis,

admirant les bourgeons des arbres, les jolies toilettes des petites filles qui passaient; ils disaient avec orgueil :

— Il n'y a qu'à Paris qu'on peut voir des enfants aussi bien habillés que ça.

Christophe plaisantait le fameux mouvement prédit... Bonnes gens !... Il avait de l'affection pour eux, avec un grain de mépris.

A mesure qu'ils avançaient, la foule s'épaississait. De louches figures blêmes, des gueules crapuleuses, se glissaient dans le courant, aux aguets, attendant l'heure et la proie à happer. La bourbe était remuée. A chaque pas, la rivière se faisait plus trouble. Maintenant, elle coulait, opaque et lourde. Comme des bulles d'air venues du fond, qui montent à la surface grasse, des voix qui s'appelaient, des coups de sifflet, des cris de vendeurs de journaux, perçaient le bruissement de cette multitude, et en faisaient mesurer les couches amoncelées. Au bout de la rue, près du restaurant d'Aurélie, c'était comme un bruit d'écluses. La foule se brisait contre des barrages de police et de troupes. Devant l'obstacle, elle formait une masse pressée, qui houlait, sifflait, chantait, riait, avec des remous contradictoires... Rire du peuple, seul moyen d'exprimer mille sentiments obscurs et profonds, qui ne peuvent trouver un débouché par les mots !... Cette multitude n'était pas hostile. Elle ignorait ce qu'elle voulait. En attendant qu'elle le sût, elle s'amusait, — à sa façon, nerveuse, brutale, sans méchanceté encore, — elle s'amusait à pousser et à être poussée, à insulter les agents ou à s'insulter soi-même. Mais peu à peu, elle s'énervait. Ceux qui venaient par derrière, impatientés de ne rien voir, étaient d'au-

tant plus provocants qu'ils avaient moins à risquer, sous le couvert de ce bouclier humain. Ceux qui étaient devant, écrasés entre ceux qui poussaient et ceux qui résistaient, s'exaspéraient d'autant plus que leur situation devenait intolérable; la force du courant qui les pressait centuplait leur propre force. Et tous, à mesure qu'ils étaient plus serrés les uns contre les autres, comme un bétail, sentaient la chaleur du troupeau qui leur pénétrait la poitrine et les reins; et il leur semblait qu'ils ne formaient qu'un seul bloc; et chacun était tous, chacun était un géant avec les bras de Briarée. Une vague de sang refluait, par moments, au cœur du monstre à mille têtes; les regards se faisaient haineux, et les cris meurtriers. Des individus qui se dissimulaient, au troisième ou au quatrième rang, commencèrent à jeter des pierres. Aux fenêtres des maisons, des familles regardaient; elles se croyaient au spectacle; elles excitaient la foule et attendaient, avec un petit frémissement d'impatience angoissée, que la troupe chargeât.

Au milieu de ces masses compactes, à coups de genoux et de coudes, Christophe se frayait son chemin, comme un coin. Olivier le suivait. Le bloc vivant s'entr'ouvrait, un instant, pour les laisser passer, et se refermait aussitôt derrière eux. Christophe jubilait. Il avait complètement oublié que, cinq minutes avant, il niait la possibilité d'un mouvement populaire. A peine avait-il mis la jambe dans le courant qu'il avait été happé : étranger à cette foule française et à ses revendications, il s'y était subitement fondu; peu lui importait ce qu'elle voulait : il voulait; peu lui importait où il allait : il allait, respirant ce souffle de démence.

Olivier suivait, entraîné, mais sans joie, lucide, ne perdant jamais la conscience de soi, mille fois plus étranger que Christophe aux passions de ce peuple qui était le sien, et emporté pourtant par elles, comme une épave. La maladie, qui l'avait affaibli, détendait ses liens avec la vie. Qu'il se sentait loin de ces gens!... Comme il était sans délire et que son esprit était libre, les plus petits détails des choses s'inscrivaient en lui. Il regardait avec délices la nuque dorée d'une fille devant lui, son cou pâle et fin. Et en même temps, l'âcre odeur qui fermentait de ces corps entassés l'écœurait.

— Christophe! supplia-t-il.

Christophe n'écoutait pas.

— Christophe!

— Hé?

— Rentrons.

— Tu as peur? dit Christophe.

Il continua son chemin. Olivier, avec un sourire triste, le suivit.

A quelques rangs devant eux, dans la zone dangereuse où le peuple refoulé formait comme une barre, il aperçut juché sur le toit d'un kiosque à journaux son ami le petit bossu. Accroché des deux mains, accroupi dans une pose incommode, il regardait en riant par delà la muraille des troupes; et il se retournait vers la foule, d'un air de triomphe. Il remarqua Olivier, et lui adressa un salut rayonnant; puis, il se mit de nouveau à épier là-bas, du côté de la place, avec des yeux élargis d'espoir, attendant... Quoi donc? — Ce qui devait venir... Il n'était pas le seul. Tant d'autres, autour de lui, attendaient le miracle! Et Olivier,

regardant Christophe, vit que Christophe attendait aussi.

Il appela l'enfant, lui cria de descendre. Emmanuel fit mine de ne pas entendre, et ne le regarda plus. Il avait vu Christophe. Il était bien aise de s'exposer dans la bagarre, en partie pour montrer son courage à Olivier, en partie pour le punir de ce qu'il était avec Christophe.

Cependant, ils avaient retrouvé dans la foule quelques-uns de leurs amis, — Coquard à la barbe d'or, qui, lui, n'attendait rien que quelques bousculades et qui, d'un œil expert, surveillait le moment où le vase allait déborder. Plus loin, la belle Berthe, qui échangeait des mots verts avec ses voisins, en se faisant peloter. Elle avait réussi à se glisser au premier rang, et elle s'enrouait à insulter les agents. Coquard s'approcha de Christophe. Christophe, en le voyant, retrouva sa gouaillerie :

— Qu'est-ce que j'avais dit ? Il ne se passera rien du tout.

— Savoir! dit Coquard. Ne restez pas trop là. Ça ne tardera pas à se gâter.

— Quelle blague! fit Christophe.

A ce moment précis, les cuirassiers, lassés de recevoir des pierres, avancèrent pour déblayer les entrées de la place; les brigades centrales marchaient devant, au pas de course. Aussitôt, la débandade commença. Selon le mot de l'Évangile, les premiers furent les derniers. Mais ils s'appliquèrent à ne pas le rester longtemps. Pour se dédommager de leur déroute, les fuyards furieux huaient ceux qui les poursuivaient, et criaient : « Assassins! » avant que le premier coup eût

été porté. Berthe filait entre les rangs, comme une anguille, et poussait des cris aigus. Elle rejoignit ses amis ; et à l'abri derrière le vaste dos de Coquard, elle reprit haleine, se serra contre Christophe, lui pinça le bras, par peur ou pour toute autre raison, décocha une œillade à Olivier, et montra le poing à l'ennemi, en glapissant. Coquard prit Christophe par le bras et lui dit :

— Allons chez Aurélie.

Ils n'avaient que quelques pas à faire. Avec Graillot et quelques ouvriers, Berthe les y avait précédés. Christophe allait entrer, suivi par Olivier. La rue était en dos d'âne. Du trottoir, devant la crèmerie, on dominait la chaussée du haut de cinq à six marches. Olivier respirait, sorti du flot. Il répugna à l'idée de rentrer dans l'atmosphère empestée du cabaret et les braillements de ces énergumènes. Il dit à Christophe :

— Je vais à la maison.

— Va, mon petit, dit Christophe, je te rejoindrai dans une heure.

— Ne t'expose plus, Christophe !

— Trembleur ! fit Christophe, en riant.

Il entra dans la crèmerie.

Olivier allait tourner l'angle de la boutique. Quelques pas encore, et il était dans une ruelle transversale qui l'éloignait de la bousculade. L'image de son petit protégé lui traversa l'esprit. Il se retourna et le chercha des yeux. Il l'aperçut, à l'instant précis où Emmanuel, qui s'était laissé choir de son poste d'observation, roulait par terre, bousculé par la foule ; les fuyards passaient dessus ; les agents arrivaient. Olivier ne réfléchit point : il sauta en bas des marches, et courut au

secours. Un terrassier vit le danger, les sabres dégainés, Olivier qui tendait la main à l'enfant pour le relever, le flot brutal des agents qui les renversait tous deux. Il cria et se précipita, à son tour. Des camarades le suivirent en courant. D'autres qui étaient sur le seuil du cabaret. Puis, à leurs appels, les autres qui étaient rentrés. Les deux bandes se prirent à la gorge, comme des chiens. Et les femmes, restées en haut des marches, hululaient. — Ainsi, le petit bourgeois aristocrate déclencha le ressort de la bataille, que nul ne voulait moins que lui.

Christophe, entraîné par les ouvriers, s'était jeté dans la bagarre, sans savoir qui l'avait causée. Il était à cent lieues de penser qu'Olivier s'y trouvait mêlé. Il le croyait bien loin déjà, tout à fait à l'abri. Impossible de rien voir du combat. Chacun avait assez à faire de regarder qui l'attaquait. Olivier avait disparu dans le tourbillon, comme une barque qui coule au fond. Un coup de pointe, qui ne lui était pas destiné, l'avait atteint au sein gauche ; il venait de tomber ; la foule le piétinait. Christophe avait été balayé par un remous jusqu'à l'autre extrémité du champ de bataille. Il n'y apportait aucune animosité; il se laissait pousser et poussait avec allégresse, comme dans une foire de village. Il pensait si peu à la gravité des choses qu'il eut l'idée bouffonne, empoigné par un agent à la carrure énorme et l'empoignant à bras le corps, de lui dire :

— Un tour de valse, mademoiselle ?

Mais un second agent lui ayant sauté sur le dos, il se secouait comme un sanglier, et il les bourrait de coups de poing tous les deux : il n'entendait pas se laisser

prendre. L'un de ses adversaires, celui qui l'avait saisi par derrière, roula sur les pavés. L'autre, furieux, dégaina. Christophe vit la pointe du sabre à deux doigts de sa poitrine; il l'esquiva et, tordant le poignet de l'homme, il tâcha de lui arracher l'arme. Il ne comprenait plus; jusqu'à ce moment, ce lui avait semblé un jeu. Ils restaient là à lutter, et ils se soufflaient au visage. Il n'eut pas le temps de réfléchir. Il aperçut le meurtre dans les yeux de l'autre; et le meurtre s'éveilla en lui. Il vit qu'il allait être égorgé comme un mouton. D'un mouvement violent, il retourna le poignet et le sabre contre la poitrine de l'homme; il enfonça, il sentit qu'il tuait, il tua. Et soudain, tout changea, à ses yeux; il était ivre, il hurla.

Ses cris produisirent un effet inimaginable. La foule avait flairé le sang. En un instant, elle devint une meute féroce. On tirait, de tous côtés. Aux fenêtres des maisons parut le drapeau rouge. Et le vieil atavisme des révolutions parisiennes fit surgir une barricade. La rue fut dépavée, des becs de gaz tordus, des arbres abattus, un omnibus renversé. On utilisa une tranchée, ouverte depuis des mois pour les travaux du Métropolitain. Les grilles de fonte, autour des arbres, brisées en morceaux, fournirent des projectiles. Des armes sortaient des poches et du fond des maisons. En moins d'une heure, ce fut l'insurrection : tout le quartier en état de siège. Et sur la barricade, Christophe, méconnaissable, hurlait son chant révolutionnaire, que vingt voix répétaient.

Olivier avait été porté chez Aurélie. Il était sans connaissance. On l'avait déposé dans l'arrière-boutique

sombre, sur un lit. Au pied, le petit bossu se tenait, atterré. Berthe avait eu d'abord une grosse émotion : elle avait cru, de loin, que Graillot était blessé, et son premier cri, en reconnaissant Olivier, avait été :

— Quel bonheur ! Je croyais que c'était Léopold.

Maintenant apitoyée, elle embrassait Olivier, et lui soutenait la tête sur l'oreiller. Avec sa tranquillité ordinaire, Aurélie avait défait les vêtements et appliquait un premier pansement. Manousse se trouvait là fort à propos, avec Canet, son inséparable. Par curiosité, comme Christophe, ils étaient venus regarder la manifestation ; ils avaient assisté à la bagarre et vu tomber Olivier. Canet pleurait comme un veau ; et en même temps, il pensait :

— Que suis-je venu faire dans cette galère ?

Manousse examina le blessé ; tout de suite il le jugea perdu. Il avait de la sympathie pour Olivier ; mais il n'était pas homme à s'attarder sur ce qu'il ne pouvait changer ; et il ne s'occupa plus de lui, pour songer à Christophe. Il admirait Christophe, tout en le regardant comme un cas pathologique. Il savait ses idées sur la Révolution ; et il voulait l'arracher au danger stupide que Christophe courait pour une cause qui n'était pas la sienne. Le risque de se faire casser la tête dans l'échauffourée n'était pas le seul : si Christophe était pris, tout le désignait à des représailles. On l'en avait prévenu depuis longtemps, la police le guettait ; on lui ferait endosser non seulement ses sottises, mais aussi celles des autres. Xavier Bernard, que Manousse venait de rencontrer, rôdant parmi la foule, autant par amusement que par devoir profes-

sionnel, lui avait fait signe en passant, et lui avait dit :

— Votre Krafft est idiot. Croiriez-vous qu'il est en train de faire le joli cœur sur la barricade! Nous ne le raterons pas, cette fois. Nom de Dieu! Faites-le filer.

Plus facile à dire qu'à faire. Si Christophe venait à savoir qu'Olivier était mourant, il deviendrait fou furieux, il tuerait, il serait tué. Manousse dit à Bernard :

— S'il ne part pas sur-le-champ, il est perdu. Je vais l'enlever.

— Comment?

— Dans l'auto de Canet, qui est là, au coin de la rue.

— Mais pardon, pardon... dit Canet, suffoqué.

— Tu le mèneras à Laroche, continua Manousse. Vous arriverez à temps pour l'express de Pontarlier. Tu l'emballeras pour la Suisse.

— Il ne voudra jamais.

— Il voudra. Je vais lui dire que Jeannin l'y rejoindra, qu'il est déjà parti.

Sans écouter les objections de Canet, Manousse alla chercher Christophe sur la barricade. Il n'était pas fort brave, il faisait le gros dos, chaque fois qu'il entendait un coup de feu; et il comptait les pavés sur lesquels il marchait, — (nombre pair ou impair), — pour savoir s'il serait tué. Mais il ne recula pas, il alla jusqu'au bout. Quand il arriva, Christophe, juché sur une roue de l'omnibus renversé, s'amusait à tirer en l'air des coups de revolver. Autour de la barricade, la tourbe de Paris, vomie des pavés, avait grossi comme l'eau sale d'un égout, après une forte pluie. Les premiers combattants étaient noyés par elle. Manousse

héla Christophe, qui lui tournait le dos. Christophe n'entendit pas. Manousse grimpa vers lui, le tira par la manche. Christophe le repoussa, faillit le faire tomber. Manousse, tenace, se hissa de nouveau, et cria...

— Jeannin...

Dans le vacarme, le reste de la phrase se perdit.

Christophe se tut brusquement, laissa tomber son revolver, et, dégringolant de son échafaudage, il rejoignit Manousse, qui l'entraîna.

— Il faut fuir, dit Manousse.

— Où est Olivier?

— Il faut fuir, répéta Manousse.

— Pourquoi diable? dit Christophe.

— Dans une heure, la barricade sera prise. Ce soir, vous serez arrêté.

— Et qu'est-ce que j'ai fait?

— Regardez vos mains... Allons!... Votre affaire est claire, on ne vous épargnera pas. Tous vous ont reconnu. Pas un instant à perdre.

— Où est Olivier?

— Chez lui.

— Je vais le rejoindre.

— Impossible. La police vous attend, à la porte. Il m'envoie vous prévenir. Filez.

— Où voulez-vous que j'aille?

— En Suisse. Canet vous enlève, dans son auto.

— Et Olivier?

— Nous n'avons pas le temps de causer...

— Je ne pars pas sans le voir.

— Vous le verrez là-bas. Il vous retrouvera demain. Il prend le premier train. Vite! Je vous expliquerai...

Il empoigna Christophe. Christophe, étourdi par le

bruit et par le vent de folie qui venait de souffler en lui, incapable de bien comprendre ce qu'il venait de faire et ce qu'on demandait de lui, se laissa entraîner. Manousse le prit par un bras, de l'autre main prit Canet, qui n'était pas ravi du rôle qu'on lui attribuait dans l'affaire; et il les installa dans l'auto. Le bon Canet eût été navré que Christophe fût pris; mais il eût préféré que ce fût un autre que lui qui le sauvât. Manousse le connaissait. Et comme sa poltronnerie lui inspirait quelque doute, sur le point de les quitter, au moment où l'auto s'ébrouait pour partir, il se ravisa soudain, et monta auprès d'eux.

Olivier n'avait pas repris connaissance. Il n'y avait plus dans la chambre qu'Aurélie et le petit bossu. La triste chambre sans air et sans lumière! Il faisait presque nuit... Olivier, un instant, émergea de l'abîme. Sur sa main il sentit les lèvres et les larmes d'Emmanuel. Il sourit faiblement, et mit avec effort sa main sur la tête de l'enfant. Comme sa main était lourde!... Il disparut de nouveau...

Près de la tête du mourant, sur l'oreiller, Aurélie avait placé un petit bouquet du premier Mai, quelques brins de muguet. Un robinet mal fermé s'égouttait dans la cour, sur un seau. Des images tremblèrent, une seconde, au fond de la pensée, comme une lumière qui va s'éteindre... Une maison de province, des glycines au mur; un jardin, où un enfant jouait : il était couché sur une pelouse ; un jet d'eau s'égrenait dans la vasque de pierre. Une petite fille riait...

Ils sortirent de Paris. Ils traversèrent les vastes plaines ensevelies dans le brouillard. C'était par un soir semblable que Christophe, huit ans avant, était arrivé à Paris. Il était fugitif alors, comme aujourd'hui. Mais alors, il vivait, celui qui l'avait aimé; et Christophe fuyait vers lui...

Pendant la première heure, Christophe était encore dans l'excitation de la lutte; il parlait beaucoup et fort; il racontait, d'une façon saccadée, ce qu'il avait vu et fait; il était fier de ses prouesses, et n'avait aucun remords. Manousse et Canet parlaient aussi, pour l'étourdir. Peu à peu, la fièvre tomba, et Christophe se tut; ses deux compagnons continuèrent seuls de parler. Il était un peu ahuri par les aventures de l'après-midi, mais nullement abattu. Il se souvint du temps où il était venu en France, fuyant déjà, fuyant toujours. Cela le fit rire. C'était sans doute sa destinée. Quitter Paris ne lui causait point de peine : la terre était vaste; les hommes sont partout les mêmes. Où qu'il fût, il ne lui importait guère, pourvu qu'il fût avec son ami. Il comptait le rejoindre, le matin suivant. On le lui avait promis.

Ils arrivèrent à Laroche. Manousse et Canet ne le quittèrent point qu'ils ne l'eussent vu dans le train qui partait. Christophe se fit répéter l'endroit où il devait descendre, et le nom de l'hôtel, et la poste où il trouverait des nouvelles. Malgré eux, en le quittant, ils avaient

des mines funèbres. Christophe leur serra gaiement la main.

— Allons, leur cria-t-il, ne faites pas ces figures d'enterrement. On se reverra, que diable! Ce n'est pas une affaire! Nous vous écrirons demain.

Le train partit. Ils le regardèrent s'éloigner.

— Le pauvre diable! dit Manousse.

Ils remontèrent dans l'auto. Ils se taisaient. Au bout de quelque temps, Canet dit à Manousse :

— Je crois que nous venons de commettre un crime.

Manousse ne répondit rien d'abord, puis il dit :

— Bah! les morts sont morts. Il faut sauver les vivants.

Avec la nuit qui était venue, l'excitation de Christophe tomba tout à fait. Rencogné dans un angle de son compartiment, il méditait, dégrisé et glacé. En regardant ses mains, il y vit du sang qui n'était pas le sien. Il eut un frisson de dégoût. La scène du meurtre reparut. Il se rappela qu'il avait tué; et il ne savait plus pourquoi. Il recommença à se raconter la bataille; mais il la voyait, cette fois, avec de tout autres yeux. Il ne comprenait plus comment il y avait été mêlé. Il reprit le récit de la journée, depuis l'instant où il était sorti de la maison avec Olivier; il refit avec lui le chemin à travers Paris, jusqu'au moment où il avait été aspiré dans le tourbillon. A ce moment, il cessait de comprendre; la chaîne de ses pensées se rompait : comment avait-il pu crier, frapper, vouloir, avec ces hommes dont il désapprouvait la foi? Ce n'était pas lui, ce n'était pas lui!... Éclipse totale de sa volonté!... Il en était stupéfait et honteux. Il n'était donc pas son maître? Et qui était son maître?... Il était emporté par

l'express dans la nuit; et la nuit intérieure où il était emporté n'était pas moins sombre, ni la force inconnue moins vertigineuse... Il s'efforça de secouer son trouble ; mais ce fut pour changer de souci. A mesure qu'il approchait du but, il pensait davantage à Olivier ; et il commençait à avoir une inquiétude, sans raison.

Au moment d'arriver, il regarda par la portière si, sur le quai de la gare, la chère figure connue... Personne. Il descendit, regardant toujours autour de lui. Une ou deux fois, il eut l'illusion... Non, ce n'était pas « lui ». Il alla à l'hôtel convenu. Olivier n'y était point. Christophe n'avait pas lieu d'en être surpris : comment Olivier l'y eût-il devancé?... Mais dès lors, l'angoisse de l'attente commença.

C'était le matin. Christophe monta dans sa chambre. Il redescendit. Il déjeûna. Il flâna dans les rues. Il affectait d'avoir l'esprit libre ; il regardait le lac, les étalages des boutiques; il plaisantait avec la fille du restaurant, il feuilletait des journaux illustrés... Il ne s'intéressait à rien. La journée se traînait, lente et lourde. Vers sept heures du soir, Christophe qui, ne sachant que faire, avait dîné plus tôt et de mauvais appétit, remonta dans sa chambre, en priant qu'aussitôt que viendrait l'ami qu'il attendait, on le conduisît chez lui. Il s'assit devant sa table, le dos tourné à la porte. Il n'avait rien pour l'occuper, aucun bagage, aucun livre; seulement un journal, qu'il venait d'acheter; il se forçait à le lire; son attention était ailleurs : il écoutait le bruit des pas dans le couloir. Tous ses sens étaient surexcités par la fatigue d'une journée d'attente et d'une nuit sans sommeil.

Brusquement, il entendit qu'on ouvrait la porte. Un

sentiment indéfinissable fit qu'il ne se retourna pas d'abord. Il sentit une main s'appuyer sur son épaule. Alors il se retourna et vit Olivier, qui souriait. Il ne s'en étonna pas, et dit :

— Ah! te voilà enfin!

Le mirage s'effaça.

Christophe se leva violemment, repoussant la table et sa chaise qui tomba. Ses cheveux se hérissaient. Il resta un moment, blême, claquant des dents.

A partir de cette minute, — (il avait beau ne rien savoir, et se répéter : « Je ne sais rien ») — il sut tout; il était sûr de ce qui allait venir.

Il ne put rester dans sa chambre. Il sortit dans la rue, il marcha pendant une heure. A son retour, dans le vestibule de l'hôtel, le portier lui tendit une lettre. *La* lettre. Il était sûr qu'elle serait là. Sa main tremblait, en la prenant. Il remonta chez lui pour la lire. Il l'ouvrit, il vit qu'Olivier était mort. Et il s'évanouit.

La lettre était de Manousse. Elle disait qu'en lui cachant ce malheur, la veille, pour hâter son départ, ils n'avaient fait qu'obéir au vœu d'Olivier, qui voulait que son ami fût sauvé, — qu'il n'eût servi de rien à Christophe de rester, sinon à se perdre aussi, — qu'il lui fallait se conserver pour la mémoire de son ami, et pour ses autres amis, et pour sa propre gloire... etc., etc... Aurélie avait ajouté trois lignes de sa grosse écriture tremblée, pour dire qu'elle prendrait bien soin du pauvre petit monsieur...

Quand Christophe revint à lui, il eut une crise de fureur. Il voulait tuer Manousse. Il courut à la gare.

Le vestibule de l'hôtel était vide, les rues désertes; dans la nuit, les rares passants attardés ne remarquèrent pas cet homme aux yeux fous, qui haletait. Il était cramponné à son idée fixe, comme un bouledogue avec ses crocs : « Tuer Manousse! Tuer... » Il voulut revenir à Paris. Le rapide de nuit était parti, une heure avant. Il fallait attendre au lendemain matin. Impossible d'attendre. Il prit le premier train qui partait dans la direction de Paris. Un train qui s'arrêtait à toutes les stations. Seul, dans le wagon, Christophe criait :

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

A la deuxième station après la frontière française, le train s'arrêta tout à fait; il n'allait pas plus loin. Christophe, frémissant de rage, descendit, demandant un autre train, questionnant, se heurtant à l'indifférence des employés à demi endormis. Quoi qu'il fît, il arriverait trop tard. Trop tard pour Olivier. Il ne parviendrait même pas à rejoindre Manousse. Il serait arrêté, avant. Que faire? Que vouloir? Continuer? Revenir? A quoi bon? A quoi bon?... Il songea à se livrer à un gendarme qui passait. Un obscur instinct de vivre le retint, lui conseilla de retourner en Suisse. Aucun train ne partait plus, dans l'une ou l'autre direction, avant deux ou trois heures. Christophe s'assit dans la salle d'attente, ne put rester, sortit de la gare, prit une route au hasard dans la nuit. Il se trouva au milieu de la campagne déserte, — des prairies, coupées çà et là de bouquets de sapins, avant-garde d'une forêt. Il s'y enfonça. A peine y eut-il fait quelques pas qu'il se jeta par terre, et cria :

— Olivier!

Il se coucha en travers de la route, et sanglota.

Longtemps après, un sifflet de train, au loin, le fit se relever. Il voulut retourner à la gare. Il se trompa de chemin. Il marcha, toute la nuit. Que lui importait, ici ou là? Marcher pour ne pas penser, marcher jusqu'à ce qu'on ne pense plus, jusqu'à ce qu'on tombe mort. Ah! si l'on pouvait être mort!...

A l'aube, il se trouva dans un village français, très loin de la frontière. Toute la nuit, il s'en était éloigné. Il entra dans une auberge, mangea voracement, repartit, marcha encore. Dans la journée, il s'écroula au milieu d'un pré, il y resta jusqu'au soir, endormi. Lorsqu'il se réveilla, une nouvelle nuit commençait. Sa fureur était tombée. Il ne lui restait qu'une douleur atroce, irrespirable. Il se traîna jusqu'à une ferme, demanda un morceau de pain, une botte de paille pour dormir. Le fermier le dévisagea, lui coupa une tranche de miche, le conduisit dans l'étable, l'enferma. Couché dans la litière, près des vaches à l'odeur fade, Christophe dévorait son pain. Son visage ruisselait de larmes. Sa faim et sa douleur ne pouvaient s'apaiser. Cette nuit encore, le sommeil le délivra, pour quelques heures, de ses peines. Il se réveilla le lendemain, au bruit de la porte qui s'ouvrait. Il resta étendu, sans bouger. Il ne voulait plus revivre. Le fermier s'arrêta devant lui, et le regarda longuement; il tenait à la main un papier sur lequel il jetait les yeux, de temps en temps. Enfin l'homme fit un pas, et mit sous le nez de Christophe un journal. Son portrait en première page.

— C'est moi, dit Christophe. Livrez-moi.

— Levez-vous, dit le fermier.

Christophe se leva. L'homme lui fit signe de le suivre. Ils passèrent derrière la grange, prirent un sentier qui

tournait, au milieu des arbres fruitiers. Arrivés à une croix, le fermier montra un chemin à Christophe, et lui dit :

— La frontière est par là.

Christophe reprit sa route, machinalement. Il ne savait pourquoi il marchait. Il était si las, si brisé de corps et d'âme qu'il avait envie de s'arrêter, à chaque pas. Mais il sentait que s'il s'arrêtait, il ne pourrait plus repartir, il ne pourrait plus bouger de l'endroit où il serait tombé. Il marcha, tout le jour encore. Il n'avait plus un sou pour acheter du pain. D'ailleurs, il évitait de traverser les villages. Par un sentiment bizarre qui échappait à sa volonté, cet homme qui voulait mourir avait peur d'être pris ; son corps était comme un animal traqué qui fuit. Ses misères physiques, la fatigue, la faim, une terreur obscure qui se levait de son être épuisé, étouffaient pour l'instant sa détresse morale. Il aspirait seulement à trouver un asile, où il lui fût permis de s'enfermer avec elle et de s'en repaître.

Il passa la frontière. Au loin, il vit une ville que dominaient des tours aux clochetons effilés et des cheminées d'usines, dont les longues fumées, comme des rivières noires, coulaient avec monotonie, toutes dans le même sens, sous la pluie, dans l'air gris. Il était près de tomber. A cet instant, il se souvint qu'il connaissait dans cette ville un docteur de son pays, un certain Erich Braun, qui lui avait écrit, l'an passé, après un de ses succès, pour se rappeler à lui. Si médiocre que fût Braun et si peu qu'il eût été mêlé à sa vie, Christophe, par un instinct de bête blessée, fit un suprême effort pour aller tomber chez quelqu'un qui ne fût pas tout à fait un étranger pour lui.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce cinquième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 31 octobre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6171

Sous le voile de fumées et de pluie, il entra dans la ville grise et rouge. Il marcha au travers, sans rien voir, demandant son chemin, se trompant, revenant sur ses pas, errant au hasard. Il était à bout de forces. Par une suprême tension de sa volonté bandée, il lui fallut gravir des ruelles escarpées, un escalier qui montait au sommet d'une étroite colline, chargée de maisons serrées autour d'une tour d'église sombre. Soixante marches en pierre rouge, groupées par trois ou par six. Entre chaque groupe de marches, une plate-forme exiguë pour la porte d'une maison. A chacune, Christophe reprenait haleine, en chancelant. Là-haut, au-dessus de la tour, des corbeaux tournoyaient.

Enfin, il lut sur une porte le nom qu'il cherchait. Il frappa. — La ruelle était dans la nuit. De fatigue, il ferma les yeux. Nuit noire en lui... Des siècles passèrent.

La porte étroite s'entr'ouvrit. Sur le seuil parut une femme. Son visage était dans l'ombre ; mais sa silhouette se détachait sur le fond clair d'un petit jardin que l'on apercevait au bout du long corridor, au couchant. Elle était grande, se tenait droite, sans parler, attendant qu'il parlât. Il ne voyait pas ses yeux ; il sentait leur regard. Il demanda le docteur Erich Braun et se nomma. Les mots sortaient avec peine de sa gorge. Il était épuisé de fatigue, de soif et de faim. Sans un mot, la femme rentra ; et Christophe

la suivit dans une pièce, aux volets clos. Dans l'obscurité, il se heurta contre elle ; ses genoux et son ventre frôlèrent ce corps silencieux. Elle sortit et ferma la porte sur lui, le laissant seul, sans lumière. Il restait immobile, de crainte de renverser quelque chose, appuyé au mur, le front contre la paroi lisse; ses oreilles bourdonnaient; dans ses yeux, les ténèbres dansaient.

A l'étage au-dessus, une chaise remuée, des exclamations de surprise, une porte fermée avec fracas. De lourds pas descendirent l'escalier.

— Où est-il? demandait une voix connue.

La porte de la chambre se rouvrit.

— Comment! on l'a laissé dans l'obscurité! Anna! Sacrebleu! Une lumière!

Christophe était si faible, il se sentait si perdu que le son de cette voix bruyante, mais cordiale, lui fit du bien, dans sa misère. Il saisit les mains qu'on lui tendait. La lumière était venue. Les deux hommes se regardèrent. Braun était petit; il avait la figure rouge avec une barbe noire, dure et mal plantée, de bons yeux qui riaient derrière des lunettes, un large front bosselé, ridé, tourmenté, inexpressif, des cheveux soigneusement collés au crâne et divisés par une raie qui descendait jusqu'à la nuque. Il était parfaitement laid; mais Christophe éprouvait un bien-être à le regarder et à serrer ses mains. Braun ne cachait pas sa surprise.

— Bon Dieu! qu'il est changé! Dans quel état!...

— Je viens de Paris, dit Christophe. Je me suis sauvé...

— Je sais, je sais, nous avons vu dans le journal, on

disait que vous étiez pris. Dieu soit loué ! Nous avons bien pensé à vous, Anna et moi.

Il s'interrompit, et montrant à Christophe la figure silencieuse qui l'avait accueilli d'abord dans la maison :

— Ma femme.

Elle était restée à l'entrée de la chambre, une lampe à la main. Un visage taciturne, au fort menton. La lumière tombait sur ses cheveux bruns aux reflets roux et sur ses joues d'un teint mat. Elle tendit la main à Christophe, d'un geste raide, le coude serré au corps ; il la prit sans regarder. Il défaillait.

— Je suis venu... essaya-t-il d'expliquer. J'ai pensé que vous voudriez bien... si je ne vous gêne pas trop... me recevoir un jour...

Braun ne le laissa pas achever :

— Un jour !... Vingt jours, cinquante, autant qu'il vous plaira. Tant que vous serez dans ce pays, vous logerez dans notre maison, et j'espère que ce sera longtemps. C'est un honneur et un bonheur pour nous.

Ces affectueuses paroles bouleversèrent Christophe. Il se jeta dans les bras de Braun.

— Mon bon Christophe, mon bon Christophe, disait Braun... Il pleure... Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc ?... Anna ! Anna ! Vite, il s'évanouit...

Christophe s'était affaissé dans les bras de son hôte. La syncope qu'il sentait venir depuis quelques heures l'avait terrassé.

Quand il rouvrit les yeux, il était couché dans un grand lit. Une odeur de terre humide montait par la fenêtre. Braun était penché sur lui.

— Pardon, balbutia Christophe, en tâchant de se relever.

— Mais il meurt de faim, cria Braun.

La femme sortit, revint avec une tasse, et le fit boire. Braun lui soutenait la tête. Christophe reprenait vie; mais la fatigue était plus forte que la faim; à peine la tête remise sur l'oreiller, il s'endormit. Braun et sa femme le veillèrent; puis, voyant qu'il n'avait besoin que de repos, ils le laissèrent.

C'était un de ces sommeils qui semblent durer des années, sommeil accablé, accablant, comme du plomb au fond d'un lac. On est la proie de la lassitude accumulée et des hallucinations monstrueuses qui rôdent éternellement aux portes de la volonté. Il voulait s'éveiller, brûlant, brisé, perdu dans cette nuit inconnue; il entendait des horloges sonner d'éternelles demies; il ne pouvait respirer, ni penser, ni bouger; il était ligoté, bâillonné, comme un homme que l'on noie; il voulait se débattre et retombait au fond. — L'aube arriva enfin, l'aube tardive et grise d'un jour pluvieux. L'intolérable chaleur qui le consumait tomba; mais son corps gisait sous une montagne. Il se réveilla. Réveil terrible.

— Pourquoi ouvrir les yeux? Pourquoi me réveiller? Rester là, comme mon pauvre petit, qui est couché sous la terre...

Étendu sur le dos, il ne faisait pas un mouvement, bien qu'il souffrît de sa position dans le lit; ses bras et ses jambes étaient lourds comme de la pierre. Il était dans un tombeau. Lumière blafarde. Quelques gouttes de pluie frappaient les carreaux. Un oiseau dans le jardin poussait de petits cris plaintifs. O misère de vivre! Inutilité cruelle...

Les heures s'écoulèrent. Braun entra. Christophe ne

tourna pas la tête. Braun, lui voyant les yeux ouverts, l'interpella joyeusement; et comme Christophe continuait de fixer le plafond, d'un regard morne, il entreprit de secouer sa mélancolie : il s'assit sur le lit et bavarda bruyamment. Ce bruit et cette gaieté étaient insupportables à Christophe. Il fit un effort, qui lui sembla surhumain, pour dire :

— Je vous en prie, laissez-moi.

Le brave homme changea de ton, aussitôt.

— Vous voulez être seul? Comment donc! Certainement. Restez bien tranquillement. Reposez-vous, ne parlez pas, on vous montera les repas, personne ne dira rien.

Mais il lui était impossible d'être bref. Après d'interminables explications, il quitta la chambre sur la pointe de ses gros souliers qui faisaient craquer le parquet. Christophe resta de nouveau seul, enfoncé dans sa lassitude mortelle. Sa pensée se diluait dans un brouillard de souffrance. Il s'épuisait à comprendre. ... « Pourquoi l'avait-il connu? Pourquoi l'avait-il aimé? A quoi avait-il servi qu'Antoinette se dévouât? Quel sens avaient toutes ces vies, toutes ces générations, — une telle somme d'épreuves et d'espoirs, — qui aboutissaient à cette vie et s'étaient engouffrées avec elle dans le vide? » ... Non-sens de la vie. Non-sens de la mort. Un être raturé, escamoté, toute une race disparue, sans qu'il en reste aucune trace. On ne sait ce qui l'emporte, de l'odieux ou du grotesque. Il lui venait un rire mauvais, rire de haine et de désespoir. Son impuissance d'une telle douleur, sa douleur d'une telle impuissance, le tuaient. Il avait le cœur broyé...

Nul bruit dans la maison, que les pas du docteur, sortant pour ses visites. Christophe avait perdu toute notion du temps, lorsque Anna parut. Elle portait le dîner sur un plateau. Il la regarda, sans faire un mouvement, sans même remuer les lèvres, pour remercier; mais dans ses yeux fixes, qui semblaient ne rien voir, l'image de la jeune femme se grava avec une netteté photographique. Longtemps après, quand il la connut mieux, c'est ainsi qu'il continua de la voir; les images plus récentes ne parvinrent pas à effacer ce premier souvenir. Elle avait des cheveux épais, tirés en lourd chignon, le front bombé, de larges joues, le nez court et droit, les yeux obstinément baissés, ou qui, lorsqu'ils rencontraient d'autres yeux, se dérobaient avec une expression peu franche et sans bonté, les lèvres un peu grosses, serrées l'une contre l'autre, l'air butté, presque dur. Elle était grande, elle semblait robuste et bien faite, mais étriquée dans ses vêtements et raide dans ses mouvements. Elle alla sans bruit et sans parole, posa le plateau sur la table près du lit, et repartit, les bras collés au corps, le front baissé. Christophe ne songea même pas à s'étonner de cette apparition étrange et un peu ridicule; il ne toucha pas au dîner et continua de souffrir en silence.

Le jour passa. Le soir revint, et de nouveau Anna avec de nouveaux plats. Elle trouva intacts ceux qu'elle avait apportés le matin; et elle les remporta, sans une observation. Elle n'eut pas un de ces mots d'encouragement affectueux que toute femme trouve, d'instinct, pour s'adresser à un malade. Il semblait que Christophe n'existât pas pour elle, ou qu'elle-même existât à peine. Christophe éprouvait une sourde

hostilité, en suivant avec impatience, cette fois, ses mouvements gauches et guindés. Pourtant, il lui était reconnaissant de ne pas essayer de parler. — Il le fut encore plus, quand il eut à subir, après son départ, l'assaut du docteur, qui venait de s'apercevoir que Christophe n'avait pas touché à son premier repas. Indigné contre sa femme de ce qu'elle ne l'eût pas fait manger de force, il voulait y contraindre Christophe. Pour avoir la paix, Christophe dut avaler quelques gorgées de lait. Après quoi, il lui tourna le dos.

La seconde nuit fut plus calme. Le lourd sommeil recouvrit Christophe de son néant. Plus de trace de l'odieuse vie. — Mais le réveil fut plus irrespirable encore. Il se remémorait tous les détails de la fatale journée, la répugnance d'Olivier à sortir de la maison, ses instances pour s'éloigner de la bagarre. Et il se disait avec désespoir :

— C'est moi qui l'ai tué.

Impossible de rester seul, enfermé, immobile, sous la griffe du sphinx aux yeux féroces, qui continuait de lui souffler au visage le vertige de ses questions, avec son souffle de cadavre. Il se leva fiévreux, il se traîna hors de la chambre, il descendit l'escalier ; il avait le besoin instinctif et peureux de se serrer contre d'autres hommes. Et dès qu'il entendit une autre voix, il eût voulu s'enfuir.

Braun était dans la salle à manger. Il accueillit Christophe avec ses démonstrations d'amitié ordinaires. Tout de suite, il se mit à l'interroger sur les événements parisiens. Christophe lui saisit le bras :

— Non, dit-il, ne me demandez rien. Plus tard... Il ne

faut pas m'en vouloir. Je ne puis pas. Je suis las à mourir, je suis las...

— Je sais, je sais, dit Braun affectueusement. Les nerfs sont ébranlés. Ce sont les émotions des jours derniers. Ne parlez pas. Ne vous contraignez en rien. Vous êtes libre, vous êtes chez vous. On ne s'occupera pas de vous.

Il tint parole. Pour éviter de fatiguer son hôte, il tomba dans l'excès opposé : il n'osait plus causer, devant lui, avec sa femme; on parlait à voix basse, on marchait sur le bout des pieds; la maison devint muette. Il fallut que Christophe, agacé par cette affectation de silence chuchotant, priât Braun de continuer à vivre, comme par le passé.

Les jours suivants, on ne s'occupa donc plus de Christophe. Il restait assis, pendant des heures, dans le coin d'une chambre, ou bien il circulait à travers la maison, comme un homme qui rêve. A quoi pensait-il ? Il n'eût pu le dire. A peine s'il avait encore la force de souffrir. Il était anéanti. La sécheresse de son cœur lui faisait horreur. Il n'avait qu'un désir : être enterré avec « lui », et que tout fût fini. — Une fois, il trouva la porte du jardin ouverte, et il sortit. Mais ce lui fut une sensation si pénible de se retrouver dans la lumière qu'il revint précipitamment et se barricada dans sa chambre, volets clos. Les jours de beau temps le torturaient. Il haïssait le soleil. La nature l'accablait de sa brutale sérénité. A table, il mangeait en silence ce que Braun lui servait, et, les yeux fixés sur la table, il restait sans parler. Braun lui montra, un jour, dans le salon, un piano ; Christophe s'en détourna avec terreur. Tout bruit lui était odieux. Le silence, le silence, et la nuit !... Il

n'y avait plus en lui qu'un vide immense et le besoin du vide. Fini de sa joie de vivre, de ce puissant oiseau de joie qui jadis s'élevait, par élans emportés, en chantant. Des journées, assis dans sa chambre, il n'avait d'autres sensations de sa vie que le pouls boiteux de l'horloge, dans la chambre voisine, qui lui semblait battre dans son cerveau. Et pourtant, le sauvage oiseau de joie était encore en lui, il avait de brusques envolées, il se cognait aux barreaux ; et c'était au fond de l'âme un affreux tumulte de douleur, — « le cri de détresse d'un être demeuré seul dans une vaste étendue dépeuplée... »

La misère du monde est qu'on n'y a presque jamais un compagnon. Des compagnes, peut-être, et des amis de rencontre. On est prodigue de ce beau nom d'ami. En réalité, on n'a qu'un ami dans la vie. Et bien rares, ceux qui l'ont. Mais ce bonheur est si grand qu'on ne sait plus vivre, quand on ne l'a plus. Il remplissait la vie, sans qu'on y eût pris garde. Il s'en va : la vie est vide. Ce n'est pas seulement l'aimé qu'on a perdu, c'est toute raison d'aimer, toute raison d'avoir aimé. Pourquoi a-t-il vécu ? Pourquoi a-t-on vécu ?

Le coup de cette mort était d'autant plus terrible pour Christophe qu'elle le frappait à un moment où son être se trouvait déjà secrètement ébranlé. Il est, dans la vie, des âges où s'opère au fond de l'organisme un sourd travail de transformation; alors le corps et l'âme sont plus livrés aux atteintes du dehors ; l'esprit se sent affaibli, une tristesse vague le travaille, une satiété des choses, un détachement de ce qu'on a fait, une incapacité de voir encore ce qu'on pourra faire d'autre. Aux âges où se produisent ces crises, la plupart des hommes sont liés par les devoirs domestiques : sauvegarde pour

eux, qui leur enlève, il est vrai, la liberté d'esprit nécessaire pour se juger, s'orienter, se refaire une forte vie nouvelle. Que de tristesses cachées, que d'amers dégoûts!... Marche! Marche! Il te faut passer outre... La tâche obligée, le souci de la famille dont on est responsable, tient l'homme comme un cheval qui dort debout et avance, harassé, entre ses brancards. — Mais l'homme tout à fait libre n'a rien qui le soutienne à ses heures de néant et qui le force à marcher. Il va, par habitude ; il ne sait où il va. Ses forces sont troublées, sa conscience obscurcie. Malheur à lui si, dans ce moment où il est assoupi, un coup de tonnerre vient interrompre sa marche de somnambule ! Il risque de s'écrouler.

Quelques lettres de Paris, qui avaient fini par le joindre, arrachèrent pour un instant Christophe à son apathie désespérée. Elles venaient de Cécile et de madame Arnaud. Elles lui apportaient des consolations. Pauvres consolations. Consolations inutiles. Ceux qui parlent sur la douleur ne sont pas ceux qui souffrent. Elles lui apportaient surtout un écho de la voix disparue... Il n'eut pas le courage de répondre; et les lettres se turent. Dans son abattement, il cherchait à effacer sa trace. Disparaître... La douleur est injuste : tous ceux qu'il avait aimés n'existaient plus pour lui. Un seul être existait : celui qui n'existait plus. Pendant des semaines, il s'acharna à le faire revivre ; il conversait avec lui ; il lui écrivait :

— « Mon âme, je n'ai pas reçu ta lettre aujourd'hui. Où es-tu? Reviens, reviens, parle-moi, écris-moi!... »

Mais la nuit, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à le revoir en rêve. On rêve peu à ceux qu'on a perdus, tant que leur perte nous déchire. Ils reparaissent plus tard, quand l'oubli vient.

Cependant, la vie du dehors s'infiltrait peu à peu dans ce tombeau de l'âme. Christophe commença par réentendre les divers bruits de la maison et s'y intéresser sans qu'il s'en aperçût. Il sut à quelle heure la porte s'ouvrait et se fermait, combien de fois dans la journée, et de quelles façons diverses, suivant les visi-

teurs. Il connut le pas de Braun ; il s'imaginait voir le docteur, au retour de ses visites, arrêté dans le vestibule, et accrochant son chapeau et son manteau, toujours de la même manière méticuleuse et maniaque. Et quand un des bruits accoutumés cessait de se faire entendre dans l'ordre prévu, il cherchait malgré lui la raison du changement. A table, il se mit à écouter machinalement la conversation. Il s'aperçut que Braun parlait presque toujours seul. Sa femme ne lui faisait que de brèves répliques. Braun n'était pas troublé du manque d'interlocuteurs ; il racontait, avec une bonhomie bavarde, les visites qu'il venait de faire et les commérages recueillis. Il arriva que Christophe le regardât, tandis que Braun parlait ; Braun en était tout heureux, et s'ingéniait à l'intéresser.

Christophe tâcha de se reprendre à la vie... Quelle fatigue ! Il se sentait si vieux, vieux comme le monde !... Le matin, quand il se levait, quand il se voyait dans la glace, il était las de son corps, de ses gestes, de sa forme stupide. Se lever, s'habiller, pourquoi ?... Il fit d'immenses efforts pour travailler : c'était à vomir. A quoi bon créer, puisque tout est destiné au néant ? La musique lui était devenue impossible. On ne juge bien de l'art — (et du reste) — que par le malheur. Le malheur est la pierre de touche. Alors seulement on connaît ceux qui traversent les siècles, ceux qui sont plus forts que la mort. Bien peu résistent. On est effrayé de la médiocrité de certaines âmes sur lesquelles on comptait — (aussi bien des artistes qu'on aimait, que des amis dans la vie). — Qui surnage ? Comme la beauté du monde sonne creux sous le doigt de la douleur !

Mais la douleur se lasse, et sa main s'engourdit. Les nerfs de Christophe se détendaient. Il dormait, dormait sans cesse. On eût dit qu'il ne parviendrait jamais à assouvir cette faim de dormir.

Et une nuit enfin, il eut un sommeil si profond qu'il ne s'éveilla que dans l'après-midi suivante. La maison était déserte. Braun et sa femme étaient sortis. La fenêtre était ouverte, l'air lumineux riait. Christophe se sentait déchargé d'un poids écrasant. Il se leva et descendit au jardin. Un rectangle étroit, enfermé dans de hauts murs, à l'aspect de couvent. Quelques allées sablées, entre des carrés de gazon et de fleurs bourgeoises; un berceau où s'enroulaient une treille et des roses. Un filet d'eau minuscule s'égouttait d'une grotte en rocaille; un acacia adossé au mur penchait ses branches odorantes sur le jardin voisin. Par delà s'élevait la vieille tour de l'église, en grès rouge. Il était quatre heures du soir. Le jardin était déjà dans l'ombre. Le soleil baignait encore la cime de l'arbre et le clocher rouge. Christophe s'assit sous la tonnelle, le dos tourné au mur, la tête renversée en arrière, regardant le ciel limpide parmi les entrelacs de la vigne et des roses. Il lui semblait s'éveiller d'un cauchemar. Un silence immobile régnait. Au-dessus de sa tête, une liane de roses languissamment pendait. Soudain, la plus belle s'effeuilla, expira; la neige de ses pétales se répandit dans l'air. C'était comme une belle vie innocente qui mourait. Si simplement!... Dans l'esprit de Christophe, cela prit une signification d'une douceur déchirante. Il suffoqua; et, se cachant la figure dans ses mains, il sanglota...

Les cloches de la tour sonnèrent. D'une église à

l'autre d'autres voix répondirent... Christophe n'eut pas conscience du temps qui s'écoula. Quand il releva la tête, les cloches s'étaient tues, le soleil avait disparu. Christophe était soulagé par ses larmes; son esprit était comme lavé. Il écoutait en lui sourdre un filet de musique et regardait le fin croissant de lune glisser dans le ciel du soir. Un bruit de pas qui rentraient l'éveilla. Il remonta dans sa chambre, s'enferma à double tour, et il laissa couler la fontaine de musique. Braun l'appela pour dîner, il frappa à la porte, il essaya d'ouvrir : Christophe ne répondit pas. Braun, inquiet, regarda par la serrure, et se rassura en voyant Christophe à demi couché sur sa table, au milieu de papiers qu'il noircissait.

Quelques heures après, Christophe, épuisé, descendit et trouva dans la salle du bas le docteur qui l'attendait patiemment, en lisant. Il l'embrassa, lui demanda pardon de ses façons d'agir depuis son arrivée, et, sans que Braun l'interrogeât, il se mit à lui raconter les dramatiques événements des dernières semaines. Ce fut la seule fois qu'il lui en parla; encore n'était-il pas sûr que Braun eût bien compris : car Christophe discourait sans suite, la nuit était avancée, et malgré sa curiosité, Braun mourait de sommeil. A la fin, — (deux heures sonnaient) — Christophe s'en aperçut. Ils se dirent bonne nuit.

A partir de ce moment, l'existence de Christophe se réorganisa. Il ne se maintint pas dans cet état d'exaltation passagère; il revint à sa tristesse, mais à une tristesse normale, qui ne l'empêchait plus de vivre. Revivre, il le fallait bien! Cet homme qui venait de

perdre ce qu'il aimait le plus au monde, cet homme que son chagrin minait, qui portait la mort en lui, avait une telle force de vie, abondante, tyrannique, qu'elle éclatait en ses paroles de deuil, elle rayonnait de ses yeux, de sa bouche, de ses gestes. Mais au cœur de cette force, un ver rongeur s'était logé. Christophe avait des accès de désespoir. C'étaient comme des élancements. Il était calme, il s'efforçait de lire, il se promenait : brusquement, le sourire d'Olivier, son visage las et tendre... Un coup de couteau au cœur... Il chancelait, il portait la main à sa poitrine, en gémissant. Une fois, il était au piano, il jouait une page de Beethoven, avec sa fougue d'autrefois... Tout à coup, il se jetait par terre, et se cachant la figure dans les coussins d'un fauteuil, il criait :

— Mon petit !...

Le pire était l'impression de « déjà vécu » : il l'avait, à chaque pas. Incessamment il retrouvait les mêmes gestes, les mêmes mots, le retour perpétuel des mêmes expériences. Tout lui était connu, il avait tout prévu. Telle figure qui lui rappelait une figure ancienne allait dire — (il en était sûr d'avance) — disait les mêmes choses qu'il avait entendu dire à l'autre ; les êtres analogues passaient par des phases analogues, se heurtaient aux mêmes obstacles, et s'y usaient de même. S'il est vrai que *« rien ne lasse de la vie comme le recommencement de l'amour »*, combien plus ce recommencement de tout ! C'était hallucinant. — Christophe tâchait de n'y pas penser, puisqu'il était nécessaire de n'y pas penser pour vivre, et puisqu'il voulait vivre. Hypocrisie douloureuse, qui ne veut point se connaître, par honte, par piété même, invincible besoin de vivre

qui se cache! Sachant qu'il n'est pas de consolations, il se crée des consolations. Convaincu que la vie n'a pas de raisons d'être, il se forge des raisons de vivre. Il se persuade qu'il faut qu'il vive, alors que personne n'y tient, que lui. Au besoin, il inventera que le mort l'encourage à vivre. Et il sait qu'il prête au mort les paroles qu'il veut lui faire dire. Misère!...

Christophe reprit sa route; son pas sembla retrouver l'ancienne assurance; sur sa douleur la porte du cœur se referma; il n'en parlait jamais aux autres; lui-même, il évitait de se trouver seul avec elle : il paraissait calme.

« *Les peines vraies,* dit Balzac, *sont en apparence tranquilles dans le lit profond qu'elles se sont fait, où elles semblent dormir, mais où elles continuent à corroder l'âme.* »

Qui eût connu Christophe et l'eût bien observé, allant, venant, causant, faisant de la musique, riant même — (il riait maintenant!) — eût senti qu'il y avait dans cet homme vigoureux, aux yeux brûlants de vie, quelque chose de détruit, au plus profond de la vie.

Du moment qu'il était rivé à la vie, il devait s'assurer les moyens de vivre. Il ne pouvait être question pour lui de quitter la ville. La Suisse était l'abri le plus sûr ; et où aurait-il trouvé hospitalité plus dévouée? — Mais son orgueil ne pouvait s'accommoder de l'idée de rester à la charge d'un ami; malgré les protestations de Braun, qui ne voulait rien accepter de lui, il ne fut pas tranquille jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelques leçons de musique qui lui permissent de payer une pension régulière à ses hôtes. Ce ne fut pas chose facile. Le bruit de son équipée révolutionnaire s'était répandu; et les familles bourgeoises répugnaient à introduire chez elles un homme qui passait pour dangereux, ou en tout cas pour extraordinaire, par conséquent pour peu « convenable ». Cependant, sa renommée musicale et les démarches de Braun réussirent à lui ouvrir l'accès de quatre ou cinq maisons moins timorées, ou plus curieuses, peut-être désireuses par snobisme artistique de se singulariser. Elles ne furent pas les moins attentives à le surveiller et à maintenir entre le maître et les élèves des distances respectables.

La vie s'arrangea chez Braun sur un plan méthodiquement réglé. Le matin, chacun allait à ses affaires : le docteur à ses visites, Christophe à ses leçons, madame Braun au marché et à ses œuvres édifiantes.

Christophe rentrait vers une heure, d'habitude avant Braun, qui défendait qu'on l'attendît; et il se mettait à table avec la jeune femme. Cela lui était peu agréable : car elle ne lui était pas sympathique, et il ne trouvait rien à lui dire. Elle ne se donnait point de mal pour combattre cette impression, dont il lui était impossible de ne pas avoir conscience; elle ne se mettait en frais ni de toilette ni d'esprit; jamais elle n'adressait la parole à Christophe, la première. La disgrâce spéciale de ses mouvements et de son habillement, sa gaucherie, sa froideur, eussent éloigné tout homme, sensible comme Christophe à la grâce féminine. Quand il se rappelait la spirituelle élégance des Parisiennes, il ne pouvait s'empêcher, en regardant Anna, de penser :

— Comme elle est laide!

Ce n'était pourtant pas juste; et il ne tarda pas à remarquer la beauté de ses cheveux, de ses mains, de sa bouche, de ses yeux, — aux rares instants où il lui arrivait de rencontrer ce regard, qui se dérobait toujours. Mais son jugement n'en était pas modifié. Par politesse, il s'obligeait à lui parler; il cherchait avec peine des sujets de conversation; elle ne l'aidait en rien. Deux ou trois fois, il essaya de l'interroger sur sa ville, sur son mari, sur elle-même : il n'en put rien tirer. Elle répondait des choses banales; elle faisait effort pour être polie et pour sourire; mais cet effort se sentait, d'une façon désagréable; son sourire était contraint, sa voix sourde; elle laissait tomber chaque mot; chaque phrase était suivie d'un silence pénible. Christophe finit par lui parler le moins possible; et elle lui en sut gré. C'était un soulagement pour tous deux, quand le docteur rentrait. Il était toujours de bonne humeur, bruyant,

affairé, vulgaire, excellent homme. Il mangeait, buvait, parlait, riait abondamment. Avec lui, Anna causait un peu ; mais il n'était guère question, dans ce qu'ils disaient, que des plats qu'on mangeait et du prix de chaque chose. Parfois Braun s'amusait à la taquiner sur ses œuvres pieuses et les sermons du pasteur. Elle prenait alors un air raide, et se taisait, offensée, jusqu'à la fin du repas. Plus souvent, le docteur racontait ses visites ; il se complaisait à décrire certains cas répugnants, avec une joviale minutie qui mettait hors de lui Christophe. Celui-ci jetait sa serviette sur la table, et se levait avec des grimaces de dégoût qui faisaient la joie du narrateur. Braun cessait aussitôt, et apaisait son ami, en riant. Au repas suivant, il recommençait. Ces plaisanteries d'hôpital semblaient avoir le don d'égayer l'impassible Anna. Elle sortait de son silence par un rire brusque et nerveux, qui avait quelque chose d'animal. Peut-être n'éprouvait-elle pas moins de dégoût que Christophe pour ce dont elle riait.

L'après-midi, Christophe avait peu d'élèves. Il restait d'ordinaire à la maison, avec Anna, tandis que le docteur sortait. Ils ne se voyaient pas. Chacun travaillait, de son côté. Au début, Braun avait prié Christophe de donner quelques leçons de piano à sa femme : elle était, suivant lui, assez bonne musicienne. Christophe demanda à Anna de lui jouer quelque chose. Elle ne se fit aucunement prier, malgré le déplaisir qu'elle en avait ; mais elle y apporta son manque de grâce habituel : elle avait un jeu mécanique, d'une insensibilité inimaginable ; toutes les notes étaient égales ; nul accent nulle part ; ayant à tourner la page, elle s'arrêta froidement au milieu d'une phrase, ne se hâta point, et reprit

à la note suivante. Christophe en fut si exaspéré qu'il eut peine à ne pas lui dire une grossièreté ; il ne put s'en défendre qu'en sortant avant la fin du morceau. Elle ne s'en troubla point, continua imperturbablement jusqu'à la dernière note, et ne se montra ni mortifiée, ni blessée de cette impolitesse ; à peine sembla-t-elle s'en être aperçue. Mais entre eux, il ne fut plus question de musique. Les après-midi où Christophe sortait, il arrivait que, rentrant à l'improviste, il trouvât Anna qui étudiait au piano, avec une ténacité glaciale et insipide, répétant sans se lasser la même mesure cinquante fois, et ne s'animant jamais. Jamais elle ne faisait de musique, quand elle savait Christophe à la maison. Elle employait aux soins du ménage tout le temps qu'elle ne consacrait pas à ses occupations religieuses. Elle cousait, recousait, reprisait, surveillait la domestique ; elle avait le souci maniaque de l'ordre et de la propreté. Son mari la tenait pour une brave femme, un peu baroque, — « comme toutes les femmes », disait-il, — mais, « comme toutes les femmes », dévouée. Sur ce dernier point, Christophe faisait *in petto* des réserves : cette psychologie lui semblait trop simpliste ; mais il se disait qu'après tout, c'était l'affaire de Braun ; et il n'y pensait plus.

On se réunissait le soir, après dîner. Braun et Christophe causaient. Anna travaillait. Sur les prières de Braun, Christophe avait consenti à se remettre au piano ; et il jouait parfois jusqu'à une heure avancée, dans le grand salon mal éclairé qui donnait sur le jardin. Braun était dans l'extase... Qui ne connaît de ces gens passionnés pour des œuvres qu'ils ne comprennent point, ou qu'ils comprennent à rebours ! — (c'est

bien pour cela qu'ils les aiment!) — Christophe ne se fâchait plus : il avait rencontré déjà tant d'imbéciles dans la vie! Mais, à certaines exclamations d'un enthousiasme saugrenu, il cessait de jouer et il remontait dans sa chambre, sans rien dire. Braun finit par comprendre, et il mit une sourdine à ses réflexions. D'ailleurs, son amour de la musique était vite repu; il n'en pouvait écouter avec attention plus d'un quart d'heure de suite; il prenait son journal, ou bien il s'endormait, laissant Christophe tranquille. Anna, assise au fond de la chambre, ne disait mot; elle avait un ouvrage sur les genoux, et semblait travailler; mais ses yeux étaient fixes et ses mains immobiles. Parfois, elle sortait sans bruit au milieu du morceau, et on ne la revoyait plus.

Ainsi se passaient les journées. Christophe reprenait ses forces. La bonté lourde, mais affectueuse de Braun, le calme de la maison, la régularité reposante de cette vie domestique, le régime de nourriture singulièrement abondant, à la mode germanique, restauraient son robuste tempérament. Sa santé physique était rétablie ; mais la machine morale était toujours malade. La vigueur renaissante ne faisait qu'accentuer le désarroi de l'esprit qui ne parvenait pas à retrouver son équilibre, comme une barque mal lestée qui sursaute, au moindre choc.

Son isolement était profond. Il ne pouvait avoir d'intimité intellectuelle avec Braun. Ses rapports avec Anna se réduisaient, à peu de chose près, aux saluts échangés le matin et le soir. Ses relations avec ses élèves étaient plutôt hostiles : car il leur cachait mal que ce qu'ils auraient eu de mieux à faire, c'était de ne plus faire de musique. Il ne connaissait personne. La faute n'en était pas uniquement à lui, qui depuis son deuil se terrait dans son coin. On le tenait à l'écart.

Il était dans une vieille ville, pleine d'intelligence et de force, mais d'orgueil patricien, renfermé en soi et satisfait de soi. Une aristocratie bourgeoise, qui avait

le goût du travail et de la haute culture, mais étroite, piétiste, tranquillement convaincue de sa supériorité et de celle de la cité, se complaisait en son isolement familial. De vastes familles aux vastes ramifications. Chaque famille avait son jour de réunion pour la famille. Pour le reste, elle s'entr'ouvrait à peine. Ces puissantes maisons, aux fortunes séculaires, n'éprouvaient nul besoin de montrer leur richesse. Elles se connaissaient : c'était assez ; l'opinion des autres ne comptait point. On voyait des millionnaires, mis comme de petits bourgeois et parlant leur dialecte rauque aux expressions savoureuses, aller consciencieusement à leur bureau, tous les jours de leur vie, même à l'âge où les plus laborieux s'accordent le droit au repos. Leurs femmes s'enorgueillissaient de leur science domestique. Point de dot donnée aux filles. Les riches laissaient leurs enfants refaire à leur tour le dur apprentissage qu'eux-mêmes ils avaient fait. Une stricte économie pour la vie journalière. Mais un emploi très noble de ces grandes fortunes à des collections d'art, à des galeries de tableaux, à des œuvres sociales ; des dons énormes et continuels, presque toujours anonymes, pour des fondations charitables, pour l'enrichissement des musées. Un mélange de grandeur et de ridicules, également d'un autre âge. Ce monde, pour qui le reste du monde ne semblait pas exister, — (bien qu'il le connût fort bien, par la pratique des affaires, par ses relations étendues, par les longs et lointains voyages d'études auxquels ils obligeaient leurs fils), — ce monde, pour qui une illustre renommée, une célébrité étrangère, ne comptait qu'à partir du jour où elle s'était fait accueillir et reconnaître par lui, — exerçait sur lui-même la plus rigoureuse des disciplines.

Tous se tenaient, et tous se surveillaient. Il en était résulté une conscience collective qui recouvrait les différences individuelles, (plus accusées qu'ailleurs entre ces rudes personnalités), sous le voile de l'uniformité religieuse et morale. Tout le monde pratiquait, tout le monde croyait. Pas un n'avait un doute, ou n'en voulait convenir. Impossible de se rendre compte de ce qui se passait au fond de ces âmes qui se fermaient d'autant plus hermétiquement aux regards qu'elles se savaient environnées d'une surveillance étroite, et que chacun s'arrogeait le droit de regarder dans la conscience d'autrui. On disait que même ceux qui étaient sortis du pays et se croyaient affranchis, — aussitôt qu'ils y remettaient le pied, étaient ressaisis par les traditions, les habitudes, l'atmosphère de la ville : les plus incroyants étaient aussitôt contraints de pratiquer et de croire. Ne pas croire leur eût semblé contre nature. Ne pas croire était d'une classe inférieure, qui avait de mauvaises manières. Il n'était pas admis qu'un homme de leur monde se dérobât aux devoirs religieux. Qui ne pratiquait pas se mettait en dehors de sa classe et n'y était plus reçu.

Le poids de cette discipline n'avait pas encore paru suffisant. Ces hommes ne se trouvaient pas assez liés dans leur caste. A l'intérieur de ce grand *Verein*, ils avaient formé une multitude de petits *Vereine*, afin de se ligoter tout à fait. On en comptait plusieurs centaines ; et leur nombre augmentait, chaque année. Il y en avait pour toutes choses : pour la philanthropie, pour les œuvres pieuses, pour les œuvres commerciales, pour les œuvres pieuses et commerciales à la fois, pour les arts, pour les sciences, pour le chant, la

musique, pour les exercices spirituels, pour les exercices physiques, pour se réunir, tout simplement, pour se divertir ensemble; il y avait des *Vereine* de quartiers, de corporations; il y en avait pour ceux qui avaient le même état, le même chiffre de fortune, qui pesaient le même poids, qui portaient le même prénom. On disait qu'on avait voulu former un *Verein* des *Vereinlosen* (de ceux qui n'appartenaient à aucun *Verein)* : on n'en avait pas trouvé douze.

Sous ce triple corset, de la ville, de la caste, et de l'association, l'âme était ficelée. Une contrainte cachée comprimait les caractères. La plupart y étaient faits depuis l'enfance, — depuis des siècles; et ils la trouvaient saine; ils eussent jugé malséant et malsain de se passer de corset. A voir leur sourire satisfait, nul ne se fût douté de la gêne qu'ils pouvaient éprouver. Mais la nature prenait sa revanche. De loin en loin, il sortait de là quelque individualité révoltée, un vigoureux artiste ou un penseur sans frein, qui brisait brutalement ses liens et qui donnait du fil à retordre aux gardiens de la cité. Ils étaient si intelligents que, quand le révolté n'avait pas été étouffé dans l'œuf, quand il était le plus fort, jamais ils ne s'obstinaient à le combattre, — (le combat eût risqué d'amener des éclats scandaleux) : — ils l'accaparaient. Peintre, ils le mettaient au musée; penseur, dans les bibliothèques. Il avait beau s'époumonner à dire des énormités : ils affectaient de ne pas les entendre. En vain protestait-il de son indépendance : ils se l'incorporaient. Ainsi, l'effet du poison était neutralisé : c'était le traitement par l'homéopathie. — Mais ces cas étaient rares, la plupart des révoltes n'arrivaient pas

au jour. Ces paisibles maisons renfermaient des tragédies inconnues. Il arrivait qu'un de leurs hôtes s'en allât, de son pas tranquille, sans autre explication, se jeter dans le fleuve. Ou bien l'on s'enfermait pour six mois, on enfermait sa femme dans une maison de santé, afin de se remettre l'esprit. On en parlait sans gêne, comme d'une chose naturelle, avec cette placidité qui était un des beaux traits de la ville et qu'on savait garder vis-à-vis de la souffrance et de la mort.

Cette solide bourgeoisie, sévère pour elle-même parce qu'elle savait son prix, l'était moins pour les autres parce qu'elle les estimait moins. A l'égard des étrangers qui séjournaient dans la ville, comme Christophe, des professeurs allemands, des réfugiés politiques, elle se montrait même assez libérale : car ils lui étaient indifférents. Et d'ailleurs, elle aimait l'intelligence. Les idées avancées ne l'inquiétaient point : elle savait qu'elles resteraient sans influence sur les siens. Elle témoignait à ses hôtes une bonhomie glacée, qui les tenait à distance.

Christophe n'avait pas besoin qu'on insistât. Il se trouvait alors dans un état de sensibilité frémissante, où son cœur était à nu : il n'était que trop disposé à voir partout l'égoïsme et l'indifférence, et à se replier sur soi.

De plus, la clientèle de Braun, le cercle, fort restreint, auquel appartenait sa femme, faisaient partie d'un petit monde protestant, particulièrement rigoriste. Christophe y était doublement mal vu, comme papiste d'origine et comme incroyant de fait. De son côté, il y trouvait beaucoup de choses qui le choquaient. Il avait beau ne plus croire, il portait en lui la marque sécu-

laire de son catholicisme, plus poétique que raisonné, plus indulgent à la nature, et qui ne se tourmentait pas tant d'expliquer ni de comprendre que d'aimer ou de n'aimer point; et il portait aussi les habitudes de liberté intellectuelle et morale qu'il avait sans le savoir ramassées à Paris. Il devait fatalement se heurter à ce petit monde piétiste, où s'accusaient avec exagération les défauts d'esprit du calvinisme : un rationalisme religieux, qui coupait les ailes de la foi, et la laissait ensuite suspendue sur l'abîme; car il partait d'un *a priori* aussi discutable que tous les mysticismes : ce n'était plus de la poésie, ce n'était pas de la prose, c'était de la poésie mise en prose. Un orgueil intellectuel, une foi absolue, dangereuse, en la raison, — en *leur* raison. Ils pouvaient ne pas croire à Dieu, ni à l'immortalité; mais ils croyaient à la raison, comme un catholique croit au pape, ou un fétichiste à son idole. Il ne leur venait même pas à l'idée de la discuter. La vie avait beau la contredire : ils eussent nié plutôt la vie. Un manque de psychologie, une incompréhension de la nature, des forces cachées, des racines de l'être, de « l'Esprit de la Terre ». Ils se fabriquaient une vie et des êtres enfantins, simplifiés, schématiques. Certains d'entre eux étaient gens instruits et pratiques; ils avaient beaucoup lu, beaucoup vu. Mais ils ne voyaient, ni ne lisaient aucune chose comme elle était; ils s'en faisaient des réductions abstraites. Ils étaient pauvres de sang; ils avaient de hautes qualités morales; mais ils n'étaient pas assez humains : et c'est le péché suprême. Leur pureté de cœur, très réelle souvent, noble et naïve, parfois comique, devenait malheureusement, en certains cas, tragique; elle les menait à une

dureté vis-à-vis des autres, à une inhumanité tranquille, sans colère, sûre de soi, qui effarait. Comment eussent-ils hésité? N'avaient-ils pas la vérité, le droit, la vertu avec eux? N'en recevaient-ils pas la révélation directe de leur sainte raison? La raison est un soleil dur; il éclaire, mais il aveugle. Dans cette lumière sèche, sans vapeurs et sans ombres, les âmes poussent décolorées, le sang de leur cœur est bu.

Or, si quelque chose était en ce moment, pour Christophe, vide de sens, c'était la raison. Ce soleil-là n'éclairait, à ses yeux, que les parois de l'abîme, sans lui montrer les moyens d'en sortir, ni même lui permettre d'en mesurer le fond.

Quant au monde artistique, Christophe avait peu l'occasion et encore moins le désir de frayer avec lui. Les musiciens étaient en général d'honnêtes conservateurs de l'espèce néo-schumannienne et « brahmine », contre lesquels Christophe avait jadis rompu des lances. Deux faisaient exception : l'organiste Krebs, qui tenait une confiserie renommée, brave homme, bon musicien, qui l'eût été davantage si, pour reprendre le mot d'un de ses compatriotes, « il n'eût été assis sur un Pégase auquel il donnait trop d'avoine »; — et un jeune compositeur juif, talent original, plein de sève vigoureuse et trouble, qui faisait le commerce d'articles suisses : sculptures en bois, chalets et ours de Berne. Plus indépendants que les autres, sans doute parce qu'ils ne faisaient pas de leur art un métier, ils eussent été bien aises de se rapprocher de Christophe ; et, en un autre temps, Christophe eût été curieux de les connaître ; mais, à ce moment de sa vie, toute curiosité artistique et humaine était émoussée en lui ; il sentait

plus ce qui le séparait des hommes que ce qui l'unissait à eux.

Son seul ami, le confident de ses pensées, était le fleuve qui traversait la ville, — le même fleuve puissant et paternel qui là-haut, dans le nord, baignait sa ville natale. Christophe retrouvait auprès de lui les souvenirs de ses rêves d'enfance. Mais dans le deuil qui l'enveloppait, ils prenaient, comme le Rhin lui-même, une teinte funèbre. A la tombée du jour, appuyé sur le parapet d'un quai, il regardait le fleuve fiévreux, cette masse en fusion, lourde, opaque et hâtive, qui était toujours passée, où l'on ne distinguait rien que de grands crêpes mouvants, des milliers de ruisseaux, de courants, de tourbillons, qui se dessinaient, s'effaçaient : tel, un chaos d'images dans une pensée hallucinée ; éternellement, elles s'ébauchent, et se fondent éternellement. Sur ce songe crépusculaire glissaient comme des cercueils des bacs fantomatiques, sans une forme humaine. La nuit s'épaississait. Le fleuve devenait de bronze. Les lumières de la rive faisaient luire son armure d'un noir d'encre, qui jetait des éclairs sombres. Reflets cuivrés du gaz, reflets lunaires des fanaux électriques, reflets sanglants des bougies derrière les vitres des maisons. Le murmure du fleuve remplissait les ténèbres. Éternel bruissement, plus triste que la mer, par sa monotonie...

Christophe aspirait pendant des heures ce chant de mort et d'ennui. Il avait peine à s'en arracher; il remontait ensuite au logis, par les ruelles escarpées aux marches d'escalier rouges, usées dans le milieu; le corps et l'âme brisés, il s'accrochait aux rampes de fer, scellées au mur, qui luisaient, éclairées par le

réverbère d'en haut sur la place déserte devant l'église vêtue de nuit...

Il ne comprenait plus pourquoi les hommes vivaient. Quand il lui arrivait de se rappeler les luttes dont il avait été le témoin, il admirait amèrement cette humanité avec sa foi chevillée au corps. Les idées succédaient aux idées opposées, les réactions aux actions : — démocratie, aristocratie ; socialisme, individualisme ; romantisme, classicisme ; progrès, tradition ; — et ainsi, pour l'éternité. Chaque génération nouvelle, brûlée en moins de dix ans, croyait avec le même entrain être seule arrivée au faîte, et faisait dégringoler ses prédécesseurs, à coups de pierres ; elle s'agitait, criait, se décernait le pouvoir et la gloire, dégringolait à son tour sous les pierres des nouveaux arrivants, disparaissait. A qui le tour ?...

La création musicale n'était plus un refuge, pour Christophe ; elle était intermittente, désordonnée, sans but. Écrire ? Pour qui écrire ? Pour les hommes ? Il passait par une crise de misanthropie aiguë. Pour lui ? Il sentait trop la vanité de l'art, incapable de combler le vide de la mort. Seule, sa force aveugle le soulevait, par instants, d'une aile violente, et retombait, brisée. Il était comme une nuée d'orage qui gronde dans les ténèbres. Olivier disparu, il ne restait plus rien. Il s'acharnait contre tout ce qui avait rempli sa vie, contre les sentiments qu'il avait cru partager avec d'autres, contre les idées qu'il s'imaginait avoir eues en commun avec le reste de l'humanité. Il lui semblait aujourd'hui qu'il avait été le jouet d'une illusion : toute la vie sociale reposait sur un immense malentendu, dont le langage était la source. On croit que la pensée peut

communiquer avec les autres pensées. En réalité, il n'y a de rapports qu'entre des mots. On dit et on écoute des mots. On se sert des mêmes mots ; mais pas un mot n'a le même sens dans deux bouches différentes. Et ce n'est rien encore : pas un mot, pas un seul, n'a tout son sens dans la vie. Les mots débordent la réalité vécue. On parle d'amour et de haine. Il n'y a pas d'amour, pas de haine, pas d'amis, pas d'ennemis, pas de foi, pas de passion, pas de bien, pas de mal. Il n'y a que de froids reflets de ces lumières qui tombent de soleils éteints, d'astres morts depuis des siècles... Des amis ? Il ne manque pas de gens qui revendiquent ce nom. Mais quelle fade réalité représente leur amitié ? Qu'est-ce que l'amitié, au sens du monde ordinaire ? Combien de minutes de sa vie celui qui se croit un ami donne-t-il au pâle souvenir de son ami ? Que lui sacrifierait-il, non pas même de son nécessaire, mais de son superflu, de son oisiveté, de son ennui ? Qu'est-ce que Christophe avait sacrifié à Olivier ? — (Car il ne s'exceptait point, il exceptait Olivier seul du néant où il englobait tous les êtres). — L'art n'est pas plus vrai que l'amour. Quelle place tient-il réellement dans la vie ? De quel amour l'aiment-ils, ceux qui s'en disent épris ?... La pauvreté des sentiments humains est inimaginable. En dehors de l'instinct de l'espèce, de cette force cosmique, qui est le levier du monde, rien n'existe qu'une poussière d'émotions. La plupart des hommes n'ont pas assez de vie pour se donner tout entiers dans aucune passion. Ils s'économisent, avec une ladrerie prudente. Ils sont de tout, un peu, et ne sont tout à fait de rien. Celui qui se donne sans compter, à tous les moments de sa vie, dans tout ce

qu'il fait, dans tout ce qu'il souffre, dans tout ce qu'il aime, dans tout ce qu'il hait, celui-là est un prodige, le plus grand qu'il soit accordé de rencontrer sur terre. La passion est comme le génie : un miracle. Autant dire qu'elle n'existe pas.

Ainsi pensait Christophe ; et la vie s'apprêtait à lui infliger un rude démenti. Le miracle est partout, comme le feu dans la pierre : un choc le fait jaillir. Nous ne soupçonnons pas les démons qui dorment en nous...

Pero non mi destar, deh! parla basso...

Un soir que Christophe improvisait, au piano, Anna se leva et sortit, comme elle faisait souvent, lorsqu'il jouait. Il semblait que la musique l'ennuyât. Christophe n'y prenait plus garde : il était indifférent à ce qu'elle pouvait penser. Il continua de jouer; puis, des idées lui venant qu'il désirait noter, il s'interrompit et courut chercher dans sa chambre les papiers dont il avait besoin. Comme il ouvrait la porte de la pièce voisine et, tête baissée, se jetait dans l'obscurité, il se heurta violemment contre un corps immobile et debout, à l'entrée... Anna. Le choc et la surprise arrachèrent un cri à la jeune femme. Christophe, inquiet de savoir s'il lui avait fait mal, lui prit affectueusement les deux mains. Les mains étaient glacées. Elle semblait grelotter, — sans doute, de saisissement ? Elle murmura une explication vague de sa présence à cette place :

— Je cherchais dans la salle à manger...

Il n'entendit pas ce qu'elle cherchait; et peut-être qu'elle ne l'avait point dit. Il lui parut singulier qu'elle se promenât sans lumière, pour chercher quelque chose. Mais il était si habitué aux allures bizarres d'Anna qu'il n'y prêta pas attention.

Une heure après, il était revenu dans le petit salon, où il passait la soirée avec Braun et Anna. Il était assis devant la table, sous la lampe, et il écrivait. Anna, au bout de la table, à droite, cousait, penchée sur son ouvrage. Derrière eux, dans un fauteuil bas, près du feu, Braun lisait une revue. Ils se taisaient tous trois. On entendait le grésillement de la pluie sur le sable du jardin. Pour s'isoler tout à fait, Christophe, assis de trois quarts, tournait le dos à Anna. En face de lui, au mur, une glace reflétait la table, la lampe, et les deux figures baissées sur leur travail. Il sembla à Christophe que Anna le regardait. Il ne s'en inquiéta point d'abord ; puis, l'insistance de cette idée finissant par le gêner, il leva les yeux vers la glace, et il vit... Elle le regardait en effet. De quel regard ! Il en resta pétrifié, retenant son souffle, observant. Elle ne savait pas qu'il l'observait. La lumière de la lampe tombait sur sa figure pâle, dont le sérieux et le silence habituels avaient un caractère de violence concentrée. Ses yeux — ces yeux inconnus, qu'il n'avait jamais pu saisir, — étaient fixés sur lui : des yeux bleu-sombre, avec de larges prunelles, au regard brûlant et dur; ils étaient attachés à lui, ils fouillaient en lui, avec une ardeur muette et obstinée. Ses yeux ? Se pouvait-il que ce fussent ses yeux ? Il les voyait, et il n'y croyait pas. Les voyait-il vraiment ? Il se retourna brusquement... Les yeux étaient baissés. Il essaya de lui parler, de la forcer à le regarder en face. L'impassible figure répondit, sans lever de son ouvrage son regard abrité sous l'ombre impénétrable des paupières bleuâtres, aux cils courts et serrés. Si Christophe n'avait été sûr de lui-même, il aurait cru qu'il avait été le jouet d'une

illusion. Mais il savait qu'il avait vu, et il ne parvenait pas à comprendre.

Cependant, comme son esprit était absorbé par le travail et qu'Anna l'intéressait peu, cette étrange impression ne l'occupa point longtemps.

Une semaine plus tard, Christophe essayait, au piano, un *lied* qu'il venait de composer. Braun, qui avait la manie, par amour-propre de mari autant que par taquinerie, de tourmenter sa femme pour qu'elle chantât ou jouât, avait été particulièrement insistant, ce soir-là. D'ordinaire, Anna se contentait de dire un non très sec; après quoi, elle ne se donnait plus la peine de répondre aux demandes, prières, ou plaisanteries; elle serrait les lèvres, et ne semblait pas entendre. Cette fois, au grand étonnement de Braun et de Christophe, elle plia son ouvrage, se leva, et vint près du piano. Elle chanta ce morceau qu'elle n'avait jamais lu. Ce fut une sorte de miracle : — *le* miracle. Sa voix, d'un timbre profond, ne rappelait en rien la voix un peu rauque et voilée qu'elle avait en parlant. Fermement posée dès la première note, sans une ombre de trouble, sans effort elle donnait à la phrase musicale une grandeur émouvante et pure; et elle s'éleva à une violence de passion qui fit frémir Christophe : car elle lui parut la voix de son propre cœur. Il la regarda, stupéfait, tandis qu'elle chantait, et il la vit enfin, pour la première fois. Il vit ses yeux obscurs, où s'allumait une lueur de sauvagerie, sa grande bouche passionnée aux lèvres bien ourlées, le sourire voluptueux, un peu lourd et cruel, de ses dents saines et blanches, ses belles et fortes mains, dont l'une s'appuyait sur le pupitre du piano, et la robuste

charpente d'un corps étriqué par sa toilette, amaigri par une vie trop réduite et trop pauvre, mais qu'on devinait jeune, vigoureux, et harmonieux, sous la robe.

Elle cessa de chanter, et alla se rasseoir, les mains posées sur ses genoux. Braun la complimenta ; mais il trouvait qu'elle avait chanté, d'une façon qui manquait de moelleux. Christophe ne lui dit rien. Il la contemplait. Elle souriait vaguement, sachant qu'il la regardait. Il y eut un grand silence entre eux, ce soir-là. Elle se rendait compte qu'elle venait de s'élever au-dessus d'elle-même, ou peut-être, qu'elle avait été « elle » pour la première fois. Elle ne comprenait pas pourquoi.

A partir de ce jour, Christophe se mit à observer attentivement Anna. Elle était retombée dans son mutisme, sa froide indifférence et sa rage de travail, qui agaçait jusqu'à son mari, et où elle endormait les pensées troubles de sa nature obscure. Christophe avait beau la guetter, il ne retrouvait plus en elle que la bourgeoise guindée des premiers temps. A des moments, elle restait absorbée, sans rien faire, les yeux fixes. On la quittait ainsi, on la retrouvait ainsi, un quart d'heure après : elle n'avait point bougé. Quand son mari lui demandait à quoi elle pensait, elle s'éveillait de sa torpeur, souriait, et disait qu'elle ne pensait à rien. Et elle disait vrai.

Rien n'était capable de la faire sortir de sa tranquillité. Un jour qu'elle faisait sa toilette, sa lampe à alcool éclata. En un instant, Anna fut entourée de flammes. La domestique s'enfuit, en hurlant au secours. Braun perdit la tête, s'agita, poussa des cris, et faillit se trouver mal. Anna arracha les agrafes de son peignoir, fit couler de ses hanches sa jupe qui commençait à brûler, et la mit sous ses pieds. Quand Christophe accourut affolé, avec une carafe qu'il avait stupidement saisie, il vit Anna, montée sur une chaise, en jupon et les bras nus, qui éteignait sans trouble les rideaux en feu avec ses mains. Elle se brûla, n'en parla point, et parut seulement dépitée qu'on l'eût vue en ce costume. Elle rougit, se cacha gauchement les épaules avec ses bras, et s'en fut, d'un air de dignité offensée, dans la chambre voisine. Christophe admira son calme ; mais il n'aurait pu dire si ce calme prouvait plus son courage,

ou son insensibilité. Il penchait vers la dernière explication. En vérité, cette femme semblait ne s'intéresser à rien, ni aux autres, ni à elle. Christophe doutait qu'elle eût du cœur.

Il n'eut plus aucun doute, après un fait dont il fut témoin. Anna avait une petite chienne noire, aux yeux intelligents et doux, qui était l'enfant gâtée de la maison. Braun l'adorait. Christophe la prenait chez lui, quand il s'enfermait dans sa chambre pour travailler; et, la porte close, au lieu de travailler, souvent, il s'amusait avec elle. Lorsqu'il sortait, elle était là, sur le seuil, le guettant, et s'attachant à ses pas : car il lui fallait un compagnon de promenade. Elle courait devant lui, tricotant de ses quatre pattes qui grattaient la terre si vite qu'elles semblaient voltiger. De temps en temps, elle s'arrêtait, fière d'aller plus vite; et elle le regardait, bien cambrée, la poitrine en avant. Elle faisait l'importante; elle aboyait furieusement à un morceau de bois; mais dès qu'elle apercevait au loin un autre chien, elle fuyait à toute vitesse, et se réfugiait, tremblante, entre les jambes de Christophe. Christophe s'en moquait et l'aimait. Depuis qu'il s'éloignait des hommes, il se sentait plus rapproché des bêtes; il les trouvait pitoyables et touchantes. Ces pauvres animaux, lorsqu'on est bon pour eux, s'abandonnent à vous avec tant de confiance! L'homme est tellement le maître de leur vie et de leur mort que celui qui fait du mal à ces faibles qui lui sont livrés commet un abus de pouvoir abominable.

Si aimante que la gentille bête fût pour tous, elle avait une préférence marquée pour Anna. Celle-ci ne faisait rien pour l'attirer; mais elle la caressait volontiers, la laissait se blottir des heures sur ses genoux,

veillait à sa nourriture, et paraissait l'aimer autant qu'elle était capable d'aimer. Un jour, la chienne ne sut pas se garer des roues d'une automobile. Elle fut écrasée, à quelques pas de la maison, presque sous les yeux de ses maîtres. Elle vivait encore et criait lamentablement. Braun sortit dans la rue, nu-tête; il courut; il ramassa la loque sanglante, et il tâchait au moins de soulager ses souffrances. Anna vint, regarda sans se baisser, fit une moue dégoûtée, et s'en alla. Braun, les larmes aux yeux, assistait à l'agonie du petit être. Christophe se promenait à grands pas dans le jardin, et crispait les poings. Il entendit Anna qui donnait tranquillement des ordres à la domestique. Il ne put s'empêcher de lui dire :

— Cela ne vous fait donc rien, à vous?

Elle répondit :

— On n'y peut rien, n'est-ce pas? C'est mieux de n'y pas penser.

Il se sentit de la haine pour elle; puis, le burlesque de la réponse le frappa; et il rit. Il se disait qu'Anna devrait bien lui donner sa recette pour ne pas penser aux choses tristes, et que la vie était aisée à ceux qui ont la chance d'être dénués de cœur. Il songea que si Braun mourait, Anna n'en serait guère plus troublée, et il se félicita de n'être point marié. Sa solitude lui semblait moins triste que cette chaîne d'habitudes qui vous attache pour la vie à un être pour qui vous êtes un objet de haine, ou, ce qui est pire, pour qui vous n'êtes rien. Décidément, cette femme n'aimait personne. Elle existait à peine. Le piétisme l'avait desséchée.

Elle surprit Christophe, un jour de la fin d'octobre. Ils étaient à table. Il causait avec Braun d'un

crime passionnel, dont toute la ville était occupée. Dans la campagne, deux filles italiennes, deux sœurs, s'étaient éprises d'un homme. Ne pouvant, l'une ni l'autre, se sacrifier de plein gré, elles avaient joué au sort qui des deux céderait la place. La vaincue devait tout bonnement se jeter dans le Rhin. Mais quand le sort eut parlé, celle qu'il n'avait pas favorisée montra peu d'empressement à accepter la décision. L'autre fut révoltée par un tel manque de foi. Des injures on en vint aux coups, et même aux coups de couteau; puis, brusquement le vent tourna; on s'embrassa en pleurant, on jura qu'on ne pourrait vivre l'une sans l'autre; et comme on ne pouvait cependant se résigner à partager le galant, on décida qu'il serait tué. Ainsi fut fait. Une nuit, les deux amoureuses firent venir dans leur chambre l'amant, enorgueilli de sa double bonne fortune; et tandis que l'une le liait passionnément de ses bras, l'autre non moins passionnément le poignardait dans le dos. Par chance, ses cris furent entendus. On vint, on l'arracha en assez piteux état à l'étreinte de ses amies; et on les arrêta. Elles protestaient que cela ne regardait personne, qu'elles étaient seules intéressées dans l'affaire, et que du moment qu'elles étaient d'accord pour se débarrasser de ce qui était à elles, nul n'avait à s'en mêler. La victime n'était pas loin d'approuver ce raisonnement; mais la justice ne le comprit pas. Et Braun ne le comprenait pas, non plus.

— Ce sont des folles, disait-il. Il faut les enfermer dans un hospice d'aliénés. Ah! les mâtines!... Je comprends qu'on se tue par amour. Je comprends même qu'on tue l'être qu'on aime et qui vous trompe...

C'est-à-dire, je ne l'excuse point, mais je l'admets, comme un reste d'atavisme féroce; c'est barbare, mais logique : on tue qui vous fait souffrir. Mais tuer ce qu'on aime, sans rancune, sans haine, simplement parce que d'autres l'aiment, c'est de la démence... Tu comprends cela, Christophe?

— Peuh! fit Christophe, je suis habitué à ne pas comprendre. Qui dit amour dit déraison.

Anna, qui se taisait sans paraître écouter, leva la tête et dit, de sa voix calme :

— Il n'y a là rien de déraisonnable. C'est tout naturel. Quand on aime, on veut détruire ce qu'on aime, afin que personne autre ne puisse l'avoir.

Braun regarda sa femme, stupéfait; il frappa sur la table, se croisa les bras, et dit :

— Où a-t-elle été pêcher cela?... Comment! il faut que tu dises ton mot, toi aussi? Qu'est-ce que diable tu en sais?

Anna rougit légèrement, et se tut. Braun reprit :

— Quand on aime, on veut détruire?... Voilà une monstrueuse sottise! Détruire ce qui vous est cher, c'est se détruire soi-même. — Mais, tout au contraire, quand on aime, le sentiment naturel est de faire du bien à qui vous fait du bien, de le choyer, de le défendre, d'être bon pour lui, d'être bon pour toutes choses. Aimer, c'est le paradis sur terre.

Anna, les yeux fixés dans l'ombre, le laissa parler, et, secouant la tête, elle dit froidement :

— On n'est pas bon quand on aime.

Christophe ne renouvelait pas l'épreuve d'entendre chanter Anna. Il craignait... une désillusion, ou quoi d'autre? Il n'eût pas su le dire. Anna avait la même crainte. Elle évitait de se trouver dans le salon, quand il commençait à jouer.

Mais un soir de novembre, qu'il lisait auprès du feu, il vit Anna assise, son ouvrage sur ses genoux, et plongée dans une de ses songeries. Elle regardait le vide, et Christophe crut voir passer dans son regard des lueurs de l'ardeur étrange de l'autre soir. Il ferma son livre. Elle se sentit observée, et se remit à coudre. Sous ses paupières baissées, elle voyait toujours tout. Il se leva, et dit :

— Venez.

Elle fixa sur lui ses yeux où flottait encore un peu de trouble, comprit, et le suivit.

— Où allez-vous? demanda Braun.

— Au piano, répondit Christophe.

Il joua. Elle chanta. Aussitôt, il la retrouva telle qu'elle lui était apparue, une première fois. Elle entrait de plain-pied dans ce monde héroïque, comme s'il était le sien. Il continua l'expérience, prenant un second morceau, puis un troisième plus emporté, déchaînant en elle le troupeau des passions, l'exaltant, s'exaltant;

puis, arrivés au paroxysme, il s'arrêta net et lui demanda, les yeux dans les yeux :

— Mais enfin, qui donc êtes-vous?

Anna répondit :

— Je ne sais pas.

Il dit brutalement :

— Qu'est-ce que vous avez dans le corps, pour chanter ainsi?

Elle répondit :

— J'ai ce que vous me faites chanter.

— Oui? Eh bien, il n'y est pas déplacé. Je me demande si c'est moi qui l'ai créé, ou si c'est vous. Vous pensez donc des choses comme cela, vous?

— Je ne sais pas. Je crois qu'on n'est plus soi quand on chante.

— Et moi, je crois que c'est alors seulement que vous êtes vous.

Ils se turent. Elle avait les joues moites d'une légère buée. Son sein se soulevait, en silence. Elle fixait la lumière des flambeaux, et grattait machinalement la bougie qui avait coulé sur le rebord du chandelier. Il tapotait les touches, en la regardant. Ils se dirent encore quelques mots gênés, d'un ton brusque et rude, puis essayèrent de paroles banales, et se turent tout à fait, craignant d'approfondir...

Le lendemain, ils se parlèrent à peine; ils se regardaient à la dérobée, avec une sorte de peur. Mais ils prirent l'habitude de faire, le soir, de la musique ensemble. Ils en firent même bientôt dans l'après-midi; et chaque jour, davantage. Toujours la même passion incompréhensible s'emparait d'elle, dès les premiers

accords, la brûlait de la tête aux pieds, et faisait de cette petite bourgeoise, pour le temps que durait la musique, une Vénus impérieuse, l'incarnation de toutes les fureurs de l'âme.

Braun, surpris de l'engouement subit d'Anna pour le chant, ne s'était pas donné la peine de chercher l'explication de ce caprice de femme; il assistait à ces petits concerts, marquait la mesure avec sa tête, donnait son avis, et était parfaitement heureux, quoiqu'il eût préféré une musique plus douce : cette dépense de forces lui paraissait exagérée. Christophe respirait dans l'air un danger; mais la tête lui tournait; affaibli par la crise qu'il venait de traverser, il ne résistait pas, et il perdait conscience de ce qui se passait en lui, sans pénétrer ce qui se passait dans Anna. Une après-midi, au milieu d'un morceau, en plein débordement d'ardeurs frénétiques, elle s'interrompit et, sans explication, elle sortit de la pièce. Christophe l'attendit : elle ne reparut plus. Une demi-heure après, comme il passait dans le corridor, près de la chambre d'Anna, par la porte entr'ouverte il l'aperçut au fond, absorbée dans des prières mornes, la figure glacée.

Cependant, un peu, très peu de confiance s'insinuait entre eux. Il tâchait de la faire parler de son passé; elle ne disait que des choses banales; à grand peine, il lui arrachait, morceau par morceau, quelques détails précis. Grâce à la bonhomie, facilement indiscrète, de Braun, il réussit à entrevoir le secret de sa vie.

Elle était née dans la ville. De son nom de famille, elle s'appelait Anna-Maria Senfl. Son père, Martin Senfl, appartenait à une vieille maison de marchands, sécu-

laire et millionnaire, où l'orgueil de caste et le rigorisme religieux étaient montés en graine. D'esprit aventureux, il avait, comme beaucoup de ses concitoyens, passé plusieurs années au loin, en Orient, en Amérique du Sud ; il avait même fait des explorations hardies au centre de l'Asie, où le poussaient à la fois les intérêts commerciaux de sa maison, l'amour de la science, et son propre plaisir. A rouler à travers le monde, non seulement il n'avait pas amassé mousse, mais il s'était défait de celle qui le couvrait, de tous ses vieux préjugés. Si bien que, de retour au pays, étant de tempérament chaud et d'esprit entêté, il épousa, aux protestations indignées des siens, la fille d'un fermier des environs, de réputation douteuse, qu'il avait commencé par avoir pour maîtresse. Le mariage avait été le seul moyen qu'il eût trouvé pour garder à soi cette belle fille, dont il ne pouvait plus se passer. La famille, après avoir mis vainement le *veto*, se ferma tout entière à celui qui méconnaissait son autorité sacro-sainte. La ville — tous ceux qui comptaient — se montrant, comme d'habitude, solidaires pour ce qui touchait à la dignité morale de la communauté, prit parti contre le couple imprudent. L'explorateur apprit à ses dépens qu'il n'y a pas moins de péril à contrecarrer les préjugés des gens, au pays des sectateurs du Christ que de ceux du Grand Lama. Il n'était pas assez fort pour pouvoir se passer de l'opinion du monde. Il avait plus qu'entamé sa portion de fortune ; il ne trouvait d'emploi nulle part : tout lui était fermé. Il s'usa en colères inutiles contre les avanies de la ville implacable. Sa santé, minée par les excès et par les fièvres, ne put y résister. Il mourut

d'un coup de sang, cinq mois après le mariage. Quatre mois plus tard, sa femme, bonne personne, mais faible et de peu de cervelle, qui depuis ses noces n'avait passé aucun jour sans pleurer, mourait en couches, jetant sur la rive qu'elle quittait la petite Anna.

La mère de Martin vivait. Elle n'avait rien pardonné, même sur leur lit de mort, à son fils ni à celle qu'elle n'avait pas voulu reconnaître pour sa bru. Mais quand celle-ci ne fut plus, — la vengeance divine étant assouvie, — elle prit l'enfant et la garda. C'était une femme d'une dévotion étroite; riche et avare, elle tenait un magasin de soieries dans une rue sombre de la vieille ville. Elle traita la fille de son fils moins comme sa petite-fille que comme une orpheline qu'on recueille par charité et qui vous doit en revanche une demi-domesticité. Pourtant, elle lui fit donner une éducation soignée; mais elle ne se départit jamais envers elle d'une rigueur méfiante; il semblait qu'elle considérât l'enfant comme coupable du péché de ses parents et qu'elle s'acharnât à poursuivre le péché en elle. Elle ne lui permit aucune distraction; elle traquait la nature, comme un crime, dans ses gestes, ses paroles, jusque dans ses pensées. Elle tua la joie dans cette jeune vie. Anna fut habituée, de bonne heure, à s'ennuyer au temple et à ne pas le montrer; elle fut environnée des terreurs de l'enfer; ses yeux d'enfant aux paupières sournoises les voyaient, chaque dimanche, à la porte du vieux *Münster,* sous la forme des statues immodestes et contorsionnées qu'un feu brûle entre les jambes et sur qui montent, le long des cuisses, des crapauds et des serpents. Elle s'accoutuma à refouler ses instincts, à se mentir à elle-même. Dès qu'elle fut

d'âge à aider sa grand mère, elle fut employée, du matin au soir, dans le triste et obscur magasin. Elle prit les habitudes qui régnaient autour d'elle, cet esprit d'ordre, d'économie morose, de privations inutiles, cette indifférence ennuyée, cette conception méprisante et maussade de la vie, qui est la conséquence naturelle des croyances religieuses chez ceux qui ne sont pas naturellement religieux. Elle s'absorba dans la dévotion, au point de paraître exagérée même à la vieille femme; elle abusait des jeûnes et des macérations; pendant un certain temps, elle s'avisa de porter un corset garni d'épingles qui s'enfonçaient dans sa chair, à chaque mouvement. On la voyait pâlir; mais on ne savait ce qu'elle avait. A la fin, comme elle défaillait, on fit venir un médecin. Elle refusa de se laisser examiner — (elle fût morte, plutôt que de se déshabiller devant un homme); — mais elle avoua; et le médecin fit une scène si violente qu'elle promit de ne plus recommencer. La grand mère, pour plus de sûreté, soumit dès lors sa toilette à des inspections. Anna ne trouvait pas à ces tortures, comme on aurait pu croire, une jouissance mystique; elle avait peu d'imagination, elle n'eût pas compris la poésie d'un François d'Assise ou d'une sainte Thérèse. Sa dévotion était triste et matérielle. Quand elle se persécutait, ce n'était pas pour les avantages qu'elle en attendait dans la vie éternelle, c'était par un ennui cruel qui se retournait contre elle-même, trouvant un plaisir presque méchant au mal qu'elle se faisait. Par une exception singulière, cet esprit dur et froid, comme celui de l'aïeule, s'ouvrait à la musique, sans qu'elle sût elle-même jusqu'à quelle profondeur. Elle était fermée aux autres arts; elle

n'avait peut-être jamais regardé un tableau, de sa vie ; elle semblait n'avoir aucun sens de la beauté plastique, tant elle manquait de goût, par indifférence orgueilleuse et volontaire ; l'idée d'un beau corps n'éveillait en elle que l'idée de la nudité, c'est-à-dire, comme chez le paysan dont parle Tolstoy, un sentiment de répugnance, d'autant plus fort chez Anna qu'elle percevait obscurément, dans ses rapports avec les êtres qui lui plaisaient, beaucoup plus le sourd aiguillon du désir que la tranquille impression de jugements esthétiques. Elle ne se doutait pas plus de sa propre beauté que de la force de ses instincts refoulés ; ou plutôt, elle ne voulait pas s'en douter ; et, avec l'habitude du mensonge intérieur, elle réussissait à se donner le change.

Braun la rencontra, à un dîner de mariage où elle se trouvait, par exception : car on ne l'invitait guère, à cause de la mauvaise réputation que continuait de lui faire l'indécence de son origine. Elle avait vingt-deux ans. Il la remarqua. Ce n'était pas qu'elle cherchât à se faire remarquer. Assise à côté de lui, à table, raide et mal fagotée, elle ouvrit à peine la bouche pour parler. Mais Braun, qui ne cessa de causer avec elle, c'est-à-dire tout seul, pendant tout le repas, revint enthousiasmé. Avec sa pénétration ordinaire, il avait été frappé de l'air de candeur virginale de sa voisine ; il avait admiré son bon sens et son calme ; il appréciait aussi sa belle santé et les solides qualités de ménagère qu'elle lui parut avoir. Il fit visite à la grand mère, revint, présenta sa demande, et fut agréé. Point de dot : madame Senfl léguait à la ville, pour des missions commerciales, la fortune de sa maison.

A aucun moment, la jeune femme n'avait eu le moindre

amour pour son mari : c'était là une pensée, dont il ne lui semblait pas qu'il dût être question dans une vie honnête, et qu'il fallait plutôt écarter comme coupable. Mais elle savait le prix de la bonté de Braun ; elle lui était reconnaissante, sans le lui montrer, de ce qu'il l'avait épousée malgré son origine douteuse. Elle avait d'ailleurs un fort sentiment de l'honneur conjugal. Depuis sept ans qu'ils étaient mariés, rien n'avait troublé leur union. Ils vivaient l'un à côté de l'autre, ne se comprenaient point, et ne s'en inquiétaient point : ils étaient, aux yeux du monde, le type d'un ménage modèle. Ils sortaient peu de chez eux. Braun avait une clientèle assez nombreuse ; mais il n'avait pas réussi à y faire admettre sa femme. Elle ne plaisait point ; et la tache de sa naissance n'était pas encore complètement effacée. Anna, de son côté, ne faisait nul effort pour être admise. Elle gardait rancune des dédains qui avaient attristé son enfance. Puis, elle était gênée dans le monde, et ne se plaignait pas qu'on l'oubliât. Elle faisait et recevait quelques visites indispensables, qu'exigeait l'intérêt de son mari. Les visiteuses étaient de petites bourgeoises curieuses et médisantes. Leurs commérages n'avaient aucun intérêt pour Anna ; elle ne prenait pas la peine de dissimuler son indifférence. Cela ne se pardonne point. Aussi, les visites s'espaçaient, et Anna restait seule. C'était ce qu'elle voulait : rien ne venait plus troubler le rêve qu'elle ruminait et le bourdonnement obscur de sa chair.

Cependant, depuis quelques semaines, Anna semblait souffrante. Son visage se creusait, blémissait. Elle fuyait la présence de Christophe et de Braun. Elle passait ses journées dans sa chambre ; elle s'enfonçait dans ses pensées ; elle ne répondait pas quand on lui parlait. Braun ne s'affectait pas trop, à l'ordinaire, de ces caprices de femme. Il les expliquait à Christophe. Comme presque tous les hommes destinés à être dupes des femmes, il se flattait de les connaître très bien. Et il les connaissait assez bien, en effet : ce qui ne sert à rien. Il savait qu'elles ont souvent des accès de rêverie têtue, de mutisme opiniâtre et hostile ; et il pensait qu'il faut alors les laisser tranquilles, ne pas chercher à faire le jour, ni surtout à ce qu'elles le fassent dans le dangereux monde inconscient où baigne leur esprit. Néanmoins, il commençait à s'inquiéter pour la santé d'Anna. Il jugea que son étiolement provenait de son genre de vie, éternellement renfermée, sans jamais sortir de la ville, à peine de la maison. Il voulut qu'elle se promenât. Il ne pouvait guère l'accompagner : le dimanche, elle était prise par ses devoirs de piété ; les autres jours, il avait ses consultations. Quant à Christophe, il évitait de sortir avec elle. Une ou deux fois, ils avaient fait une courte promenade ensemble, aux portes de la ville : ils s'étaient ennuyés à périr. La conversation chômait. La nature semblait ne pas exister pour Anna ; elle ne voyait rien ; tous les pays étaient pour elle de l'herbe et

des pierres; son insensibilité glaçait. Christophe avait tâché de lui faire admirer un beau site. Elle regarda, sourit froidement, et dit, faisant effort pour lui être agréable :

— Oh! oui, c'est mystique...

De la même façon qu'elle eût dit :

— Il y a beaucoup de soleil.

D'irritation, Christophe s'était enfoncé les ongles dans la paume des mains. Depuis, il ne lui demandait plus rien; et lorsqu'elle sortait, il trouvait un prétexte pour rester chez lui.

En réalité, il était faux qu'Anna fût insensible à la nature. Elle n'aimait pas ce qu'on est convenu d'appeler les beaux paysages : elle ne les distinguait pas des autres. Mais elle aimait la campagne, quelle qu'elle fût, — la terre et l'air. Seulement, elle ne s'en doutait pas plus que de ses autres sentiments les plus forts; et qui vivait avec elle s'en doutait encore moins.

A force d'insister, Braun décida sa femme à faire une course d'une journée aux environs. Elle céda par ennui, afin d'avoir la paix. On arrangea la promenade pour un dimanche. Au dernier moment, le docteur, qui s'en faisait une joie enfantine, fut retenu par un cas de maladie urgente. Christophe partit avec Anna.

Un beau temps d'hiver, sans neige : air pur et froid, ciel clair, grand soleil, avec une bise glacée. Ils prirent un petit chemin de fer local, qui rejoignait une de ces lignes de collines bleues formant autour de la ville une lointaine auréole. Leur compartiment était plein; ils furent séparés l'un de l'autre. Ils ne se parlaient pas. Anna était sombre; la veille, elle avait déclaré, à la

surprise de Braun, qu'elle n'irait pas au culte du lendemain. Pour la première fois de sa vie, elle y manquait. Était-ce une révolte?... Qui eût pu dire les combats qui se livraient en elle?... Elle regardait fixement la banquette devant elle; elle était blême; elle se rongeait.

Ils descendirent du train. Leur froideur ennemie ne se dissipa point, durant le commencement de la promenade. Ils marchaient côte à côte; elle allait d'un pas ferme, le regard devant elle, ne faisant attention à rien; elle avait les mains libres, ses bras se balançaient, ses talons résonnaient sur la terre gelée. — Peu à peu, sa figure s'anima. La rapidité de la marche rosissait ses joues pâles. Sa bouche s'entr'ouvrait pour boire la fraîcheur de l'air. Au détour d'un sentier qui montait en lacets, elle se mit à escalader la colline, en ligne droite, comme une chèvre; le long d'une carrière, au risque de tomber, elle s'accrochait aux arbustes. Christophe la suivit. Elle grimpait plus vite, glissant parfois, se rattrapant, avec les mains, aux herbes. Christophe lui cria de s'arrêter. Elle ne répondit pas, et continua de monter, courbée à quatre pattes. Ils traversèrent les brouillards qui traînaient comme une gaze argentée au-dessus de la vallée, se déchirant aux buissons; ils se trouvèrent dans le chaud soleil d'en haut. Arrivée au sommet, elle se retourna; sa figure s'était éclairée; sa bouche, ouverte, respirait. Elle regarda, avec des yeux ironiques, Christophe qui gravissait la pente, enleva son manteau, le lui jeta au nez, puis, sans attendre qu'il soufflât, elle reprit sa course. Christophe lui fit la chasse. Ils prenaient goût au jeu; l'air les grisait. Elle se lança sur une pente rapide; les pierres roulaient sous ses pieds; elle ne tré-

buchait point, elle glissait, sautait, filait comme une flèche. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil en arrière, pour mesurer l'avance qu'elle avait sur Christophe. Il se rapprochait d'elle. Elle se jeta dans un bois. Les feuilles mortes craquaient sous leurs pas; les branches qu'elle avait écartées le fouettaient au visage. Elle butta contre les racines d'un arbre. Il la saisit. Elle se débattit, luttant des pieds et des mains, lui donnant de forts coups, cherchant à le faire tomber; elle criait et riait. Sa poitrine haletait, appuyée contre lui; un instant, leurs joues se frôlèrent; il but la sueur qui mouillait les tempes d'Anna; il respira l'odeur de ses cheveux humides. D'une robuste poussée, elle se dégagea, et le regarda, sans trouble, de ses yeux qui le défiaient. Il était stupéfait de la force qui était n elle, et dont elle ne faisait rien dans la vie ordinaire.

Ils allèrent au prochain village, foulant allègrement le chaume sec, qui rebondissait sous leurs pas. Devant eux s'envolaient les corbeaux qui picoraient les champs. Le soleil brûlait, et la bise mordait. Il tenait le bras d'Anna. Elle avait une robe peu épaisse; il sentait sous l'étoffe le corps moite et baigné de chaleur. Il voulut qu'elle remît son manteau; elle refusa et, par bravade, défit l'agrafe de son col. Ils s'attablèrent à une auberge, dont l'enseigne portait l'image d'un « homme sauvage » *(Zum wilden Mann)*. Devant la porte, poussait un petit sapin. La salle était décorée de quatrains allemands, de deux chromos, l'une sentimentale : *Au printemps (Im Frühling)*, l'autre patriotique : *la bataille de Saint-Jacques*, et d'un crucifix avec un crâne au pied de la croix. Anna avait un appétit vorace, que Christophe ne lui connaissait pas. Ils burent allègrement du petit vin

blanc. Après le repas, ils repartirent à travers champs, comme deux bons compagnons. Nulle pensée équivoque. Ils ne songeaient qu'au plaisir de la marche, de leur sang qui chantait, de l'air qui les fouettait. La langue d'Anna s'était déliée. Elle ne se méfiait plus; elle disait, au hasard, tout ce qui lui venait à l'esprit.

Elle parla de son enfance : sa grand mère l'emmenait chez une amie qui habitait auprès de la cathédrale; tandis que les vieilles dames causaient, on l'envoyait dans le grand jardin, sur lequel pesait l'ombre du *Münster*. Elle s'asseyait dans un coin et elle ne bougeait plus; elle écoutait le frémissement des feuilles, elle épiait le fourmillement des insectes; et elle avait plaisir et peur. — (Elle omettait de dire qu'elle avait peur des diables : son imagination en était obsédée; on lui avait conté qu'ils rôdaient autour des églises, sans oser y entrer; et elle croyait les voir sous la forme des bêtes : araignées, lézards, fourmis, tout le petit peuple difforme qui grouillait autour d'elle, sous les feuilles, sur la terre, ou dans les fentes des murs). — Ensuite, elle parla de la maison où elle vivait, de sa chambre sans soleil; elle s'en souvenait avec plaisir; elle y passait des nuits sans dormir, à se raconter des choses...

— Quelles choses?

— Des choses folles.

— Racontez.

Elle secoua la tête, pour dire que non.

— Pourquoi?

Elle rougit, puis rit, et ajouta :

— Et aussi le jour, pendant que je travaillais.

Elle y pensa un moment, rit de nouveau, et conclut :

— C'étaient des choses folles, des choses mauvaises.

Il dit, en plaisantant :

— Vous n'aviez donc pas peur?

— De quoi?

— D'être damnée?

Sa figure se glaça.

— Il ne faut pas parler de cela, dit-elle.

Il détourna la conversation. Il admira la force qu'elle avait montrée tout à l'heure, en luttant. Elle reprit son expression confiante et raconta ses prouesses de fillette — (elle disait : « de garçon », car, lorsqu'elle était enfant, elle eût voulu se mêler aux jeux et aux batailles des garçons). — Une fois, se trouvant avec un petit camarade, plus grand qu'elle de toute la tête, elle lui avait brusquement lancé un coup de poing, espérant qu'il répondrait. Mais il s'était sauvé, en criant qu'elle le battait. Une autre fois, à la campagne, elle avait grimpé sur le dos d'une vache noire qui paissait; la bête, effarée, l'avait lancée contre un arbre : Anna avait failli se tuer. Elle s'avisa aussi de sauter de la fenêtre d'un premier étage, parce qu'elle s'était défiée elle-même de le faire : elle eut la chance d'en être quitte, avec une entorse. Elle inventait des exercices bizarres et dangereux, quand on la laissait seule à la maison; elle soumettait son corps à des épreuves étranges et variées.

— Qui croirait cela de vous, dit-il, quand on vous voit si grave!...

— Oh! dit-elle, si l'on me voyait parfois dans ma chambre, quand je suis seule!

— Quoi! encore à présent?

Elle rit. Elle lui demanda — sautant d'un sujet à l'autre — s'il chassait. Il protesta que non. Elle dit

qu'elle avait une fois tiré un coup de fusil sur un merle et qu'elle l'avait touché. Il s'indigna.

— Bon! dit-elle, qu'est-ce que cela fait?

— Vous n'avez donc pas de cœur?

— Je n'en sais rien.

— Ne pensez-vous pas que les bêtes sont des êtres comme nous?

— Si, dit-elle. Justement, je voulais vous demander : est-ce que vous croyez que les bêtes ont une âme?

— Oui, je le crois.

— Le pasteur dit que non. Et moi, je pense qu'ils en ont une... D'abord, (ajouta-t-elle avec un grand sérieux), je crois que j'ai été animal, dans une vie antérieure.

Il se mit à rire.

— Il n'y a pas de quoi rire, dit-elle. (Elle riait aussi). C'est là une des histoires que je me racontais, lorsque j'étais petite. Je m'imaginais être chat, chien, oiseau, poulain, génisse. Je me sentais leurs désirs. J'aurais voulu être, une heure, dans leur poil ou leur plume; il me semblait que j'y étais. Vous ne comprenez pas cela?

— Vous êtes une étrange bête. Mais si vous vous sentez cette parenté avec les bêtes, comment pouvez-vous leur faire du mal?

— On fait toujours du mal à quelqu'un. Les uns me font du mal; je fais du mal à d'autres. C'est dans l'ordre. Je ne me plains pas. Il ne faut pas être si douillet, dans la vie! Je me fais bien du mal à moi-même, par plaisir!

— A vous?

— A moi. Regardez. Un jour, avec un marteau, je me suis enfoncé un clou dans cette main.

— Pourquoi?

— Pour rien.

(Elle ne disait pas qu'elle avait voulu se crucifier).

— Donnez-moi la main, dit-elle.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Donnez.

Il lui donna la main. Elle la saisit et la serra, à le faire crier. Ils jouèrent, comme deux paysans, à se faire le plus de mal possible. Ils étaient heureux, sans arrière-pensée. Tout le reste du monde, les chaînes de leur vie, les tristesses du passé, l'appréhension de l'avenir, l'orage qui s'amassait en eux, tout avait disparu.

Ils avaient fait plusieurs lieues; ils ne sentaient point la fatigue. Brusquement, elle s'arrêta, elle se jeta par terre, s'étendit sur les chaumes, ne dit plus rien. Couchée sur le dos, les bras derrière la tête, elle regardait le ciel. Quelle paix! Quelle douceur!... Une fontaine invisible sourdait, avec un jet intermittent, comme une artère qui bat, tantôt faible, tantôt plus forte. L'horizon était nacré. Une buée flottait sur la terre violette, d'où montaient les arbres nus et noirs. Soleil de fin d'hiver, jeune soleil blond pâle qui s'endort. Comme des flèches brillantes, des oiseaux fendaient l'air. Les voix gentilles des cloches paysannes s'appelaient, se répondaient, de village en village... Assis à quelques pas, Christophe contemplait Anna. Elle ne songeait pas à lui. Une joie profonde la baignait. Sa belle bouche riait en silence. Il pensait :

— « Est-ce bien vous? Je ne vous reconnais plus.

— « Moi non plus, moi non plus. Je crois que je suis une autre. Je n'ai plus peur; je n'ai plus peur de Lui... Ah! comme Il m'étouffait, comme Il m'a fait souffrir! Il me semble que j'étais clouée dans mon cercueil...

Maintenant, je respire; ce corps, ce cœur est à moi. Mon corps. Mon cher corps. Mon cœur libre et aimant. Tant de bonheur en moi! Et je ne le connaissais pas, je ne me connaissais pas! Qu'aviez-vous fait de moi?... »

Ainsi, il croyait l'entendre soupirer doucement. Mais elle ne pensait à rien, sinon qu'elle était heureuse, et que tout était bien.

Le soir tombait déjà. Sous des rideaux de brume grise et lilas, dès quatre heures, le soleil, fatigué de vivre, disparaissait. Christophe se leva et s'approcha d'Anna. Il se pencha sur elle. Elle tourna vers lui son regard, tout plein encore du vertige du grand ciel sur lequel elle était suspendue. Quelques secondes se passèrent avant qu'elle le reconnût. Alors ses yeux le fixèrent avec un sourire énigmatique qui lui communiqua leur trouble. Afin d'y échapper, un instant il ferma les yeux. Quand il les rouvrit, elle le regardait toujours; et il lui parut qu'il y avait des jours qu'ils se regardaient ainsi. C'était comme s'ils lisaient dans l'âme l'un de l'autre. Mais ils ne voulurent pas savoir ce qu'ils avaient lu.

Il lui tendit la main. Elle la prit, sans un mot. Ils revinrent au village, dont on voyait là-bas, dans le creux du vallon, les tours coiffées en as de pique; l'une d'elles portait sur le faîte de son toit de tuile moussue, comme une toque sur le front, un nid vide de cigogne. Au carrefour de deux chemins, près de l'entrée du hameau, ils passèrent devant une fontaine sur laquelle une petite sainte catholique, une Madeleine en bois, gracieuse, un peu mignarde, se tenait debout, tendant les bras. Répondant à son geste,

Anna, d'un mouvement instinctif, lui tendit ses bras aussi, et, montant sur la margelle, elle remplit les mains de la jolie déesse avec des branches de houx et des grappes de sorbiers aux baies rouges, que le bec des oiseaux et le gel avaient épargnées.

Ils croisaient sur la route des groupes de paysans et de paysannes endimanchés. Des femmes à la peau très brune, aux joues très colorées, avec d'épais chignons, enroulés en coquille ; robes claires, chapeaux fleuris. Elles avaient des gants blancs et des poignets rouges. Elles chantaient des chants honnêtes, avec des voix aiguës, placides, pas très justes. A l'intérieur d'une étable, une vache meuglait. Un enfant qui avait la coqueluche toussait dans une maison. D'un peu plus loin venaient des sons de clarinette nasillarde et de cornet à piston. On dansait sur la place du village, entre le cabaret et le cimetière. Juchés sur une table, quatre musiciens jouaient. Anna et Christophe s'assirent devant l'auberge et regardèrent les danseurs. Les couples se heurtaient et s'apostrophaient à grand bruit. Les filles poussaient des cris, pour le plaisir de crier. Les buveurs marquaient la mesure sur les tables, avec leurs poings. En un autre temps, cette joie lourde eût dégoûté Anna ; ce soir, elle en jouissait ; elle avait ôté son chapeau et regardait, la figure animée. Christophe pouffait de la gravité burlesque de la musique et des musiciens. Il chercha dans ses poches, prit un crayon, et sur l'envers d'une note d'auberge, il se mit à tracer des barres et des points : il écrivait des danses. La feuille fut bientôt remplie ; il en demanda d'autres, qu'il couvrit, comme la première, de sa grosse écriture impatiente et maladroite. Anna, la joue près

de la sienne, lisait par-dessus son épaule, chantonnant à mi-voix ; elle tâchait de deviner la fin des phrases, et elle battait des mains, quand elle avait deviné, ou quand ses prévisions étaient déroutées par une saillie inattendue. Après avoir fini, Christophe porta aux musiciens ce qu'il venait d'écrire. C'étaient de braves Souabes, qui savaient leur métier : ils déchiffrèrent sans broncher. Les airs étaient d'un humour sentimental et burlesque, avec des rythmes heurtés, comme ponctués d'éclats de rire. Impossible de résister à leur bouffonnerie impétueuse : les jambes dansaient malgré soi. Anna se jeta dans la ronde, elle saisit au hasard deux mains, elle tourna comme une folle ; une épingle d'écaille sauta de ses cheveux ; des boucles se défirent et tombèrent sur ses joues. Christophe ne la quittait pas des yeux ; il admirait ce bel animal robuste, qui avait été condamné jusque là au silence et à l'immobilité par une discipline impitoyable ; elle lui apparaissait comme nul ne l'avait vue, comme elle était réellement sous le masque emprunté : une Bacchante ivre de force. Elle l'appela. Il courut à elle et l'empoigna. Ils dansèrent, dansèrent, jusqu'à ce qu'ils allassent se jeter, en tournant, contre un mur. Ils s'arrêtèrent, étourdis. La nuit était complète. Ils se reposèrent un moment, puis prirent congé de la compagnie. Anna, si roide d'ordinaire avec les gens du peuple, par gêne ou par mépris, tendit gentiment la main aux musiciens, à l'hôte, aux garçons du village, à côté de qui elle était dans la ronde.

Ils se retrouvèrent seuls, sous le ciel brillant et glacé, refaisant à travers champs le chemin qu'ils avaient suivi, le matin. Anna était encore tout animée.

Peu à peu, elle parla moins, puis elle cessa de parler, comme prise par la fatigue ou par l'émotion mystérieuse de la nuit. Elle s'appuyait affectueusement sur Christophe. En redescendant la pente qu'elle avait grimpée allègrement, quelques heures avant, elle soupira. Ils arrivaient à la station. Près de la première maison, il s'arrêta pour la regarder. Elle le regarda aussi, et lui sourit avec mélancolie. Dans le train, même foule qu'en venant. Ils ne purent causer. Assis en face d'elle, il la couvait des yeux. Elle avait les yeux baissés ; elle les leva sur lui, sentant son regard ; puis, elle les détourna, et il ne parvint plus à les attirer de son côté. Elle regardait dehors, dans la nuit. Un vague sourire flottait sur ses lèvres, avec un peu de fatigue aux coins. Puis le sourire disparut. L'expression devint morne. Il crut qu'elle s'absorbait dans le rythme du train, et il essaya de lui parler. Elle répondit froidement, d'un mot, sans tourner la tête. Il tâcha de se persuader que la fatigue était cause de ce changement ; mais il savait bien que la raison était autre. A mesure qu'on se rapprochait de la ville, il voyait le visage d'Anna se figer, la vie s'éteindre, tout ce beau corps à la grâce sauvage rentrer dans sa gaine de pierre. Elle ne s'appuya pas sur la main qu'il lui tendait, en descendant de wagon. Ils revinrent, en silence.

Quelques jours après, vers quatre heures du soir, ils étaient seuls ensemble. Braun était sorti. Depuis la veille, la ville était enveloppée dans un brouillard vert pâle. Le grondement du fleuve invisible montait. Les éclairs des trams électriques éclataient dans la brume. La lumière du jour s'éteignait, étouffée; elle ne semblait plus d'aucun temps : c'était une de ces heures où se perd toute conscience de la réalité, une heure qui est hors des siècles. Après la bise mordante des jours précédents, l'air humide s'était subitement adouci, était devenu trop tiède et trop mou. La neige gonflait le ciel, qui ployait sous le poids.

Ils étaient seuls ensemble, dans le salon dont le goût froid et étriqué reflétait celui de la maîtresse. Ils ne se disaient rien. Il lisait. Elle cousait. Il se leva et alla à la fenêtre; il appuya sa grosse figure contre les carreaux, et resta à rêver; cette lumière blafarde qui se répercutait du ciel sombre à la terre livide lui causait un étourdissement; sa pensée était inquiète, il essayait en vain de la fixer : elle lui échappait. Une angoisse l'envahit : il se sentait engloutir; et dans le vide de son être, du fond des ruines amoncelées, un vent brûlant se levait en lents tourbillons. Il tournait le dos à Anna; elle ne le voyait pas, elle s'absorbait dans sa tâche; mais un léger frisson lui passait par le corps;

elle se piqua plusieurs fois avec son aiguille, elle ne le sentit point. Ils étaient tous deux fascinés par l'approche du danger.

Il s'arracha à son engourdissement et fit quelques pas à travers la chambre. Le piano l'attirait et lui faisait peur. Il évitait de le regarder. En passant à côté, sa main ne put résister ; elle toucha une note. Le son vibra comme une voix. Anna tressaillit et laissa tomber son ouvrage. Déjà Christophe s'était assis et jouait. Il perçut, sans la voir, qu'Anna s'était levée, qu'elle venait, qu'elle était là. Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il reprit l'air religieux et passionné qu'elle avait chanté, la première fois qu'elle s'était révélée à lui ; il improvisa sur le thème de fougueuses variations. Sans qu'il eût dit un mot, elle commença à chanter. Ils perdirent le sentiment de ce qui les entourait. La frénésie sacrée de la musique les emporta dans ses serres...

O musique, qui ouvres les abîmes de l'âme ! Tu ruines l'équilibre habituel de l'esprit. Dans la vie ordinaire, les âmes ordinaires sont des chambres fermées ; se fanent, au dedans, les forces sans emploi, les vertus et les vices dont l'usage nous gêne ; la sage raison pratique, le lâche sens commun, tiennent les clefs de la chambre. Ils n'en montrent que quelques placards, bourgeoisement rangés. Mais la musique tient le magique rameau qui fait tomber les serrures. Les portes s'ouvrent. Les démons du cœur paraissent. Et l'âme se voit nue, pour la première fois. — Tant que chante la sirène, tant que vibre sa voix ensorcelante, le dompteur tient sous son regard les fauves. La puissante raison d'un

grand musicien fascine les passions qu'il déchaîne. Mais quand la musique s'est tue, quand le dompteur n'est plus là, les passions qu'il a réveillées continuent de gronder dans la cage ébranlée, et elles cherchent leur proie.

La mélodie finit... Silence. Elle avait, en chantant, appuyé sa main sur l'épaule de Christophe. Ils n'osaient plus remuer; et ils s'aperçurent qu'ils tremblaient. Soudain — ce fut un éclair — elle se pencha vers lui, il se retourna vers elle; leurs bouches se joignirent; son souffle entra en lui...

Elle le repoussa et s'enfuit. Il resta, sans bouger, dans l'ombre. Braun rentra. Ils se mirent à table. Christophe était incapable de penser. Anna semblait absente; elle regardait « ailleurs ». Peu après le souper, elle alla dans sa chambre. Christophe, qui n'aurait pu rester seul avec Braun, se retira aussi.

Vers minuit, le docteur étant déjà couché fut appelé auprès d'un malade. Christophe l'entendit descendre l'escalier et sortir. Il neigeait depuis six heures. Les maisons et les rues étaient ensevelies. L'air était comme rembourré d'ouate. Ni pas, ni voiture au dehors. La ville semblait morte. Christophe ne dormait pas. Il sentait une terreur, qui croissait de minute en minute. Il ne pouvait bouger. Cloué dans son lit, sur le dos, il avait les yeux ouverts. Une clarté métallique, qui sortait de la terre et des toits vêtus de blancheur, frottait les parois de la chambre... Un bruit imperceptible le fit tressaillir. Il fallait son oreille fiévreuse pour l'entendre. Un frôlement très doux sur le plancher du couloir. Christophe se dressa dans son

lit. Le bruit léger se rapprocha, s'arrêta ; une planche craqua. On était derrière la porte; on attendait... Une immobilité complète, pendant plusieurs secondes, plusieurs minutes peut-être... Christophe ne respirait plus, il était baigné de sueur. Des flocons de neige, au dehors, effleuraient la vitre, comme une aile. Une main tâtonna sur la porte, qui s'ouvrit. Sur le seuil, une blancheur apparut, elle s'avança lentement; à quelques pas du lit, elle fit une pause. Christophe ne distinguait rien; mais il l'entendait respirer; et il entendait son propre cœur qui battait. Elle vint près du lit. Elle s'arrêta encore. Leurs visages étaient si près que leurs haleines se mêlaient. Leurs regards se cherchaient, sans se trouver, dans l'ombre... Elle tomba sur lui. Ils s'étreignirent en silence, sans un mot, avec rage...

Une heure, deux heures, un siècle après. La porte de la maison s'ouvrit. Anna se détacha de l'étreinte qui les nouait, glissa du lit, et quitta Christophe, sans une parole, comme elle était venue. Il entendit ses pieds nus s'éloigner, frôlant le parquet de leur toucher rapide. Elle regagna sa chambre où Braun la trouva couchée, paraissant dormir. Ainsi elle resta toute la nuit, les yeux ouverts, sans un souffle, immobile, dans le lit étroit, près de Braun endormi. Que de nuits elle avait déjà passées ainsi !

Christophe ne dormit pas non plus. Il était désespéré. Cet homme apportait aux choses de l'amour et surtout au mariage un sérieux tragique. Il haïssait la légèreté de ces écrivains, dont l'art se fait un piment de l'adultère. L'adultère lui inspirait une répulsion, où se combinaient sa brutalité populaire et sa hauteur

morale. Il éprouvait tout ensemble un respect religieux et un dégoût physique pour la femme qui appartient à un autre. La promiscuité de chiens où vit une certaine élite européenne lui soulevait le cœur. L'adultère, consenti par le mari, est une ordure; à l'insu du mari, c'est un mensonge ignoble de valet crapuleux, qui se cache pour trahir et pour salir son maître. Que de fois il avait méprisé sans pitié ceux qu'il avait vus coupables de cette lâcheté! Il avait rompu avec des amis qui s'étaient ainsi déshonorés à ses yeux... Et voici qu'à son tour il s'était souillé de la même ignominie! Les circonstances de son crime le rendaient plus odieux encore. Il était venu dans cette maison, malade et misérable. Un ami l'avait recueilli, secouru, consolé. Jamais sa bonté ne s'était démentie. Rien ne l'avait lassée. Il lui devait de vivre encore. Et en reconnaissance, il venait de voler à cet homme son honneur et son bonheur, son humble bonheur domestique! Il l'avait trahi bassement, et avec qui? Avec une femme qu'il ne connaissait pas, qu'il ne comprenait pas, qu'il n'aimait pas... Qu'il n'aimait pas? Tout son sang se révolta. L'amour était un mot trop faible pour exprimer le torrent de feu qui le brûlait, dès qu'il pensait à elle. Ce n'était pas l'amour; et c'était mille fois plus que l'amour... Il passa la nuit dans une tempête. Il se levait, il se trempait la figure dans l'eau glacée, il étouffait et il frissonnait. La crise se termina par un accès de fièvre.

Quand il se leva, brisé, il pensa combien elle devait être, plus encore que lui, accablée de honte. Il alla à sa fenêtre. Le soleil brillait sur la neige éblouissante. Dans le jardin, Anna étendait du linge sur une corde. Atten-

tive à sa tâche, rien ne semblait la troubler. Elle avait une dignité de démarche et de gestes qui lui était toute nouvelle et qui lui faisait trouver, sans y penser, des mouvements de statue.

Au dîner de midi, ils se revirent. Braun était absent, pour toute la journée. Jamais Christophe n'eût supporté de se rencontrer avec lui. Il voulait parler à Anna. Mais ils n'étaient pas seuls : la domestique allait et venait; ils devaient se surveiller. Christophe cherchait en vain le regard d'Anna. Elle ne regardait personne. Nul indice de trouble, et toujours dans ses moindres mouvements cette assurance et cette noblesse inhabituelles. Après dîner, il espéra qu'ils pourraient enfin causer; mais la domestique s'attardait, à desservir; et lorsqu'ils passèrent dans la chambre voisine, elle s'arrangea de façon à les y suivre; elle avait constamment quelque chose à prendre ou à rapporter; elle furetait dans le corridor, près de la porte entr'ouverte, qu'Anna ne se pressait point de fermer : on eût dit qu'elle les épiait. Anna s'assit près de la fenêtre, avec son éternel ouvrage. Christophe, enfoncé dans un fauteuil, le dos tourné au jour, avait un livre ouvert, qu'il ne lisait pas. Anna, qui pouvait l'entrevoir de profil, aperçut d'un coup d'œil son visage tourmenté, qui regardait le mur; et elle sourit, cruelle. Du toit de la maison, de l'arbre du jardin, la neige qui fondait s'égouttait sur le sable avec un tintement fin. Au loin, des rires d'enfants qui se poursuivaient dans la rue, à coups de boules de neige. Anna semblait assoupie. Le silence torturait Christophe; il eût crié de souffrance.

Enfin la domestique descendit à l'étage au-dessous, et sortit de la maison. Christophe se leva brusquement, il se tourna vers Anna, il allait crier :

— Anna ! Anna ! qu'avons-nous fait ?

Anna le regardait ; ses yeux, obstinément baissés, venaient de se rouvrir ; ils posaient sur Christophe leur feu dévorant. Christophe reçut le choc dans ses yeux, et chancela ; tout ce qu'il voulait dire fut raturé, d'un trait. Ils allèrent l'un à l'autre, et de nouveau ils se saisirent...

L'ombre du soir se répandait. Leur sang grondait encore. Elle était allongée sur le lit, sa robe arrachée, les bras étendus, sans même faire un geste pour recouvrir son corps. Il s'était enfoncé la figure dans l'oreiller, et gémissait. Elle se souleva vers lui, elle lui souleva la tête, lui caressant les yeux, la bouche avec les doigts ; elle approcha son visage, elle plongea son regard dans le regard de Christophe. Ses yeux avaient une profondeur de lac ; ils souriaient, indifférents aux peines. La conscience s'effaça. Il se tut. Des frissons les remuaient comme de grandes ondes...

Cette nuit-là, seul, rentré dans sa chambre, Christophe songea à se tuer.

Le jour suivant, à peine levé, il chercha Anna. C'était lui maintenant dont les yeux évitaient les yeux de l'autre. Dès qu'il les rencontrait, ce qu'il avait à dire fuyait de sa pensée. Il fit effort pourtant, et commença à parler de la lâcheté de leur acte. A peine eut-elle compris qu'elle lui ferma violemment la bouche avec la main. Elle s'écarta de lui, les sourcils contractés, les lèvres serrées, avec une expression mauvaise. Il conti-

nua. Elle jeta par terre l'ouvrage qu'elle avait dans les mains, et ouvrit la porte, voulut sortir. Il lui empoigna les mains, il referma la porte, il dit amèrement qu'elle était bien heureuse de pouvoir effacer de son esprit toute idée du mal commis. Elle se débattait, comme un animal pris au piège, et elle cria avec colère :

— Tais-toi !... Lâche, tu ne vois donc pas ce que je souffre !... Je ne veux pas que tu parles. Laisse-moi !

Sa figure s'était creusée, son regard était haineux et peureux, tel celui d'une bête à qui l'on a fait mal; ses yeux l'auraient tué, s'ils l'avaient pu. — Il la lâcha. Elle courut à l'autre coin de la pièce, pour se mettre à l'abri. Il n'avait pas envie de la poursuivre. Il avait le cœur serré d'amertume et d'effroi. Braun rentra. Ils le regardèrent, stupides, sans pouvoir dire un mot. Hors leur souffrance, rien n'existait pour eux. — Christophe sortit. Braun et Anna se mirent à table. Au milieu du dîner, Braun se leva brusquement pour ouvrir la fenêtre : Anna s'était évanouie.

Christophe disparut, pour quinze jours, de la ville, prétextant un voyage. Anna resta, toute la semaine, enfermée dans sa chambre, sauf aux heures des repas. Elle était reprise par sa conscience, ses habitudes, toute cette vie passée, dont elle s'était crue dégagée, dont on ne se dégage jamais. Elle avait beau se fermer les yeux. Chaque jour, le souci cheminait davantage, allait plus loin dans son cœur; il finit par s'y installer. Le dimanche suivant, elle refusa encore d'aller au temple. Mais le dimanche d'après, elle y retourna, et elle ne le quitta plus. Elle était vaincue, non soumise. Dieu était l'ennemi, — un ennemi dont elle ne pouvait se délivrer.

Elle allait à lui, avec la sourde colère d'un esclave, forcé d'obéir. Son visage, pendant le culte, ne laissait voir qu'une froideur hostile; mais dans les profondeurs de son âme, toute sa vie religieuse était une lutte farouche, d'une exaspération muette, contre le Maître, dont le reproche la persécutait. Elle feignait de ne pas l'entendre. Il *fallait* qu'elle l'entendît; et elle discutait âprement avec Dieu, les mâchoires serrées, le front barré d'une ride entêtée, le regard dur. Elle pensait à Christophe avec haine. Elle ne lui pardonnait pas de l'avoir un instant arrachée à la prison de l'âme, et de l'y laisser retomber, en proie à ses bourreaux. Elle ne dormait plus; elle ressassait, jour et nuit, les mêmes pensées torturantes; elle ne se plaignait pas; elle allait, obstinée, continuant de diriger tout dans la maison, de faire toute sa tâche, et gardant jusqu'au bout le caractère intraitable et têtu de sa volonté dans la vie quotidienne, dont elle accomplissait les besognes avec une régularité de machine. Elle s'amaigrissait, elle semblait rongée par un mal intérieur. Braun l'interrogea avec une affection inquiète; il voulut l'ausculter. Elle le repoussa rageusement. Plus elle avait de remords envers lui, plus elle lui parlait avec dureté.

Christophe avait résolu de ne plus revenir. Il se brisait de fatigue. Il faisait de grandes courses, des exercices pénibles, il ramait, il marchait, il grimpait des montagnes. Rien ne parvenait à éteindre le feu.

Il était plus livré à la passion que quiconque. C'est une nécessité de la nature des génies. Même les plus chastes, Beethoven, Bruckner, il faut qu'ils aiment constamment; toutes les forces humaines chez eux sont exaltées; et comme chez eux les forces sont captées

par l'imagination, leur cerveau est la proie de passions perpétuelles. Ce ne sont le plus souvent que des flammes passagères ; l'une détruit l'autre, et toutes sont absorbées par le grand incendie de l'esprit créateur. Mais que l'ardeur de la forge cesse de remplir l'âme, et l'âme sans défense est livrée aux passions dont elle ne peut se priver ; elle les veut, elle les crée ; il faut qu'elles la dévorent... — Et puis, à côté de l'âpre désir qui laboure la chair, il y a le besoin de tendresse qui pousse l'homme lassé et déçu par la vie vers les bras maternels de la consolatrice. Un grand homme est plus enfant qu'un autre ; plus qu'un autre, il a besoin de se confier à une femme, de reposer son front sur la paume des mains douces de l'amie, dans le creux de la robe tendue entre ses genoux.

Mais Christophe ne comprenait pas... Il ne croyait pas à la fatalité de la passion, — cette bêtise des romantiques. Il croyait au devoir et au pouvoir de lutter, à la force de sa volonté... Sa volonté ! Où était-elle ? Il n'en restait plus trace. Il était possédé. L'aiguillon du souvenir le harcelait, jour et nuit. L'odeur du corps d'Anna flottait autour de lui. Il était comme une lourde barque désemparée, sans gouvernail, livrée au vent. En vain, il voulait fuir, il s'épuisait à fuir : il se retrouvait toujours ramené à la même place ; et il criait au vent :

— Brise-moi donc ! Que veux-tu de moi ?

Il s'interrogeait fiévreusement. Pourquoi, pourquoi cette femme ?... Pourquoi l'aimait-il ? Ce n'était pas pour ses qualités de cœur ou d'esprit. Il n'en manquait pas d'autres plus intelligentes et meilleures. Ce n'était pas pour sa chair. Il avait eu d'autres maîtresses, que ses sens préféraient. Qu'était-ce donc ? — « On aime,

parce qu'on aime. » — Oui, mais il y a une raison, même si elle dépasse la raison ordinaire. Folie? C'est ne rien dire. Pourquoi cette folie?

Parce qu'il y a une âme cachée, des puissances aveugles, des démons, que chacun porte emprisonnés en soi. Tout notre effort, depuis que l'humanité existe, a été d'opposer à cette mer intérieure les digues de notre raison et de nos religions. Mais que vienne une tempête (et les âmes plus riches sont plus sujettes aux tempêtes), que les digues aient cédé, que les démons aient le champ libre, qu'ils se trouvent en présence d'autres âmes que soulèvent des puissances semblables... Ils se jettent l'un sur l'autre. Haine, ou amour? Fureur de destruction mutuelle? — La passion, c'est l'âme de proie.

La mer est déchaînée. Qui la remettra dans son lit? — Alors, il faut faire appel à plus puissant que soi. A Neptune, dieu des flots.

Après quinze jours d'efforts inutiles pour fuir, Christophe revint dans la maison d'Anna. Il ne pouvait plus vivre loin d'elle. Il étouffait.

Cependant, il continuait de lutter. Le soir de son retour, ils trouvèrent des prétextes pour ne pas se voir, pour ne pas dîner ensemble; la nuit, ils s'enfermèrent à clef, peureusement, chacun dans sa chambre. — Mais ce fut plus fort que tout. Au milieu de la nuit, elle s'enfuit pieds nus, elle vint frapper à sa porte; il ouvrit; elle s'étendit près de lui, glacée. Elle pleurait tout bas. Il sentait sur sa joue couler ces pleurs. Elle tâchait de s'apaiser; mais sa peine l'emportait; et elle sanglota, ses lèvres appuyées contre le cou de Christophe. Bouleversé par cette douleur, il oubliait la sienne; il tentait de la calmer, en lui disant des mots tendres et consolants, comme à un enfant. Elle gémissait :

— Je suis malheureuse, je voudrais être morte...

Ses plaintes lui perçaient le cœur. Il voulut l'embrasser. Elle le repoussa.

— Je vous hais!... Pourquoi êtes-vous venu?

Elle s'arracha de ses bras, se jeta de l'autre côté du lit. Le lit était étroit. Malgré leurs efforts pour s'éviter, ils se touchaient. Anna tournait le dos à Christophe et tremblait de rage et de douleur. Elle le haïssait, jusqu'à la mort. Christophe se taisait, atterré. Dans le silence, Anna l'entendit soupirer;

elle se retourna brusquement, lui mit ses bras autour du cou :

— Pauvre Christophe ! dit-elle, je te fais souffrir...

Pour la première fois, il lui entendait cette voix de pitié.

— Pardonne-moi, dit-elle.

Il dit :

— Pardonnons-nous.

Elle se souleva, comme si elle ne pouvait plus respirer. Assise dans le lit, courbant le dos, accablée, elle dit :

— Je suis perdue... Dieu l'a voulu. Il m'a livrée... Que puis-je contre Lui ?

Elle resta ainsi longtemps, puis se recoucha, et ne bougea plus. Une faible lueur annonça l'aube. Dans le demi-jour, il vit le douloureux visage qui touchait le sien. Il murmura :

— Le jour.

Elle ne fit pas un mouvement.

Il dit :

— Soit. Qu'importe ?

Elle rouvrit les yeux, sortit du lit, avec une expression de lassitude mortelle. Assise sur le bord, elle regardait le plancher. D'une voix sans couleur, elle dit :

— J'ai pensé le tuer, cette nuit.

Il eut un sursaut d'effroi.

— Anna ! dit-il.

Elle fixait la fenêtre, d'un air sombre.

— Anna ! répéta-t-il. Au nom du ciel !... Pas lui !... Il est le meilleur...

Elle répéta :

— Pas lui. Oui.

Ils se regardèrent.

Il y avait longtemps qu'ils le savaient. Ils savaient quelle était la seule issue. Ils ne pouvaient supporter de vivre dans le mensonge. Et jamais ils n'avaient envisagé même la possibilité de s'enfuir ensemble. Ils n'ignoraient pas que cela ne résoudrait rien : car la pire souffrance n'était pas dans les obstacles extérieurs qui les séparaient, mais en eux, dans leurs âmes différentes. Il leur était aussi impossible de vivre ensemble que de ne pas vivre ensemble. Ils étaient acculés.

A partir de ce moment, ils ne se touchèrent plus : l'ombre de la mort était déjà sur eux; ils étaient sacrés l'un pour l'autre.

Mais ils évitaient de se fixer un délai. Ils se disaient : « Demain, demain... » Et de ce demain ils détournaient les yeux. L'âme puissante de Christophe avait des sursauts de révolte ; il ne consentait pas à la défaite; il méprisait le suicide, il ne pouvait se résigner à cette conclusion piteuse et écourtée d'une grande vie. Quant à Anna, comment eût-elle accepté sans y être contrainte l'idée d'une mort qui menait à la mort éternelle ? Mais la nécessité meurtrière les traquait, et le cercle se resserrait peu à peu autour d'eux.

Ce matin, pour la première fois depuis sa trahison, Christophe se trouva avec Braun. Jusque là, il avait réussi à l'éviter. Cette rencontre lui était intolérable. Il lui fallut trouver un prétexte pour ne pas donner la main à Braun. Il lui fallut trouver un prétexte pour ne pas manger, à table, assis à ses côtés : les morceaux lui restaient dans la gorge. Serrer sa main, manger son pain, le baiser de Judas !... Le plus odieux n'était

pas le mépris qu'il éprouvait pour soi-même, c'était l'angoisse de la souffrance de Braun, s'il venait à apprendre... Cette pensée le crucifiait. Il savait trop bien que le pauvre Braun ne se vengerait jamais, qu'il n'aurait peut-être pas même la force de les haïr; mais quel écroulement pour lui! De quels yeux les regarderait-il! Christophe se sentait incapable d'affronter le reproche de ces yeux. — Et il était fatal que tôt ou tard Braun fût averti. Déjà, ne soupçonnait-il rien? En le revoyant après son absence de quinze jours, Christophe fut frappé du changement : Braun n'était plus le même. Sa gaieté avait disparu, ou elle avait quelque chose de contraint. A table, il jetait à la dérobée des regards sur Anna, qui ne parlait pas, qui ne mangeait pas, qui se consumait comme une lampe. Avec des prévenances timides et touchantes, il essaya de s'occuper d'elle; elle repoussa ses attentions, âprement; alors, il baissa le nez sur son assiette et se tut. Au milieu du repas, Anna, qui étouffait, jeta sa serviette sur la table, et sortit. Les deux hommes achevèrent en silence de dîner, ou ils firent semblant; ils n'osaient lever les yeux. Quand ce fut fini, Christophe allait partir, Braun lui prit brusquement le bras avec les deux mains.

— Christophe!... dit-il.

Christophe, troublé, le regarda.

— Christophe, répéta Braun, — (sa voix tremblait) — sais-tu ce qu'elle a?

Christophe se sentit transpercé; il fut un moment sans répondre. Braun le regardait timidement; très vite, il s'excusait :

— Tu la vois souvent, elle a confiance en toi...

Christophe fut sur le point d'embrasser les mains de Braun, de lui demander pardon. Braun vit le visage bouleversé de Christophe ; et aussitôt, terrifié, il ne voulut plus voir ; le suppliant du regard, il bredouilla précipitamment, il lui souffla :

— Non, n'est-ce pas ? tu ne sais rien ?

Christophe, accablé, dit :

— Non.

O douleur de ne pouvoir s'accuser, s'humilier, puisque ce serait déchirer le cœur de celui qu'on a outragé ! Douleur de ne pouvoir dire la vérité, quand on lit dans les yeux de celui qui vous la demande, qu'il ne veut pas, il ne veut pas savoir la vérité !...

— Bien, bien, merci, je te remercie... fit Braun.

Il restait, les mains accrochées à la manche de Christophe, comme s'il voulait lui demander encore quelque chose, n'osant pas, évitant ses yeux. Puis, il le lâcha, soupira et s'en alla.

Christophe était écrasé par son nouveau mensonge. Il courut chez Anna. Il lui raconta, en bégayant de trouble, ce qui s'était passé. Anna écouta, d'un air morne, et dit :

— Eh bien, qu'il sache ! qu'importe ?

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? cria Christophe. C'est affreux. A aucun prix, à aucun prix, je ne veux qu'il souffre.

Anna s'emporta.

— Et quand il souffrirait ? Est-ce que je ne souffre pas, moi ? Qu'il souffre aussi !

Ils se dirent des paroles amères. Il l'accusa de n'aimer qu'elle. Elle lui reprocha de penser plus à son mari qu'à elle.

Mais un moment après, quand il lui dit qu'il ne pouvait plus vivre ainsi, qu'il allait tout avouer à Braun, ce fut elle à son tour qui le traita d'égoïste, criant qu'elle se souciait peu de la conscience de Christophe, mais que Braun ne devait rien savoir.

Malgré ses dures paroles, elle pensait à Braun, autant que Christophe. Sans avoir pour son mari d'affection véritable, elle lui était attachée. Elle avait le respect religieux des liens sociaux et des devoirs qu'ils établissent. Elle ne pensait peut-être pas que l'épouse eût le devoir d'être bonne et d'aimer son mari; mais elle pensait qu'elle était obligée de remplir scrupuleusement les charges du ménage et de rester fidèle. Il lui semblait ignoble de manquer à cette obligation, ainsi qu'elle avait fait.

Et mieux encore que Christophe, elle savait que Braun devait tout apprendre, bientôt. Elle avait quelque mérite à le cacher à Christophe, soit qu'elle ne voulût pas ajouter à son trouble, soit plutôt par fierté.

Si fermée que fût la maison de Braun, si secrète que restât la tragédie bourgeoise qui s'y jouait, quelque chose en avait déjà transpiré, au dehors.

Dans cette ville, nul ne peut se flatter de cacher sa vie. C'est là un fait étrange. Dans les rues, personne ne vous regarde; les portes des maisons et les volets sont clos; mais il y a des miroirs accrochés au coin des fenêtres; et l'on entend, quand on passe, le bruit sec des persiennes qui s'entr'ouvrent et se referment. Personne ne se soucie de vous; il semble qu'on vous ignore; mais vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'aucune de vos paroles, aucun de vos gestes n'a été perdu : on sait ce que vous avez fait, ce que vous avez dit, ce que vous avez vu, ce que vous avez mangé; on sait même, on se flatte de savoir ce que vous avez pensé. Une surveillance occulte, universelle, vous enveloppe. Domestiques, fournisseurs, parents, amis, indifférents, passants inconnus, tous collaborent, d'un consentement tacite, à cet espionnage instinctif dont les éléments dispersés se centralisent, on ne sait comment. On n'observe pas seulement vos actes, on scrute votre cœur. Dans cette ville, nul n'a le droit de réserver le secret de sa conscience; et chacun a le droit de se pencher sur vous, de fouiller dans vos pensées intimes,

et, si elles choquent l'opinion, de vous en demander compte. L'invisible despotisme de l'âme collective pèse sur l'individu; il est, toute sa vie, comme un enfant en tutelle; rien de lui n'est à lui : il appartient à la ville.

Il avait suffi qu'Anna s'abstînt, deux dimanches de suite, de paraître à l'église pour éveiller les soupçons. En temps ordinaire, nul ne semblait remarquer sa présence au culte; elle vivait à l'écart, et la ville, eût-on dit, oubliait qu'elle existât. — Le soir du premier dimanche où elle n'était pas venue, son absence était partout connue, consignée dans le souvenir. Le dimanche suivant, aucun des pieux regards qui suivaient les paroles saintes dans le Livre, ou sur les lèvres du pasteur, ne parut distrait de sa grave attention; aucun n'avait omis de constater à l'entrée, de vérifier à la sortie que la place d'Anna était demeurée vide. Le lendemain, Anna commençait à recevoir la visite de personnes qu'elle n'avait point vues depuis plusieurs mois; elles venaient, sous des prétextes variés, les unes craignant qu'elle ne fût malade, les autres prenant un intérêt nouveau à ses affaires, à son mari, à sa maison; quelques-unes se montraient singulièrement bien informées de ce qui se passait chez elle; aucune ne fit allusion — (par une maladroite adresse) — à son abstention de deux dimanches au culte. Anna se dit souffrante, parla de ses occupations. Les visiteuses l'écoutaient attentives, approuvaient : Anna savait qu'elles ne croyaient pas un mot de ce qu'elle disait. Leur regard se promenait autour d'elles, dans la chambre, fouillait, notait, enregistrait. Elles ne se départaient pas de leur bonhomie froide, au débit

bruyant et affecté; mais on voyait dans leurs yeux la curiosité indiscrète qui les dévorait. Deux ou trois demandèrent, avec une indifférence exagérée, des nouvelles de monsieur Krafft.

Quelques jours après, — (c'était pendant l'absence de Christophe), — le pasteur vint lui-même. Bel homme, et bonhomme, de santé florissante, affable, avec la tranquillité imperturbable que donne la conscience d'avoir à soi la vérité, toute la vérité. Il s'enquit avec sollicitude de la santé de sa cliente, écouta poli et distrait les excuses qu'elle lui donna et qu'il ne demandait pas, accepta une tasse de thé, plaisanta agréablement, à propos de boisson émit l'opinion que le vin dont il est fait mention dans la Bible n'était pas une boisson alcoolisée, fit quelques citations, raconta une anecdote, et, au moment de partir, eut une allusion obscure au danger des mauvaises compagnies, à certaines promenades, à l'esprit d'impiété, à l'impureté de la danse, aux sales convoitises. Il paraissait s'adresser au siècle, en général, non à Anna. Il se tut un moment, toussa, se leva, chargea Anna de ses compliments cérémonieux pour monsieur Braun, fit une plaisanterie en latin, rit, salua et sortit. — Anna resta glacée par l'allusion. Était-ce une allusion? Comment aurait-il pu savoir la promenade de Christophe et d'Anna? Ils n'avaient rencontré là-bas personne qui les connût. Mais tout ne se sait-il pas, dans cette ville? Le musicien à la figure caractéristique et la jeune femme en noir qui dansaient à l'auberge s'étaient fait remarquer; leur signalement avait été donné; et, comme tout se répète, le bruit en était venu en ville, où la malveillance éveillée n'avait pas manqué de reconnaître Anna. Sans

doute, ce n'était encore là qu'un soupçon, mais singulièrement attirant, et auquel s'ajoutaient les renseignements fournis par la domestique même d'Anna. La curiosité publique était maintenant aux aguets, attendant qu'ils se compromissent, les épiant par mille yeux invisibles. La ville silencieuse et sournoise les traquait, comme un chat à l'affût.

Malgré le danger, Anna n'eût peut-être pas cédé; peut-être le sentiment de cette lâche hostilité l'eût-il poussée à la provoquer rageusement, si elle n'avait porté en elle l'esprit pharisaïque de cette société qui lui était ennemie. L'éducation avait asservi sa nature. Elle avait beau juger la tyrannie et la niaiserie de l'opinion : elle la respectait; elle souscrivait à ses arrêts, même quand ils la frappaient; s'ils avaient été en opposition avec sa conscience, elle eût donné tort à sa conscience. Elle méprisait la ville; et le mépris de la ville lui eût été impossible à supporter.

Or, le moment venait où l'occasion allait s'offrir à la médisance publique de s'épancher. Le carnaval approchait.

Le carnaval, dans cette ville, avait gardé jusqu'au temps où se déroule cette histoire — (il a bien changé, depuis) — un caractère de licence et d'âpreté archaïque. Fidèle à ses origines, où il était une détente aux dévergondages de l'esprit humain asservi, volontairement ou non, au joug de la raison, nulle part il n'eut plus d'audace qu'aux époques et dans les pays où pesaient le plus lourdement les mœurs et les lois, gardiennes de la raison. Aussi la ville d'Anna devait-elle

rester une de ses terres d'élection. Plus le rigorisme moral y paralysait les gestes, y bâillonnait les voix, plus durant quelques jours les gestes étaient hardis et les voix affranchies. Tout ce qui s'amassait dans les bas-fonds de l'âme : jalousies, haines secrètes, curiosité impudique, instincts de malveillance inhérents à la bête sociable, crevaient d'un coup avec le fracas et la joie d'une revanche. Chacun avait le droit de descendre dans la rue et, masqué prudemment, de clouer au pilori, en pleine place publique, celui qu'il détestait, d'étaler aux passants tout ce que lui avait appris un an d'efforts patients, tout son trésor de secrets scandaleux, goutte à goutte, amassés. Tel en faisait la parade sur des chars. Tel promenait des lanternes transparentes, où s'affichait en inscriptions et en images l'histoire secrète de la ville. Tel osait même se faire le masque de son ennemi, si facilement reconnaissable que les polissons du ruisseau le désignaient de son nom. Des journaux de médisances paraissaient pendant ces trois jours. Des gens de la société se mêlaient sournoisement à ce jeu de *Pasquino*. Nul contrôle exercé, sauf pour les allusions politiques, — cette âpre liberté ayant été la cause, à diverses reprises, de contestations entre le gouvernement de la ville et les représentants des États étrangers. Mais rien ne protégeait les citoyens contre les citoyens; et cette appréhension de l'outrage public, constamment suspendue, ne devait pas peu contribuer à maintenir dans les mœurs l'apparence impeccable dont la ville s'honorait.

Anna était sous le poids de cette peur, — d'ailleurs injustifiée. Elle avait bien peu de raisons de craindre,

Elle tenait trop peu de place dans l'opinion de la ville pour qu'on eût seulement l'idée de l'attaquer. Mais dans l'isolement absolu où elle se murait, dans l'état d'épuisement et de surexcitation nerveuse où l'avaient mise plusieurs semaines d'insomnies et de souffrances morales, son imagination était prête à accueillir les terreurs les plus déraisonnables. Elle s'exagérait l'animosité de ceux qui ne l'aimaient point. Elle se disait que les soupçons étaient sur sa piste; il suffisait d'un rien pour la perdre; et qui l'assurait que ce n'était pas chose faite? Alors, c'était l'injure, le déshabillage sans pitié, l'étalage de son cœur offert en proie aux passants : un déshonneur si cruel qu'Anna mourait de honte en y songeant. On se contait que, quelques années avant, une jeune fille, en butte à cette persécution, avait dû fuir du pays avec les siens... Et l'on ne pouvait rien, rien faire pour se défendre, rien faire pour l'empêcher, rien faire même pour savoir ce qui allait arriver. Le doute était plus affolant encore que la certitude. Anna jetait autour d'elle des yeux de bête aux abois. Dans sa propre maison, elle se savait cernée.

La domestique d'Anna avait passé la quarantaine. Elle se nommait Bäbi : grande, forte, la face rétrécie et décharnée aux tempes et au front, large et longue à la base, soufflée sous la mâchoire, telle une poire tapée; elle avait un sourire perpétuel et des yeux perçants comme des vrilles, enfoncés, sucés en dedans, sous des paupières rouges aux cils invisibles. Elle ne se départait pas d'une expression de gaieté mignarde : toujours enchantée des maîtres, toujours de leur avis,

s'inquiétant de leur santé avec un intérêt attendri; souriant, quand on lui donnait des ordres; souriant, quand on lui faisait des reproches. Braun la croyait d'un dévouement à toute épreuve. Son air béat faisait contraste avec la froideur d'Anna. En beaucoup de choses pourtant, elle lui ressemblait : comme elle, parlant peu, vêtue d'une façon sévère et soignée; comme elle, fort dévote, l'accompagnant au culte, accomplissant exactement ses devoirs de piété, ayant le souci scrupuleux de ses devoirs de maison : propreté, ponctualité, mœurs et cuisine sans reproches. Elle était, en un mot, une servante exemplaire, et le type accompli de l'ennemie domestique. Anna, dont l'instinct ne se trompait guère sur les pensées secrètes des femmes, ne se faisait aucune illusion à son égard. Elles se détestaient, le savaient, et ne s'en montraient rien.

La nuit qui suivit le retour de Christophe, lorsque Anna, en proie à ses tourments, alla le retrouver malgré la résolution qu'elle avait prise de ne plus le revoir jamais, elle venait furtivement, tâtonnant les murs, dans les ténèbres; elle était près d'entrer dans la chambre de Christophe, quand elle sentit sous ses pieds nus, au lieu du contact habituel du parquet lisse et froid, une poussière tiède qui s'écrasait mollement. Elle se baissa, toucha avec les mains, et comprit : une mince couche de cendres fines avait été répandue dans toute la largeur du couloir, sur un espace d'un à deux mètres. C'était Bäbi qui avait, sans le savoir, retrouvé la vieille ruse employée, au temps des lais bretons, par le nain Frocin pour surprendre Tristan se rendant au lit d'Yseut : tant il est vrai qu'un nombre restreint de types, dans le bien comme dans le mal, servent pour tous les

siècles. Grande preuve en faveur de la sage économie de l'univers ! — Anna n'hésita point ; elle n'en continua pas moins son chemin, par une sorte de bravade méprisante ; elle entra chez Christophe, ne lui parla de rien, malgré son inquiétude; mais au retour, elle prit le balai du poële, et effaça soigneusement sur la cendre la trace de ses pas, après qu'elle eut passé. — Quand Anna et Bäbi se retrouvèrent, dans la matinée, ce fut, l'une avec sa froideur, l'autre avec son sourire accoutumés.

Bäbi recevait parfois la visite d'un parent un peu plus âgé qu'elle ; il remplissait au temple les fonctions de gardien ; on le voyait, à l'heure du *Gottesdienst* (du service divin), faire sentinelle devant la porte de l'église, avec un brassard blanc à raies noires et gland d'argent, appuyé sur un jonc à bec recourbé. De son métier, il était fabricant de cercueils. Il se nommait Sami Witschi. Il était très grand, maigre, la tête un peu penchée, avec une face rasée et sérieuse de vieux paysan. Il était pieux, et connaissait comme pas un tous les bruits qui couraient sur toutes les âmes de sa paroisse. Bäbi et Sami pensaient à s'épouser ; ils appréciaient, l'un dans l'autre, leurs qualités sérieuses, leur foi solide et leur méchanceté. Mais ils ne se pressaient pas de conclure ; ils s'observaient prudemment. — Dans les derniers temps, les visites de Sami étaient devenues plus fréquentes. Il entrait sans qu'on le sût. Toutes les fois qu'Anna passait près de la cuisine, par la porte vitrée elle apercevait Sami assis près du fourneau, et Bäbi à quelques pas, cousant. Ils avaient beau parler, on n'entendait aucun bruit. On voyait la figure épanouie de Bäbi et ses lèvres qui remuaient ; la grande bouche

sévère de Sami se plissait, sans s'ouvrir, d'un rire grimaçant : rien ne sortait du gosier ; la maison semblait muette. Quand Anna entrait dans la cuisine, Sami se levait respectueusement et restait debout, sans parler, jusqu'à ce qu'elle fût sortie. Bäbi, en entendant la porte qui s'ouvrait, interrompait avec affectation un sujet indifférent, et tournait vers Anna un sourire obséquieux, en attendant ses ordres. Anna pensait qu'ils parlaient d'elle ; mais elle les méprisait trop pour s'abaisser à les écouter en cachette.

Le jour après qu'Anna eut déjoué le piège ingénieux des cendres, entrant dans la cuisine, le premier objet qu'elle vit, ce fut, dans les mains de Sami, le petit balai dont elle s'était servie, la nuit, pour effacer les empreintes de ses pieds nus. Elle l'avait pris dans la chambre de Christophe ; et, à cette minute même, elle se ressouvint brusquement qu'elle avait oublié de l'y reporter : elle l'avait laissé dans sa propre chambre, où les yeux perçants de Bäbi l'avaient aussitôt remarqué. Les deux compères n'avaient pas manqué de reconstituer l'histoire. — Anna ne broncha point. Bäbi, suivant le regard de sa maîtresse, sourit avec exagération, et expliqua :

— Le balai était cassé ; je l'ai donné à Sami, pour qu'il le réparât.

Anna ne se donna pas la peine de relever le grossier mensonge ; elle ne parut même pas entendre ; elle regarda l'ouvrage de Bäbi, fit ses observations, et sortit, impassible. Mais, la porte fermée, elle perdit toute fierté ; elle ne put s'empêcher d'écouter, cachée dans l'angle du corridor — (elle était humiliée jusqu'à l'âme de recourir à de pareils moyens ; mais la peur la domptait). — Un gloussement de rire très bref. Puis, un

chuchotement, si bas qu'on ne pouvait rien distinguer. Mais, dans son affolement, Anna croyait entendre ; sa terreur lui soufflait les mots qu'elle craignait d'entendre ; elle s'imagina qu'ils parlaient des mascarades prochaines et d'un charivari. Nul doute : ils voulaient y introduire l'épisode des cendres. Probablement, elle se trompait ; mais au point d'exaltation morbide où elle était, hantée depuis quinze jours par l'idée fixe de l'avanie, elle ne s'arrêta même pas à considérer l'incertain comme possible ; elle le regarda comme certain.

Dès lors, sa décision fut prise.

Le soir du même jour — (c'était le mercredi qui précède les jours gras), — Braun fut appelé en consultation, à une vingtaine de kilomètres de la ville : il ne devait revenir que le lendemain matin. Anna ne descendit pas dîner, et resta dans sa chambre. Elle avait choisi cette nuit pour exécuter l'engagement tacite qu'elle avait souscrit. Mais elle avait décidé de l'exécuter seule, sans rien dire à Christophe. Elle le méprisait. Elle pensait amèrement :

— Il a promis. Mais il est homme, il est égoïste et menteur, il a son art, il aura vite oublié.

Et puis, il y avait peut-être, dans ce cœur violent qui semblait inaccessible à la bonté, il y avait peut-être place pour un sentiment de pitié, à l'égard de son compagnon. Mais elle était trop rude et trop passionnée pour se l'avouer.

Bäbi dit à Christophe que sa maîtresse la chargeait de l'excuser, qu'elle était un peu souffrante et voulait se reposer. Christophe soupa donc seul, sous la surveillance de Bäbi, qui le fatiguait de son verbiage, tâchait de le faire parler, et protestait pour Anna d'un zèle si outré que Christophe, malgré la facilité qu'il avait à croire dans la bonne foi des gens, fut mis en défiance. Il comptait justement profiter de cette soirée pour avoir avec Anna un entretien décisif. Lui non plus, il ne pouvait différer davantage. Il n'avait pas oublié l'engagement qu'ils avaient pris ensemble, à l'aube de cette triste journée. Il était prêt à le tenir, si Anna l'exigeait. Mais il voyait l'absurdité de cette double mort, qui ne résolvait rien,

et dont la douleur et le scandale devaient retomber sur Braun. Il pensait que le mieux était qu'ils s'arrachassent l'un à l'autre, qu'il essayât encore une fois de partir, — si du moins il avait la force de rester éloigné d'elle : il en doutait, après l'épreuve inutile qu'il venait de faire ; mais il se disait qu'au cas où il ne pourrait le supporter, il aurait toujours le temps de recourir, seul, sans que personne en sût rien, au suprême moyen.

Il espéra qu'après le souper il pourrait s'échapper un moment pour monter dans la chambre d'Anna. Mais Bäbi ne quittait point ses pas. D'habitude, elle terminait de bonne heure son ouvrage ; ce soir-là, elle n'en finit plus de laver la cuisine ; et lorsque Christophe crut en être délivré, elle inventa de ranger un placard dans le corridor qui menait à la chambre d'Anna. Christophe la trouva solidement installée sur un escabeau ; il comprit qu'elle ne délogerait pas, de toute la soirée. Il sentait une furieuse démangeaison de la jeter en bas avec ses piles d'assiettes ; mais il se contint et la pria d'aller voir comment sa maîtresse se trouvait, et s'il ne pourrait lui souhaiter le bonsoir. Bäbi alla, revint, et dit en l'observant avec une joie maligne que Madame allait mieux, qu'elle avait sommeil et demandait que personne n'entrât. Christophe, irrité et nerveux, essaya de lire, ne put, et monta dans sa chambre. Bäbi guetta sa lumière jusqu'à ce qu'elle fût éteinte, et monta à son tour, se promettant de veiller ; elle eut la précaution de laisser sa porte entr'ouverte, afin de pouvoir entendre tous les bruits de la maison. Malheureusement pour elle, elle ne pouvait se mettre au lit sans s'endormir aussitôt, et d'un sommeil si puissant que ni le tonnerre, ni sa curiosité même, n'eussent été capables de l'éveiller, avant

qu'il fût jour. Ce sommeil n'était un secret pour personne. L'écho en arrivait jusqu'à l'étage au-dessous.

Dès que Christophe entendit ce bruit familier, il alla chez Anna. Il fallait qu'il lui parlât. Une inquiétude le travaillait. Il arriva à la porte, il tourna le bouton : la porte était fermée. Il frappa doucement : point de réponse. Il colla sa bouche contre la serrure, supplia à voix basse, puis avec insistance : nul mouvement, nul bruit. Il avait beau se dire qu'Anna dormait, une angoisse le prit. Et comme, tâchant vainement d'entendre, il appuyait sa joue contre la porte, une odeur le frappa, qui semblait sortir de dessous la porte ; il se pencha sur le seuil, et il la reconnut : c'était l'odeur du gaz. Son sang se glaça. Il secoua la porte, sans penser qu'il pouvait réveiller Bäbi : la porte ne céda pas... Il avait compris : Anna avait, dans le cabinet de toilette attenant à sa chambre, un petit poêle à gaz ; elle l'avait ouvert. Il fallait défoncer la porte ; mais dans son trouble, Christophe garda assez de raison pour se rappeler qu'à aucun prix Bäbi ne devait entendre. Il pesa sur la porte, d'une énorme poussée, en silence. La porte, solide et bien close, craqua sur ses gonds, mais ne bougea point. Une autre porte donnait accès de la chambre d'Anna au cabinet de Braun. Il y courut. Elle était également fermée ; mais ici, la serrure était en dehors. Il entreprit de l'arracher. Ce n'était pas aisé. Il devait enlever les quatre grosses vis, encastrées dans le bois. Il n'avait que son couteau, et il ne voyait rien : car il n'osait pas allumer une bougie ; il eût risqué de faire sauter la maison. En tâtonnant, il réussit à introduire son couteau dans la tête d'une vis, puis d'une autre, cassant les lames, se coupant ; il lui semblait que les

vis étaient d'une longueur diabolique, qu'il ne finirait jamais de les arracher ; et en même temps, dans sa précipitation fébrile qui lui inondait le corps d'une sueur glacée, un souvenir d'enfance lui revenait à l'esprit : il se revoyait, à dix ans, enfermé par punition dans le cabinet noir ; il avait enlevé la serrure et fui de la maison... La dernière vis céda. La serrure sortit, avec un grésillement de sciure de bois. Christophe se précipita dans la chambre, courut à la fenêtre, l'ouvrit. Une nappe d'air froid entra. Christophe, trébuchant aux meubles, dans l'obscurité trouva le lit, tâtonna, rencontra le corps d'Anna, de ses mains frémissantes palpa à travers les draps les jambes immobiles, remonta jusqu'à la taille : Anna était assise sur son lit, et tremblait. Elle n'avait pas eu le temps d'éprouver les premiers effets de l'asphyxie : la chambre était haute de plafond ; l'air circulait par les fentes de la fenêtre et des portes mal jointes. Christophe la prit dans ses bras. Elle se dégagea avec fureur, criant :

— Allez-vous-en !... Ah ! qu'est-ce que vous avez fait ?

Elle leva les bras pour le frapper ; mais elle était brisée d'émotion ; elle retomba sur l'oreiller ; elle sanglotait :

— Ho ! ho ! tout est à recommencer !

Christophe lui prit les mains, l'embrassant, la grondant, lui disant des paroles tendres et rudes :

— Mourir ! et mourir seule, sans moi !

— Oh ! toi ! dit-elle amèrement.

Son ton disait assez :

— Toi, tu veux vivre.

Il la rudoya, il voulut violenter sa volonté.

— Folle ! dit-il, tu ne sais donc pas que tu pouvais faire sauter la maison !

— C'était ce que je voulais, fit-elle avec rage.

Il tâcha de réveiller ses craintes religieuses : c'était la corde juste. A peine y eut-il touché qu'elle commença à crier, à le supplier de se taire. Il persista sans pitié, pensant que c'était le seul moyen de ramener en elle la volonté de vivre. Elle ne disait plus rien, elle avait des hoquets convulsifs. Quand il eut fini, elle lui dit d'un ton de haine concentrée :

— Tu es content maintenant ? Tu as bien travaillé ? Tu as achevé de me désespérer. Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

— Vivre, dit-il.

— Vivre ! cria-t-elle, mais tu ne sais donc pas que c'est impossible ! Tu ne sais rien ! Tu ne sais rien !

Il demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Elle haussa les épaules :

— Écoute.

Elle lui raconta, en phrases brèves, hachées, tout ce qu'elle lui avait caché jusqu'à présent : l'espionnage de Bäbi, les cendres, la scène avec Sami, le carnaval, l'affront imminent. Elle ne distinguait plus, en racontant, ce que sa crainte avait forgé de ce qu'elle avait raison de craindre. Il écoutait, consterné, plus incapable qu'elle encore de discerner, dans le récit, le danger réel de l'imaginaire. Il était à mille lieues de soupçonner la chasse qu'on leur faisait. Il cherchait à comprendre ; il ne pouvait rien dire : contre de tels ennemis il était désarmé. Il sentait seulement une fureur aveugle, le désir de frapper. Il dit :

— Pourquoi n'as-tu pas chassé Bäbi ?

Elle dédaigna de répondre : Bäbi chassée eût été plus

venimeuse encore que Bäbi tolérée ; et Christophe comprit le non-sens de sa question. Ses pensées se heurtaient ; il cherchait un parti à prendre, une action immédiate. Il dit, les poings crispés :

— Je les tuerai.

— Qui ? fit-elle, méprisante pour ces mots inutiles.

Sa force tomba. Il se sentit perdu dans ce réseau de trahisons obscures, où l'on ne pouvait rien saisir, où tous étaient complices. Il se débattait.

— Lâches ! cria-t-il, accablé.

Il s'effondra, à genoux devant le lit, son visage pressé contre le corps d'Anna. — Ils se turent. Elle éprouvait un mélange de mépris et de pitié pour cet homme qui ne savait ni la défendre, ni se défendre. Il sentait contre sa joue trembler de froid les jambes d'Anna. La fenêtre était restée ouverte, et dehors il gelait : on voyait, dans le ciel lisse comme un miroir, frissonner les étoiles glacées.

Quand elle eut savouré l'amère jouissance de le voir brisé comme elle, elle dit, d'un ton dur et lassé :

— Allumez une bougie.

Il alluma. Anna claquait des dents, ramassée sur elle-même, les bras serrés contre les seins, les genoux repliés sous le menton. Il ferma la fenêtre. Il s'assit sur le lit. Il prit dans ses mains les pieds d'Anna, d'un froid de glace, il les réchauffa avec sa bouche, avec ses mains. Elle fut attendrie.

— Christophe ! dit-elle.

Elle avait des yeux lamentables.

— Anna ! dit-il.

— Qu'allons-nous faire ?

Il la regarda, et dit :

— Mourir.

Elle eut un cri de joie :

— Oh ! tu veux bien ? tu veux aussi ?... Je ne serai pas seule !

Elle l'embrassait.

— Croyais-tu donc que j'allais te laisser ?

Elle répondit, à voix basse :

— Oui.

Il sentit ce qu'elle avait dû souffrir.

Après quelques instants, il l'interrogea du regard. Elle comprit :

— Dans le bureau, dit-elle. A droite. Le tiroir du bas.

Il alla et chercha. Tout au fond, il vit un revolver. Braun l'avait acheté quand il était étudiant. Il ne s'en était jamais servi. Dans une boîte crevée, Christophe trouva quelques cartouches. Il les rapporta vers le lit. Anna regarda, et détourna aussitôt les yeux vers la ruelle. Christophe attendit, puis il demanda :

— Tu ne veux plus ?

Anna se retourna vivement :

— Je veux... Vite !

Elle pensait :

— Rien ne peut plus me sauver maintenant de l'abîme éternel. Un peu plus, un peu moins, ce sera toujours de même.

Christophe chargea maladroitement le revolver.

— Anna, dit-il d'une voix tremblante, l'un des deux verra mourir l'autre.

Elle lui arracha l'arme des mains, et dit avec égoïsme :

— Moi, d'abord.

Ils se regardèrent encore... Hélas ! dans ce moment même où ils allaient mourir l'un pour l'autre, ils se

sentaient si loin l'un de l'autre!... Chacun pensait, avec terreur :

— Mais, qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce que je fais?

Et chacun le lisait dans les yeux de l'autre. L'absurdité de l'acte frappait surtout Christophe. Toute sa vie, inutile; inutiles, ses luttes; inutiles, ses souffrances; inutiles, ses espoirs; tout gâché, jeté au vent; un geste médiocre allait tout effacer... Dans son état normal, il eût arraché le revolver des mains d'Anna, il l'eût jeté par la fenêtre, il eût crié :

— Non! Non! Je ne veux pas.

Mais huit mois de souffrances, de doutes et de deuil torturants, et par là dessus cette rafale de passion démente, avaient ruiné ses forces, brisé sa volonté; il sentait qu'il n'y pouvait rien, il n'était plus le maître... Ah! qu'importe, après tout?

Anna, sûre de la mort éternelle, tendait son être dans la possession de cette dernière minute de vie : la figure douloureuse de Christophe, éclairée par la bougie vacillante, les ombres sur le mur, un bruit de pas dans la rue, le contact de l'acier qu'elle tenait dans sa main... Elle s'accrochait à ces sensations, comme un naufragé à l'épave qui s'enfonce avec lui. Après, tout était terreur. Pourquoi ne pas prolonger l'attente? Mais elle se répéta :

— Il faut...

Elle dit adieu à Christophe, sans tendresse, avec la hâte d'un voyageur pressé qui craint de manquer le train; elle ouvrit sa chemise, tâta le cœur, et y appuya le canon du revolver. Christophe, agenouillé, se cachait la figure dans les draps. Au moment de tirer, elle posa sa main gauche sur la main de Christophe. Le geste d'un enfant qui a peur de marcher dans la nuit...

Alors s'écoulèrent quelques secondes effroyables... Anna ne tirait pas. Christophe voulait relever la tête, il voulait lui saisir le bras; et il craignait que son mouvement même ne la décidât à tirer. Il n'entendait plus rien, il perdait connaissance... Un gémissement d'Anna lui traversa le cœur. Il se redressa. Il vit Anna, le visage décomposé de terreur. Le revolver était tombé sur le lit, devant elle. Elle répétait plaintivement :

— Christophe!... Le coup n'est pas parti!...

Il prit l'arme; le long oubli où elle était restée l'avait rouillée; mais le fonctionnement était bon. Peut-être la cartouche avait-elle été détériorée par l'air. — Anna tendit la main vers l'arme.

— Assez! supplia-t-il.

Elle reprit le revolver. Elle ordonna :

— Les cartouches!

Il les lui remit. Elle les examina, en prit une, chargea, sans cesser de trembler, appuya de nouveau l'arme sur son sein, et tira. — Le coup rata encore.

— Ah! c'est trop! c'est trop! cria-t-elle. *Il* ne veut pas que je meure!

Elle se tordait dans ses draps, elle était comme folle. Il voulut l'approcher; elle le repoussa, avec des cris. Enfin, elle eut une crise de nerfs. Christophe resta près d'elle, jusqu'au matin. Elle finit par se calmer; mais elle était sans souffle, les yeux fermés, les os du front et des pommettes tendant la peau blême : elle semblait une morte.

Christophe refit le lit bouleversé, ramassa le revolver, remit la serrure arrachée, rangea tout dans la chambre, et partit : car il était sept heures, et Bäbi allait venir.

Quand Braun revint, le matin, il trouva Anna dans le même état de prostration. Il vit bien qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire; mais il ne put rien savoir de Bäbi, ni de Christophe. De tout le jour, Anna ne bougea point; elle n'ouvrit pas les yeux; son pouls était si faible qu'on le sentait à peine; par moments, il s'arrêtait, et Braun eut l'angoisse de croire, un instant, que le cœur avait cessé de battre. Son affection le faisait douter de sa science; il courut chez un confrère, et il le ramena. Les deux hommes examinèrent Anna, et ne purent décider s'il s'agissait d'une fièvre qui commençait, ou d'un cas de névrose hystérique : il fallait tenir la malade en observation. Braun ne quitta pas le chevet d'Anna. Il refusa de manger. Vers le soir, le pouls d'Anna n'indiquait pas de fièvre, mais une extrême faiblesse. Braun tâcha de lui introduire dans la bouche quelques cuillerées de lait; elle les rendit aussitôt. Son corps s'abandonnait dans les bras de son mari, comme un mannequin brisé. Braun passa la nuit, assis auprès d'elle, se levant à tout instant pour l'écouter. Bäbi, que la maladie d'Anna ne troublait guère, mais qui était la femme du devoir, refusa de se coucher, et veilla avec Braun.

Le vendredi, Anna ouvrit les yeux. Braun lui parla; elle ne prit pas garde à sa présence. Elle restait immobile, les yeux fixés sur un point de la muraille. Vers midi, Braun vit de grosses larmes qui coulaient, le long de ses joues maigres; il les essuya, avec douceur; une à une, les larmes continuaient de couler. De nouveau, Braun essaya de lui faire prendre quelque aliment. Elle se laissa faire, passivement. Dans la soirée, elle se mit à parler : c'étaient des mots sans suite. Il s'agissait du Rhin; elle voulait se noyer, mais il n'y avait pas assez d'eau. Elle persistait en rêve dans ses tentatives de suicide, imaginant des formes de mort bizarres; toujours la mort se dérobait. Parfois, elle discutait avec quelqu'un; sa figure prenait alors une expression de colère et de peur; elle s'adressait à Dieu, et s'entêtait à lui prouver que la faute était à lui. Ou la flamme d'un désir s'allumait dans ses yeux; et elle disait des mots impudiques, qu'il eût semblé presque impossible qu'elle connût. Elle remarqua Bäbi, et lui donna avec précision des ordres pour la lessive du lendemain. Dans la nuit, elle s'assoupit. Tout à coup, elle se souleva; Braun accourut. Elle le regarda, d'une façon étrange, balbutiant des mots impatients et informes. Il lui demanda :

— Ma chère Anna, que veux-tu?

Elle dit d'une voix âpre :

— Va le chercher.

— Qui? demanda-t-il.

Elle le regarda encore, avec la même expression, brusquement éclata de rire; puis, elle se passa les mains sur le front, et gémit :

— Ah! mon Dieu! oublier!...

Le sommeil la reprit. Elle fut calme jusqu'au jour.

Vers l'aube, elle fit quelque mouvement ; Braun lui souleva la tête, pour lui donner à boire ; elle avala docilement quelques gorgées, et, se penchant vers les mains de Braun, elle les embrassa. Elle s'assoupit de nouveau.

Le samedi matin, elle s'éveilla vers neuf heures. Sans dire un mot, elle sortit les jambes du lit, et voulut descendre. Braun se précipita vers elle et essaya de la recoucher. Elle s'obstina. Il lui demanda ce qu'elle voulait faire. Elle répondit :

— Aller au culte.

Il essaya de la raisonner, de lui rappeler que ce n'était pas dimanche, que le temple était fermé. Elle se taisait ; mais assise sur la chaise près du lit, elle passait ses vêtements, de ses doigts qui grelottaient. Le docteur, ami de Braun, entra. Il joignit ses instances à celles de Braun ; puis, voyant qu'elle ne cédait pas, il l'examina, et finalement consentit. Il prit Braun à part, et lui dit que la maladie de sa femme semblait toute morale, qu'on devait pour l'instant éviter de la contrarier, et qu'il ne voyait pas de danger à ce qu'elle sortît, pourvu que Braun l'accompagnât. Braun dit donc à Anna qu'il irait avec elle. Elle refusa, et voulut aller seule. Mais, dès les premiers pas dans la chambre, elle trébucha. Alors, sans un mot, elle prit le bras de Braun, et ils sortirent. Elle était très faible et s'arrêtait en route. Plusieurs fois, il lui demanda si elle voulait rentrer. Elle se remit à marcher. Arrivés à l'église, comme il le lui avait dit, ils trouvèrent porte close. Anna s'assit sur un banc, près de l'entrée, et resta, frissonnante, jusqu'à ce que midi sonnât. Puis, elle reprit le bras de

Braun, et ils revinrent en silence. Mais le soir, elle voulut retourner à l'église. Les supplications de Braun furent vaines. Il fallut repartir.

Christophe avait passé ces deux jours dans l'isolement. Braun était trop inquiet pour songer à lui. Une seule fois, le matin du samedi, cherchant à détourner Anna de son idée fixe de sortir, il lui avait demandé si elle voulait voir Christophe. Elle avait eu une expression d'épouvante et de répulsion si forte qu'il en avait été frappé; le nom de Christophe n'avait plus été prononcé.

Christophe s'était enfermé dans sa chambre. Inquiétude, amour, remords, tout un chaos de douleurs s'entrechoquaient en lui. Il s'accusait de tout. Il était écrasé par le dégoût de lui-même. Plusieurs fois, il s'était levé pour tout avouer à Braun, — aussitôt arrêté par l'idée, en s'accusant, de faire un malheureux de plus. En même temps, la passion ne lui faisait pas grâce. Il rôdait dans le couloir, devant la chambre d'Anna; et dès qu'il entendait, à l'intérieur, des pas s'approcher de la porte, il s'enfuyait chez lui.

Quand Braun et Anna sortirent, dans l'après-midi, il les guetta, caché derrière le rideau de sa fenêtre. Il vit Anna. Elle, si droite et si fière, elle avait le dos voûté, la tête courbée, le teint jaune; elle était vieillie, écrasée par le manteau et le châle dont son mari l'avait couverte : elle était laide. Mais Christophe ne vit pas sa laideur, il ne vit que sa misère; et son cœur déborda de pitié et d'amour. Il eût voulu courir à elle, se prosterner dans la boue, baiser ces pieds, ce corps ravagé

par la passion, implorer son pardon. Et il pensait, la regardant :

— Mon ouvrage... Le voici !

Mais son regard, dans la glace, rencontra sa propre image; il vit dans ses yeux, sur ses traits, la même dévastation; il vit la mort imprimée en lui, comme en elle; et il pensa :

— Mon ouvrage? Non pas. L'ouvrage du maître cruel, qui affole et qui tue.

La maison était vide. Bäbi était sortie, pour raconter aux voisins les événements de la journée. Le temps fuyait. Cinq heures sonnèrent. Une terreur prit Christophe, à l'idée d'Anna qui allait rentrer, et de la nuit qui venait. Il sentit qu'il n'aurait pas la force de rester cette nuit, sous le même toit. Il sentit sa raison craquer sous le poids de la passion. Il ne savait ce qu'il ferait, il ne savait ce qu'il voulait, sinon qu'il voulait Anna, à quelque prix que ce fût. Il pensa à cette misérable figure qu'il avait vu passer tout à l'heure, sous sa fenêtre, et il se dit :

— La sauver de moi !...

Un coup de volonté souffla. Il ramassa, par poignées, les liasses de papiers qui traînaient sur sa table, les ficela, prit son chapeau, son manteau, et sortit. Dans le corridor, près de la chambre d'Anna, il précipita le pas, pris de peur. En bas, il jeta un dernier coup d'œil sur le jardin désert. Il se sauva comme un voleur. Un brouillard glacé traversait la peau avec des aiguilles. Christophe rasait le mur des maisons, craignant de rencontrer une figure connue. Il alla à la gare. Il monta dans un train qui partait pour Lucerne. A la première station, il écrivit à Braun. Il disait qu'une affaire

urgente l'appelait, pour quelques jours, hors de la ville et qu'il se désolait de le laisser en un pareil moment; il le priait de lui envoyer des nouvelles, à une adresse qu'il lui indiqua. A Lucerne, il prit le train du Gothard. Dans la nuit, il descendit à une petite station entre Altorf et Gœschenen. Il n'en sut pas le nom, il ne le sut jamais. Il entra dans la première hôtellerie, près de la gare. Des mares d'eau coupaient le chemin. Il pleuvait à torrents; il plut toute la nuit; il plut tout le lendemain. Avec un bruit de cataracte, l'eau tombait d'une gouttière crevée. Le ciel et la terre, noyés, semblaient dissous comme sa pensée. Il se coucha dans des draps humides, qui sentaient la fumée du chemin de fer. Il ne put rester couché. L'idée des dangers que courait Anna l'occupait trop pour qu'il eût encore le temps de sentir sa propre souffrance. Il fallait donner le change à la malignité publique, la lancer sur une autre piste. Dans la fièvre où il était, il eut une idée bizarre : il inventa d'écrire à un des rares musiciens avec qui il se fût un peu lié dans la ville, à Krebs, l'organiste-confiseur. Il lui laissa entendre qu'une aventure de cœur l'entraînait en Italie, qu'il subissait déjà cette passion quand il était venu s'installer chez Braun, qu'il avait essayé de s'y soustraire, mais qu'elle était la plus forte. Le tout, en des termes assez clairs pour que Krebs comprît, assez voilés pour qu'il pût y ajouter, de son propre fonds. Christophe priait Krebs de lui garder le secret. Il savait que le brave homme était d'un bavardage maladif, et il comptait — fort justement — qu'à peine la nouvelle reçue, Krebs courrait la colporter, par toute la ville. Pour achever de détourner les soupçons, Christophe terminait sa lettre par quel-

ques mots très froids sur Braun et sur la maladie d'Anna.

Il passa le reste de la nuit et la journée suivante, incrusté dans son idée fixe... Anna... Anna... Il revivait avec elle les derniers mois, jour par jour; il ne la voyait plus comme elle était, il l'enveloppait d'un mirage passionné. Toujours, il l'avait créée à l'image de son désir, lui prêtant une grandeur morale, une conscience tragique, dont il avait besoin pour l'aimer davantage. Ces mensonges inconscients de la passion redoublaient d'assurance, maintenant que la présence d'Anna ne les contrôlait plus. Il voyait une saine et libre nature, opprimée, qui se débattait contre ses chaînes, qui aspirait à une vie franche, large, au plein-air de l'âme, et puis, qui en avait peur, qui combattait ses rêves, qui s'acharnait contre eux, parce qu'ils ne pouvaient s'accorder avec sa destinée et qu'ils la lui rendaient plus douloureuse encore. Elle lui criait : « A l'aide ! » Il revoyait son beau corps, il l'étreignait. Ses souvenirs le torturaient; il trouvait un plaisir meurtrier à redoubler leurs blessures. A mesure que la journée avançait, le sentiment de tout ce qu'il avait perdu lui devint si atroce qu'il ne pouvait plus respirer.

Sans savoir ce qu'il faisait, il se leva, sortit, paya l'hôtel, et reprit le premier train qui revenait à la ville d'Anna. Il arriva, en pleine nuit; il alla droit à la maison. Un mur séparait la ruelle du jardin contigu à celui de Braun. Christophe escalada le mur, sauta dans le jardin étranger, passa de là dans le jardin de Braun. Il se trouvait devant la maison. Tout était dans le noir, sauf une lueur de veilleuse qui teintait d'un reflet jaune pâle une fenêtre, — la fenêtre d'Anna. Anna

était là. Elle souffrait là. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour entrer. Il avança la main vers la poignée de la porte. Puis, il regarda sa main, la porte, le jardin; il prit soudain conscience de son acte; et, s'éveillant de l'hallucination qui le possédait depuis sept à huit heures, il frémit, il s'arracha par un sursaut à la force d'inertie qui lui rivait les pieds au sol; il courut au mur, le repassa, et s'enfuit.

Dans la même nuit, il quittait la ville, pour la seconde fois; et le lendemain, il allait se terrer dans un village de montagne, sous des rafales de neige. — Ensevelir son cœur, endormir sa pensée, oublier, oublier!...

Mon Dieu, que t'ai-je fait? Pourquoi m'accables-tu? Dès l'enfance, tu m'as donné pour lot la misère, la lutte. J'ai lutté sans me plaindre. J'ai aimé ma misère. J'ai tâché de conserver pure cette âme que tu m'avais donnée, de sauver ce feu que tu avais mis en moi... Seigneur, c'est toi, c'est toi qui t'acharnes à détruire ce que tu avais créé, tu as éteint ce feu, tu as souillé cette âme, tu m'as dépouillé de tout ce qui me faisait vivre. J'avais deux seuls trésors au monde : mon ami et mon âme. Je n'ai plus rien, tu m'as tout pris. Un seul être était mien dans le désert du monde, tu me l'as enlevé. Nos cœurs n'en faisaient qu'un, tu les as déchirés, tu ne nous as fait connaître la douceur d'être ensemble que pour nous faire mieux connaître l'horreur de nous être perdus. Tu as creusé le vide autour de moi, tu l'as creusé en moi. J'étais brisé, malade, sans volonté, sans armes, pareil à un enfant qui pleure dans la nuit. Tu as choisi cette heure pour me frapper. Tu es venu, à pas sourds, par derrière, comme un traître, et tu m'as poignardé; tu as lâché sur moi ton chien féroce, la passion; j'étais sans force, tu le savais, et je ne pouvais lutter; elle m'a terrassé, elle a tout saccagé en moi, tout

sali, tout détruit... J'ai le dégoût de moi-même. Si je pouvais au moins crier ma douleur et ma honte! ou les oublier, dans le torrent de la force qui crée! Mais ma force est brisée, ma création desséchée. Je suis un arbre mort... Si je pouvais être mort! O Dieu, délivre-moi, romps ce corps et cette âme, arrache-moi à la terre, ne me laisse pas me débattre dans la fosse, ne me laisse pas agoniser sans fin! Je crie grâce... Achève-moi!

Ainsi, la douleur de Christophe appelait un Dieu, à qui sa raison ne croyait pas.

Il s'était réfugié dans une ferme, isolée, du Jura suisse. La maison, adossée aux bois, se dissimulait dans le repli d'un haut plateau bossué. Des renflements de terrain la protégeaient des vents du Nord. Par devant, dévalaient des prairies, de longues pentes boisées; la roche brusquement s'arrêtait, tombait à pic; des sapins contorsionnés s'accrochaient sur le bord; des hêtres aux larges bras se rejetaient en arrière. Ciel éteint. Vie disparue. Une étendue abstraite, aux lignes effacées. Tout dormait sous la neige. Seuls, la nuit, dans la forêt, les renards glapissaient. C'était la fin de l'hiver. Hiver tardif. Interminable hiver. Lorsqu'il semblait fini, il recommençait toujours.

Cependant, depuis une semaine, la vieille terre engourdie sentait son cœur renaître. Un premier printemps trompeur s'insinuait dans l'air et sous l'écorce glacée. Des branches de hêtres étendues comme des ailes qui planent, la neige s'égouttait. Au travers du manteau blanc qui couvrait les prairies, déjà quelques fils d'herbe d'un vert tendre pointaient; autour de leurs fines aiguilles, par les déchirures de la neige, comme par de petites bouches, le sol humide et noir respirait. Quelques heures par jour, la voix de l'eau endormie

dans sa robe de glace, de nouveau murmurait. Dans le squelette des bois, quelques oiseaux sifflaient de clairs chants aigrelets.

Christophe ne remarquait rien. Tout était le même pour lui. Il tournait indéfiniment dans sa chambre. Ou il marchait, dehors. Impossible de rester en repos. Son âme était écartelée par les démons intérieurs. Ils s'entre-déchiraient. La passion, refoulée, continuait de battre furieusement les parois de la maison. Le dégoût de la passion n'était pas moins enragé; ils se mordaient à la gorge; et dans leur lutte, ils lacéraient le cœur. Et c'étaient en même temps le souvenir d'Olivier, le désespoir de sa mort, la hantise de créer qui ne pouvait se satisfaire, l'orgueil qui se cabrait devant le trou du néant. Tous les diables en lui. Pas un instant de répit. Ou s'il se produisait une trompeuse accalmie, si les flots soulevés retombaient un moment, il se retrouvait seul, et il ne retrouvait plus rien de lui : pensée, amour, volonté, tout avait été tué.

Créer! c'était le seul recours. Abandonner aux flots l'épave de la vie! Se sauver à la nage dans le rêve de l'art!... Créer! Il le voulait... Il ne le pouvait plus.

Christophe n'avait jamais eu de méthode de travail. Quand il était fort et sain, il était plutôt gêné de sa surabondance qu'inquiet de la voir s'appauvrir; il suivait ses caprices; il travaillait, à sa fantaisie, au hasard des circonstances, sans aucune règle fixe. En réalité, il travaillait en tout lieu, à tout moment; son cerveau ne cessait d'être occupé. Bien des fois, Olivier, moins riche et plus réfléchi, l'avait averti :

— Prends garde. Tu te fies trop à ta force. Elle est un torrent des montagnes. Plein aujourd'hui, demain

peut-être à sec. Un artiste doit capter son génie; il ne lui permet pas de s'éparpiller, au hasard. Canalise ta force. Contrains-toi à des habitudes, à une hygiène de travail quotidien, à heures fixes. Elles sont aussi nécessaires à l'artiste que l'habitude des gestes et des pas militaires à l'homme qui doit se battre. Viennent les moments de crise — (et il en vient toujours) — cette armature de fer empêche l'âme de tomber. Je le sais bien, moi. Si je ne suis pas mort, c'est qu'elle m'a sauvé.

Mais Christophe riait, et disait :

— Bon pour toi, mon petit. Pas de danger que je perde jamais le goût de vivre. J'ai trop bon appétit.

Olivier haussait les épaules :

— Le trop amène le trop peu. Il n'y a pas de pires malades que les gens trop bien portants.

La parole d'Olivier se vérifiait maintenant. Après la mort de l'ami, la source de vie intérieure ne s'était pas tout de suite tarie; mais elle était devenue étrangement intermittente; elle coulait par brusques gorgées, puis se taisait, se perdait sous terre. Christophe n'y prenait pas garde; que lui importait? Sa douleur et la passion naissante absorbaient sa pensée. — Mais après qu'eut passé l'ouragan, lorsqu'il chercha de nouveau la fontaine pour y boire, il ne trouva plus rien. Le désert. Pas un filet d'eau. L'âme était desséchée. En vain, il voulut creuser le sable, faire jaillir l'eau des nappes souterraines, créer à tout prix : la machine de l'esprit refusait d'obéir. Il ne pouvait pas évoquer l'aide de l'Habitude, l'alliée fidèle, qui, lorsque toutes les raisons de vivre nous ont fuis, seule tenace et constante, demeure à nos côtés, et ne dit pas un mot, et ne fait pas un geste,

les yeux fixes, les lèvres muettes, mais, de sa main très sûre qui ne frémit jamais, nous mène par la main au travers du défilé dangereux, jusqu'à ce que soient revenus la lumière du jour et le goût à la vie. Christophe était sans aide ; et sa main ne rencontrait aucune main dans la nuit. Il ne pouvait plus revenir à la lumière du jour.

Ce fut l'épreuve suprême. Alors il se sentit aux limites de la folie. Tantôt une lutte démente contre son cerveau, des obsessions de maniaque, une hantise de nombres : il comptait les planches du parquet, les arbres dans la forêt ; des chiffres et des accords, dont le choix échappait à sa raison, se livraient dans sa tête des batailles rangées. Tantôt un état de prostration, comme un mort.

Personne ne s'occupait de lui. Il habitait dans une aile de la maison, à l'écart. Il faisait lui-même sa chambre, — il ne la faisait pas, tous les jours. On lui déposait sa nourriture, en bas ; il ne voyait pas un visage humain. Son hôte, un vieux paysan, taciturne et égoïste, ne s'intéressait pas à lui. Que Christophe mangeât ou ne mangeât point, c'était son affaire. A peine prenait-on garde si, le soir, Christophe était rentré. Une fois, il se trouva perdu dans la forêt, enfoncé dans la neige jusqu'aux cuisses ; il s'en fallut de peu qu'il ne pût revenir. Il cherchait à se tuer de fatigue, pour ne pas penser. Il n'y réussissait pas. Seulement, de loin en loin, quelques heures de sommeil harassé.

Un seul être vivant semblait se soucier de son existence : un vieux chien Saint-Bernard, qui venait poser sa grosse tête aux yeux sanglants sur les genoux de Christophe, lorsque celui-ci était assis sur le banc

devant la maison. Ils se regardaient longuement. Christophe ne le repoussait pas. Comme le maladif Gœthe, ces yeux ne l'inquiétaient point. Il n'avait pas envie de leur crier, comme lui :

— Va-t-en!... Tu auras beau faire, larve, tu ne me happeras point!

Il ne demandait qu'à se laisser prendre par ces yeux suppliants et somnolents, à leur venir en aide; il sentait là une âme emprisonnée, qui l'implorait.

Dans ce moment où il était détrempé par la souffrance, arraché tout vivant à la vie, châtré de l'égoïsme humain, il apercevait les victimes de l'homme, le champ de bataille où l'homme triomphe, sur le carnage des autres êtres; et son cœur était plein de pitié et d'horreur. Même au temps où il était heureux, il avait toujours aimé les bêtes; il ne pouvait supporter la cruauté à leur égard; il avait pour la chasse une aversion, qu'il n'osait pas exprimer, par crainte du ridicule; peut-être même n'osait-il pas en convenir avec lui-même; mais cette répulsion était la cause secrète de l'éloignement, inexplicable en apparence, qu'il éprouvait pour certains hommes : jamais il n'aurait pu accepter pour ami un homme qui tuait un animal, par plaisir. Nulle sentimentalité : il savait mieux que personne que la vie repose sur une somme de souffrances et de cruauté infinie; l'on ne peut vivre sans faire souffrir. Il ne s'agit pas de se fermer les yeux et de se payer de mots. Il ne s'agit pas non plus de conclure qu'il faut renoncer à la vie, et de pleurnicher comme un enfant. Non. Il faut tuer pour vivre, s'il n'est pas d'autre moyen de vivre, pour l'instant. Mais celui qui tue pour tuer est un misérable. Un misérable, inconscient, je le sais.

Un misérable, tout de même. L'effort perpétuel de l'homme doit être de diminuer la somme de la souffrance et de la cruauté : c'est le premier devoir humain.

Ces pensées, dans la vie ordinaire, restaient ensevelies au fond du cœur de Christophe. Il ne voulait pas y songer. A quoi bon? Qu'y pouvait-il? Il lui fallait être Christophe, il lui fallait accomplir son œuvre, vivre à tout prix, vivre aux dépens des plus faibles... Ce n'était pas lui qui avait fait l'univers... N'y pensons pas, n'y pensons pas...

Mais après que le malheur l'eut précipité, lui aussi, dans les rangs des vaincus, il fallait bien qu'il y pensât. Naguère, il avait blâmé Olivier, qui s'enfonçait dans l'inutile remords et la compassion vaine pour tout le malheur que les hommes souffrent et font souffrir. Il allait plus loin que lui, à présent; avec l'emportement de sa puissante nature, il pénétrait jusqu'au fond de la tragédie de l'univers; il souffrait de toutes les souffrances du monde, il était comme un écorché. Il ne pouvait plus songer aux animaux sans un frémissement d'angoisse. Il lisait dans les regards de bêtes, il lisait une âme comme la sienne, une âme qui ne pouvait pas parler; — mais les yeux criaient pour elle :

— Que vous ai-je fait? Pourquoi me faites-vous mal?

Le spectacle le plus banal, qu'il avait vu cent fois, — un petit veau qui se lamentait, enfermé dans une caisse à claires-voies : ses gros yeux noirs saillants, dont le blanc est bleuâtre, ses paupières roses, ses cils blancs, ses touffes blanches frisées sur le front, son museau violet, ses genoux cagneux; — un agneau qu'un paysan emportait par les quatre pattes liées ensemble, tête

pendante, tâchant de se relever, gémissant comme un enfant, et bêlant et tendant sa langue grise; — des poules empilées dans un panier; — au loin, les hurlements d'un cochon qu'on saignait; — sur la table de la cuisine, un poisson que l'on vide... Il ne pouvait plus le supporter. Les tortures sans nom que l'homme inflige à ces innocents lui étreignaient le cœur. Prêtez à l'animal une lueur de raison, imaginez le rêve affreux qu'est le monde pour lui : ces hommes indifférents, aveugles et sourds, qui l'égorgent, l'éventrent, l'étripent, le tronçonnent, le font cuire vivant, parfois s'amusent de ses contorsions de douleur. Y a-t-il rien de plus atroce parmi les cannibales d'Afrique? La souffrance des animaux a quelque chose de plus intolérable encore pour une conscience libre que la souffrance des hommes. Car, celle-ci du moins, il est admis qu'elle est un mal et que qui la cause est criminel. Mais des milliers de bêtes sont massacrées inutilement, chaque jour, sans l'ombre d'un remords. Qui y ferait allusion se rendrait ridicule. — Et cela, c'est le crime irrémissible. A lui seul, il justifie tout ce que l'homme pourra souffrir. Il crie vengeance contre le genre humain. Si Dieu existe et le tolère, il crie vengeance contre Dieu. S'il existe un Dieu bon, la plus humble des âmes vivantes doit être sauvée. Si Dieu n'est bon que pour les plus forts, s'il n'y a pas de justice pour les misérables, pour les êtres inférieurs offerts en sacrifice à l'humanité, il n'y a pas de bonté, il n'y a pas de justice...

Hélas! Les carnages accomplis par l'homme sont si peu de chose, eux-mêmes, dans la tuerie de l'univers! Les animaux s'entre-dévorent. Les plantes paisibles,

les arbres muets sont entre eux des bêtes féroces. Sérénité des forêts, lieu commun de rhétorique facile pour les littérateurs qui ne connaissent la nature qu'au travers de leurs livres !... Dans la forêt toute proche, à quelques pas de la maison, se livraient des luttes effrayantes. Les hêtres assassins se jetaient sur les sapins au beau corps rosé, enlaçaient leur taille svelte de colonnes antiques, les étouffaient. Ils se ruaient sur les chênes, ils les brisaient, ils s'en forgeaient des béquilles. Les hêtres-Briarées aux cent bras, dix arbres dans un arbre ! Ils faisaient la mort autour d'eux. Et quand, faute d'ennemis, ils se rencontraient ensemble, ils se mêlaient avec rage, se perçant, se soudant, se tordant, comme des monstres antédiluviens. Plus bas, dans la forêt, les acacias, partis de la lisière, étaient entrés dans la place, attaquaient la sapinière, étreignaient et griffaient les racines de l'ennemi, les empoisonnaient de leurs sécrétions. Lutte à mort, où le vainqueur s'emparait à la fois de la place et des dépouilles du vaincu. Alors, les petits monstres achevaient l'œuvre des grands. Les champignons, venus entre les racines, suçaient l'arbre malade, qui se vidait peu à peu. Les fourmis noires broyaient le bois qui pourrissait. Des milliers d'insectes invisibles rongeaient, perforaient, réduisaient en poussière ce qui avait été la vie... Et le silence de ces combats !... O paix de la nature, masque tragique qui recouvre le visage douloureux et cruel de la Vie !

Christophe coulait à pic. Mais il n'était pas homme à se laisser noyer sans lutte, les bras collés au corps. Il avait beau vouloir mourir, il faisait tout ce qu'il pouvait pour vivre. Il était de ceux, comme disait Mozart, « *qui veulent agir, jusqu'à ce qu'enfin il n'y ait plus moyen de rien faire* ». Il se sentait disparaître, et il cherchait dans sa chute, battant des bras, à droite, à gauche, un appui où s'accrocher. Il crut l'avoir trouvé. Il venait de se rappeler le petit enfant d'Olivier. Sur-le-champ, il reporta sur lui toute sa volonté de vivre; il s'y agrippa. Oui, il devait le rechercher, le réclamer, l'élever, l'aimer, prendre la place du père, faire revivre Olivier dans son fils. Dans son égoïste douleur, comment n'y avait-il pas songé? Il écrivit à Cécile, qui avait la garde de l'enfant. Il attendit fiévreusement la réponse. Tout son être se tendait vers cette unique pensée. Il se forçait au calme : une raison d'espérer lui restait. Il avait confiance, il connaissait la bonté de Cécile.

La réponse vint. Cécile disait que, trois mois après la mort d'Olivier, une dame en deuil s'était présentée chez elle, et lui avait dit :

— Rendez-moi mon enfant !

C'était celle qui avait abandonné naguère son enfant et Olivier, — Jacqueline, mais si changée qu'on avait peine à la reconnaître. Sa folie d'amour n'avait pas

duré. Elle s'était lassée plus vite encore de l'amant que l'amant ne s'était lassé d'elle. Elle était revenue brisée, dégoûtée, vieillie. Le scandale trop bruyant de son aventure lui avait fermé beaucoup de portes. Les moins scrupuleux n'étaient pas les moins sévères. Sa mère elle-même lui avait témoigné un dédain si offensant que Jacqueline n'avait pu rester chez elle. Elle avait vu à fond l'hypocrisie du monde. La mort d'Olivier avait achevé de l'accabler. Elle semblait si douloureuse que Cécile ne s'était pas cru le droit de lui refuser ce qu'elle demandait. C'était bien dur de rendre un petit être qu'on s'était habitué à regarder comme le sien. Mais comment être plus dur encore pour quelqu'un qui a plus de droits que vous et qui est plus malheureux ? Elle eût voulu écrire à Christophe, lui demander conseil. Mais Christophe n'avait jamais répondu aux lettres qu'elle lui avait écrites, elle ne savait pas son adresse, elle ne savait même pas s'il était vivant ou mort... La joie vient, elle s'en va. Que faire ? Se résigner. L'essentiel était que l'enfant fût heureux et aimé...

La lettre arriva, le soir. Un retour d'hiver tardif avait ramené la neige. Toute la nuit, elle tomba. Dans la forêt, où déjà les feuilles nouvelles étaient apparues, les arbres sous le poids craquaient et se rompaient. C'était comme une bataille d'artillerie. Christophe, seul dans sa chambre, sans lumière, au milieu des ténèbres phosphorescentes, écoutant la forêt tragique, sursautait à chaque coup ; et il était pareil à un de ces arbres qui plie sous le faix et qui craque. Il se disait :

— Maintenant, tout est fini.

La nuit passa, le jour revint; l'arbre ne s'était pas rompu. Toute la journée nouvelle, et la nuit qui suivit, et les jours et les nuits d'après, l'arbre continua de plier et de craquer; mais il ne se rompit point. Christophe n'avait plus aucune raison de vivre; et il vivait. Il n'avait plus aucun motif de lutter; et il luttait, pied à pied, corps à corps, avec l'ennemi invisible qui lui broyait l'échine, comme Jacob avec l'ange. Il n'attendait plus rien de la lutte, il n'attendait plus rien que la fin, le repos; et il luttait toujours. Et il criait :

— Mais terrasse-moi donc! Pourquoi ne me terrasses-tu pas?

Les jours passèrent. Christophe sortit de là, comme vidé de sa vie. Il persistait pourtant à se tenir debout, il sortait, il marchait. Heureux ceux qu'une race forte soutient, dans les éclipses de leur vie ! Les jambes du père et du grand père portaient le corps du fils, tout prêt à s'écrouler ; la poussée des robustes ancêtres soulevait l'âme brisée : tel le cavalier mort, que son cheval emporte.

Il allait, par un chemin de crête, entre deux ravins ; il descendait l'étroit sentier aux pierres aiguës, entre lesquelles serpentaient les racines noueuses de petits chênes rabougris ; sans savoir où il allait, et plus sûr de ses pas que si une volonté lucide l'eût mené. Il n'avait pas dormi ; à peine avait-il mangé depuis plusieurs jours. Il avait un brouillard devant les yeux. Il descendait vers la vallée. — C'était la semaine de Pâques. Jour voilé. Le dernier assaut de l'hiver était vaincu. Le chaud printemps couvait. Des villages d'en bas, les cloches montèrent. De l'un d'abord, blotti ainsi qu'un nid, dans un creux, au pied de la montagne, avec ses toits de chaumes bariolés, noirs et blonds, revêtus de mousse épaisse, comme du velours. Puis, d'un autre, invisible, sur l'autre versant du mont. Puis, d'autres dans la plaine, au delà d'une rivière. Et le bourdon, très loin, d'une ville qui se perdait dans la

brume. Christophe s'arrêta. Son cœur était près de défaillir. Ces voix semblaient lui dire :

— Viens avec nous. Ici est la paix. Ici, la douleur est morte. Morte, avec la pensée. Nous berçons l'âme si bien qu'elle s'endort dans nos bras. Viens, et repose-toi, tu ne t'éveilleras plus.

Comme il se sentait las ! Qu'il eût voulu dormir !... Mais il secoua la tête, et dit :

— Ce n'est pas la paix que je cherche, c'est la vie.

Il se remit en marche. Il parcourait des lieues, sans s'en apercevoir. Dans son état de faiblesse hallucinée, les sensations les plus simples lui arrivaient avec des résonnances inattendues. Sa pensée projetait tout autour, sur la terre et dans l'air, des lueurs fantastiques. Une ombre qui courait, devant lui, sans qu'il en vît la cause, sur la route blanche et déserte au soleil, le fit tressaillir.

Au débouché d'un bois, il se trouva près d'un village. Il rebroussa chemin : la vue des hommes lui faisait mal. Il ne put éviter pourtant de passer près d'une maison isolée, au-dessus du hameau; elle était adossée au flanc de la montagne; elle ressemblait à un sanatorium; un grand jardin, exposé au soleil, l'entourait; quelques êtres erraient à pas incertains par les allées sablées. Christophe n'y prit pas garde; mais à un détour du sentier, il se trouva face à face avec un homme aux yeux pâles, figure grasse et jaune, qui regardait devant lui, affaissé sur un banc, au pied de deux peupliers. Un autre homme était assis, auprès; ils se taisaient, tous deux. Christophe les dépassa. Mais après quatre pas, il s'arrêta : ces yeux lui étaient connus. Il se retourna. L'homme n'avait pas bougé, il

continuait de fixer, immobile, un objet devant lui. Mais son compagnon regardait Christophe, qui lui fit signe. Il vint.

— Qui est-ce ? demanda Christophe.

— C'est un pensionnaire de la maison de santé, dit l'homme, montrant l'habitation.

— Je crois le connaître, dit Christophe.

— C'est possible, fit l'autre. Il était un écrivain très connu en Allemagne.

Christophe dit un nom. — Oui, c'était bien ce nom-là. — Il l'avait vu jadis, au temps où il écrivait dans la revue de Mannheim. Alors, ils étaient ennemis; Christophe ne faisait que débuter, et l'autre était déjà célèbre. C'était l'homme le plus fort, le plus sûr de lui, le plus méprisant de tout ce qui n'était pas lui, un romancier dont l'art réaliste et sensuel dominait la médiocrité des productions courantes. Christophe, qui le détestait, ne pouvait s'empêcher d'admirer la perfection de cet art matériel, sincère et borné.

— Ça l'a pris, il y a un an, dit le gardien. On l'a soigné, on l'a cru guéri, il est reparti chez lui. Et puis, ça l'a repris. Un soir, il s'est jeté de sa fenêtre. Dans les premiers temps qu'il était ici, il s'agitait et il criait. Maintenant, il est bien tranquille. Il passe ses journées, comme vous le voyez, assis.

— Que regarde-t-il ? dit Christophe.

Il s'approcha du banc. Il contempla avec pitié la blême figure du vaincu, les grosses paupières qui retombaient sur les yeux; l'un d'eux était presque fermé. Le fou ne semblait pas savoir que Christophe était là. Christophe l'appela par son nom, lui prit la main, — la main molle et humide, qui s'abandonnait, comme une

chose morte; il n'eut pas le courage de la garder dans sa main. L'homme leva vers Christophe ses yeux chavirés, puis se remit à regarder devant lui, avec son sourire hébété. Christophe demanda :

— Qu'est-ce que vous regardez?

L'homme, immobile, dit, à mi-voix :

— J'attends.

— Quoi?

— La Résurrection.

Christophe tressauta. Il partit précipitamment. La parole l'avait pénétré d'un trait de feu.

Il s'enfonça dans la forêt, il remonta les pentes, dans la direction de sa maison. Dans son trouble, il perdit le chemin; il se trouva au milieu des grands bois de sapins. Ombre et silence. Quelques taches de soleil d'un blond roux, venues on ne savait d'où, tombaient dans les épaisseurs de l'ombre. Christophe était hypnotisé par ces plaques de lumière. Tout semblait nuit, autour. Il allait, sur le tapis d'aiguilles, buttant contre les racines qui saillaient, comme des veines gonflées. Au pied des arbres, pas une plante, pas une mousse. Dans les branches, pas un chant d'oiseau. Les rameaux du bas étaient morts. Toute la vie s'était réfugiée en haut, où était le soleil. Bientôt, cette vie même s'éteignit. Christophe entra dans une partie du bois que rongeait un mal mystérieux. Des sortes de lichens longs et fins, comme des toiles d'araignées, enveloppaient de leurs résilles les branches de sapins rouges, les ligotaient des pieds à la tête, passaient d'un arbre à l'autre, étouffaient la forêt. On eût dit des algues sous-marines aux tentacules sournoises. Et c'était le silence des profondeurs océaniques. En haut, le soleil pâlissait. Des brouillards,

qui s'étaient insidieusement glissés au travers de la forêt morte, cernèrent Christophe. Tout disparut; il n'y eut plus rien. Pendant une demi-heure, Christophe erra dans le réseau de brume blanche, qui peu à peu se resserrait, noircissait, lui entrait dans la gorge; il croyait marcher droit, et il tournait en cercle sous les gigantesques toiles d'araignées qui pendaient des sapins étouffés; le brouillard, en les traversant, y laissait attachées des gouttes grelottantes. Enfin, les mailles se détendirent, une trouée se fit, et Christophe réussit à sortir de la forêt sous-marine. Il retrouva les bois vivants et la lutte silencieuse des sapins et des hêtres. Mais c'était toujours même immobilité. Ce silence qui couvait depuis des heures angoissait. Christophe s'arrêta pour l'entendre...

Soudain, ce fut au loin une houle qui venait. Un coup de vent précurseur se levait du fond de la forêt. Comme un cheval au galop, il arriva sur les cimes des arbres qui ondulaient. Tel le Dieu de Michel-Ange, qui passe dans une trombe. Il passa au-dessus de la tête de Christophe. La forêt et le cœur de Christophe frémirent. C'était l'annonciateur...

Le silence retomba. Christophe, en proie à une terreur sacrée, hâtivement rentra, les jambes flageolantes. Sur le seuil de la maison, comme un homme poursuivi, il jeta un coup d'œil inquiet derrière lui. La nature semblait morte. Les forêts qui couvraient les pentes de la montagne dormaient, appesanties sous une lourde tristesse. L'air immobile avait une transparence magique. Nul bruit. Seule, la musique funèbre d'un torrent — l'eau qui ronge le roc — sonnait le glas de la terre. Christophe se coucha, avec la fièvre.

Dans l'étable voisine, les bêtes, inquiètes comme lui, s'agitaient...

La nuit. Il s'était assoupi... Dans le silence, la houle lointaine de nouveau se leva. Le vent revenait, en ouragan cette fois, — le *fœhn* du printemps qui réchauffe de sa brûlante haleine la terre frileuse qui dort encore, le *fœhn* qui fond les glaces et amasse les pluies fécondes. Il grondait comme le tonnerre, dans les forêts de l'autre côté du ravin. Il se rapprocha, s'enfla, monta les pentes au pas de charge ; la montagne tout entière mugit. Dans l'étable, un cheval hennit et les vaches meuglèrent. Christophe, dressé sur son lit, les cheveux hérissés, écoutait. La rafale arriva, hulula, fit battre les volets, fit grincer les girouettes, fit voler des tuiles du toit, fit trembler la maison. Un pot de fleurs tomba et se brisa. La fenêtre de Christophe, mal fermée, s'ouvrit avec fracas. Et le vent chaud entra. Christophe le reçut en pleine face et sur sa poitrine nue. Il sauta du lit, la bouche ouverte, suffoqué. C'était comme si dans son âme vide se ruait le Dieu vivant. La Résurrection!... L'air entrait dans sa gorge, le flot de vie nouvelle le pénétrait jusqu'au fond des entrailles. Il se sentait éclater, il voulait crier, crier de douleur et de joie ; et il ne sortait de sa bouche que des sons inarticulés. Il trébuchait, il frappait les murs de ses bras, au milieu des papiers que l'ouragan faisait voler. Il s'abattit, au milieu de la chambre, en criant :

— O toi, toi ! Tu es enfin revenu !

— Tu es revenu, tu es revenu! O toi, que j'avais perdu!... Pourquoi m'as-tu abandonné?

— Pour accomplir ma tâche, que tu as abandonnée.

— Quelle tâche?

— Combattre.

— Qu'as-tu besoin de combattre? N'es-tu pas le maître de tout?

— Je ne suis pas le maître.

— N'es-tu pas Tout ce qui Est?

— Je ne suis pas tout ce qui est. Je suis la Vie qui combat le Néant. Je ne suis pas le Néant. Je suis le Feu qui brûle dans la Nuit. Je ne suis pas la Nuit. Je suis le Combat éternel; et nul destin éternel ne plane sur le combat. Je suis la Volonté libre, qui lutte éternellement. Lutte et brûle avec moi.

— Je suis vaincu. Je ne suis plus bon à rien.

— Tu es vaincu? Tout te semble perdu? D'autres seront vainqueurs. Ne pense pas à toi, pense à ton armée.

— Je suis seul, je n'ai que moi, et je n'ai pas d'armée.

— Tu n'es pas seul, et tu n'es pas à toi. Tu es une de mes voix, tu es un de mes bras. Parle et frappe pour

moi. Mais si le bras est rompu, si la voix est brisée, moi, je reste debout ; je combats par d'autres voix, d'autres bras que le tien. Vaincu, tu fais partie de l'armée qui n'est jamais vaincue. Souviens-toi, et tu vaincras jusque dans ta mort.

— Seigneur, je souffre tant !

— Crois-tu que je ne souffre pas aussi ? Depuis les siècles, la mort me traque et le néant me guette. Ce n'est qu'à coups de victoires que je me fraie le chemin. Le fleuve de la vie est rouge de mon sang.

— Combattre, toujours combattre ?

— Il faut toujours combattre. Dieu combat, lui aussi. Dieu est un conquérant. Il est un lion qui dévore. Le néant l'enserre, et Dieu le terrasse. Et le rythme du combat fait l'harmonie suprême. Cette harmonie n'est pas pour tes oreilles mortelles. Il suffit que tu saches qu'elle existe. Fais ton devoir en paix, et laisse faire aux Dieux.

— Je n'ai plus de forces.

— Chante pour ceux qui sont forts.

— Ma voix est brisée.

— Prie.

— Mon cœur est souillé.

— Arrache-le. Prends le mien.

— Seigneur, ce n'est rien de s'oublier soi-même, de rejeter son âme morte. Mais puis-je rejeter mes morts, puis-je oublier mes aimés ?

— Abandonne-les, morts, avec ton âme morte. Tu les retrouveras, vivants, avec mon âme vivante.

— O toi qui m'as laissé, me laisseras-tu encore ?

— Je te laisserai encore. N'en doute point. C'est à toi de ne me plus laisser.

— Mais si ma vie s'éteint ?

— Allumes-en d'autres !

— Si la mort est en moi ?

— La vie est ailleurs. Va, ouvre-lui tes portes. Insensé, qui t'enfermes dans ta maison en ruines ! Sors de toi. Il est d'autres demeures.

— O vie, ô vie ! Je vois... Je te cherchais en moi, dans mon âme vide et close. Mon âme se brise ; par les fenêtres de mes blessures, l'air afflue ; je respire, je te retrouve, ô vie !

— Je te retrouve... Tais-toi, et écoute.

Et Christophe entendit, comme un murmure de source, le chant de la vie qui revenait en lui. Penché sur le bord de sa fenêtre, il vit la forêt morte hier, qui dans le soleil et le vent bouillonnait, soulevée comme l'Océan. Sur l'échine des arbres, tels des frissons de joie, des vagues de vent passaient ; et les branches ployées tendaient leurs bras d'extase vers le ciel éclatant. Et le torrent sonnait comme une cloche heureuse. Le même paysage, hier dans le tombeau, était ressuscité ; la vie venait d'y rentrer, en même temps que l'amour dans le cœur de Christophe. Miracle de l'âme que la grâce a touchée ! Tout revit autour d'elle. Le cœur se remet à battre. L'œil de l'esprit s'est rouvert. Les fontaines taries recommencent à couler.

Et Christophe rentra dans la bataille divine... Comme ses propres combats, comme les combats humains se perdaient au milieu de cette mêlée gigantesque, où pleuvent les soleils comme des flocons de neige que balaye l'ouragan !... Il avait dépouillé son âme. Ainsi que dans ces rêves où l'on est suspendu dans l'espace, il se sentait planer au-dessus de lui-même, il se voyait d'en haut, dans l'ensemble des choses ; et le sens de ses efforts, le prix de ses souffrances, d'un regard, lui apparurent. Ses luttes faisaient partie du grand combat des mondes. Sa déroute en était l'épisode d'un instant, aussitôt réparé. Comme il luttait pour tous, tous

luttaient pour lui. Ils avaient part à ses épreuves, il avait part à leur gloire.

— « Compagnons, ennemis, marchez sur moi, écrasez-moi, que je sente sur mon corps passer les roues des canons qui vaincront ! Je ne pense pas au fer qui me laboure la chair, je ne pense pas au pied qui me foule la tête, je pense à mon Vengeur, au Maître, au Chef de l'innombrable armée. Mon sang sera le ciment de sa victoire future... »

Dieu n'était pas pour lui le Créateur impassible, le Néron qui contemple, du haut de sa tour d'airain, l'incendie de la Ville que lui-même alluma. Dieu luttait. Dieu souffrait. Avec tous ceux qui luttent et pour tous ceux qui souffrent. Car il était la Vie, la goutte de lumière tombée dans les ténèbres, qui s'élargit, s'étend, par qui la nuit est bue. Mais la nuit est sans bornes, et le combat divin ne s'arrête jamais ; et nul ne peut savoir quelle en sera l'issue. Symphonie héroïque, où les dissonances même qui se heurtent et se mêlent forment un concert serein ! Comme la forêt de hêtres qui livre dans le silence des combats furieux, ainsi guerroie la Vie dans l'éternelle paix.

Ces combats, cette paix, résonnaient dans Christophe. Il était comme un coquillage où l'Océan bruit. Des cris épiques passaient, des appels de trompettes, des rafales de sons, que menaient des rythmes souverains. Car tout se muait en sons dans cette âme sonore. Elle chantait la lumière. Elle chantait la nuit. Et la vie. Et la mort. Elle chantait pour ceux qui étaient vainqueurs dans la bataille. Elle chantait pour lui-même, vaincu et terrassé. Elle chantait. Tout était chant. Elle n'était plus que chant.

Son ivresse était telle qu'il ne s'entendait pas chanter. Comme les pluies de printemps, les torrents de musique s'engouffraient dans ce sol crevassé par l'hiver. Hontes, chagrins, amertumes, révélaient à présent leur mystérieuse mission : elles avaient décomposé la terre, et elles l'avaient fertilisée; le soc de la douleur, en déchirant le cœur, avait ouvert de nouvelles sources de vie. La lande refleurissait. Mais ce n'étaient plus les fleurs de l'autre printemps. Une autre âme était née.

Elle naissait, à chaque instant. Car elle n'était pas encore ossifiée et formée, comme seules sont les âmes parvenues au terme de leur croissance, les âmes qui vont mourir. Elle n'était pas la statue. Elle était le métal en fusion. Chaque seconde faisait d'elle un nouvel univers. Christophe ne songeait pas à fixer ses limites. Il s'abandonnait à cette joie de l'homme qui, rejetant derrière lui le poids de son passé, part pour un long voyage, le sang jeune, le cœur libre, et respire l'air marin, et pense que le voyage n'aura jamais de fin. A présent qu'il était visité de nouveau par la force créatrice qui anime le monde, la richesse du monde le prenait à la gorge, comme une extase. Il aimait, il était son prochain comme lui-même. Et tout lui était « prochain », de l'herbe qu'il foulait à la main qu'il serrait. Un bel arbre, l'ombre d'un nuage sur la montagne, l'haleine d'une prairie apportée par le vent, la nuit la ruche du ciel bourdonnante des essaims de soleils,... c'était un tourbillon de sang... il n'avait pas envie de parler, ni de penser, il n'avait plus envie que de rire et de pleurer et de se fondre dans cette merveille vivante. Écrire, pourquoi écrire? Est-ce qu'on peut écrire l'indicible?... Mais que cela fût possible ou non, il fallait

qu'il écrivît. C'était sa loi. Les idées le frappaient, par éclairs, en quelque lieu qu'il fût, le plus souvent en promenades. Impossible d'attendre. Alors, il écrivait, avec n'importe quoi, sur n'importe quoi; et il eût été incapable souvent de dire ce que signifiaient ces phrases qui jaillissaient de lui, dans un élan irrésistible; et voici que pendant qu'il écrivait, d'autres idées lui venaient, et d'autres; et il écrivait, il écrivait, sur ses manches de chemise, sur la coiffe de son chapeau; si vite qu'il écrivît, sa pensée allait plus vite, il devait user d'une sorte de sténographie.

Ce n'étaient là que des notes informes. La difficulté commençait lorsqu'il voulait couler ces idées dans les formes musicales ordinaires; il faisait la découverte qu'aucun des moules anciens ne pouvait leur convenir; s'il voulait fixer ses visions avec fidélité, il devait commencer par oublier toute musique entendue, tout ce qu'il avait écrit, faire table rase de tout formalisme appris, de la technique traditionnelle, rejeter ces béquilles de l'esprit impotent, ce lit tout fait pour la paresse de ceux qui, fuyant la fatigue de penser par eux-mêmes, se couchent dans la pensée des autres. Naguère, lorsqu'il se croyait arrivé à la maturité de sa vie et de son art, — (en fait, il n'était qu'au bout d'une de ses vies et d'une de ses incarnations en art), — il s'exprimait dans une langue préexistante à sa pensée; son sentiment se soumettait sans révolte à une logique de développement préétablie, qui d'avance lui dictait une partie de ses phrases et le menait docilement, par les chemins frayés, au terme convenu où le public l'attendait. A présent, plus de route, c'était au sentiment de la frayer lui-même; l'esprit n'avait qu'à suivre. Son rôle

n'était même plus de décrire la passion, ou de l'analyser; il devait faire corps avec elle, il tâchait d'en épouser la loi intérieure.

Du même coup, tombaient les contradictions où Christophe se débattait depuis longtemps, sans vouloir en convenir. Car, bien qu'il fût un pur artiste, il avait mêlé souvent à son art des préoccupations étrangères à l'art; il lui attribuait une mission sociale. Et il ne s'apercevait pas qu'il y avait deux hommes en lui : l'artiste qui créait, sans se soucier d'aucune fin immédiate, et l'homme d'action, raisonneur, qui voulait que son art fût moral et social. Ils se mettaient parfois l'un l'autre dans un étrange embarras. A présent que toute idée créatrice s'imposait à lui, avec sa loi organique, comme une réalité supérieure à toute réalité, il était arraché à la servitude de la raison pratique. Certes, il n'abdiquait rien de son mépris pour l'immoralisme veule et dépravé du temps; certes, il pensait toujours que l'art impur et malsain est le dernier degré de l'art, parce qu'il en est une maladie, un champignon qui pousse sur un tronc pourri; mais si l'art pour le plaisir est la prostitution de l'art, Christophe ne lui opposait pas l'utilitarisme à courte vue de l'art pour la morale, ce Pégase sans ailes qui traîne la charrue. L'art le plus haut, le seul digne de ce nom, est au-dessus des lois d'un jour : il est une comète lancée à travers l'Infini. Il se peut que cette force soit utile, il se peut qu'elle semble inutile ou dangereuse, dans l'ordre des choses pratiques; mais elle est la force, elle est le mouvement et le feu; elle est l'éclair jailli du ciel; et par là, elle est sacrée, par là elle est bienfaisante. Ses bienfaits peuvent être même de l'ordre pratique; mais

ses vrais, ses divins bienfaits sont, comme la foi, de l'ordre surnaturel. Elle est pareille au soleil, dont elle est issue. Le soleil n'est ni moral, ni immoral. Il est Celui qui Est. Il éclaire la nuit des espaces. Ainsi, l'art.

Alors Christophe, qui lui était livré, eut la stupeur de voir surgir de lui des puissances inconnues, qu'il n'eût pas soupçonnées : tout autre chose que ses passions, ses tristesses, son âme consciente, mais une âme étrangère, indifférente à ce qu'il avait aimé et souffert, à sa vie tout entière, une âme joyeuse, fantasque, sauvage, incompréhensible. Elle le chevauchait, elle lui labourait les flancs à coups d'éperons. Et, dans les rares moments où il pouvait reprendre haleine, il se demandait, relisant ce qu'il venait d'écrire :

— Comment cela, cela a-t-il pu sortir de mon corps ?

Il était en proie à ce délire de l'esprit, que connaît tout génie, à cette volonté indépendante de la volonté, *« cette énigme indicible du monde et de la vie »*, que Gœthe appelait *« le démoniaque »*, et contre laquelle il restait armé, mais qui le soumettait.

Et Christophe écrivait, écrivait. Pendant des jours, des semaines. Il y a des périodes où l'esprit, fécondé, peut se nourrir uniquement de soi, et continue de produire, d'une façon presque indéfinie. Il suffit du plus délicat effleurement des choses, d'un pollen apporté par le vent, pour que les germes intérieurs, les myriades de germes lèvent et fleurissent. Christophe n'avait pas le temps de penser, il n'avait pas le temps de vivre. Sur les ruines de la vie, l'âme créatrice régnait.

Et puis, cela s'arrêta. Christophe sortit de là, brisé,

brûlé, vieilli de dix ans, — mais sauvé. Il avait laissé Christophe, il avait émigré en Dieu.

Des touffes de cheveux blancs étaient brusquement apparues dans la chevelure noire, comme ces fleurs d'automne qui surgissent des prairies en une nuit de septembre. Des rides nouvelles sabraient les joues. Mais les yeux avaient reconquis leur calme, et la bouche s'était résignée. Il était apaisé. Il comprenait, maintenant. Il comprenait la vanité de son orgueil, la vanité de l'orgueil humain, sous le poing redoutable de la Force qui meut les mondes. Nul n'est maître de soi, avec certitude. Il faut veiller. Car si l'on s'endort, la Force se rue en nous et nous emporte... dans quels abîmes? Ou le torrent qui nous charrie se retire et nous laisse dans son lit à sec. Il ne suffit même pas de vouloir, pour lutter. Il faut s'humilier devant le Dieu inconnu, qui *flat ubi vult,* qui souffle quand il veut, où il veut, l'amour, la mort ou la vie. La volonté humaine ne peut rien sans la sienne. Une seconde lui suffit pour anéantir des années de labeur et d'efforts. Et, s'il lui plaît, il peut faire surgir l'éternel de la poussière et de la boue. Nul, plus que l'artiste qui crée, ne se sent à sa merci : car, s'il est vraiment grand, il ne dit que ce que l'Esprit lui dicte.

Et Christophe comprit la sagesse du vieux Haydn, se mettant à genoux, chaque matin, avant de prendre la plume... *Vigila et ora.* Veillez et priez. Priez le Dieu, afin qu'il soit avec vous. Restez en communion amoureuse et pieuse avec l'Esprit de vie.

Vers la fin de l'été, un ami parisien qui passait en Suisse découvrit la retraite de Christophe. Il vint le voir. C'était un critique musical, qui s'était toujours montré le meilleur juge de ses compositions. Il était accompagné d'un peintre connu, qui se disait mélomane et admirateur, lui aussi, de Christophe. Ils lui apprirent le succès considérable de ses œuvres : on les jouait partout, en Europe. Christophe témoigna peu d'intérêt à cette nouvelle : le passé était mort pour lui, ces œuvres ne comptaient plus. Sur la demande de son visiteur, il lui montra ce qu'il avait écrit récemment. L'autre n'y comprit rien. Il se demanda si Christophe était devenu fou.

— Pas de mélodie, pas de mesure, pas de travail thématique ; une sorte de noyau liquide, de matière en fusion qui n'est pas refroidie, qui prend toutes les formes et qui n'en a aucune ; ça ne ressemble à rien : des lueurs dans un chaos.

Christophe sourit :

— C'est à peu près cela, dit-il. « *Les yeux du chaos qui luisent à travers le voile de l'ordre...* »

Mais l'autre ne comprit pas le mot de Novalis :

(— Il est vidé, pensa-t-il.)

Christophe ne chercha pas à se faire comprendre.

Quand ses hôtes prirent congé, il les accompagna un

peu, afin de leur faire les honneurs de sa montagne. Mais il n'alla pas bien loin. A propos d'une prairie, le critique musical évoquait des décors de théâtre parisien ; et le peintre notait des tons, sans indulgence pour la maladresse de leurs combinaisons, qu'il trouvait d'un goût suisse, aigres et plates, à la Hodler ; il affichait d'ailleurs, à l'égard de la nature, une indifférence qui n'était pas tout à fait simulée. Il feignait de l'ignorer.

— La nature! qu'est-ce que c'est que ça? Connais pas. Lumière, couleur, à la bonne heure. La nature, je m'en fous.

Christophe leur serra la main et les laissa partir. Tout cela ne l'affectait plus. Ils étaient de l'autre côté du ravin. C'était bien. Il ne dirait à personne :

— Pour venir jusqu'à moi, prenez le même chemin.

Le feu créateur qui l'avait brûlé pendant des mois était tombé. Mais Christophe en gardait dans son cœur la chaleur bienfaisante. Il savait que le feu renaîtrait : si ce n'était en lui, ce serait autour de lui. Où que ce fût, il l'aimerait autant : ce serait toujours le même feu. En cette fin de journée de septembre, il le sentait répandu dans la nature entière.

Il remonta vers sa maison. Il y avait eu un orage. C'était maintenant le soleil. Les prairies fumaient. Des pommiers les fruits mûrs tombaient dans l'herbe humide. Tendues aux branches des sapins, des toiles d'araignées, brillantes encore de pluie, étaient pareilles aux roues archaïques de chariots mycéniens. A l'orée de la forêt mouillée, le pivert secouait son rire saccadé. Et des myriades de petites guêpes, qui dansaient dans

les rayons de soleil, remplissaient la voûte des bois de leur pédale d'orgue continue et profonde.

Christophe se trouva dans une clairière, au creux d'un plissement de la montagne, un vallon fermé, d'un ovale régulier, que le soleil couchant inondait de sa lumière : au milieu, un petit champ doré, blés tardifs, terre rouge, et joncs couleur de rouille. Tout autour, une ceinture de bois, que l'automne mûrissait : hêtres de cuivre rouge, châtaigniers blonds, sorbiers aux grappes de corail, flammes des cerisiers aux petites langues de feu, broussailles de myrtils aux feuilles orange, cédrat, brun, amadou brûlé. Tel, un buisson ardent. Et du centre de cette coupe enflammée, une alouette, ivre de grain et de soleil, montait.

Et l'âme de Christophe était comme l'alouette. Elle savait qu'elle retomberait tout à l'heure, et bien des fois encore. Mais elle savait aussi qu'infatigablement elle remonterait dans le feu, chantant son tireli, qui parle à ceux qui sont en bas de la lumière des cieux.

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

139975

les Milliet

X. — *la Commune*

et le second siège
de Paris

1871

I

1871

LA COMMUNE

LES RURAUX. — PREMIÈRES MANIFESTATIONS. — LES CANONS DE LA GARDE NATIONALE. — LE COMITÉ CENTRAL. — LE 18 MARS, PROCLAMATION DE LA COMMUNE. — LES DROITS DE PARIS. — SORTIE DU 3 AVRIL. — MORT DE FLOURENS. — PREMIERS SUCCÈS DE DOMBROWSKI. — RÉFORMES : L'ASSISTANCE PUBLIQUE, LES FINANCES, LE TRAVAIL, LA FÉDÉRATION DES ARTISTES, L'ENSEIGNEMENT. — LES DÉLÉGUÉS A LA GUERRE.

I

1871

LA COMMUNE

Les ruraux. — Premières manifestations. — Les canons de la Garde nationale. — Le Comité Central. — Le 18 mars, proclamation de la Commune. — Les droits de Paris. — Sortie du 3 avril. — Mort de Flourens. — Premiers succès de Dombrowski. — Réformes : L'Assistance publique, les Finances, le Travail, la Fédération des artistes, l'Enseignement. — Les délégués à la Guerre.

1

L'Assemblée de Bordeaux fut élue sous l'œil des Prussiens, alors que la province mal informée et trop crédule ajoutait foi aux calomnies des monarchistes. Ceux-ci représentaient les Parisiens comme des fanfarons et des traîtres, qui avaient voulu livrer la ville dès le 31 Octobre.

A Paris, au contraire, on croyait la province animée de l'ardent patriotisme que Gambetta avait cherché à lui inspirer; on la supposait prête à tous les sacrifices pour continuer la lutte.

Le 8 février 1871, ayant à nommer 43 députés, nous

avions porté en tête de liste : Garibaldi, Victor Hugo, Louis Blanc, Gambetta, Dorian, Delescluze, Clemenceau, Littré, Raspail, Edgar Quinet... Mais, parmi les membres du Gouvernement de la Défense, bien peu furent réélus par les Parisiens, qui les avaient vus à l'œuvre.

L'aberration des ruraux semble aujourd'hui inconcevable ; ils nommèrent Trochu, d'Aurelle et leurs pareils. Évidemment ils ne les connaissaient pas.

Trois cent cinquante députés républicains, résolus à continuer la guerre, furent envoyés à l'Assemblée, contre quatre cents réactionnaires, qui avaient promis d'y mettre fin. Et pourtant, même parmi les électeurs les plus affamés de paix, bien peu avaient eu l'intention d'appeler au pouvoir un empereur ou un roi.

Bonapartistes et royalistes coalisés allaient profiter de ce malentendu pour essayer de renverser la République.

Ils étaient dupes des mots ces républicains modérés qui crurent défendre le suffrage universel, en s'alliant aux partisans du pouvoir héréditaire. Comme si une génération avait jamais le droit de lier par ses engagements les générations futures.

Par son empressement à accepter toutes les conditions du vainqueur, l'Assemblée de Bordeaux manifesta un manque de dignité qui n'était, hélas ! que l'écho des sentiments de la majorité des Français. Il semble que les *ruraux* eussent perdu la notion de l'honneur. A qui fera-t-on croire qu'un pays comme la France aurait pu être subjugué, si la nation tout entière s'était soulevée dans un élan unanime d'indignation patriotique ? Émasculés par une longue servitude, et n'ayant plus d'autre

idéal qu'entasser des écus, des lâches ont voulu la paix à tout prix, la paix honteuse. Ce sont là de dures vérités qu'il faut dire.

La haine contre Paris se traduisit aussitôt par d'insolentes provocations. Pour gouverneur on nous envoya Vinoy, complice du coup d'État de décembre, signataire de la capitulation. Et qui va-t-on nous imposer comme général en chef de la garde nationale ? — D'Aurelle de Paladine, le dévot et pusillanime bonapartiste que Gambetta avait trop tardivement destitué !

A Paris, l'indignation était extrême et légitime : « Les membres n'obéissent plus au cerveau, disait-on. C'est une tête qui pense sur un cadavre. » (1)

La centralisation, si favorable au despotisme, avait tué la vie en province. Aucune grande ville n'était libre de gérer ses propres affaires. A ce mal, les Parisiens proposaient un remède : remplacer un gouvernement centralisé à l'excès par les libres fédérations de communes autonomes, à l'imitation des cantons suisses. La capitale ne prétendait nullement imposer aux autres villes son organisation municipale, elle ne voulait que donner l'exemple de progrès immédiatement réalisables.

« Paris qu'on accuse de gouverner la France, a toujours été serf de la France. Paris fait les révolutions, mais la province fait les gouvernements. Les révolutions durent trois jours ou trois mois ; les gouvernements durent vingt ans. — Paris fait les journées de juillet 1830 ; la province se livre aux d'Orléans et maintient Louis-Philippe pendant dix-huit années. — Paris fait le 24 février et les journées de juin 1848 ; la province lui

(1) Arthur Arnould, *Histoire de la Commune.*

envoie ses Falloux et Louis-Napoléon Bonaparte. — Pendant vingt années, Paris vote contre l'Empire, et pendant vingt ans la province consacre l'Empire par la nomination des candidats officiels et deux plébiscites dont on connaît les écrasantes majorités. — Paris fait le 4 septembre et proclame une seconde fois la République; la province nomme l'Assemblée de Bordeaux qui affirme son intention de rétablir la monarchie. — Paris endure la famine et donne son sang pour sauver l'honneur de la France et l'intégrité du territoire national; la province vote la paix, cinq milliards d'indemnité aux Prussiens, la cession de l'Alsace et de la Lorraine. » (1)

Si les ruraux veulent un roi, qu'ils le prennent, nous n'en voulons pas.

Ainsi, après avoir combattu les ennemis de la France, nous allions avoir à combattre les ennemis de la République.

Lorsqu'il eut à donner son opinion sur les actes de la Commune, Louis Blanc vieilli, qui n'avait rien compris à ce mouvement et s'en était séparé, lui rendit pourtant une justice tardive :

« Il ne faut pas confondre les révolutions qu'enfantent l'ambition, la colère, la cupidité, les passions envieuses d'un ou de plusieurs hommes, avec les révolutions qui sont des évolutions, et qui naissent du développement historique de la vie sociale, contrarié par des pouvoirs aveugles ou tyranniques; les premières méritent toute réprobation, mais il n'en est pas de même des secondes. Quant à celles-ci, il est vrai qu'elles apportent, hélas!

(1) Arthur Arnould, I, page 116.

avec elles trop souvent un mélange de bien et de mal, mais leurs effets s'expliquent par leurs causes; l'intensité des maux qu'elles produisent, se mesure à la gravité des abus qui les rendirent inévitables, et lorsque au prix de souffrances passagères, une révolution met au monde une vérité libératrice, il est aussi vain de s'en plaindre, qu'il le serait de maudire cette loi de la nature qui associe les douleurs de l'enfantement à l'entrée d'un homme dans la vie. » (1)

Louis Blanc a raison : c'est grâce à la Commune que certaines réformes fécondes sont parvenues à maturité. Cette révolution fut à la fois politique et sociale.

2

Jules Favre avait solennellement promis que la France ne céderait « pas un pouce de son territoire, pas une pierre de ses forteresses »; — et notre chère Alsace était livrée à l'ennemi, avec Metz et une partie de la Lorraine.

Ducrot avait juré de ne rentrer dans Paris que « mort ou victorieux ». — Beau serment, oublié dès le lendemain.

Trochu, énergique en paroles, avait dit : « Le Gouverneur de Paris ne capitulera pas. » — Puis, jésuitiquement, il avait chargé Vinoy de signer à sa place une reddition que son inertie coupable avait préparée.

Partout l'incapacité, partout le mensonge.

Comment le peuple, tant de fois trompé, aurait-il pu faire confiance au cauteleux diplomate qui se résignait

(1) Discours du 17 septembre 1871.

de si mauvaise grâce à maintenir ce louche régime qu'il appelait « une République sans républicains » ? Pouvions-nous oublier ces massacres de la rue Transnonain dont Thiers le Cruel avait taché son casier judiciaire ? Joyeux, il flairait déjà la Semaine sanglante.

Paris avait supporté le froid, la faim, les privations de toutes sortes, les obus... Une seule consolation lui restait : la République, espoir de justice sociale. Comment ne se serait-il pas défié de cet homme auquel il faisait peur et dont il se sentait détesté ?

Trop de paroles avaient été mensongères ; il ne croyait plus qu'aux actes. Or, Thiers s'efforçait de désarmer la garde nationale, la République était en danger.

Ce désarmement, ni Jules Favre, ni même Bismarck n'avaient osé l'ordonner. Dès qu'il fut question de permettre aux Prussiens d'entrer dans l'enceinte, spontanément, cinquante mille hommes se portèrent en armes à leur rencontre : « Ce mouvement d'indiscipline et de fierté » était d'autant plus beau que les forts étaient déjà occupés par les Prussiens et que leurs canons étaient braqués sur la ville. Les Parisiens se seraient sacrifiés si le salut de la France avait pu être acheté à ce prix : « Plutôt Moscou que Sedan », répétait-on partout. (1)

Sur la place de la Concorde, les majestueuses statues de pierre qui personnifient les principales villes de France, avaient été voilées de longs crêpes noirs, poétique symbole du deuil profond de la patrie.

Les manifestations commencèrent le 24 février sur la

(1) Arthur Arnould.

place de la Bastille. Le soir, la colonne était illuminée et les bataillons défilaient tout autour, apportant des couronnes d'immortelles qui venaient décorer le monument depuis la base jusqu'au faîte. Les plis flottants du drapeau rouge enveloppaient le flambeau du Génie d'or si hardiment lancé dans le ciel. Plus bas on lisait en lettres énormes :

Vive la République universelle!

Ce cri était prématuré, mais il aura son heure. Des discours enflammés, tout pleins d'illusions généreuses, furent prononcés. Qui n'eût été ému de voir ce peuple indomptable oublier ses longues souffrances et les détresses de l'odieux présent, dans une vision prophétique de l'avenir?

« A cet instant même où l'Allemagne lui faisait une guerre de race, où Guillaume et ses agents ne cachaient pas le désir et l'espoir d'anéantir la France, que pensaient ces Français, que disaient ces Parisiens? — Ils proclamaient la Fédération des peuples! En réponse aux obus de Bismarck, ils offraient à l'Allemagne la Liberté, la Fraternité! Sous le feu des canons Krupp, braqués contre la grande cité révolutionnaire, ils confessaient la Solidarité humaine! » (1)

En attendant, un conseil de guerre jugeait les accusés du 31 Octobre. Flourens, Blanqui et plusieurs autres furent condamnés à mort.

Ancien représentant de Paris, Victor Considérant publia le 20 avril une adresse aux Parisiens. Il espérait nous faire sortir de cette situation terrible et proposait

(1) Arthur Arnould, I, 95.

une paix fondée « sur le caractère libre et juridique de toute société, de toute coopération »; il réclamait, lui aussi, « l'autonomie absolue des communes urbaines et des cantons-communes ». Il faisait même le rêve d'étendre un jour cette paix « absolue, européenne, définitive... par la Confédération juridique de tous les Peuples unis ».

3

Le 28 février, les Parisiens s'aperçurent avec indignation que, par une impardonnable négligence, le gouvernement avait abandonné les canons de la garde nationale, près de la place Wagram, dans la zone accordée à l'occupation des Allemands. (1) Sans attendre les ordres officiels, chaque bataillon se rendit au parc et enleva les pièces qui lui appartenaient. Les femmes s'attelèrent aux canons, escortées par les gardes nationaux en armes. Un officier à cheval sur la pièce, tenait le drapeau déployé. (2)

« C'était vraiment un spectacle grandiose et rappelant les plus beaux jours d'enthousiasme de la première Révolution. Un certain nombre de marins et de soldats, gagnés par la fièvre générale, se joignirent à ces cortèges. »

« Paris n'avait plus de gouvernement. Les hommes de l'Hôtel de Ville étaient partis à Bordeaux. L'armée était sans armes. Aucune police dans les rues. La Commune existait déjà de fait. Paris, livré à lui-même,

(1) Trente mille Allemands allaient entrer aux Champs-Elysées le 1er mars.

(2) Les canons furent transportés aux Batignolles, à Montmartre, à Belleville et place des Vosges, Voir Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, IV, 167.

vivait de sa vie propre. Il y avait bien, quelque part, un général de décembre, nommé Vinoy, mais sans autorité ; personne ne s'en occupait. » (1)

Dans les faubourgs, on était résolu à recevoir les Prussiens à coups de fusil. Heureusement, les chefs, comprenant l'impossibilité de la résistance, s'employèrent à calmer les esprits. Ils chargèrent les gardes nationaux de former un cordon autour des quartiers concédés à la courte occupation de l'ennemi. C'est en leur remettant à eux-mêmes le soin de se contenir, que l'on empêcha les violences redoutables de leur désespoir.

Se rendant compte de cette effervescence, les maires conseillaient avec sagesse de laisser provisoirement à la garde nationale son artillerie. Les généraux eux-mêmes appuyaient cette proposition, et la guerre civile aurait pu être évitée. Mais Thiers, aveugle et obstiné, donna à l'armée l'ordre d'aller reprendre de vive force les canons.

4

Le 18 mars, les soldats de ligne chargés de cette opération fraternisaient avec le peuple, et Paris se couvrait de barricades. Place Vendôme, le général Vinoy, avec quatre mille hommes, se repliait devant quelques centaines d'insurgés.

Moins prudent, le général Lecomte commande une décharge sur la foule, mais ses soldats le renversent à coups de crosse ; il est livré aux gardes nationaux qui l'emmènent prisonnier. Clément Thomas, vieillard

(1) Arthur Arnould.

à barbe blanche, que son amitié pour Trochu avait rendu impopulaire, allait de groupe en groupe d'un air affairé. « Il est reconnu, il est saisi et jeté dans le même corps de garde que le général Lecomte... Les malheureux, conduits dans un jardin, furent cotés contre la muraille et tombèrent foudroyés, l'ex-général en chef de la garde nationale par dix balles de gardes nationaux, le général Lecomte par les balles de ses soldats. » (1)

Thiers et le gouvernement tout entier furent affolés de terreur, les forts furent abandonnés et, si le Comité central se fût immédiatement emparé du Mont-Valérien, la victoire lui eût peut-être été assurée. C'est dans de pareilles circonstances que la promptitude de coup d'œil décide du succès. La panique gagna deux ou trois cent mille citoyens. Thiers se crut fort habile en donnant à tous les fonctionnaires l'ordre de venir le rejoindre à Versailles. La « capitale décapitalisée » se trouva privée subitement de toute administration. Funeste et irréparable bévue. Thiers ne connaissait pas les ressources de l'esprit parisien.

La rapidité avec laquelle tous les services municipaux furent réorganisés tient du prodige. (2) Pas un jour de retard dans le paiement de la solde des troupes !

Élu par deux cent quinze bataillons de la garde nationale, le Comité central se trouvait être le seul gouvernement de Paris. Dans un manifeste, il repoussa

---

(1) Elie Reclus, *la Commune au jour le jour*, Schleicher, éditeur.
(2) C'est principalement à Jourde et à Varlin que revient l'honneur de cette réorganisation. On put constater alors l'inutilité d'un grand nombre de hauts fonctionnaires, véritables parasites que la faveur dote de grasses sinécures.

les injustes accusations portées contre lui. Ce pouvoir, il ne l'avait pas cherché, on le lui avait imposé; il promettait de le céder immédiatement à la Commune dont il allait hâter l'élection. Que n'a-t-il tenu sa promesse !

18 mars. — « Derrière un cercueil qui vient de la gare d'Orléans, un vieillard, tête nue, que suit un long cortège : Victor Hugo mène au Père-Lachaise le corps de son fils Charles. Les Fédérés présentent les armes et entr'ouvrent la barricade pour laisser passer la gloire et la mort. » (1)

5

Les maires et les députés de Paris ne surent malheureusement se mettre d'accord ni entre eux ni avec le Comité central. Les uns, comprenant la nécessité urgente d'élire un nouveau Conseil municipal, estimaient que le peuple de Paris avait le droit de se convoquer lui-même et de fixer la date du vote. Les autres, esclaves d'une légalité stricte qui n'était guère de saison, voulaient attendre qu'une convocation régulière des électeurs eût été faite par l'Assemblée. Ils n'avaient pas fait tant de façons le 4 Septembre.

J'accompagnais le capitaine Delbrouck lorsque, le 19 mars, il se rendit à la mairie de Montmartre pour s'entendre à ce sujet avec Clemenceau. Le jeune maire, dont l'autorité était déjà grande, se montra très irrité des meurtres accomplis la veille. Et, en effet, ces exécutions sommaires allaient servir de prétexte à d'abomi-

(1) Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, librairie Dentu, page 104.

nables représailles. Malgré les efforts de Babick et de quelques autres, le Comité central ne les désavoua pas assez hautement et refusa d'en rechercher les auteurs.

Lorsque, le 23 mars, les maires de Paris se présentèrent devant l'Assemblée, la gauche se leva en signe de respect pour ces hommes qui représentaient une ville de deux millions d'âmes. Mais comme aux cris de « Vive la France! », les maires répondaient : « Vive la République! », les *ruraux* furieux leur refusèrent la parole : « A l'ordre! à l'ordre! criaient-ils, faites-les évacuer! » — Le tumulte augmente, les députés de la droite se retirent entraînant ceux des centres et avec eux le Président et les membres du gouvernement. (1)

Cependant, dans la séance de nuit, la majorité, comprenant la grave responsabilité qui allait peser sur elle, approuvait de « très bien » les excuses présentées en son nom. Les propositions conciliatrices n'en furent pas moins renvoyées aux bureaux, c'est-à-dire enterrées.

L'Assemblée de Versailles prétendait s'immiscer comme au temps de l'Empire dans nos affaires municipales. Paris défendit ses droits. On ne saurait méconnaître la justice de ses revendications : Comment les pauvres gens qui avaient bravement combattu pendant le siège, auraient-ils pu économiser sur leur maigre solde le prix de leur loyer? Ne fallait-il pas imposer aux propriétaires un léger sacrifice et accorder tout au moins aux locataires un délai? Les commerçants demandaient aussi la prorogation des échéances et la revision nécessaire d'une loi dite « des cent mille

(1) Elie Reclus, page 36.

faillites », parce qu'elle eût fait de tous les négociants parisiens autant de banqueroutiers.

La ligue d'*Union républicaine des droits de Paris* fut fondée par les députés Ranc, Clemenceau, Floquet, Lockroy, Corbon, Laurent Pichat. Son manifeste du 5 avril réclamait : la reconnaissance officielle de la République; puis pour la capitale, la libre gestion de ses affaires municipales, de ses finances, de l'assistance publique, de l'enseignement primaire. Un conseil élu organiserait la garde nationale et la police urbaine. (1)

6

En désorganisant tous les services, Thiers avait contraint les Parisiens à s'emparer du gouvernement. En attaquant nos forts, il obligea la garde nationale à les défendre. Toutefois les Fédérés commirent une imprudence folle lorsque, sans ordre de la Commune et contre l'avis formel de la Commission exécutive, ils tentèrent un coup de main sur Versailles. S'imaginant peut-être que les soldats mettraient la crosse en l'air comme à Montmartre, ils sortirent de Paris le 3 avril.

Avant le jour, sous la conduite de Bergeret, six mille

(1) Parmi les adhérents à cette ligue on peut citer : Maurice Lachâtre, Isambert, l'architecte Émile Trélat, les peintres Manet et Jobbé-Duval, Beslay, Frédéric Morin, Loiseau-Pinson, Stupuy, André Lefèvre, Mario Proth, Yves Guyot, Chauvin, Paraf-Javal, etc... — Les journaux le *Rappel*, le *Temps*, le *Siècle*, le *National*, la *Vérité*, se rallièrent au même programme, ainsi que les chambres syndicales de patrons et d'ouvriers. — Cependant quelques députés refusèrent leur adhésion : Louis Blanc, H. Brisson, Edm. Adam, Tirard, E. Farcy, Peyrat, Edgar Quinet, Langlois et Dorian furent assez aveugles pour se fier à l'Assemblée, supposant contre toute évidence qu'elle n'oserait pas attaquer la République. Leur inertie reste inexplicable.

hommes et huit bouches à feu se dirigeaient vers le pont de Neuilly, aux cris de : « A Versailles! » — « Les bataillons gravissaient gaiement le plateau des Bergères, quand un obus tombe dans les rangs, puis un second. Le Mont-Valérien a tiré. » (1)

Le commandant du fort avait promis à Lullier (2) de rester neutre et de laisser passer les Parisiens. Les Fédérés crièrent à la trahison et, s'éparpillant à la débandade, rentrèrent dans Paris.

« L'armée avait fait un grand nombre de prisonniers du côté de Châtillon. L'officier commença par faire sortir des rangs tous les soldats qu'on put trouver parmi les insurgés. Fusillés. Puis la colonne continua sa route. Au petit Bicêtre, on rencontra le général Vinoy. Il fit arrêter la colonne : « Y a-t-il des chefs? » — Duval sortit des rangs avec deux officiers d'état-major. « Vous savez ce qui vous attend, qu'on fasse former le peloton. » Les trois officiers fédérés sautent un fossé, s'adossent à une maisonnette et tombent en criant : « Vive la Commune! »

Le général Le Flô, ministre de la guerre, dit à un membre de l'Assemblée : « Ils sont morts comme de bons bougres. » (3)

Thiers n'en écrivit pas moins à l'archevêque de Paris pris comme otage : « Jamais nos soldats n'ont fusillé les prisonniers. » Et Vinoy dans son livre raconte que « leur chef, le nommé Duval, est mort pendant l'affaire ».

---

(1) Lissagaray, page 181. — Vuillaume, IV, page 185 et suivantes.

(2) Ancien officier de marine, Lullier avait une certaine instruction militaire et « quand il n'était pas brûlé par l'alcool, des moments de lucidité à faire illusion ».

(3) Camille Pelletan, *la Semaine de mai*, page 14.

Cependant, par la route d'Asnières, Flourens s'avançait avec un millier d'hommes dans la direction de Rueil. Dix mille fantassins et deux brigades de cavalerie envoyés contre eux les mirent en déroute.

Flourens essaya vainement de rallier ses troupes... Abandonné par elles, il ne se résignait pas à se retirer. (1)

Il descendit de cheval et suivit tristement le rivage de la Seine, ne répondant pas à Cipriani, son ancien camarade en Crète, jeune et vaillant Italien prêt à toutes les nobles causes et qui le conjurait de se réserver. Las et découragé, Flourens se coucha sur la berge et s'endormit. Cipriani avisa une maisonnette ; Flourens l'y suivit, déposa son sabre et se jeta sur le lit. Un individu envoyé en reconnaissance les dénonça et une quarantaine de gendarmes cernèrent la maison. Cipriani veut se défendre, il est assommé. Flourens reconnu à une dépêche trouvée sur lui, est conduit sur le bord de la Seine où il se tient debout, tête nue, bras croisés. Un capitaine de gendarmerie, Desmarets, accourt à cheval, hurle : « C'est vous, Flourens, qui tirez sur mes gendarmes ! » et se redressant sur les étriers, lui fend le crâne d'un coup de sabre furieux. « Cipriani, encore vivant, fut jeté avec le mort dans un petit tombereau de fumier et roulé à Versailles. Ainsi finit ce bon chevalier errant que la Révolution aima. »

Saluons, même quand ils se trompent, ceux qui savent mourir pour une idée.

Les généraux Eudes et Duval durent aussi se retirer devant des forces supérieures. Des gardes nationaux

(1) Je résume le récit de Lissagaray, page 182

étaient cernés. « Rendez-vous, vous aurez la vie sauve », leur fait dire le général Pellé. Ils se rendent. « Aussitôt les Versaillais saisissent les soldats qui combattaient dans les rangs fédérés et les fusillent. Les autres prisonniers sont acheminés sur Versailles. Leurs officiers, tête nue, les galons arrachés, marchent en tête du convoi. » (1)

De nombreux chefs furent fusillés sans jugement, ce qui porta à son comble l'exaspération des Parisiens.

La Commune fit à ses défenseurs de solennelles funérailles : « Trois catafalques, contenant chacun trente-cinq cercueils, enveloppés de voiles noirs, pavoisés de drapeaux rouges, traînés par huit chevaux, roulèrent lentement, annoncés par les clairons et les *Vengeurs de Paris*. Delescluze et cinq membres de la Commune, l'écharpe rouge, tête nue, menaient le deuil. Derrière eux, les parents des victimes, les veuves d'aujourd'hui soutenues par celles de demain. Des milliers et des milliers, l'immortelle à la boutonnière, silencieux, marchaient au pas des tambours voilés. Quelque musique sourde éclatait par intervalles comme l'explosion involontaire d'une douleur trop contenue. Des femmes sanglotaient, beaucoup défaillirent. Delescluze s'écriait : « Quel admirable peuple! Diront-ils encore que nous sommes une bande de factieux! » Au Père-Lachaise, il s'avança sur la fosse commune. Les cruelles épreuves de la prison de Vincennes avaient brisé son enveloppe si frêle. Ridé, voûté, maintenu seulement par sa foi indomptable, ce moribond salua ces morts : « Justice, disait-il, justice pour la grande

(1) Lissagaray, page 184.

ville, qui, après cinq mois de siège, trahie par son gouvernement, tient encore dans ses mains l'avenir de l'humanité... Ne pleurons pas nos frères tombés héroïquement, mais jurons de continuer leur œuvre et de sauver la Liberté, la Commune, la République. » Rien n'était noble comme ce vieillard altéré de justice, dévoué au peuple sans phrases et malgré tout. » (1)

Le 6 avril, les Versaillais s'avancèrent jusqu'à l'ancien parc de Neuilly. Bergeret qui s'était fait fort de conserver cette position fut remplacé par Dombrowski, officier polonais dont Garibaldi avait apprécié la valeur à l'armée des Vosges. Delescluze et Vaillant firent accepter le nouveau général. — « Les Fédérés de Neuilly virent un jeune homme, de petite taille, à l'uniforme modeste, (2) inspecter les avant-postes, au pas, sous la fusillade. Au lieu de la furia française, d'entrain et d'éclat, la bravoure froide et comme inconsciente du Slave. En quelques heures, le nouveau chef eut conquis son monde. L'officier se révéla bientôt. Le 9, pendant la nuit, avec deux bataillons de Montmartre, Dombrowski, accompagné de Vermorel, surprit les Versaillais dans Asnières, les en chassa, s'empara de leurs pièces; puis, du chemin de fer, avec les wagons blindés, il canonna de flanc Courbevoie et le pont de Neuilly. Son frère enleva le château de Bécon qui commande la route d'Asnières. Vinoy ayant voulu reprendre cette position dans la nuit du 12, ses hommes repoussés s'enfuirent jusqu'à Courbevoie. » (3)

---

(1) Lissagaray.
(2) Cette simplicité contrastait avec le luxe de dorures qui avaient rendu ridicules Bergeret et son état-major.
(3) Lissagaray, page 204.

L'énergie de la garde nationale pendant le second siège de Paris, dans cette lutte follement disproportionnée, est la réfutation la plus éclatante des reproches dédaigneux de Trochu et de Vinoy, la preuve d'un courage que des chefs incapables n'avaient pas su employer contre les envahisseurs. Mais c'est étrangement intervertir les rôles et fausser la vérité que de rejeter sur Paris la responsabilité du sang versé. En Russie, quand les prisonniers politiques sont injustement maltraités, ils se laissent mourir de faim, et, comme leurs geôliers sont des hommes, ils sont pris de pitié. Ce sentiment-là était inconnu aux ennemis de la République.

7

Une des mesures les plus odieuses dont Thiers porte la responsabilité, ce fut la désorganisation de l'Assistance. (1) La situation des indigents était exceptionnellement dure, et Treilhard, nommé directeur par la Commune, eut une lourde tâche. Il s'en acquitta avec conscience et probité, et s'efforça de réorganiser promptement les services. Le personnel de l'hôpital Beaujon fut laïcisé.

La Commune répartit ses travaux entre neuf commissions et délégua l'un de ses membres dans chacune d'elles. (2) Ces neuf délégués réunis constituaient la Commission exécutive.

Les réformes sont mûres à Paris trente ans avant

(1) Il y avait 6.000 malades dans les hôpitaux et les ambulances.

(2) Cluseret à la guerre, Jourde aux finances, Viard aux subsistances, Paschal Grousset aux relations extérieures, Frankel au travail et aux échanges, Protot à la justice, Andrieu aux services publics, Vaillant à l'enseignement, Raoul Rigault à la sûreté générale.

d'avoir germé en province. Une longue séparation ne pouvait qu'accentuer les divergences entre le pays et sa capitale. — La Commune a commis bien des erreurs et bien des fautes, la discorde l'a empêchée de formuler et de réaliser un programme d'ensemble cohérent, mais son action n'est pas restée stérile : quelques-unes de ses décisions, prématurées alors, ont passé depuis dans la pratique :

Dès le 2 avril, la Commune décréta la séparation des Églises et de l'État, la suppression du budget des cultes, la confiscation comme propriétés nationales des biens des congrégations.

D'autres réformes montraient aussi un esprit excellent :

Le cumul des fonctions fut interdit. Le maximum des traitements fut fixé à 6.000 francs.

Le serment politique fut aboli.

Certains actes, tels que testaments, donations entre vifs, reconnaissances d'enfants naturels, adoptions, contrats de mariage, etc..., devaient être dressés gratuitement par les officiers publics.

Simple sergent, je ne me suis trouvé en relations personnelles avec aucun des membres de la Commune ; mais je sais pourtant et j'affirme que la plupart d'entre eux furent d'une probité scrupuleuse, pleins de courage, de dévouement et doués d'une remarquable intelligence.

Je citerai seulement quelques exemples : (1) Camelinat, ouvrier bronzier, délégué à l'Hôtel des Monnaies, se montra à la hauteur de sa tâche. (2)

---

(1) Les *Cahiers rouges* de Vuillaume en fournissent beaucoup d'autres.

(2) Les lecteurs des *Cahiers* se souviennent des intéressants détails donnés par Vuillaume (IV, 213, et VI, 360) sur la fameuse *pièce au trident*.

Aux Postes, Theisz, ouvrier ciseleur, trouva moyen de rétablir en partie les communications avec la province.

« Mais Jourde les dépasse tous par sa lucidité calme de bon comptable. Il veille avec exactitude aux rentrées légitimes et force les Compagnies de Chemins de fer à verser leurs arriérés d'impôts, en tout deux millions. Il n'a que des rapports légaux avec l'oligarchie financière et conserve intacts les 214 millions de titres trouvés au ministère des Finances. » (1)

La Banque de France, qui avait en caisse plus de trois milliards, avait été imprudemment abandonnée par le gouvernement. Beslay, nommé commissaire délégué, parvint à la protéger contre Raoul Rigault. Dans sa déposition à la Commission d'enquête, M. de Plœuc reconnut que « sans le concours de Beslay, la Banque de France n'existerait pas ». (2)

Quelques-uns des membres de l'Internationale résistèrent avec succès aux mesures violentes proposées par le Comité central : Frankel, délégué à la Commission du Travail, de l'Industrie et des Échanges, commença l'organisation des associations coopératives ouvrières. Son but était l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes. Un local fut mis à la disposition des Chambres syndicales. Le 20 avril, il fit interdire le travail de nuit des boulangers. D'accord avec Malon, il proposa d'avoir recours aux associations ouvrières pour

---

(1) Georges Bourgin, *Histoire de la Commune*, Cornély, éditeur, page 116. — « L'administration de Jourde était jugée si bonne qu'on lui refusa la démission qu'il donnait à l'occasion de l'élection du Comité de Salut public. »

(2) Tous ces gens-là sont morts pauvres.

la confection des vêtements militaires. Il fixa un minimum de salaire pour le travail à la journée ou à façon. Les circonstances ne lui permirent pas de réduire comme il l'aurait voulu la journée à huit heures. Dans les ateliers du Louvre, où l'on réparait et transformait les armes, ce fut la journée de dix heures qui fut adoptée. Le directeur et les chefs d'atelier étaient élus par leurs ouvriers. Partout Frankel chercha à remplacer l'autorité despotique irresponsable des patrons ou de l'administration par l'autonomie des ouvriers organisés en syndicats. (1)

Frankel s'occupa aussi, avec Vaillant, de développer l'enseignement professionnel. Le 13 mai, une école d'art industriel pour les jeunes filles fut ouverte rue Dupuytren.

Vaillant, ingénieur et médecin, délégué à l'Enseignement, fit appel aux initiatives corporatives. Les cours de l'École de Médecine étaient suspendus ; il demanda aux docteurs, aux professeurs libres et aux étudiants de désigner des délégués, afin d'élaborer un nouveau programme. (2) Il s'associa à l'action de la Fédération des artistes qui, sous la présidence de Courbet, s'occupa de la conservation des Musées. L'École des Beaux-Arts avait assurément besoin de réformes, mais je crois que Vaillant se trompa, lorsqu'il proposa de supprimer le budget de cette école. Un enseignement supérieur est la condition nécessaire d'un bon enseignement secondaire ou pratique.

Une Commission examina les titres des candidats à l'enseignement du dessin.

---

(1) Voir Georges Bourgin, page 126 et suivantes.
(2) *Journal officiel* des 18, 24 et 27 avril.

Pour l'enseignement primaire, Vaillant organisa à l'École Turgot des réunions d'instituteurs et d'institutrices qui, d'accord avec les parents, devaient étudier les programmes et les méthodes.

Il eût voulu fournir aux écoles les ressources nécessaires pour résoudre le problème de l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, (1) et assurer aux instituteurs un traitement en rapport avec leurs importantes fonctions. Tous ces vœux n'ont été jusqu'ici qu'imparfaitement réalisés. Déjà l'école du 20me arrondissement habillait et nourrissait les enfants, fondant ainsi ces Caisses des écoles qui rendent aujourd'hui de si grands services et qui sont appelées à en rendre de plus grands encore dans l'avenir.

A la Bibliothèque Nationale, J. Vincent, administrateur incapable, fut remplacé par mon savant ami, Élie Reclus. Ce choix était excellent.

Dans un moment où l'on ne songeait guère à se divertir, Vaillant comprit l'importance éducative des fêtes publiques. — Quant aux théâtres, il voulait supprimer les subventions qui créent des privilèges, et remplacer les directeurs officiellement imposés par de libres associations entre les acteurs.

8

La Commune fut moins heureuse dans le choix des délégués à la Guerre. Elle avait supprimé le titre de général en chef, mais en un pareil moment, l'unité de

(1) La question fut posée dès le 27 avril.

direction était une nécessité. Cluseret, officier de carrière en France et aux États-Unis, essaya de réorganiser les compagnies de marche, et plaça la plupart des Fédérés sous les ordres du colonel La Cécilia, après avoir fait arrêter « l'incapable et prétentieux » Bergeret.

La rapidité avec laquelle l'armée de Versailles fut formée prouva que Gambetta avait raison, et que la lutte aurait pu être continuée contre les Prussiens. Le Flô, ministre de la guerre, n'avait d'abord que 40.000 soldats, mais, il est vrai, avec la permission de Bismarck, qui lui rendit 60.000 prisonniers, il réunit très promptement 130.000 hommes bien armés, munis de vivres et de tout le matériel de siège. (1)

Ces troupes furent mises sous les ordres des généraux Mac-Mahon, Vinoy, Cissey, Ladmirault, Douay, Clinchant et Ducrot, tous monarchistes, haïssant la capitale républicaine et « détestant une population pleine de mépris pour leur incapacité ». (2)

Les plus absurdes légendes ont été répandues sur les hommes de la Commune par des gens que la peur et la haine aveuglaient : A les en croire, la garde nationale n'aurait été qu'un ramassis de malfaiteurs : 12.000 selon M. Claude, chef de la Sûreté, 35.000 selon d'Aurelle ; sans compter 8.000 repris de justice que la Commune aurait fait venir de province ! Ces invraisemblables mensonges ont été forgés pour excuser des actes de

---

(1) « La plus belle armée du monde » selon Thiers. Ce dont la Commune ne semble pas s'être rendu compte, c'est que, si elle eût triomphé, même partiellement, les Allemands se fussent unis aux Versaillais pour l'écraser.

(2) Georges Bourgin.

cruauté qui, eux, ne furent que trop réels. La Commune fut élue par deux cent trente mille voix. (1)

Les Allemands avaient gardé les forts de l'Est et du Nord. Les Fédérés occupaient les forts d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves et d'Issy ; les villages de Neuilly, Asnières et Saint-Ouen.

Les effectifs de la garde nationale étaient considérables sur le papier, mais la fuite d'un grand nombre d'officiers avait désorganisé les bataillons. Il y eut des membres de la Commune qui respectaient assez la liberté de conscience pour n'imposer à personne de prendre part à une guerre civile.

Le décret qui rendait le service obligatoire souleva de vives et légitimes protestations. Le *Rappel* écrivait : « Une guerre entre citoyens est une guerre entre opinions. Au fond de celle-ci, il y a le duel de la Monarchie et de la République. Mais comment forcer les Français à tuer des Français ? Si celui que vous enrôlez est monarchiste, vous feriez ce que fait le gouvernement de Versailles en contraignant les républicains des départements à marcher contre Paris..., ce que faisaient les Prussiens, lorsqu'ils obligeaient les paysans français à travailler à leurs tranchées. En guerre étrangère, il faut la levée en masse; mais en guerre civile il ne faut que des volontaires. »

Ce principe fut bien moins respecté par Thiers que par la Commune. Il fit fusiller impitoyablement tous les soldats qui refusèrent de marcher contre leurs frères de Paris. — Je me souviens que dans notre compagnie se trouvait un jeune Breton très silencieux, mais très con-

(1) Tous repris de justice, sans doute !

sciencieux et très brave. Dès le début de la Commune, il nous avoua franchement qu'il était catholique et royaliste. — « Allez donc à Versailles » lui répondis-je, et il partit.

Comme pendant le premier siège, ce qui manqua à Paris, ce fut l'unité dans la direction supérieure des opérations. Je ne sais même pas si un homme de génie serait parvenu à triompher des envieux, des calomniateurs, et à se faire obéir. La garde nationale ayant choisi ses chefs, se sentait libre de révoquer à toute heure ceux qu'elle avait élus. De simples soldats tiennent toujours grand compte à un officier de son indulgence, de sa bonne humeur, de son affabilité ; ils ne peuvent juger de son savoir et ils n'aiment pas la sévérité, fût-elle juste et nécessaire. Ils devinent le courage et l'énergie, mais « l'entrain et l'élan ne suffisent pas pour donner aux mouvements des troupes cette cohérence et cette unité de direction qui, seule, assure la victoire ». (1)

Après la sortie désordonnée de Bergeret, de Flourens, d'Eudes et de Duval, on avait senti la nécessité de nommer directement les officiers supérieurs et de concentrer le commandement ; mais Cluseret ne fut délégué à la guerre que du 3 avril au 28 ; Rossel donna sa démission onze jours après sa nomination ; Delescluze ne le remplaça que pendant quelques jours et céda la direction militaire à Billioray.

Aucun de ces chefs ne fut à l'abri des dénonciations jalouses qui paralysèrent toute action. M. Bourgin semble avoir eu raison d'écrire que Félix Pyat et le Comité central furent, au point de vue militaire, « les mauvais génies de la Commune ».

---

(1) Georges Bourgin.

ANNEXE AU CHAPITRE PREMIER

« Cluseret était grand; il avait peut-être quarante ans, le teint blanc, les cheveux et la barbe noirs, une figure bellâtre. Son écriture est très nette, sa rédaction beaucoup moins; ce qui dément les analystes qui prétendent juger l'homme sur son écriture. Le caractère de Cluseret manquait surtout de netteté, et son esprit de décision... C'était peut-être un bon et intelligent capitaine d'infanterie... Jeune homme distingué, il était devenu un homme médiocre... Délégué à la guerre, il n'a pas su vouloir, ni continuer ce qu'une fois il avait voulu; il n'a pas su se soumettre au rôle secondaire que lui donnait l'inintelligence de la Commune; il n'a pas su non plus le secouer... Cluseret allait au feu très carrément. Il n'a pas mis l'uniforme une seule fois; il marchait devant, en chapeau rond et en veston, et on le suivait... Il n'a pas su choisir les hommes; tous ceux qu'il a favorisés étaient des médiocrités parfaites. Roselli, son chef de génie et le colonel Mayer ont été les plus désastreusement médiocres de tous. » Rossel, *Papiers posthumes*, page 205.

Flourens avait 32 ans. Il était fils du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, qu'il suppléa

dans son cours du Collège de France en 1863. L'année suivante les Cléricaux lui firent refuser l'autorisation de reprendre son enseignement. Il donna des conférences à Bruxelles, écrivit des articles dans les journaux républicains l'*Espiègle* et la *Rive Gauche*. En 1865, il est à Constantinople où son cours de langue française obtient un grand succès. (1)

Sous ce titre l'*Orient, justice pour tous,* il écrivit dans le *Courrier* de Constantinople une série d'articles destinés à amener la fraternisation entre les diverses races orientales. Il fonda le journal l'*Étoile d'Orient,* que le gouvernement turc ne tarda pas à supprimer. — A Athènes, il fut persécuté par le gouvernement grec, pour avoir voulu, selon la loi, parler en plein air. En 1866 il prit part à l'insurrection crétoise.

Pendant une année, au milieu de ces braves montagnards, il souffrit la faim, le froid, toutes les fatigues et tous les dangers d'une guerre insurrectionnelle, couchant dans la neige et se nourrissant de racines et d'herbes sauvages bouillies. Il envoyait des correspondances aux journaux d'Europe, afin d'intéresser les esprits à la cause de l'indépendance crétoise, et soutenait les espérances des insurgés. En 1868, des élections ayant été faites en Grèce pour le parlement hellénique, la Crète, qui voulait s'y faire représenter, envoya une députation dont Flourens fut nommé président. A Athènes, il fut arrêté de nuit et jeté sur un paquebot qui le ramena à Marseille. A peine en liberté, il retourna à Athènes et là, caché, continua une polémique violente

(1) Les renseignements suivants sont extraits de notes biographiques écrites par Flourens lui-même et reproduites dans l'ouvrage d'Élie Reclus, *la Commune au jour le jour,* page 97.

contre le ministère Bulgaris. Obligé de partir pour Naples, il fut incarcéré par le gouvernement italien pour un article paru dans le *Popolo d'Italia*. De retour en France en 1869, il fut condamné à trois mois de prison pour avoir continué deux réunions à Belleville, malgré la dissolution prononcée par le commissaire de police. Ayant fini sa peine au mois d'août, il se battit en duel avec Paul de Cassagnac qui, dans *le Pays*, avait violemment attaqué les orateurs des réunions publiques. Après 25 minutes d'assaut, il fut blessé d'un coup d'épée en pleine poitrine. Quand Victor Noir fut assassiné par le prince Bonaparte, Flourens et Rochefort conduisaient le cortège et avaient le commandement de la journée. Flourens voulait marcher contre la police, mais le peuple désarmé eût été mitraillé. Rochefort eut le bon sens de mener le cercueil au cimetière de Neuilly.

Impliqué par la police impériale dans le *Complot des bombes,* Flourens fut condamné par la Haute-Cour de Blois aux travaux forcés à perpétuité. — Rentré en France au 4 septembre, il commanda les bataillons de Belleville. Trochu lui donna par dérision le titre de major de rempart, ne voulant pas le nommer colonel. Le 31 octobre, il installa Blanqui à l'Hôtel de Ville.

II

DELBROUCK

LA CONCILIATION ARMÉE. — LETTRES DE MADAME PAPE. — INTERVENTION DE LA FRANC-MAÇONNERIE. — DELBROUCK MÉDIATEUR. — DOMBROWSKI A NEUILLY.

« C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
D'employer la lumière à des choses sinistres;
Devant les rois, devant le mal et ses ministres,
Devant ce grand besoin du monde, être sauvé,
Il sait qu'il doit combattre après avoir rêvé. »

VICTOR HUGO

II

DELBROUCK

La conciliation armée. — Lettres de madame Pape. — Intervention de la franc-maçonnerie. — Delbrouck médiateur. — Dombrowski à Neuilly.

> « C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
> D'employer la lumière à des choses sinistres;
> Devant les rois, devant le mal et ses ministres,
> Devant ce grand besoin du monde, être sauvé,
> Il sait qu'il doit combattre après avoir rêvé. »
>
> VICTOR HUGO

1

Dans la Légion du Génie auxiliaire, Delbrouck n'accepta pas le commandement en chef qui lui fut offert après le départ de Viollet-le-Duc et de nombreux officiers supérieurs, mais il y conservait une influence considérable, parce qu'il était aimé et vénéré de tous.

Persuadés qu'en continuant leurs travaux de fortification, ils défendaient non seulement Paris, mais la République menacée, presque tous nos soldats et quelques-uns de nos officiers se rallièrent à la Commune. Je fis comme eux.

Delbrouck ne se lassait pas de répéter : « Il faut à

tout prix éviter l'effusion du sang. » Nous n'avions qu'une idée, qu'un but, la conciliation, l'apaisement. Mais nous comprenions aussi que l'Assemblée de Versailles ne ferait aucune concession, si elle ne se trouvait pas en présence d'un peuple armé, résolu à soutenir par la force ses justes revendications.

Thiers avait déclaré la guerre à Paris, quand furent incarcérés les généraux Chanzy (1) et de Langorian. Delbrouck les visita dans leur prison et fit passer leur correspondance à leurs familles. Son éloquence contribua assurément beaucoup à les faire mettre en liberté. (2)

Comme pendant le premier siège, nos travaux, purement défensifs, consistaient à réparer les brèches faites aux remparts ou dans les forts. Nous installions pour les canons des embrasures, et pour les hommes des abris blindés qui ont sauvé la vie à plus d'un soldat.

Delbrouck n'a jamais porté d'armes, ni sabre ni revolver. Mystique, un peu à la façon de Tolstoï, il a toujours écouté la voix intérieure qui lui disait de se laisser tuer plutôt que de se défendre par le meurtre. Dans l'anarchie actuelle des relations internationales, il est à souhaiter que, si de pareils sentiments venaient à se généraliser, ce soit d'abord en Allemagne. On ne peut méconnaître leur beauté; l'avenir leur appartient, avenir encore lointain, hélas! — La puissance de sug-

---

(1) A la gare d'Orléans, on avait vu un officier général en grand uniforme. Il fut arrêté. On croyait tenir d'Aurelle, c'était Chanzy. Léo Meillet le protégea en le faisant entrer dans la prison du secteur.

(2) Chanzy dut faire la promesse écrite de ne pas servir contre Paris. — De son côté Victor Considérant, qui connaissait Raoul Rigault, parvint à faire mettre en liberté M. Émile Allard, ingénieur des Ponts et Chaussées, injustement arrêté et qui, sans cette intervention, eût probablement péri.

gestion de notre capitaine était si grande que nous la subissions avec la certitude de suivre le droit chemin.

Pacifiste en théorie, j'aurais voulu atténuer à mes propres yeux la contradiction apparente entre mes principes et mes actes. — Je ne suis pas de ceux qui se résignent facilement à être illogiques. — J'ai la satisfaction de n'avoir pas tué de ma main; je n'ai pas tiré un coup de fusil et je n'ai pourfendu personne. Cependant, il faut l'avouer, la distinction est subtile entre la légitime défense et l'attaque meurtrière. Les embrasures que nous construisions pour les canons, les tranchées derrière lesquelles s'abritaient les tirailleurs nous rendaient complices d'odieuses mais nécessaires boucheries. On trouvera singulière notre façon de comprendre la conciliation, mais il y a des circonstances plus fortes qu'une volonté individuelle.

2

dame Pape-Carpentier à Paul M.

Versailles, 23 avril 71.

Pardonnez-moi cette insistance, (1) cher monsieur Paul, et voyez-y moins la marque d'une amitié pourtant très réelle, qu'une preuve du prix que j'estime votre existence et votre action pour le triomphe même de l'idée que vous croyez servir. L'heure n'est pas venue où le sang des justes est fécond. Elle n'est pas venue, ou plutôt elle est passée. C'est par la vie et la pensée qu'il faut désormais combattre pour la justice, non par l'homicide, sous quelque drapeau qu'il s'accomplisse. Un coup de canon n'est pas une raison, et le

(1) C'était la seconde lettre que madame Pape m'écrivait pour me dissuader de me rallier à la Commune.

triomphe ainsi obtenu est une défaite pour le succès définitif. C'est maintenant qu'il faut dire : malheur aux victorieux !

Mais le malheur est aussi pour la marche du progrès. Le sang versé pour la République est la plus grande accusation que les populations portent contre elle. Et moi je lui en voudrais amèrement de faire périr des hommes comme vous et notre digne ami M. D. (Delbrouck).

Je dois aussi vous prier de repasser tout ce que je vous ai dit sur la complexité de moteurs et d'agents qui se trouvent au fond du mouvement actuel. (1) Les nouveaux renseignements que j'ai recueillis ne font que confirmer ce que je vous ai déjà dit à ce sujet. Si vous devez un jour causer à votre admirable mère la douleur épouvantable de n'avoir plus qu'un cadavre ensanglanté, dans les bras qui ont pressé tant de fois un fils chéri, attendez encore, afin de ne pas empoisonner cette douleur par la pensée d'un sacrifice inopportun.

Je vous serre la main, cher monsieur Paul, avec les plus maternelles supplications d'un cœur tout dévoué à vous et à la République. Embrassez pour moi votre mère et votre sœur. Que je voudrais pouvoir dire à M. D. tout ce que je pense et l'arrêter lui aussi. La vue et la pensée de sa pauvre petite Marie me tue.

Allons, cher monsieur, à bas l'orgueil, et du cœur, du cœur, du cœur, de la tendresse pour ceux qui vous aiment, de l'humanité pour tous.

Madame Pape à madame Milliet

Compiègne, 30 avril 1871.

Chère amie,

Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre cher fils, de vos chers enfants. M. Paul a-t-il reçu ma lettre de Versailles ? Qu'en est-il advenu ? Je pense à vous sans cesse, ce n'est point une exagération. Mon cœur et mon

(1) Assurément des éléments très disparates s'y trouvaient réunis ; néanmoins tous restaient d'accord sur un point : le maintien de la République.

esprit sont tendus vers vous avec une angoisse inexprimable. J'apprends à l'instant que vous ne souffrez plus de la faim, c'est un soulagement. Si j'apprenais que vous êtes tous bien portants, je respirerais. Quand je dis tous, je pense à M. Delbrouck aussi et à sa chère petite Marie. Mon Dieu ! faut-il assister à cette lutte monstrueuse et héroïque à la fois ? L'histoire ne vit rien de pareil. Est-ce l'enfantement dont parle l'Évangile ? Est-ce la convulsion de l'agonie ? Non, non, la France expie, mais elle ne mourra pas. Paris enfante dans la douleur; il se rachète par le martyre. Paris est un fou sublime. Ne dites pas cela à votre fils.

De vos nouvelles de grâce; nous embrassons de tout cœur vous et Louise, et moi je vous aime du cœur le plus dévoué.

MARIE

Si vous pouviez nous envoyer quelques journaux *sous enveloppe*, cela nous ferait un plaisir extrême.

Ma mère répondit à madame Pape. Pour moi, je ne crois pas avoir écrit une lettre à cette époque; nous avions autre chose à faire. Il ne me reste que mes souvenirs.

3

Le 17 avril, la Commune de Lyon avait envoyé à Paris M. Barodet « pour offrir ses bons services aux patriotes de la conciliation ». — Cent sept chambres syndicales de patrons et d'ouvriers, représentant plus de cent mille citoyens, déléguèrent dans le même but une commission de dix-huit membres au gouvernement de Versailles.

Dufaure, ministre de la Justice, répondit avec une dureté ironique « qu'il adorait la conciliation, mais après le triomphe ».

Le 25 avril, quatre gardes nationaux, surpris par

des chasseurs à cheval, avaient déposé leurs armes. Un officier survint et déchargea sur eux son revolver. « Deux furent tués; les autres, laissés pour morts, se traînèrent jusqu'à la tranchée voisine, où l'un d'eux expira; le quatrième fut transporté à l'ambulance. »

Le lendemain, Léo Meillet raconte à la Commune cet assassinat. L'indignation secoue les plus modérés. Lissagaray a donné une sorte de procès-verbal de cette séance : « Cela crie vengeance! s'écrie-t-on, il faut user de représailles. Fusillons les prisonniers que nous avons entre les mains. » — Plusieurs : « L'archevêque de Paris! » — Antoine Arnaud : « Qu'on exécute publiquement douze gendarmes! » — Tridon : « Pourquoi prendre douze hommes contre quatre? Vous n'en avez pas le droit? » — Ostyn s'oppose aux exécutions. — Vaillant : « C'est la propriété qu'il faut frapper. » — Avrial et Jourde : « Qu'on procède légalement! » — Arthur Arnould : « Qu'on s'en prenne à Thiers en démolissant sa maison! » — Le généreux Cambon se leva : « Si les gens de Versailles fusillent nos prisonniers, que la Commune déclare devant la France, devant le monde, qu'elle respectera, elle, tous les prisonniers qu'elle fera. »

La discussion devenait très vive, lorsque l'annonce d'une délégation de francs-maçons imposa un peu de calme. Ranvier les conduisait : ils proposaient d'aller planter les bannières maçonniques sur les remparts : « Si une seule balle les touche, les francs-maçons marcheront d'un même élan contre l'ennemi commun. »

« L'intervention de cette puissance mystérieuse avait jeté un grand espoir dans Paris. Le 29 au matin six mille frères, représentant cinquante-cinq loges, étaient

rangés dans le Carrousel... Une musique grave et d'un caractère rituel précédait le cortège : des officiers supérieurs, les grands maîtres, les membres de la Commune et les frères avec le large ruban bleu, vert, blanc, rouge ou noir, suivant le grade, suivaient, groupés autour de soixante-cinq bannières pour la première fois paraissant au soleil. Celle qui marchait en tête, la bannière blanche de Vincennes, montrait en lettres rouges la devise fraternelle : *Aimons-nous les uns les autres*. Une loge de femmes fut surtout acclamée.

« Un ballon libre, marqué des trois points symboliques, alla semer dans l'air le manifeste de la Franc-Maçonnerie.

« La bannière blanche fut dressée au poste le plus périlleux, l'avancée de la porte Maillot. Les Versaillais cessèrent leur feu. — Au pont de Courbevoie, devant la barricade versaillaise, un officier reçoit les délégués et le général Montaudon leur permet de se rendre à Versailles. » (1)

Mais Thiers, résolu à ne rien accorder, ne voulait pas même admettre la députation. Le lendemain les balles versaillaises trouaient les bannières.

A son tour, *l'Alliance républicaine des départements* vint adhérer à la Commune. Millière présenta à l'Assemblée une foule nombreuse de citoyens originaires de la province.

Un congrès réuni à Lyon déclara responsable devant la nation souveraine celui des deux partis qui repousserait la conciliation. — Thiers menaça d'envoyer vingt-cinq mille hommes contre la ville rebelle.

---

(1) Lissagaray.

4

« Quand Thiers eut lancé sa première bombe contre Paris, nous pensions que tous les députés de Paris qui étaient encore à Versailles protesteraient solennellement contre cette infamie et viendraient prendre avec nous leur part du danger. Nous avions rêvé que Louis Blanc, que Langlois, que Dorian, que Farcy, que Brisson, que Victor Schœlcher, qu'Edgar Quinet iraient se poster à la porte Maillot, et, devant les Vinoy, les Charette, les Cathelineau, les Galliffet, ils étendraient la main : « Nous défendons de toucher à Paris ! » Oui, nous rêvions cela. Nous nous trompions. Un seul a agi, un seul s'est employé pour la conciliation : Victor Schœlcher. Il publia avec Floquet et Lockroy la proposition à l'Assemblée d'un traité de paix. » (1)

Lorsque Schœlcher, Lockroy et Floquet portèrent à Versailles ce projet de transaction, Thiers ne voulut pas reconnaître aux Fédérés la qualité de belligérants et refusa tout armistice. Victor Considérant ne fut pas plus heureux.

Delbrouck entreprit d'agir seul. A deux ou trois reprises il essaya de s'interposer comme médiateur entre l'Hôtel de Ville et Versailles. « Et le voilà qui court de l'un à l'autre, fort maltraité d'ailleurs des deux parts. Il traversa plusieurs fois les lignes, marchant la nuit aussi bien que le jour. Une fois il fut arrêté aux postes versaillais, retenu avec des malfai-

(1) Élie Reclus, page 100.

teurs et conduit sous la pluie jusqu'au quartier de Longjumeau. » (1)

C'est, je crois, pendant la première absence de mon capitaine que je fus chargé de conduire de nuit, à la porte Maillot, un petit détachement de sapeurs. Je commençai par placer mes hommes un peu à l'abri derrière un épaulement, puis je me mis à la recherche du colonel qui devait nous expliquer le travail à faire. Épuisé de fatigue, il s'était jeté un instant tout habillé sur un lit, dans une maison voisine que l'on m'indiqua. Le colonel se leva aussitôt et me conduisit à la redoute construite en avant de la porte Maillot. Là, une importante batterie commandait la grande avenue de Neuilly. Mais le tir des Versaillais était si précis que la plupart des embrasures avaient été démolies. A la place de l'une d'elles surtout il n'y avait plus qu'un monceau de décombres : « Vous le voyez, me dit le colonel, ils ont de bons pointeurs. Nos artilleurs ont dû se retirer avec leurs pièces, mais je vais les faire revenir, aussitôt que vous aurez réparé le dégât. »

Pendant toutes ces explications, le colonel, avec une bravoure que j'admirai, se tenait debout au milieu de l'embrasure la plus maltraitée, à l'endroit le plus périlleux.

Le jour n'était pas encore levé et le canon tonnait, un peu moins fréquemment, il est vrai, à cette heure matinale. Nos sapeurs m'attendaient, et, avisant près de là un chantier de construction, l'un d'eux me donna l'idée de réquisitionner quelques poutres pour hâter l'exécution de notre travail.

---

(1) Émile Trélat.

Deux par deux, nos hommes prirent sur leurs épaules de lourds madriers. Nous traversions la grande place nue qu'on nomme rond-point de la porte Maillot, quand un obus tomba tout près de nous. Un éclat vint frapper dans le dos l'un des porteurs qui s'aplatit sur le sol, à demi écrasé par la poutre. Au lieu de s'enfuir, son compagnon, avec une présence d'esprit et un dévouement vraiment admirables, s'agenouilla près du blessé, dégagea la plaie du vêtement qui la couvrait et la suça longuement en recrachant bien vite le sang. Les matières explosibles sont en effet des poisons dont on peut atténuer la virulence en traitant une blessure comme une piqûre de serpent. C'est probablement le courage de ce brave homme qui sauva la vie de son camarade.

Cependant quelques-uns de nos sapeurs avaient été pris d'une sorte de panique et s'étaient dispersés derrière les maisons. Pour les rallier, j'employai un moyen qui m'avait déjà réussi une autre fois : Je me plaçai à l'endroit même où l'obus venait de tomber et, alignant ma petite troupe, je commençai à faire l'appel. Je n'avais pas fini, que les fuyards, revenus en hâte, répondaient : « Présent ! » J'aurais su leurs noms et ils craignirent de passer pour des lâches.

Je les conduisis à la redoute, mais là, quand ils virent l'état lamentable de la batterie, ils commencèrent à murmurer : « On veut nous faire tuer. Ce sont des traîtres qui commandent de pareils travaux ! », et quelques mécontents semblaient prêts à refuser d'obéir. Alors, me souvenant de l'exemple que venait de me donner le colonel, je montai debout au milieu de l'embrasure en ruines et, pendant que les obus pas-

saient par dessus nos têtes, j'expliquai le travail à faire et son importance : « Si les obus tombent trop près, abritez-vous dans la tranchée ; en attendant : à la besogne, et vivement ! » Aucun ne refusa et le travail fut exécuté avec un zèle et une rapidité dont le colonel nous fit compliment.

C'est là, je crois, le seul bien petit exploit que j'aie accompli, et je l'avoue, je ressentis aussitôt après une sorte de fatigue physique provenant sans doute de l'effort de volonté que j'avais dû faire.

Notre compagnie fut appelée dans des directions très diverses, le plus souvent hors de l'enceinte, dans les forts, ou à Neuilly. Nos travaux furent commandés par La Cécilia et son état-major, mais je n'ai pas eu l'occasion d'être placé directement sous les ordres de Rossel. Ce vaillant officier s'était rangé comme nous sans hésitation « du côté du parti qui n'a pas signé la paix et qui ne compte pas dans ses rangs de généraux coupables de capitulation ».

Delbrouck connaissait personnellement quelques-uns des membres du Gouvernement de la Défense nationale. Une seconde fois, il quitta l'uniforme, franchit, je ne sais comment, les lignes des assiégeants, et parvint à se faire introduire auprès d'Ernest Picard. Il plaida éloquemment la conciliation et fut écouté avec une certaine bienveillance. Cependant le ministre ayant jugé ses propositions inacceptables, lui demanda :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Je vais rejoindre ma compagnie, reprit simplement Delbrouck.

— Et vous ne faites pas immédiatement arrêter cet

homme! s'écria avec indignation un secrétaire présent à la scène.

Mais l'autorité morale de Delbrouck était telle qu'il inspirait le respect même à ses ennemis.

Il revint attristé, non découragé; au contraire, plus que jamais résolu à défendre les droits de Paris.

Le Comité central considérait toute tentative de conciliation comme une trahison. Les démarches de Delbrouck avaient été dénoncées, il commençait à devenir suspect et, sans la protection de Delescluze, il eût été déjà arrêté. Le commandant Roselli-Mollet, qui le faisait surveiller, profita de son absence pour envoyer à la caserne Lowendal l'ordre suivant:

« La première compagnie de la Légion du Génie partira immédiatement pour se mettre à la disposition du général Dombrowski. En cas de refus, faire arrêter le capitaine. »

Cet ordre me fut remis, à moi simple sergent, vers quatre heures du matin. Pas un de nos lieutenants à la caserne! Réunissant à la hâte les quinze ou vingt hommes de la compagnie, que nous avions sous la main, (1) je partis aussitôt.

5

Dombrowski avait installé ce jour-là son état-major dans une serre, au fond d'un jardin, entre le boulevard Inkermann et la rue Borghèse. Notre petit détachement, placé avec quelques autres sous les ordres d'un capitaine

---

(1) Notre effectif était loin d'être au complet et, après de longues fatigues, les hommes mariés avaient parfois la permission de passer la nuit dans leur famille.

que nous ne connaissions pas, arriva de grand matin. Le général était assis devant une table couverte de plans C'était un homme de petite taille, à la moustache blonde, aux yeux d'un bleu pâle, scrutateurs et pénétrants derrière leurs lunettes d'or. Sa physionomie était calme, impassible et énergique. Il se leva et donna à nos officiers des instructions très précises : « Vous traverserez la rue Perronet. Une mitrailleuse versaillaise est installée au bout de cette rue, qu'elle balaie régulièrement. Vous attendrez qu'elle ait tiré, et vous donnerez à vos hommes l'ordre de traverser rapidement, en abritant leurs têtes au moyen des pelles et des pioches. Vous remplacez des troupes qui ont passé toute la nuit dans les maisons du boulevard d'Argenson. Les Versaillais occupent l'autre côté de ce boulevard. Entassez les meubles et les obstacles derrière les portes cochères ; pendez les matelas des lits devant les fenêtres et recommandez de ne les soulever que pour tirer sur les assaillants. Vous serez remplacés à la tombée de la nuit. »

Ces conseils étaient excellents, ils furent suivis à la lettre. Arrivés à l'angle de la rue Perronet, nous attendîmes que la mitrailleuse eût tiré. Les coups se succédaient à courts intervalles, avec une régularité formidable. A peine le fracas de la décharge eût-il été entendu, que nous nous élançâmes au pas de course. Mais nous fûmes salués par une vive fusillade. J'avais à mes côtés un brave garçon jeune et vigoureux, nommé Lazerges ; il tomba frappé de cinq blessures et m'entraîna dans sa chute en criant : « Vive la Commune ! » Son corps m'avait préservé ; aucune balle ne m'avait atteint. Je me relevai vivement et nous entrâmes par les jardins dans la maison que nous étions chargés de défendre.

Les Fédérés que nous allions remplacer étaient épuisés de fatigue, sanglants, noirs de poudre et dans un état de surexcitation indicible, les yeux fiévreux, la parole brève. Ils nous donnèrent quelques indications précieuses : monter aux étages supérieurs d'où l'on dominait mieux l'ennemi, et même sur les toits pour faire un feu plongeant ; s'abriter derrière les cheminées. — Ils partirent, emportant quelques blessés.

Je n'oublierai jamais cette scène. On parlait peu. Chacun s'embusquait de son mieux à côté des fenêtres sur lesquelles les balles pleuvaient. Comme un chasseur à l'affût, chaque sapeur glissait le canon de son fusil derrière le matelas, qui formait une sorte de bouclier suspendu, lançait un regard furtif au dehors pour viser, lâchait la détente et se retirait. Un jeune ouvrier nommé Mazier, doux et honnête garçon qui avait été l'ordonnance du lieutenant de Vesly pendant le premier siège, fut de suite blessé à l'épaule.

Cependant les Versaillais, qui occupaient l'autre côté du boulevard d'Argenson, recevaient des renforts. Les maisons s'emplissaient de soldats dont la fusillade devenait de plus en plus nourrie et plus meurtrière. Puis voici que l'artillerie s'en mêla. Le toit de la maison que nous occupions s'effondra sous un obus. Notre situation était à peu près celle des soldats représentés dans le tableau célèbre intitulé : « *Les dernières cartouches* ».

Déjà les sapeurs versaillais commençaient à frapper à coups de haches contre la porte cochère, prête à céder sous leurs efforts. Pour tirer sur eux, il eût fallu se pencher en dehors des fenêtres, et c'était une mort certaine. Sans doute il eût été plus héroïque de nous faire tuer

jusqu'au dernier ; mais la position n'était plus tenable. Le capitaine, très calme, ne voulant pas nous laisser prendre et fusiller inutilement, ordonna la retraite. Nous partîmes en bon ordre, précédés des morts et des blessés que nos hommes portaient sur leurs épaules. Il fallut traverser de nouveau la rue Perronet, mais cette fois la mitrailleuse ne tira pas. (1)

Dombrowski, avec son jeune frère, se promenait de long en large sur le boulevard Inkermann, région où tombait une véritable pluie de balles mortes. En nous voyant revenir avant la nuit, il fronça le sourcil, mais le funèbre défilé lui fit comprendre que la partie était momentanément bien compromise sur ce point.

Nous étions brisés, plus encore par l'émotion que par la fatigue. — Pour ma part, je n'ai jamais éprouvé cette réaction qui fait affluer le sang au cerveau, cette colère aveugle qui fait voir rouge. Je me demandais ce que Delbrouck aurait fait à ma place. Nous ne pouvions pas refuser d'obéir à un chef qui nous ordonnait de mettre une maison en état de défense, et d'autre part, comment oublier que, derrière cette porte prête à céder, j'aurais pu voir surgir mon frère ? L'idée de brûler la cervelle à un Français ou de lui enfoncer ma baïonnette dans le ventre, me faisait horreur. Qu'aurais-je fait s'il eût fallu me défendre dans une lutte corps à corps ? J'ai peine aujourd'hui à analyser les sentiments complexes qui m'agitaient. L'instinct de la conservation l'eût-il emporté sur le profond respect que j'ai toujours eu de la vie humaine, ou bien, disciple de Delbrouck, me serais-je

(1) Elle avait probablement été dirigée contre la maison que nous devions fortifier.

laissé tuer plutôt que de devenir un assassin? Je l'ignore. (1)

Une longue hérédité nous a façonnés de telle sorte que nous ne pouvons refuser notre admiration au courage physique, nécessaire tant que la guerre subsistera. Digne de respect et de récompense au point de vue militaire et patriotique, cette fureur sanguinaire n'en reste pas moins odieuse au point de vue humain.

Quant à nous rendre, l'idée ne nous en vint pas un seul instant.

Plus opiniâtre que Ducrot, Dombrowski ne se tenait pas aisément pour battu. Il nous fit créneler les murs des jardins et mettre en état de défense quelques maisons de la rue Perronet. Enfin, l'artillerie qu'il réclamait vainement depuis longtemps étant arrivée, la situation changea. Bientôt la mitrailleuse ennemie était réduite au silence, et, le général nous ayant accordé un repos dont nous avions grand besoin, nous regagnâmes la caserne, pendant que les Fédérés, avec un entrain admirable, reprenaient à l'assaut les positions un instant perdues.

Le lendemain, ma mère, visitant l'ambulance du Luxembourg, apprit de nos blessés les dangers que nous avions courus. Son inquiétude était extrême. Ce fut peut-être sur ses instances, — je le suppose du moins,

---

(1) Le sergent Bérail a su analyser avec une remarquable précision ce qu'éprouve un tempérament sanguin et vigoureux dans un combat corps à corps : « *Je me sers de ma baionnette rouge de sang, je casse des têtes à coups de crosse, je ne me connais plus, ma vue est troublée, un bruit formidable m'étourdit, je suis d'une force prodigieuse, et la poudre m'a enivré. Mes lèvres sont sèches et je ne m'aperçois même pas qu'un filet de sang coule de mon front.* » — (Général Ambert, *Récits militaires*)

— que M. Delbrouck me chargea de l'inspection de notre casernement. J'avais à indiquer le nombre des lits disponibles. De plus, la caserne Lowendal contenait un important dépôt d'effets d'équipement, et de nombreux détournements avaient été commis de nuit. J'organisai une active surveillance et, avec l'aide d'un jeune architecte, je commençai un plan et un inventaire des dortoirs. Mais ces fonctions pouvaient être remplies par des hommes plus âgés que moi et je demandai souvent à mon capitaine de l'accompagner dans ses travaux aux avant-postes.

Louise M. à son père

Paris, lundi 24 avril 71.

Je voudrais bien aller te rejoindre à la Colonie, mais nous ne pouvons pas laisser Paul et Alix, car ils sont continuellement exposés. Alix s'est faite ambulancière et suit Henri partout. Elle a été au fort d'Issy, elle est maintenant au fort de Vanves. La vie qu'elle mène est très fatigante et pleine de dangers; elle est vraiment courageuse; quel dévouement! mais on doit être bien heureuse de se rendre utile.

Maman, Marie Delbrouck et moi nous allons tous les jours à l'ambulance du Luxembourg pour voir les blessés de la compagnie de Paul. On a fait l'amputation d'un bras à Mazier. Un autre, Lazerges, blessé à Neuilly, a reçu cinq balles à la tête. Il a entraîné Paul dans sa chute. Il se tenait la tête d'une main, de l'autre il prit son képi et étendit le bras en criant : Vive la République! Vive la Commune! Paul n'a qu'une légère écorchure au genou. (1)

(1) Lazerges m'avait servi de bouclier. Des cinq blessures qu'il avait reçues, trois étaient à la tête, mais les balles n'avaient pas pénétré profondément, il avait un sang vigoureux et réchappa miraculeusement. Mazier, au contraire, pauvre garçon d'un tempérament scrofuleux, mourut d'une blessure à la clavicule gauche; la balle était restée entre l'omoplate et la tête de l'humérus, et les chirurgiens ne surent pas l'extraire.

C'est triste de voir tous ces martyrs de la République victimes de leur courage et de leur dévouement. Il y a des blessures atroces, des ventres fendus, des crânes à moitié emportés: cela fait mal d'entendre les gémissements de douleur. Le capitaine Lefort de la 2e compagnie a reçu une balle en pleine poitrine, elle est ressortie par le dos. Il a un poumon traversé, cependant il est si vigoureux qu'on espère le sauver. Il mange déjà des côtelettes.

M. Delbrouck et un autre monsieur, munis d'un laissez-passer de la Commune, se sont rendus à Versailles pour tâcher de faire entendre raison aux Ruraux; mais avec des crétins pareils il n'y a pas de conciliation possible. Des gendarmes les ont arrêtés. Si on avait trouvé leur laissez-passer de la Commune, ils auraient été fusillés sur-le-champ, mais ils l'avaient mâché et jeté en boulettes. Ils sont restés plus de 24 heures sans manger, conduits entre deux gendarmes comme des malfaiteurs, insultés tout le long du chemin. Les Versaillais criaient : « Voyez! ont-ils l'air assez canailles! » — Quand nous racontions cela à nos pauvres blessés, au Luxembourg, ils étaient indignés, surtout le brave Lazerges; il en pleurait de rage. Quand ils parlent de M. Delbrouck et de Paul, c'est avec enthousiasme et vénération; tous donneraient leur vie pour eux. Enfin M. Delbrouck a pu, non sans peine, accomplir sa mission; mais parler aux Ruraux, autant vaudrait parler à une bûche. — On dit que l'Assemblée va demander secours aux Prussiens; cela ne m'étonne pas, ils sont assez lâches pour cela. En tout cas, ce n'est pas à nous à céder, nous ne plierons pas. — Lorsque les païens voulaient forcer les chrétiens à adorer leurs dieux, ils ne demandaient qu'une petite prière à Jupiter; c'était bien peu de chose, et cependant ceux-ci préféraient la mort. Ils avaient la foi. Nous aussi nous avons la nôtre, nous voulons la République. Les royalistes veulent l'escamoter et nous faire adorer leur fétiche, un roi! Espérons que les honnêtes gens triompheront de la réaction; sinon, nous serons encore heureux d'avoir fait notre devoir, d'avoir défendu le progrès et la liberté, et de mourir martyrs de la République.

De quel droit l'Assemblée vient-elle se mêler des affaires

de Paris? Ce troupeau d'oies n'a rien fait, si ce n'est du mal. La Commune, elle, a brûlé la guillotine; ses décrets ont toujours en vue l'amélioration physique et morale du peuple. — On a réquisitionné les vicaires de Saint-Jacques. Brigitte et Madeleine (Pape) les ont vus qui traversaient l'église tout effarés. Ils étaient déguisés en hommes, avec des moustaches postiches et des culottes. Ils gardaient leur chapeau gibus pour cacher leur tonsure; ils avaient un cigare à la bouche et une dame au bras.

Madame Milliet à M. Félix Milliet

Paris, 4 mai 71.

Mon cher ami, j'ai reçu ton petit mot. Pour te répondre je dois mettre ma lettre dans une enveloppe mystérieuse, et je n'aime pas ces mystères, n'ayant rien à cacher. Les occasions ne me manqueront pas pour t'écrire, mais toi, prie les personnes qui viendront à Paris d'y mettre tes lettres à la poste, cela est facile. Quant à revenir auprès de nous dans l'état de santé où tu es, je ne vois pas ce que tu viendrais y faire; reste paisiblement à bêcher ton jardin. J'ai bien souvent l'envie d'aller te rejoindre à la Colonie, mais je serais trop inquiète des enfants; j'attendrai un armistice. Les choses sont tellement tendues qu'elles ne peuvent rester longtemps dans cet état. A Paris on ferait bon marché de la Commune qui fait sottises sur sottises, si on ne détestait pas davantage l'Assemblée.

Madame Milliet à M. Félix Milliet

Paris, 13 mai 71.

Nous sommes bien peinés de la longue durée de ce triste état de choses. Quand Paris aura ses franchises municipales (et il faudra bien qu'il finisse par les avoir), il les aura bien gagnées. Comme dans tous les sièges, les assaillants perdent plus de monde que la place. Il y a eu, dit-on, trois mille tués et blessés du côté d'Ivry, Fédérés et Versaillais; ces derniers y étaient bien pour les deux tiers. Depuis hier matin et toute la nuit nous entendons le canon

et la fusillade; nous ne connaissons pas encore les résultats. Généralement, après ces massacres, les deux partis se trouvent au même point. A Neuilly, depuis 15 jours, les uns prennent une barricade, le lendemain les autres la reprennent.

Notre espoir c'est que les grandes villes réclament comme Paris les franchises municipales. L'Assemblée n'oserait pourtant pas bombarder toutes les villes au-dessus de vingt mille âmes.

Le pauvre fort d'Issy est en triste état; il se fera probablement sauter, mais la position ne sera pas plus tenable pour les Versaillais que pour les Fédérés.

J'espère que tu ne crois pas un mot de tous les mensonges débités par les journaux de Versailles. Il est impossible d'être de plus mauvaise foi. Le gouvernement s'obstine à considérer la révolution de Paris comme le fait d'une poignée de factieux. Une poignée de factieux qui a fait fuir le gouvernement et qui tient en échec la plus belle armée que l'on ait jamais vue, et cela depuis six semaines, et ils n'ont pas fini. Ils devraient comprendre qu'il y a là quelque chose au fond, une idée qui vaut la peine d'être discutée; mais non, ils sont aveugles, comme tout ce qui est vieux et destiné à tomber. Pour moi je crois que c'est l'enfantement laborieux d'une ère nouvelle, et non point l'agonie de la France. Je regarde et j'écoute. Le grand malheur c'est le manque d'hommes supérieurs; les uns sont trop vieux, les autres sont des fruits verts, pas mûrs du tout.

Alix est à Levallois-Perret, toujours bien exposée, mais remplie d'entrain et même de gaieté, autant qu'il est possible d'en avoir dans d'aussi pénibles circonstances.

III

ALIX PAYEN AMBULANCIÈRE

LE CIMETIÈRE D'ISSY. — VANVES. — LE COUVENT DES OISEAUX. — ABANDON DU FORT D'ISSY. — LA PORTE BINEAU. — LEVALLOIS-PERRET. — NEUILLY. — LA FIN DU DRAME. — LETTRES.

III

ALIX PAYEN AMBULANCIÈRE

Le cimetière d'Issy. — Vanves. — Le Couvent des Oiseaux — Abandon du fort d'Issy. — La porte Bineau. — Levallois-Perret. — Neuilly. — La fin du drame. — Lettres.

1

Bien qu'ils ne fussent pas au courant des intrigues, des jalousies, des dissentiments qui paralysaient l'action du haut commandement, les soldats de la Commune manquèrent toujours de discipline et ne connurent guère l'obéissance passive. Il fallait leur expliquer les raisons de chaque ordre et le but que l'on se proposait. Mais ce défaut était en partie racheté par l'intelligence et l'initiative souvent heureuse de ces hommes dévoués à leur cause et animés d'une foi robuste dans le succès de leurs efforts.

Aussi bien pendant le second siège que pendant le premier, j'ai assisté souvent à ce spectacle émouvant, le départ pour le combat de nos soldats citoyens, et je puis certifier la parfaite exactitude de la belle description donnée par Victor Hugo :

L'aube froide blémit, vaguement apparue.
Une troupe défile en ordre dans la rue;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats! Dans les rangs, plus petit par la taille,
Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père, et la femme à côté
Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.
C'est la tradition des femmes de la Gaule
D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,
Soit qu'on nargue César, soit qu'on brave Attila...
Ils arrivent aux murs...
Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée ;
Halte! c'est le premier coup de canon. Allons!
Un long frémissement court dans les bataillons,
Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
Sonnez clairons! voici là-bas les plaines vertes,
Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,
Et le traître horizon, immobile, endormi,
Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
On entend des voix dire : Adieu! — Nos fusils, femmes!
Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

Henri Payen, sergent de la garde nationale, avait défendu Paris contre les Allemands; il continua son service pendant le second siège contre les adversaires de la République. Sa jeune femme qui l'aimait trop pour se résigner à vivre séparée de lui, s'engagea comme ambulancière, afin de pouvoir l'accompagner jusque sous le feu de l'ennemi.

Comment une frêle jeune femme habituée au confort et aux soins attentifs de sa famille, se trouva-t-elle animée d'une énergie imprévue, pour affronter de pareils dangers ? — C'est que la défense d'une juste cause donne l'enthousiasme qui élève les cœurs; c'est aussi et surtout qu'un amour réciproque transfigure les êtres : des plus timides il peut faire des héros. (1)

Alix Payen à madame Milliet

Issy, avril 1871.

Chère mère,

Tu t'étonnes, n'est-ce pas, de recevoir une lettre de moi datée d'Issy ? C'est toute une histoire et je suis stupéfaite d'avoir eu toute seule tant de décision. Tu vas peut-être me gronder, tant pis ! c'est fait. Depuis quelques jours le bataillon de mon mari avait quitté la caserne du Prince Eugène et occupait les baraquements du Champ de Mars. Hier dimanche je pars de bonne heure pour faire visite à mon gros. Déception ! ils étaient partis dans la nuit. — C'est le moment, pensai-je, de mettre mon plan à exécution. Je rêvais d'être ambulancière dans le bataillon d'Henri et de le suivre partout. Je cours à la mairie, je m'adresse à M. S. qui, après mille objections, finit par m'accorder ma demande. Il a été d'une obligeance extrême. Pendant que je préparais ma petite pharmacie, il allait à l'Hôtel de Ville faire signer mon brevet, puis nous partons en voiture découverte pour Issy.

Ce petit voyage m'a paru charmant. Il faisait une belle journée d'avril, entremêlée de pluie et de soleil. Songe que depuis le siège je n'avais pas franchi les fortifications; aussi la verdure naissante, les champs, les arbres, la Seine coulant dans la campagne, tout cela me paraissait nouveau et ravissant. Même les petites ondées, qui tombaient sans

(1) Les lettres qui suivent, écrites au crayon et rarement datées, ne portent pas de timbres qui permettent de les classer dans un ordre certain.

cacher le soleil, étaient gaies et faisaient du bien. Qu'il y avait longtemps, bon Dieu, que je n'avais respiré de l'air *vrai!* Comment avons-nous pu vivre si longtemps dans cette grande prison!

A Issy on nous apprend que mon bataillon campe dans le cimetière. Nous y allons. M. S. m'amenait là bien à contre-cœur et me répétait qu'il était encore temps de me raviser.

Quelques balles passent près de nous sans nous atteindre, et nous voilà dans le cimetière, où je retrouve Henri.

J'aurais voulu, chère mère, que tu voies sa figure. Il était rayonnant, attendri. Il a essayé pourtant de gronder un peu, disant que je n'étais pas raisonnable, mais comme sa figure démentait ses paroles! Je lui ai exhibé fièrement mon brevet, et alors il m'a embrassée de tout son cœur, de manière même à m'écraser un peu, et ma foi le père S. est reparti tout seul. — Henri alors m'a présentée à une foule de braves gens; ils aiment tant leur sergent qu'ils ont tout de suite été très gentils pour moi. J'ai fait aussi connaissance avec la cantinière, jeune négresse très originale et très spirituelle. La femme du capitaine m'a semblé, au contraire, d'une bêtise surprenante.

Rentré à Paris, le bataillon ne tarda pas à retourner une seconde fois à Issy.

Alix Payen à madame Milliet

Chère mère,

Je suis arrivée à bon port et j'ai avec la cantinière et une autre dame une chambre dans Issy. Le bataillon est dans le cimetière dont les murs sont crénelés et dont l'état est épouvantable. Déjà du temps des Prussiens, les bombes ont ouvert des caveaux. C'est là que les gardes se mettent à l'abri.

Deux de nos hommes ont eu à mon sujet une lutte de générosité très drôle. Comme la pluie ne cesse guère, chacun m'offrait un abri dans le tombeau qu'il s'était choisi pour logement, et c'était à qui ferait le mieux valoir son

immeuble. — « Le mien, disait Chanoine, (1) a des verres de couleurs ! — Le mien, ripostait l'autre, a une marche où l'on peut s'asseoir. — Va donc ! reprenait dédaigneusement Chanoine, avec ton misérable caveau pour cinq ans; moi, c'est une concession à perpétuité ! » Cette raison décisive a clos le débat, mais je suis restée dehors, roulée dans ma couverture. C'est impayable de voir ces caveaux à plusieurs étages remplis de soldats qui ronflent, chacun sur son étagère.

Cette nuit, la fusillade a été continuelle; je n'ai pu fermer l'œil ; avec cela il pleuvait à verse. Un homme de la compagnie d'Henri a été blessé à la jambe ; on l'a amputé ce matin. Le chirurgien ne veut pas venir dans les tranchées, et c'est pourtant là qu'il serait utile, puisque les attaques reprennent toutes les nuits.

J'ai apporté mon petit embryon de pharmacie et je reste cette nuit dans la tranchée. J'espère n'avoir pas de blessés à soigner.

Mon coup d'essai comme infirmière a été pour mon pauvre gros. Toute la journée les fédérés ont tiraillé, et la tabatière du fusil d'Henri lui a craché à la figure. Il a l'œil droit tout meurtri, plein de grains de poudre, mais l'œil est intact.

Je t'assure que jamais je n'avais entendu si bien les obus, les balles, les boulets ; les balles de rempart surtout font grand'peur. — Notre campement est très pittoresque, mais les hommes sont bien fatigués. On ne les relèvera que demain matin.

Je suis en ce moment dans les ruines de la loge de concierge du cimetière, et il y a un gros canon sur la route, tout à côté, qui m'assourdit toutes les dix minutes. Je n'aperçois que les toits du fort d'Issy qui sont dans un état de délabrement affreux. On ne donne pas la permission d'entrer au fort, et pourtant je serais bien contente de savoir si Paul y est. — A travers les créneaux nous voyons distinctement d'où partent les coups de feu des Versaillais.

---

(1) Ouvrier bijoutier de la fabrique d'Henri Payen.

Ils ont tiraillé toute la journée, mais personne chez nous n'a été atteint aujourd'hui.

Tâche de me donner des nouvelles de vous tous et surtout de Paul. Adresse ta lettre au sergent Payen, 153me bataillon, 3me compagnie, à Issy. — Dans quelques jours, j'irai te voir, car on va et vient assez facilement.

Je t'embrasse bien fort. Ta fille affectionnée.

Issy, mardi (11 avril ?)

Je suis si harassée que je ne sais trop comment je vais t'écrire. J'ai passé toute la nuit auprès du mur crénelé, dans le cimetière, à côté d'Henry. Et tout d'abord, son œil va mieux. Il a la paupière et le tour de l'œil noirs et saignants, la poudre y a fait de petits trous, mais il n'en souffre plus ; c'est seulement gênant, car il n'y voit guère à cause de l'enflure de la paupière.

J'ai vécu tout à fait comme les soldats, car la cantinière ne semble pas se douter de son métier, et reste toujours dans le village. Les hommes sont très convenables et même très aimables pour moi. Je mange avec eux, j'épluche les légumes avec eux ; je m'amuse beaucoup pendant les repas à les entendre causer. Il y a tant d'esprit naturel, des reparties si drôles, chez ces vrais enfants de Paris ! Notre campement dans le cimetière y prête beaucoup. Quand je dis campement, je me trompe, car il n'y a pas de tentes et tous n'ont pas de couvertures. La pluie ne cesse guère de tomber, aussi trouve-t-on des soldats dans tous les mausolées. On écrase le café sur le marbre des tombeaux ; le lard est entreposé sur le tombeau de la famille Juillet. Toutes les tombes sont plus ou moins endommagées, et ces débris servent à renforcer la barricade, sur la route. On cueille du pissenlit, et l'on s'en régale sans se soucier de l'engrais qui l'a produit. Cela est amusant pour quelques jours, pourtant si je n'avais pas d'occupation, je me lasserais vite de cette société pittoresque, mais bien commune.

Je n'ai pas encore pu voir le chirurgien, il n'est pas même à Issy. Son infirmier a fait monter au cimetière un brancard, pour que nous puissions, à nous deux, donner

les premiers soins, s'il en est besoin. Tous les services sont aussi mal organisés. Les hommes qu'on envoie aux tranchées n'ont ni équipement, ni campement. Aussi entends-je tous les jours bénir Henri, qui a *chapardé* au Champ de Mars ce qu'ils ont de bidons et de gamelles. Les vivres arrivent en retard de deux jours, et on a soin de les distribuer tard, juste à l'heure où il est défendu d'avoir du feu.

Il y a des canons derrière le cimetière et les obus nous passent sur la tête comme de gros globes de feu. On en reste assourdi pendant quelques minutes, surtout lorsque c'est une grosse pièce qu'on appelle *le Père Duchesne*. On m'a montré aussi un vieux canonnier, nommé Joly, qui est un pointeur remarquable. Sa pièce est devant la porte du cimetière, et il empêche les Versaillais d établir une batterie. Ils n'ont pas du tout d'artillerie dans ces parages, et ils reçoivent nos obus des forts et du cimetière.

12 avril (?) (1)

Je sais maintenant ce que c'est qu'un combat : Cette nuit on a d'abord laissé les Versaillais s'approcher jusqu'à 300 mètres du mur ; les gardes nationaux avaient ordre de ne pas parler, et c'est lorsqu'ils ont été tout près, que la fusillade a éclaté à travers les créneaux. Jamais, comme tu le penses, je n'avais entendu pétarade pareille. J'étais blottie contre le mur, sous le créneau d'Henri. Les Versaillais se servent beaucoup de fusils de rempart, et l'on entendait cela siffler ferme. Dès que le feu a eu montré la place qu'ils

---

(1) « Dans la journée d'hier, raconte le *Rappel* du 12 avril, le feu s'était de part et d'autre notablement ralenti... Tout à coup, à neuf heures, des détonations ont retenti à coups violents et pressés. C'était le maréchal Mac-Mahon qui tentait de forcer Paris par une surprise nocturne.

« L'horrible combat a duré une heure et demie avec une effroyable intensité, puis les coups se sont ralentis et ont bientôt tout à fait cessé. Mac-Mahon et les bataillons de Versailles étaient repoussés... On ne savait lequel on devait le plus accuser et détester, du politique ou du militaire, — de M. Thiers qui tend aux Parisiens le piège des négociations, ou de Mac-Mahon qui ose essayer de prendre sur Paris sa revanche de Sedan. » — (Paul Meurice)

occupaient, nos artilleurs se sont mis de la partie. Quel vacarme, quel chaos! Pourtant cela n'empêchait pas d'entendre les officiers crier en courant : Nourrissez le feu ! Obliquez à gauche! Cessez le feu! — Il ne pleuvait pas. Le temps était clair et les feux illuminaient par instants ces croix, ces pyramides de marbre blanc et les sombres cyprès. Quelle scène étrange! Je ne savais réellement pas si je rêvais ou non.

Cet infernal tapage a cessé tout d'un coup, et le silence parut plus profond, plus solennel. Soudain, au milieu de ce calme, un rossignol s'est mis à chanter. Le contraste était si grand entre ce joli chant si pur, si doux, et ce que nous venions d'entendre, que j'en suis restée toute surprise. Pendant que les balles sifflaient, le petit oiseau était resté caché dans son cyprès; sans doute il y avait déjà son nid. Les larmes me montaient aux yeux; il me semblait comprendre le rossignol : il chantait l'amour, la famille, la paix. Ce moment de repos n'a pas été long, et le vacarme a recommencé jusqu'au jour. Personne de chez nous n'a été blessé. Je serais étonnée que les Versaillais puissent en dire autant, car on les voyait distinctement courir à droite et à gauche, sans rien pour les protéger, et notre artillerie ne les manquait guère.

On doit relever le bataillon ce soir; il sera caserné dans le village d'Issy; ce n'est pas trop tôt; tous sont rompus de fatigue. Je pense aller te voir un de ces jours. Je voudrais bien savoir comment va ton rhumatisme et ce que devient Paul. Chère mère, comment fais-tu pour aimer encore des enfants qui te donnent tant de tourments ?

A bientôt, ta fille qui t'aime.

ALIX

Après un court séjour à Paris, Alix Payen se rendit au Couvent des Oiseaux.

2

Vendredi matin.

Tu t'imagines sans doute qu'en te quittant je suis paisiblement rentrée aux Oiseaux. Eh bien, pas du tout. Le

bataillon était parti de la veille et avait passé la nuit aux tranchées du fort de Vanves. Un petit détachement avait été envoyé pour chercher des vivres, Henri en faisait partie, et j'ai rejoint dans le fourgon des vivres. Ce petit voyage n'a pas été sans émotions, car personne ne savait conduire et nous ignorions le chemin. Mais en fin de compte nous sommes arrivés au fort de Vanves sans accidents.

Henri aurait voulu que j'y aie un logement, mais le commandant du fort a été aimable comme un bouledogue. En revanche, en arrivant à Issy, Henri m'a présentée à son commandant, qui m'a reçue le plus gracieusement du monde. Il m'a offert une tasse de café, il m'a fait donner une couverture et une vareuse en blouse. Cet accueil m'a fait d'autant plus de plaisir que ce commandant venait de renvoyer, après une admonestation très sèche, la femme du capitaine; elle empêchait son mari de faire son service. Ce sont en effet de jeunes mariés et notre capitaine quittait souvent les tranchées pour aller auprès de sa femme. Je t'assure qu'on n'aura pas à nous faire ce reproche. Henri et moi nous en sommes convenus, il n'a jamais l'air de s'occuper de moi, ni moi de lui; cela vaut mieux. Le commandant Lalande m'a beaucoup plu; il a une figure encore jeune, des yeux très vifs et très noirs, et des cheveux entièrement blancs. Ce doit être un méridional. Toujours malade, il n'a pas quitté le lit depuis son arrivée à Issy. On le dit très énergique et très brave; sa physionomie l'indique bien. Puis nous avons gagné les tranchées. Je ne sais pas si Paul les connaît; c'est en pleine terre glaise. Tu vois d'ici ce que la pluie en avait fait. Pour être abrité, il fallait suivre une petite rigole pleine d'eau, aussi suis-je déjà sale et crottée comme une horreur.

Quelques hommes de notre bataillon sont sortis des tranchées... ils tiraillent avec les Versaillais... Ils ont l'air de jouer à cache-cache. Ils tirent un coup de feu, puis quittent l'arbre qui les avait cachés, pour se mettre à l'abri d'une pierre ou d'un monticule. Les voilà qui rentrent au complet... Nous le croyions du moins, mais on aperçoit dans la plaine un homme qui fait des signaux...

J'aurais voulu aller lui porter secours, mais j'arrive trop

tard; on l'a vu du fort, des brancardiers avec un drapeau à croix rouge le rapportent. Il a la rotule traversée d'une balle et je crois son cas très grave, à cause de la grande quantité de sang qu'il a perdu.

Quelques heures plus tard, comme nous étions à dîner, on signale encore un blessé. Assis dans un champ de luzerne, il faisait de grands signes avec les bras. Pas de brancard, pas de drapeau d'ambulance! Ma foi tant pis! Nous voilà partis hors des tranchées, quatre hommes sans armes et moi, sans autre sauvegarde que mon brassard. Comme nous n'étions plus très éloignés de l'homme, le voilà qui se lève tout d'un coup et se sauve comme un lièvre.

Tu conçois notre stupéfaction. Le capitaine nous crie de revenir en courant, et de nous déployer en tirailleurs. Personne n'a tiré sur nous. — Depuis, le même individu a recommencé son manège. Il a un uniforme de garde national. C'était probablement une ruse pour attirer nos hommes à découvert. Représente-toi ta fille courant en zig-zag, sautant pour ne pas accrocher sa robe dans les arbustes, et arrivant enfin au talus, où se tenait, très inquiet, mon pauvre gros, qui me tend la main et m'aide à le franchir.

Les hommes s'abritent dans de petits trous, de petites baraques, qu'ils construisent avec des échalas de vignes. Une couverture forme le toit. J'ai couché dans un de ces abris avec la cantinière. Quelques officiers ont fait comme nous. La nuit s'est passée sans coup de fusil, mais nous avons eu une affreuse tempête de vent et de pluie. Nous pataugeons dans un vrai marécage. Je ne sais pas si l'on va nous laisser encore cette nuit dehors. Il est question de nous faire alterner : une nuit au fort, une nuit aux tranchées.

Nous mangeons tout plein de bonnes choses, que les hommes trouvent dans les champs environnants, de l'oseille, des asperges, des radis... Seulement ce n'est pas très substantiel, et les vivres continuent à arriver très peu.

Je suis toujours étonnée des attentions que l'on a pour

moi. Ainsi, l'eau pour la cuisine est assez loin, et on n'en apporte que juste ce qu'il faut, mais je trouve toujours le matin une gamelle d'eau pour ma toilette. Aujourd'hui, comme il faisait froid, Chanoine avait même fait tiédir mon eau! Ce Chanoine est un vrai Parisien du faubourg, gai, moqueur, un peu voyou et bavard comme une pie. Il est très amusant à entendre. Un autre type original, c'est Paul Parelon, professeur au collège de Vanves, très instruit et poète. Il improvise des vers que lui inspire notre situation. Un violent chagrin d'amour l'a rendu bizarre, nos soldats disent un peu toqué. Pour chasser ses idées noires, il a pris la fâcheuse habitude de boire outre mesure. Henri seul a sur lui une grande influence, et le pauvre garçon, tout heureux de trouver quelqu'un qui s'intéresse à lui, confie sa paie à mon mari, le priant de ne lui donner que juste ce dont il a besoin. Cela ne l'empêche pas de se griser parfois, et c'est Henri que l'on en rend responsable.

Ce matin on a tiraillé un peu. Figure-toi que trois gendarmes à cheval sont venus effrontément se loger ce matin dans une petite maison, en face de nous. Je ne comprends pas que le fort n'y envoie pas quelques obus. Nous avons vis-à-vis de nous le plateau de Châtillon...

Je reprends ma lettre après déjeuner. Ton pâté a été le bienvenu, car les vivres ne sont pas encore arrivés. Henri me fait arranger un gourbi auprès de lui. Je crois que la cantinière en a assez de sa première nuit aux tranchées, et qu'elle va coucher au village. Le chirurgien-major va nommer tantôt un brancardier et un porte-sac dans la compagnie. Nous allons enfin être un peu organisés.

Dépose tes lettres cour des Petites-Écuries, n° 16, où se trouve une boîte spéciale pour le 153e.

A bientôt, je pense, je t'embrasse bien.

Ta fille qui t'aime.

ALIX PAYEN

Mes bottes vont à merveille. Comprends que je ne les ai pas encore quittées. On ne nous relèvera pas encore aujourd'hui. Il y a du mécontentement chez les hommes, à cause de la mauvaise administration, de l'excès de fatigue, et

surtout parce que les tranchées sont très mal défendues ; il y a le quart des hommes qu'il faudrait.

Je viens de jeter un coup d'œil à mon gourbi. Il est superbe, plus beau que celui des officiers. Ce sont quatre de mes amis qui me construisent cela.

Notre dernier blessé, le caporal Moulin, est à l'ambulance du Luxembourg. Tu pourras aller le voir.

Couvent des Oiseaux, 24 avril 71.

Chère mère,

Je n'ai reçu aucune lettre de toi. Je comptais aller te voir demain, mais ce n'est pas possible. Je crois pourtant que l'on ne tardera pas à faire rentrer le bataillon dans Paris. Nous avons été bien malheureux dans ces horreurs de tranchées ; la pluie ne nous a pas quittés. Tu ne peux t'imaginer dans quel état de saleté, de crotte, nous étions tous. J'ai passé la seconde nuit dans mon joli gourbi ; malheureusement, comme il était couvert avec des branchages éparpillés, l'eau coulait fort bien au travers. Henri a pourtant trouvé moyen de me couvrir de toutes nos couvertures et de rester, lui, exposé à la pluie...

Nous sommes restés trois jours dans ce cloaque, et nous y serions peut-être encore, sans les démarches du capitaine. Le mécontentement était à son comble. Sauf deux, tous les officiers avaient disparu. Pas d'escarmouche pour distraire un peu. Un gamin de 18 ans, qui avait un peu trop bu, part comme un trait hors des tranchées pour tirailler. Les coups de feu ne se font pas attendre. Deux des nôtres vont soutenir ce mauvais gamin, et les voilà tous trois courant, se couchant dans la boue, et attirant sur eux une grêle de balles. Nous étions fort inquiets. Ils sont pourtant rentrés sains et saufs ; mais, comme le soir arrivait et qu'on ne nous relevait pas, le bataillon se mutina et déclara qu'il ne resterait pas cette nuit aux tranchées. Songe qu'avec notre séjour au cimetière d'Issy, cela faisait la neuvième nuit dehors, toujours sans campement. Le capitaine va lui-même au fort et cette fois on lui dit formellement qu'un bataillon va nous remplacer. Mais rien. Enfin, à dix heures, le capitaine déclare aux hommes furieux que nous partons quand

même. Ils avaient trouvé en arrivant la tranchée vide, ils la rendaient de même. Songe que depuis quatre heures les sacs étaient faits et que nous n'avions même plus l'abri insuffisant des gourbis, il avait fallu les dépouiller des courroies et des couvertures qui s'y trouvaient.

Nous voilà donc partis à la nuit noire, par une pluie battante, dans la boue jusqu'au genou, et dans le plus profond silence. A peine quelques balles ont-elles sifflé sur nous. Après une heure et demie de marche, nous étions au fort de Vanves. On ne nous attendait pas ; il n'y avait pas de place. Quelle ruine que ce malheureux fort ! Il n'y a pas dans la caserne deux chambres où l'eau ne tombe pas. Pas de bougies, pas de paille. Les couvertures étaient trop trempées pour qu'on pût s'en servir, de sorte que notre nuit n'a guère été meilleure qu'à la tranchée.

Le matin, des clairons d'un autre bataillon nous ont offert l'hospitalité dans une chambre à cheminée, où un bon feu nous a tout ravigotés. Puis nous repartons pour Issy. Là, Lisbonne à cheval prend la tête du bataillon, pour le conduire aux tranchées de Montrouge. Mais cette fois tout le monde proteste, et nous voilà aux Oiseaux.

Depuis le temps que cette maison sert de caserne, on aurait pu, il me semble, organiser les chambrées ; mais non ; il faut toujours coucher sur le parquet. Henri a trouvé, pour la cantinière et pour moi, une petite chambre qu'il est parvenu à meubler, sauf les matelas. Impossible de s'en procurer ; de sorte que j'ai dormi sur un lit de fer, directement sur les lames de fer disposées en carreaux ; le matin il me semblait avoir tous ces carreaux imprimés dans le dos ; mais je dormirais, je crois, sur des épines. Aujourd'hui j'ai de la paille à gogo : Lisbonne m'en a donné, à regret, deux bottes, prises sur la nourriture de son cheval.

Cette maison et ce jardin font mon admiration. On ne peut rêver quelque chose de mieux pour y fonder une *Colonie*. J'ai trouvé dans une cour des monceaux de livres de piété déchirés, brûlés. Peut-être y avait-il là des livres de valeur, mais il y a des imbéciles qui ne s'amusent qu'à détruire. Je dois dire pourtant que tous les volumes que j'ai regardés étaient des récits de miracles idiots ou des exem-

ples de piété pour séminaristes. Je suis bien aise de constater que les hommes de chez nous n'ont commis aucune déprédation; ils n'ont ni cassé ni brûlé comme avaient fait leurs prédécesseurs.

Jusqu'ici je n'ai pas eu de blessures graves à soigner mais seulement des bobos. On s'adresse à moi pour avoir une épingle, une aiguillée de fil... Je me suis aussi proposée comme écrivain public.

En arrivant ici, Henri a imaginé, pour calmer le mécontentement général, d'organiser un concert au profit des blessés. Le commandant a donné son autorisation; tout l'État-Major y assistera. Ce ne sont pas les pianos qui manquent. Le poète toqué déclamera quelque chose; il y a quelques bons chanteurs; beaucoup savent des chansonnettes; peut-être notre négresse chantera-t-elle aussi; puis les pianistes ne manquent pas.

Je vais aller chercher des fleurs pour orner la salle, et ce soir, je ferai la quête. En ce moment la rage des hommes est oubliée, on ne pense plus qu'au concert. Cependant les officiers sont prévenus qu'on nous appellera cette nuit, à trois heures probablement, pour aller à Clamart. J'ai grand' peur que bon nombre s'y refuse et qu'il n'y ait quelque révolte. Ce ne sont pourtant pas des poltrons, mais la fatigue est extrême. De plus, presque tous, retenus d'abord à la caserne du Prince Eugène depuis 23 jours, n'ont pas pu avoir de permission pour aller chercher du linge. Tu peux t'imaginer leur saleté !

Ce qu'il y a de triste, c'est que, si l'on ramène ces hommes à Paris, ils ne voudront plus repartir; tandis que, si l'on avait eu soin de ne pas les éreinter tout d'un coup, ils ne demanderaient pas mieux que de continuer le service.

L'ambulance n'a pas de blessés; on les expédie vite à Paris; il y a seulement quelques hommes fatigués. Du reste ce n'est pas une heureuse idée de mettre une ambulance dans une caserne. C'est un bruit continuel. Les lits sont horribles et il n'y a pas de médicaments. Un homme de chez nous a les fièvres; depuis quatre jours le chirurgien promet de faire venir de la quinine, et tous les jours il l'oublie.

Ma compagne, la mulâtresse, est une véritable enfant gâtée, un vrai bébé, qui pleure quand elle est lasse, et qui pourtant ne veut pas quitter son mari. Elle n'a pris le titre de cantinière que pour le suivre, mais maintenant elle renonce entièrement à sa cantine. Elle couche toujours dans une auberge et y mange aussi. Ses manières d'enfant amusent son mari, mais déplaisent à tout le monde. Pour moi, elle ne me déplaît pas. Elle est originale et pas bête, bien qu'un peu poseuse. La femme du capitaine nous a quittées depuis longtemps, par ordre du commandant.

Je suis toujours l'objet des attentions d'une partie du bataillon. Je n'ai rien fait pour cela, mais Henri est si bon garçon, si aimé ; c'est à lui que ces soins s'adressent. On ne maraude pas quelque chose de bon, qu'on ne m'invite à y goûter, et je suis sûre que beaucoup se gêneraient pour me rendre service.

Comme j'étais en train d'orner la salle du concert, voilà qu'on me crie : un blessé! J'y cours. C'est un artilleur, amené par le bon vieux pointeur du *Père Duchesne.* Une balle lui a traversé le mollet, je crains que l'os soit atteint. Naturellement il n'y a point de médecin. Avec l'infirmier nous faisons un premier pansement. Le pauvre blessé a la fièvre; il parle sans cesse de ses quatre enfants et de sa crainte qu'on lui coupe *la patte.* Son vieux compagnon lui remonte le moral de son mieux : « Quatre enfants, dit-il, la belle affaire! Nous autres, nous sommes neuf garçons sous les drapeaux, et moi qui fais dix. »

Je te quitte, chère mère, sans espérer avoir de lettre de toi, mais je ne tarderai pas te voir. Je vous embrasse tous bien tendrement.

...Notre concert a été très varié; quelques choses fort jolies, d'autres d'un ridicule achevé. Le succès a été pour notre poète qui, bien qu'un peu lancé, a récité de très beaux vers de lui. Notre petite mulâtresse a dit très gentiment une charmante chansonnette, enfin, ce qui m'a fait grand plaisir, un matelot a chanté une des chansons de papa. Henri se donnait un mal! ordonnant tout, veillant à tout. J'ai quêté dans son képi et la recette a été superbe, près de

80 francs. Il était minuit quand tout le monde s'est couché. — A deux heures du matin on sonne pour le départ. La moitié de notre bataillon va occuper les tranchées de Clamart, sous la conduite du capitaine de la 2e compagnie, un jeune Polonais insouciant et paresseux. Henri, me voyant très lasse, m'a fait recoucher, me disant de ne le rejoindre qu'un peu plus tard. Mais dès cinq heures du matin les batteries de Châtillon faisaient pleuvoir sur le fort d'Issy une véritable grêle de projectiles. J'étais à pied, accompagnant un convoi de munitions; il fallait courir et s'abriter de son mieux. J'atteignis ainsi la gare de Clamart, et j'ai vu là un affreux combat d'artillerie. Les trois batteries de Châtillon étaient infatigables et accablaient principalement le fort d'Issy. Celui-ci ripostait, ainsi que Vanves et une canonnière; mais peu à peu notre feu se ralentissait; celui d'Issy fut bientôt éteint, sauf une seule pièce. Les Versaillais ont d'excellents pointeurs. Les obus tombent juste; à peine s'écartent-ils de quelques mètres. Une à une ils démontaient les pièces du fort d'Issy. On voit sauter en l'air les paniers garnis de terre, puis quelques pans de murs s'effondrent avec bruit. Des éclats d'obus sont projetés sur la gare où je suis; ces éclats arrivent en tournoyant avec un bruit qui ressemble à un miaulement.

Un fourgon et plusieurs hommes du 108e arrivent en courant et zigzaguant. Ils viennent du fort où ils sont allés chercher des vivres. Ils disent que la position n'est plus tenable. Dans le fort 26 hommes viennent d'être tués ou blessés. Je vois un cheval dont le museau a été emporté par un éclat. La malheureuse bête s'élance, fait quelques pas au galop, puis tombe. Le découragement s'est mis dans la garnison du fort et l'on a dû fermer les portes pour empêcher les défections.

Lasse d'attendre à cette gare, je m'engage dans les tranchées; le commencement est occupé par le 108e, nous sommes tout au bout. Dans beaucoup d'endroits, les talus n'étant pas assez hauts pour abriter un homme debout, on a disposé quelques pierres pour former des créneaux au sommet. Une balle versaillaise s'accroche à l'angle d'une de ces pierres et arrive déchiquetée à mes pieds. Une autre

frappe au bout du nez un homme qui saigne comme un bœuf, elle effleure la joue d'un autre et tombe, amortie, sur ma tête. — Le commandant vient nous faire une visite; il a appris que les portes du fort d'Issy sont fermées, de sorte que nous nous passerons de dîner. Heureusement quelques vieux soldats prévoyants ont une petite réserve, et je suis invitée par eux; puis le bataillon voisin nous offre quelques pains.

La nuit arrive, la canonnade se ralentit, mais la fusillade commence avec rage; on dirait un essaim de gros bourdons qui passent sans cesse sur nos têtes. Nous tirons sans relâche, mais les cartouches apportées ne sont pas toutes de bon calibre; puis les fusils ont été trop longtemps exposés à la pluie. En un rien de temps voilà une douzaine d'hommes aveuglés par ces mauvaises tabatières, et leurs fusils hors de service. Inutile de dire qu'il n'y a là ni armurier ni armes de rechange. Je bassine à l'eau fraîche tous ces pauvres yeux maltraités.

Le combat est acharné et notre position devient fort critique ; nous allons manquer de cartouches. Le capitaine fait cesser le feu. C'est maintenant vers le cimetière que se dirige l'attaque des Versaillais. Croyant la tranchée abandonnée, ils s'approchent. Nos hommes mettent silencieusement la baïonnette au bout du fusil. Les Versaillais ne sont plus qu'à 80 mètres. Le capitaine revient à pas de loup; il a récolté quelques paquets de cartouches, notre dernière ressource. Il commande de faire successivement deux feux de peloton. Cela réussit à merveille. Les Versaillais surpris se retirent à la hâte. Il faut dire que le jour commençait à poindre, ce fut pour nous un puissant auxiliaire.

J'avais une grande angoisse: l'idée d'assister à un combat à l'arme blanche me faisait frissonner. Si l'ennemi avait soupçonné notre dénuement, nous aurions été facilement faits prisonniers.

On vient nous relever. Il faut en s'en allant enjamber le cadavre de l'homme tué cette nuit. On me dit pour me consoler que c'était un garçon sans famille et un assez vilain drôle. Cependant le capitaine est sombre. Cet homme avait refusé d'aller aux tranchées, se disant fatigué, mal chaussé,

et le capitaine avait fait appeler deux hommes pour le faire marcher de force.

En rentrant aux Oiseaux j'ai pu dormir quelques heures.

Il y a eu cette nuit plusieurs blessés. M. Mallet, le mari de la jeune mulâtresse, qui venait d'être nommé sous-lieutenant, a été tué par accident. J'ai la triste mission de ramener sa femme à Paris.

Elle loge en garni chez une horrible femme qui la renvoie brutalement, parce qu'elle lui doit de l'argent. J'ai installé chez moi la pauvre négresse, en lui promettant de revenir le lendemain.

Presque toute la compagnie a obtenu la permission de venir à l'enterrement. La pauvre femme a beaucoup pleuré, sangloté, mais elle est si enfant, si légère, que sa douleur durera peu. Notre poète toqué a vraiment bon cœur, il a promis de payer peu à peu la dette, afin qu'on ne tourmente pas cette petite femme. Henri a fait une quête qui a été très productive. La voilà donc pour le moment à l'abri du besoin. Avant l'enterrement elle a fait déclouer le cercueil pour embrasser encore une fois son mari; il était bien changé déjà.

Le cortège était de huit corbillards.

3

Les chances d'apaisement diminuaient de plus en plus. La situation de Neuilly et des communes suburbaines, Asnières, Clamart, Bellevue, Châtillon, était terrible. Placés entre deux feux, les habitants ne savaient comment se dérober aux projectiles. « Ils ne pouvaient pas même porter tranquillement leurs morts au cimetière. A Bellevue, la belle-mère de Charles Edmond était traînée jusqu'à sa dernière demeure, la nuit, par sa fille et une domestique, obligées d'improviser une bière avec la première caisse venue, de

creuser elles-mêmes un trou et d'y enfouir le cadavre à fleur de terre. » (1)

Lorsqu'un armistice fut enfin signé le 25 avril, le feu cessa à neuf heures un quart seulement : « Aussitôt furent organisés les secours aux habitants de Neuilly. Ces infortunés vivaient depuis vingt jours dans leurs caves; leur dénuement était extrême. Jamais spectacle ne fut plus navrant que celui de cette population, victime inoffensive de la guerre civile. » (2)

Le 30 avril, le fort d'Issy, qui depuis le début du second siège, servait de cible aux Versaillais, n'était plus qu'un amas de décombres. « Les 300 hommes de sa garnison, lâchés par leur commandant, quittèrent dans la matinée en enclouant les canons. » (3)

Pendant plusieurs jours, les Versaillais n'osèrent pas entrer dans le fort. Repris par les Fédérés, il ne fut abandonné qu'après une défense héroïque, le 9 mai.

Le Comité avait nommé Ed. Moreau, commissaire civil auprès de Rossel. Ces deux hommes avaient des vues entièrement opposées, et malgré leur remarquable intelligence, ne parvinrent jamais à s'entendre.

4

Jeudi 11 mai 1871.

Chère mère,

Nous sommes repartis vers deux heures de la caserne, musique en tête, moi en voiture. On avait rattrapé pas

---

(1 et 2) Henri Martin.

(3) « Dans la nuit du 29 au 30, une tranchée située sur la droite du fort d'Issy avait été surprise par l'ennemi avec la batterie qu'elle couvrait. Mégy, l'incapable commandant du fort, voyant au matin l'ennemi s'étendre sur sa droite, avait pris peur et évacué le fort avec sa garnison. Cluseret, à cette nouvelle, était parti pour

mal de réfractaires et leur mauvaise humeur était visible. A Courcelles, on fit une halte, et les hommes commencèrent à se disputer; mais la musique ayant joué un quadrille, les voilà tous à danser comme des fous. Cependant, lorsqu'il s'est agi de passer les fortifications, presque toute la 4e compagnie s'est mutinée et a refusé d'avancer, sous prétexte que le bataillon était transformé en corps franc. Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai là-dedans. Enfin cela a fait une scène des plus tristes. Le pauvre commandant était dans une colère atroce; il pleurait de rage, les traitant de lâches. Moi aussi cela m'indigne; la voiture s'était arrêtée, j'en saute à bas et traverse le pont-levis. J'entends sur mon passage : « Bravo, voilà une crâne petite femme! » Et tout le monde franchit les fortifications.

Nous nous sommes arrêtés à une très petite distance, à la porte Bineau. C'est le commencement de Levallois-Perret. Les marchands de vin s'empressaient, se multipliaient, pour servir tout le monde; mais sitôt que le commandant eut crié que nous passerions la nuit là, changement à vue des plus comiques : les marchands de vin ferment boutique et posent les volets. Heureusement, il y a de belles maisons neuves, avec de nombreux écriteaux d'appartements à louer; aussi sommes-nous parfaitement logés, quoique dans des chambres sans meubles. La concierge a été d'une complaisance charmante; elle a mis dans ma chambre une paillasse et un lit de plume. J'ai partagé ce singulier lit avec une nouvelle cantinière. Son mari n'est pas à Paris, et elle fait ce métier par goût, car on la dit riche.

Dans la journée, mon gros voyou de Chanoine, qui s'intitule maintenant mon brosseur, m'a emmenée chez sa mère, dans le village de Clichy, assez loin. Il y a un petit passage entre les deux villages, où les obus tombent bien. Nous avons déjà eu beaucoup de victimes à Clichy. La vieille bonne femme a reçu son fils en bougonnant, mais

---

Issy, et, réunissant quelques troupes, les avait ramenées au fort, où il était rentré le premier. C'est à son retour de cette expédition que la Commission l'avait fait arrêter. » — Rossel consigna Mégy et envoya au fort d'Issy le général Eudes.

en l'embrassant. Seulement le brave garçon a une famille si nombreuse, tant de cousins avec lesquels il fallait aller boire un verre, que j'ai fini par m'impatienter, et je me suis décidée à m'en aller seule.

Juge de mon inquiétude : la nuit était venue, et je ne savais dans quelle direction aller. Il y a des avenues énormes et complètement désertes. Enfin, de gardes nationaux en gardes nationaux, j'ai fini par retrouver mon bataillon ; mais tu comprendras que c'était difficile, puisque je ne savais quelle adresse donner. Le bataillon, arrivé du matin, ne pouvait pas encore être connu.

Ce matin nous sommes partis par un soleil superbe. Nous sommes dans un fouillis de villas, dont la plupart semblent en dentelle, tant c'est troué. Je ne crois pas que Saint-Cloud soit pis. Nous sommes en plein soleil, près d'une belle barricade garnie de quatre canons. Notre drapeau vient d'être déchiqueté par une décharge de mitraille. Tu juges de la joie de tous : c'est un trophée qu'un pareil drapeau ! On pense déjà au jour où l'on ira à la Commune le porter, pour en demander un autre.

Plus que jamais je suis l'objet des soins et des attentions de tous. On m'a dressé une grande tente et l'on m'a apporté, des maisons abandonnées, un matelas, des tapis, des chaises, des tables, de la vaisselle, et des fleurs en fagots.

Le bataillon est divisé en deux; il n'y a pas de cantinière avec nous, aussi ai-je aidé à faire la cuisine. Le père Chrétien a rapporté, je ne sais d'où, des choux, de la salade, des petites pommes de terre nouvelles, etc... On vient de m'apporter une année du *Magasin Pittoresque*, mais je n'ai guère envie de lire. D'autres ont des gravures de mode, des feuilletons coupés dans les journaux.

Le docteur est retourné à la porte Bineau, laissant son sac. Je pense qu'il reviendra pour la nuit. On dit que demain le service des lettres va se faire plus régulièrement.

Bonsoir, chère mère; je vous embrasse tous trois. Si tu étais malade, ou Paul avec sa porte Maillot, écris-moi, en

mettant ta lettre au n° 16, cour des Petites-Écuries. Le fourrier d'ordre va les prendre tous les jours.

A demain un autre petit mot. Je t'embrasse.

ALIX

Levallois-Perret, vendredi.

Chère mère,

... Les jolies villas dont nous occupions les jardins sont le village de Neuilly et, en avant de nous, notre bataillon occupait cette rue Perronet que Paul a eu tant de mal à créneler. Les hommes que nous remplaçons à ce poste nous racontent qu'ils ont écrit une lettre, et l'ont lancée avec une pierre aux lignards, pour les engager à fraterniser. Ceux-ci répondirent par la même voie que cela leur était impossible, mais que les Fédérés feraient bien de ne pas tirer, parce qu'on pourrait facilement les écharper.

La nuit a été assez calme. Chez nous, toute la journée, les hommes s'amusent à visiter les villas et rapportent qui un matelas, qui un tapis ou de la vaisselle. Le capitaine se fâche quand apparaissent des objets incongrus, tels que seringue, parapluie, crinoline, etc. Cela n'empêche pas notre bêta de Chanoine de s'habiller en femme, et d'être d'une laideur atroce. Les coiffures sont pittoresques. Le soleil est si ardent que l'on voit force chapeaux de paille de femme. Un des artilleurs qui servent les pièces de la barricade, s'est coiffé d'un tricorne de sergent de ville, qu'il met *sens devant dimanche*. Le vieux père Chrétien a adopté la carcasse de soie bleue d'un grand bonnet normand, c'est une vraie mitre ; de plus, il se sert, en guise de gamelle, d'un pot de chambre en porcelaine.

J'ai visité quelques-unes de ces maisons. C'est déplorable : des ruines, et toujours des ruines. Au milieu de tout cela, les jardins fleurissent et poussent à l'aventure. J'ai un bouquet gros comme un fagot. Les fraises rougissent déjà, et les groseilles vertes trouvent des amateurs.

Pendant la nuit, on s'est fusillé comme d'habitude, mais avec moins de violence. Le temps était glacial, nous étions tous gelés. Nous n'avons eu qu'un blessé, atteint légèrement aux deux jambes par un éclat d'obus. A quelques mètres de

nous, il y a un homme tué depuis quatre jours. Nous voudrions aller le relever, mais les balles pleuvent sur nous chaque fois qu'on essaie. Comme il est inutile de se faire tuer pour un mort, on l'a laissé là. Ce qui rendait notre position désagréable, c'est que nous avions le feu ennemi à la fois en face et sur le côté gauche. A quatre heures du matin, le 108me est venu nous relever et nous sommes rentrés à notre casernement de Levallois. Mais nous avons eu beau suivre les jardins, raser les murs, du Mont Valérien, les Versaillais ont vu notre logis, et les obus ont commencé à bombarder le pauvre village. Aussitôt les boutiques se ferment, les habitants descendent dans les caves. Ils visent joliment bien. Nous en étions quittes jusqu'ici pour des vitres cassées, lorsqu'une jeune fille a été tuée dans sa chambre à côté de nous. Le commandant a bien manqué d'être tué par un obus qui a éclaté sous notre porte cochère, sans faire d'autre mal qu'une forte contusion à la cuisse d'un homme.

Ce matin j'ai écrit pour un soldat une lettre à sa bonne amie ! Lorsque j'ai eu fini, un autre s'approche et me dit d'un air de pitié : « Comment peut-on ne pas savoir écrire ? Moi, j'ai une écriture qui devrait me valoir le grade de major ; voyez plutôt. » Et il me montra une lettre qu'il se disposait à remettre au vaguemestre ; je lis en écriture moulée : « A mademoiselle Clarisse, dame du monde. »

5

Tout espoir était perdu pour la Commune. Thiers tenait la victoire ; « il exultait. En vain le pressait-on d'épargner les horreurs du bombardement aux populations de Montrouge, d'Issy et de Vanves, les batteries de l'armée tiraient toujours.

« Ce fut seulement le 9 mai que les Versaillais osèrent occuper le fort d'Issy, ce qui leur permit d'attaquer le fort de Vanves. Ils commencèrent à écraser la Muette

et Auteuil sous les obus des formidables batteries de Montretout, qui comptaient 70 pièces de marine ». (1)

Les membres de la Commune s'accusaient mutuellement. Rossel donna sa démission et Delescluze le remplaça comme délégué à la guerre. Dans la nuit du 13 au 14, le fort de Vanves se rendit.

A mesure que la situation de Paris devenait plus désespérée, l'exaspération grandissait, et des mesures violentes étaient décrétées.

Le 11 mai, on décida de raser la maison de Thiers « le parricide », malgré l'opposition de Beslay qui donna sa démission.

Le 12 avril 1871, la Commune de Paris,

Considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation de militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République, décrète:

Article unique: La colonne de la place Vendôme sera démolie.

Les artistes et les historiens n'approuvèrent pas cette décision. Victor Considérant, se faisant leur interprète, écrivit aux membres de la Commune la lettre suivante:

« Citoyens, les considérants de votre décret sont admirables. La conclusion, la démolition est, à mon sens, radicalement mauvaise. Un grand peuple éclairé n'efface pas plus son histoire qu'il n'en détruit les

(1) Georges Bourgin.

monuments : il laisse ces procédés aux barbares. Il juge son histoire et il juge ses monuments.

« En fait, la colonne est un monument national. La Commune n'a pas, seule et sans l'assentiment de la France, le droit de le détruire. Mais Paris a le droit d'écrire son jugement sur un monument dont il trouve que la signification le déshonore. — Laissez donc la colonne en place ; laissez-lui même cette statue, où l'art napoléonien avait voulu fondre, par accoutrement, César, Charlemagne et Louis XIV, dans la figure du chef de cette race néfaste. Seulement, de la tête couronnée, à face de vivant, faites la tête de la Mort porte-diadème, et que la main, squelétaire, tienne soit le sceptre, soit la faux, même emblème. Ce sera macabre, impérial, hideux et superbe. (1)

« La logique de démolition nécessiterait celle de vingt autres monuments, notamment de l'arc de triomphe de l'Étoile. Faites mieux. Ce monument n'est pas fini. On prêtait à M. Thiers l'idée de lui donner, pour couronnement, une aigle colossale aux ailes étendues. C'était dans l'esthétique de cet adorateur des gloires de proie. — Proposez que le monument reçoive pour couronnement un monceau de cadavres, français, anglais, allemands, russes, égyptiens... — représentation synthétique et d'un réalisme terrible, de toutes les tueries que le grand homme de guerre a commandées en chef ; et que la statue *à la redingote*, que M. Thiers avait placée sur la colonne, repêchée dans la Seine — où elle a été jetée, je crois, — soit dressée, enfoncée jusqu'aux genoux, au sommet du tumulus de ses égorgés.

---

(1) Ce n'eût été là que du vandalisme atténué.

« L'arc de triomphe sera conservé, couronné — et jugé. »

La colonne Vendôme fut jetée bas le 16 mai. (1)

6

Alix Payen à madame Milliet

Neuilly, dimanche 14 mai.

Chère mère,

Nous nous sommes reposés deux jours et ce n'est que ce matin à 3 heures que nous sommes arrivés ici. J'ai fait plus ample connaissance avec le docteur ; nous nous entendons très bien. C'est un homme très comme il faut, et cela change agréablement du reste de la compagnie. Le commandant a pris sous son bonnet d'accepter quatre ambulancières, au grand déplaisir du major et de moi. Le docteur a mal reçu ces femmes, mais il faut bien en prendre son parti. Ce qu'il y a de plus ennuyeux, c'est que, sur les quatre, trois sont de véritables buses, et l'autre une femme envieuse, aigrie, assommante enfin. Le docteur a déclaré qu'en son absence j'aurais seule la disposition du sac et la direction de l'ambulance. Je veux tâcher que cela marche bien, mais il y aura sûrement de l'ennui, à cause de la femme acariâtre et de son mari qui l'est encore plus.

Nous sommes installés dans les écuries d'un splendide hôtel. Les jardins sont magnifiques. La maison est presque toute effondrée. Les écuries sont dans le sous-sol où l'on entre par une pente du côté du jardin. Ce sont de belles boxes, des abreuvoirs de marbre, et c'est meublé d'une manière somptueuse, avec les fauteuils de toutes les chambres ; c'est d'un luxe inouï. On dit que cette propriété appartient au duc de Mouchy. Nous avons des matelas, mais c'est froid.

Bien que nous soyons en seconde ligne, nous distinguons très bien les ruraux. Ceux de la première tranchée ont été interpellés par les Versaillais. Un d'eux a crié : « Payez-vous

(1) Voir Maxime Vuillaume, *Mes cahiers rouges*, V, page 172.

la goutte ? » Et les gardes nationaux de répondre : « Viens la chercher, cochon ! »

Le soir, avant notre départ de Levallois, nous étions couchées, mais quelques hommes causaient encore sur le pas de la porte, lorsqu'une balle traverse la jambe de l'un d'eux. Le docteur étant absent, c'est moi qui l'ai pansé. Cette balle a dû partir d'une maison voisine. On a fait des perquisitions qui sont restées sans résultat.

Lundi matin.

Chère mère,

La nuit a été orageuse, mais, Dieu merci, sans grand dommage. Un seul tué et quatre blessés légèrement. Notre maison s'est effondrée sous les bombes, mais notre écurie étant au sous-sol, n'a rien eu. Il y avait défense expresse de tirer : nous avions la garde des munitions, et les obus pleuvaient bien assez. La fusillade n'avait plus le même son. C'étaient exclusivement des balles explosibles. (1) Henri était chef de poste et nous n'étions que douze, là où il aurait fallu être trente. Heureusement nos blessés ont pu être apportés pendant qu'il faisait encore jour, car il était défendu d'avoir de la lumière.

Deux des nouvelles ambulancières vont être, je crois, renvoyées ; elles ont eu une peur atroce ; mais la grincheuse et une autre ont beaucoup gagné dans mon estime. Nos hommes ont été vraiment héroïques, et cependant les Versaillais les excitaient par mille insultes et bravades. Nous montions sans bruit deux pièces de canon, lorsque ces gredins envoient une bombe à pétrole dans la maison que nous occupions. Il fallut déguerpir, et la lueur de l'incendie empêcha nos artilleurs de terminer leur ouvrage. C'était superbe !

Nous avons été relevés ce matin ; nous voici au repos pour 48 heures ; ainsi sois tranquille. Du reste notre major est très prudent, trop prudent à mon avis. Ta lettre m'est arrivée hier, tu penses si j'ai été contente. Ce matin on

(1) Madame Payen en avait conservé quelques éclats qui avaient traversé le capuchon de son waterproof.

continue d'entendre la fusillade. Ne compte pas me voir encore; on accorde difficilement des permissions, et je préfère n'en pas demander. Si tu m'écris encore par la même voie, je te prie de monter à la maison, et de prendre dans mon armoire une chemise, un pantalon, neuf surtout, et une paire de bas. Si j'ai une occasion, je ferai prendre tout cela chez toi.

Je crois que cette nuit ce sera encore très chaud. J'espère que notre bataillon sera porté à l'ordre du jour.

Adieu mère. Je vous aime et vous embrasse tous bien tendrement.

7

Chère mère,

Je viens de ramener mon pauvre Henri sérieusement blessé. Un éclat d'obus lui a enlevé un doigt et bien abîmé un autre; puis il est entré dans le côté et a traversé la cuisse de part en part. On voulait l'envoyer à Beaujon, mais il a préféré rentrer chez lui, où il sera soigné par le major de notre bataillon, lequel revient aussi ce matin. Je t'écris dans la voiture d'ambulance, je ne sais si tu pourras me lire. — Je t'embrasse et compte sur ta visite.

ALIX

Chère mère,

Je suis bien en peine de Paul et de vous; écris-moi pour me dire où il est et ce qu'il fait. N'est-ce pas désolant de ne pas pouvoir être ensemble dans un pareil moment! Hier matin j'ai été à la mairie, où M. Salomon m'a donné une lettre pour un chirurgien. Celui-ci est venu immédiatement. C'est un homme âgé. Il a fait un pansement qui m'a paru très bien fait; en tout cas, il y a mis beaucoup de soin et d'attention. Le doigt ne pourra pas être conservé. Aujourd'hui il va mettre quelque chose dessus pour faire sortir les esquilles. Les deux autres plaies l'ont effrayé. Il a enfoncé dans l'une une sonde qui a disparu jusqu'à 18 centimètres. Il croit que c'est le même éclat qui a traversé. Enfin je vois que ces blessures, que je considérais

comme beaucoup moins graves que celles de la main, ne sont pas sans danger. Ce médecin recommande une propreté extrême. Il faut le changer souvent de linge et tu sais que ce n'est pas facile, mais j'y veillerai avec soin, car l'odeur est déjà horrible.

Hier ce pansement l'avait beaucoup fatigué, et la fièvre était assez violente. Le docteur désire qu'il mange le moins possible, et le pauvre gros se sent besoin; rien qu'une petite soupe redouble sa fièvre.

Je sais à peine ce qui se passe, puisque je ne sors pas. Notre bataillon est revenu hier matin, quelques hommes sont venus voir Henri. Quant à M. Peraldi, il n'a pas paru; aussi je lui en veux. Je ne le regrette pas comme chirurgien. Je crois que ce vieux monsieur le vaut bien.

Écris-moi, chère mère, je suis inquiète de Paul. J'ai du noir, je t'assure, et je suis dans une inquiétude mortelle. Je vous embrasse tous bien tendrement.

Ta fille qui t'aime.

ALIX

8

Le 21 mai la porte du bastion 64 près de la porte de Saint-Cloud ayant été ouverte par trahison, les troupes des généraux Douay, de Cissey, Ladmirault et Vinoy entraient dans Paris.

Les partisans du Gouvernement de Versailles, pour ne pas être confondus avec ses ennemis, se hâtèrent de prendre comme insigne un brassard tricolore. Ma mère qui tremblait à l'idée de me voir fusiller, me dit timidement : « Laisse-moi coudre ce brassard à ta manche. » Je pris le ruban et je le déchirai. Aussitôt je vis la figure de ma mère s'illuminer de joie. D'un côté elle aurait voulu me sauver du danger, de l'autre elle m'eût un peu méprisé, si j'avais commis cette lâcheté de renier mes convictions dans un pareil moment.

Madame Milliet à M. Félix Milliet

Paris, 25 mai 71.

Nous sommes vivants. — Non, mon cher ami, il n'est pas possible de te dépeindre l'horreur de la journée d'hier, Paris en flammes. De tous côtés on se battait sur le boulevard Montparnasse et à l'Observatoire, quand tout à coup le feu prend aux baraques du Luxembourg et, un instant après, la poudrière saute. Notre maison vacille comme par un tremblement de terre; portes et fenêtres volent en éclats. Avec Paul et Louise nous nous précipitons dans le jardin; les éclats d'obus et les balles y pleuvaient. Nous étions là à peu près quarante personnes; impossible de fuir, on se battait sur le boulevard. L'attaque et la défense étaient furieuses au Panthéon qu'on avait ordonné de faire sauter. Il y avait là une immense quantité de poudre. Nous attendions notre sort, résignés.

Pendant ce temps l'Hôtel de Ville brûlait, puis les Tuileries, le Ministère des Finances, le Palais de Justice, que sais-je? Je ne puis m'empêcher de croire que ceux qui brûlent tous nos monuments sont des gens vendus, payés pour commettre ces crimes. — Puis, à côté de ces fous, que d'âmes héroïques!

On se bat aujourd'hui avec une violence inouïe; de part et d'autre point de quartier. On entasse les morts par charretées; tout cela est horrible, horrible.

Henri est blessé grièvement. Je suis sans nouvelles de lui.

Alix à madame Milliet

Chère mère,

Je ne sais si tu es à Paris ou auprès de mon père. Reviens vite, Henri se meurt. Je doute que tu le revoies. C'est horrible! Je t'en prie, viens. Hier les médecins m'avaient prévenue.

Dans une lettre, écrite peu de temps après ces événe-

ments, je racontais à J. Nicole la suite qu'ils eurent pour notre famille :

Cher ami,

Il faut que je te dise comment j'ai échappé. Épuisé de fatigue, je rentrais chez moi de grand matin, peu d'instants avant l'explosion de la poudrière du Luxembourg. Tu sais que nous demeurons tout auprès; nous crûmes que la maison s'écroulait. Ma mère et ma jeune sœur se jettent dans mes bras. Louise était légèrement blessée au visage par des éclats de verre. Nous attendions l'explosion probable du Panthéon; tout le quartier se serait peut-être effondré dans les catacombes.

Nous descendîmes dans le jardin comme toutes les personnes de la maison. Quelques balles égarées sifflaient encore au-dessus de nos têtes, et nous attendions la mort avec ce calme hébété que donnent les émotions qui dépassent la mesure. — Impossible de sortir; les Versaillais occupaient déjà le boulevard Saint-Michel; quelques dames leur serraient les mains et se jetaient à leur cou, en les appelant « nos sauveurs ». On ne fouilla pas notre maison. Un mot prononcé alors et j'étais fusillé comme un chien. Ma sœur aînée, traversant la ville au milieu des obus et des balles, accourt vers nous, pour savoir si nous vivons et nous dire que l'état de son mari devenait plus grave. J'ai passé quelques nuits à son chevet avec ma sœur. Elle aidait le médecin à panser une plaie profonde et hideuse. Henri est mort dans d'affreuses souffrances, les dents serrées, ne pouvant plus boire ni manger. C'était le tétanos.

Un de ses parents, officier dans l'armée, frappe à la porte; il entre presque joyeux ne sachant rien, heureux de revoir son cousin, et le trouve mort.

Ils furent rares ceux des amis d'Henri Payen qui osèrent le suivre au cimetière.

Le jour même de l'enterrement, le parent d'Henri

apportait à ma mère un laissez-passer et le lendemain elle nous emmenait, mes deux sœurs et moi, presque de force; nous ne voulions pas quitter notre cher Paris, si héroïque et si malheureux; nous aurions voulu mourir avec lui.

Madame Milliet à M. Félix Milliet

Paris, 30 mai 71.

Mon cher ami, j'ai une bien triste nouvelle à t'apprendre, ce pauvre Henri n'est plus. Il est mort hier à 5 heures après dix jours de maladie. Alix est au désespoir. Je voudrais l'emmener aussitôt qu'il sera possible, mais je ne veux laisser personne derrière moi, je veux les emmener tous, et il se passera sans doute encore quelques jours avant qu'il soit possible d'obtenir un laissez-passer. Je suis brisée de fatigue et d'émotion. Peu s'en est fallu que nous périssions tous, quand la poudrière du Luxembourg a sauté.

ARMÉE DE VERSAILLES

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL. — PLACE DE PARIS

Le chef de poste à la porte de Saint-Cloud laissera sortir librement Madame Milliet, née de Tucé; M. Paul Milliet, son fils, élève de l'École des Beaux-Arts; Mademoiselle Louise Milliet, sa fille; Madame Veuve Payen, née Milliet, sa fille, pour se rendre à Rambouillet, par Versailles.

Le présent laissez-passer n'est valable que pour la journée du 1er juin 1871.

Paris, le 31 mai 1871.

Le Général commandant la Place,
H. de Geslin

9

A la nouvelle du coup qui venait de nous frapper, Fernand écrivit d'Algérie à sa sœur :

Jemmapes, le 13 juin 1871.

Ma chère Alix,

Tu sais si je l'aimais. J'appréciais toutes les bonnes qualités de ce pauvre cher Henri, son bon cœur, son caractère franc et loyal. C'est te dire combien je partage ta douleur et combien je le regrette.

Je m'étais attaché à lui. Dans ma pensée il faisait si bien partie de la famille ; je le regardais comme mon frère, et j'ai pleuré, bien pleuré, je te le jure, à la réception de la lettre de Louise m'annonçant sa mort.

Après avoir traversé tant de rudes épreuves, au moment où cette affreuse lutte allait finir, il a succombé. Je te l'écrivais dernièrement, à la fin du siège de Paris par les Prussiens, s'il avait été tué par eux, en défendant sa patrie, je l'aurais pleuré beaucoup, mais ce qui double ma douleur, c'est de savoir qu'il a été tué par un obus français. Quelle horrible chose que ces guerres fratricides, où chaque parti croit combattre pour une cause juste et bonne !

Dis à maman que j'ai reçu sa lettre, mais elle ne m'a jamais donné de détails sur l'explosion de la poudrière du Luxembourg, où elle a couru du danger. Elle ne me parle point non plus de Paul. Qu'est-il devenu dans toute cette bagarre, et comment a-t-il fait pour s'en tirer ? Dis-lui donc de m'écrire. Soyez sans inquiétude sur mon compte. Je puis répondre de la tranquillité de mon district, mais il est nécessaire qu'on nous envoie des troupes. Aucune de celles qui étaient annoncées n'est encore arrivée. Je ne sais pas à quoi l'on pense. Les villes sont bloquées, les colonnes étant trop peu nombreuses pour pouvoir opérer efficacement. Il faudrait au moins trente mille hommes de plus dans la province. C'est, ici comme en France, la race des avocats et des journalistes qui a fomenté cette insurrection et perdu l'Algérie.

Tu as couru personnellement bien des dangers, chère sœur, pendant toute cette guerre. Je sais par maman que tu ne t'es pas épargnée, et que tu as été d'un dévouement hors ligne. Tu n'as malheureusement pas pu conserver celui auquel tu avais donné ton affection. Repose-toi maintenant ; tu as retrouvé ta place dans la famille ; tâche de calmer ta douleur, notre affection s'y emploiera.

Embrasse pour moi toute la famille. C'est dans ces moments d'épreuve qu'il fait bon resserrer les liens qui nous unissent.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton frère qui t'aime.

FERNAND

IV

VICTIMES ET BOURREAUX

NOS MORTS. — LA GUERRE DES RUES. — L'ORDRE RÈGNE. — LE DOCTEUR FANEAU. — DEUIL ET RUINE. — DELBROUCK. — LES ENFANTS. — L'AVENIR.

Leur sang fait une mare affreuse sur la terre...
O morts pour mon pays, je suis votre envieux.

VICTOR HUGO

IV

VICTIMES ET BOURREAUX

Nos morts. — La guerre des rues. — L'ordre règne. — Le docteur Faneau. — Deuil et ruine. — Delbrouck. — Les enfants. — L'avenir.

> Leur sang fait une mare affreuse sur la terre...
> O morts pour mon pays, je suis votre envieux.
>
> VICTOR HUGO

1

En 1840, Thiers, présentant son projet de fortifications, repoussait avec indignation l'idée que ses canons pussent être jamais tournés contre les Parisiens :

« C'est calomnier un gouvernement quel qu'il soit, disait-il, de supposer qu'il puisse un jour chercher à se maintenir en bombardant la capitale. »

Le 5 août 1871, le même M. Thiers déclarait à l'Assemblée Nationale : « Nous avons écrasé tout un quartier de Paris », et le 24 mai : « J'ai versé des torrents de sang ». (1)

En effet, dès le 8 mai, le quai de Javel, le quartier de

(1) Il avait remis son droit de grâce à une Commission qu'il nommait : « Mon peloton d'exécution ».

Grenelle et la moitié de Passy étaient couverts d'obus par les Versaillais.

Lissagaray rapproche de ces violences odieuses, l'éloquente protestation signée quelques mois auparavant par tous les membres du Gouvernement de la Défense Nationale :

« La plus grande infamie dont l'histoire moderne ait gardé le souvenir s'accomplit à cette heure, Paris est bombardé. » (1)

Les partisans de l'ordre, devenus subitement très nombreux, « font cheminer les Versaillais sans danger par les maisons complices. La nuit s'éclaire de formidables incendies. » (2) Ainsi brûlent les Tuileries, la Légion d'honneur, le Conseil d'État, la Cour des Comptes, le Ministère des Finances, la Bibliothèque du Louvre, puis le 24, l'Hôtel de Ville (3) où avait été déposé le corps de l'héroïque Dombrowski, tué auprès de Vermorel.

Ce sont principalement des membres de l'Internationale qui s'opposèrent courageusement aux violences des exaltés : « Theisz a empêché qu'on brûlât la Poste ; Camelinat, la Monnaie. Beslay a protégé la Banque ; Varlin a essayé de sauver les otages voués à la mort par les Blanquistes. La bourgeoisie ne s'est plus ensuite souvenue que de sa peur. » (4)

La guerre des rues dura huit jours. « La tuerie commença dès les premiers moments. Rien ne l'expliquait alors, ni l'horreur des incendies, que personne ne pré-

---

(1) Signé : Trochu, Jules Favre, Ernest Picard, Jules Simon, Jules Ferry, Emmanuel Arago, Garnier-Pagès, Pelletan.

(2 et 4) Georges Bourgin, pages 135 et 172.

(3) Incendié par Pindy, gouverneur du monument.

voyait, ni l'exécution des otages, encore éloignée, rien, dis-je, sauf des ordres précis. » (1)

« Un marquis de Galliffet, arrêtant une colonne de prisonniers, arrachait des rangs, sur la simple inspection des physionomies, quatre-vingts malheureux dont les têtes ne lui revenaient pas, les alignait suivant la crête extérieure d'un rempart, de manière que leurs cadavres, en pirouettant, tombassent de haut dans le fossé au bas du mur, et les faisait fusiller à brûle-vêtement par ses chasseurs. L'ancien officier de l'Empire se croyait encore au Mexique sous les ordres de Bazaine le félon. » (2)

2

L'infamie des Prussiens fut grandement dépassée par celle des Versaillais. Peu de temps avant l'explosion probable de la poudrière du Luxembourg, on avait transporté au séminaire de Saint-Sulpice les deux cents malades et blessés qui se trouvaient dans les baraquements de la Pépinière. La direction de l'ambulance avait été confiée à l'un de nos amis, comme nous disciple de Fourier, au jeune et distingué docteur Faneau. Aussitôt que les Versaillais furent entrés dans Paris, il fit faire une perquisition sévère dans l'ambulance et les quelques armes qui y restaient encore furent déposées à la mairie. Le mercredi matin, après les terribles combats de la rue de Vaugirard et du Vieux-Colombier, un sergent de la ligne, aidé par les ambulanciers, abattit le drapeau rouge qui flottait sur

(1) Camille Pelletan.
(2) Henri Martin.

la porte du séminaire et le remplaça par un drapeau tricolore.

Quelques heures plus tard, une brute féroce, le capitaine L..., entra dans l'ambulance à la tête de ses troupes : « Y a-t-il ici des Communards? — Je n'ai que des blessés, répond le docteur. — Mais ce sont des insurgés et vous êtes l'ami de ces coquins. Où est le chef, ici? — C'est moi. » Le capitaine ajustait Faneau de son revolver. « Ne le tuez pas, criait un aide-major. — Rentrez, où je commence par vous. » Un coup de revolver atteignit à peine la victime. Un soldat l'acheva d'un coup de fusil à bout portant. Un filet de sang jaillit de la plaie. La mort fut instantanée. (1)

« Ainsi périt, tout jeune encore, au milieu de ses malades, un médecin de grand mérite et grand avenir. Chirurgien des ambulances de la Presse pendant le siège, estimé, aimé de tous, le docteur Faneau paya de sa vie le crime d'être resté fidèle à un ministère qu'entourent de respect tous les peuples civilisés. »

Dans la chapelle, deux ambulanciers apportaient les morts de la veille; tous deux sont massacrés. Par une échelle qui menait dans les combles et au clocher, ceux qui peuvent se sauver montent à la hâte, puis tirent l'échelle et referment la trappe. Dans l'ambulance, raconte l'aide-major, les malades avaient été répartis deux par deux dans chacune des petites chambres des séminaristes, le long d'un couloir. Le capitaine avec ses hommes allait de lit en lit, interrogeant brusquement chaque malade, puis il se tournait vers les soldats : « Une

(1) Ce crime a été raconté en détail par Camille Pelletan, d'après les récits concordants de six témoins oculaires, médecins, infirmiers et malades. (*La Semaine de mai*, pages 78 et suivantes)

balle dans la tête. » Quelques-uns furent fusillés, d'autres percés de baïonnettes, d'autres tués à coups de revolver. Il y avait des mares de sang sur les matelas.

Un docteur, échappé au massacre, alla chercher à la mairie des brassards tricolores. On porta dans la chapelle soixante-quinze cadavres de fusillés. Le corps du docteur Faneau resta trois jours dans la cour. — « Le lendemain, sa malheureuse mère arrivait, folle de douleur. Tantôt elle se jetait sur le corps, tantôt elle se précipitait sur l'officier qui se trouvait là et lui criait : Assassin! assassin! On m'a dit que le cadavre avait été si maltraité que, comme elle saisissait les mains pour les embrasser, les mains se détachèrent des bras. »

On avait fait espérer une médiation de la Prusse; mais les Fédérés refusèrent le passage aux délégués. Vermorel et Delescluze décidèrent alors de mourir. « Derrière la barricade du Château-d'Eau, Vermorel tomba grièvement blessé; c'est là que Delescluze vint chercher stoïquement la mort. » (1) Millière fut exécuté sur les marches du Panthéon, par ordre du capitaine Garcin.

« Delescluze, s'il n'avait pas été affaibli par l'âge et par la maladie, aurait peut-être été l'homme de la révolution. Il a marqué son arrivée au ministère de la guerre par plusieurs mesures heureuses... Une longue déportation avait ruiné sa santé; il ne parlait plus, il respirait à peine; c'était un cadavre ambulant. L'acceptation du pouvoir était le sacrifice des misérables restes de sa vie, et cependant il accepta. Il accepta de

(1) Georges Bourgin, page 177. — Vuillaume, IV, pages 35 et 41; VII, page 97.

la majorité de la Commune, dont il ne faisait pas partie, mais qu'il dominait de la grandeur de son passé, un rôle impossible, condamné d'avance, et dans lequel il ne fut pas soutenu. Il est tombé derrière une barricade, mais déjà il avait succombé à la tâche... Delescluze *s'est fait tuer,* après l'abandon de la barricade où il se trouvait. Il a été frappé d'une balle au cœur. On a trouvé son corps défiguré par une affreuse brûlure que lui avait faite au cou une poutre tombée d'une maison voisine. Les vainqueurs trouvent des paroles pour insulter sa mort. » (1)

C'est en représailles de ces exécutions sommaires que les otages ont été fusillés par les Fédérés rue de la Roquette. (2)

Les Versaillais, exaspérés par la résistance qu'ils rencontraient, massacraient aveuglément tous ceux qui tombaient entre leurs mains. « Les prisonniers étaient bien plus nombreux que les véritables combattants, et on les fusilla comme s'ils eussent été derrière les barricades. »

La lutte s'acheva le dimanche 31 mai dans le cimetière du Père-Lachaise :

... Rien d'humain ne surnage...
Des bandits ont tué soixante-quatre otages.
On réplique en tuant six mille prisonniers. (3)

(VICTOR HUGO)

---

(1) Rossel, *Papiers posthumes,* page 203.

(2) Voir Vuillaume, II. *La Vérité sur la mort des otages.*

(3) Georges Bourgin évalue à plus de 20.000 le nombre des victimes. « On fit 38.568 arrestations dont 1.058 femmes et 651 enfants. Les dénonciations s'accumulèrent au nombre de 399.823, dont un vingtième signées, sur le registre de la police. » Ce registre est un des plus honteux monuments de la lâcheté humaine.

3

Si j'avais eu alors des ennemis personnels, il ne leur eût pas été difficile de découvrir ma retraite. C'est de la Colonie que j'écrivis à mon ami Nicole la lettre suivante, qui résume les principaux faits dont je venais d'être témoin. (1)

... Je suis bien triste, cher ami, mon beau-frère est mort, sa femme, qui ne l'avait pas quitté pendant la lutte, a supporté des fatigues et des dangers inouïs. Elle lui tenait le bras aux avant-postes de Levallois-Perret, quand il a été frappé par un éclat d'obus. Ma sœur a montré un dévouement admirable. Elle était ambulancière ; bien souvent son drapeau en main, elle allait chercher les blessés au-delà des tranchées. Les Versaillais la laissaient approcher, puis la recevaient par une grêle de balles. Il y avait des balles explosibles. On nie tout cela maintenant... De mes camarades, les uns sont morts, les autres sont en fuite ou sur les pontons ; ils attendent cette justice qu'on nomme les Conseils de Guerre.

On a beaucoup calomnié la Commune, et puis elle a eu des amis qui lui ont fait grand tort. Je voudrais seulement te donner une idée de la situation.

... Que diriez-vous à Genève si, par impossible, un Conseil fédéral, nommé dans un moment de panique, insultait les représentants de votre ville, désarmait votre milice, prétendait régler vos affaires municipales, fixer le prix de vos loyers et la date de vos échéances, et enfin s'il cherchait à vous imposer un roi. Heureux Suisses, vous n'avez pas de prétendants. Et quand vous parleriez de vos droits, que diriez-vous si l'on bombardait vos monuments et vos maisons, si l'on tuait des femmes et des enfants, si l'on tirait

(1) Cette lettre a été égarée, ou volée, il ne m'en reste qu'un brouillon incomplet. Le lecteur excusera quelques redites.

sur vos ambulances, si l'on fusillait vos soldats prisonniers, si des traîtres, bons à décorer, ouvraient vos portes, et si dans la ville commençait alors une boucherie infâme et sans nom. J'ai vu les cadavres entassés sur d'immenses chariots, serrés comme des gerbes par de grandes chaînes, et laissant couler derrière eux des ruisseaux de sang. Tant que la nuit durait, j'ai entendu les feux de peloton qui fusillaient des braves, condamnés sans jugement, et le lendemain, sur les trottoirs, s'étalaient en longues files des cadavres hideusement mutilés. Les soldats massacraient les blessés dans les ambulances. Tous ces crimes ont été prémédités et accomplis de sang-froid par des hommes qui prétendaient agir au nom de la loi et rétablir l'ordre. J'ose dire que la Commune, si elle n'a pas été à la hauteur de sa tâche, n'a jamais rien fait qui approche de cela.

Parlera-t-on de quelques arrestations arbitraires? Du moins, elle n'a pas eu le triste courage d'envoyer trente mille hommes sur les pontons. La Commune n'existait plus, ses membres étaient déjà tués, prisonniers ou dispersés, lorsque deux grands crimes ont été commis : le massacre des otages et les incendies. Un bien petit nombre d'hommes surexcités par les déclamations d'agents provocateurs, soudoyés peut-être par les Prussiens, furent saisis d'une sorte de folie furieuse. D'autres, sachant qu'ils allaient mourir, ont cru que Paris voulait mourir avec eux. Ils ont agi comme le capitaine de vaisseau, qui, sans consulter l'équipage, fait sauter navire et matelots plutôt que de se rendre. Ces fanatiques ne savaient pas que les monuments, les musées, les bibliothèques, trésors accumulés pieusement par le passé, sont la propriété de l'avenir; nul n'a le droit de les anéantir. Moi qui considère les chefs-d'œuvre de l'art comme des êtres vivants et qui donnerais volontiers ma vie pour sauver la Joconde ou la Vénus de Milo, je reconnais que ces hommes sont coupables; ce que j'affirme pourtant, c'est que leur crime, si grand qu'il soit, est politique. (1)

---

(1) Je croyais que la peine de mort avait été abolie en matière politique.

4

Peu de temps après notre départ de Paris, le général de Tucé écrivait de Clermont-Ferrand à madame Milliet :

J'ai reçu avec grand plaisir la lettre qui m'annonce que vous êtes enfin à la campagne. Il manque, il est vrai, ce pauvre Henri. Je comprends tout le chagrin que doit éprouver sa petite femme, car il l'aimait beaucoup. Si dans la conduite de ses affaires, il a risqué des opérations hasardeuses, c'était pour acquérir plus vite un bien-être auquel il pensait plus pour elle que pour lui. Heureusement vous êtes autour d'elle et pouvez lui apporter bien des consolations.

Henri Payen s'était en effet lancé, avant la guerre, dans des entreprises commerciales qui n'avaient pas réussi. M. de Tucé et mes parents lui avaient prêté d'assez grosses sommes. Une mort prématurée l'empêcha de relever sa maison, dont la faillite allait être déclarée.

Fernand à sa mère

Bône, 20 août 1871.

Quel coup de foudre ! chère mère ! Que tu dois avoir de tourments ! J'étais au bureau lorsque j'ai reçu ta lettre. J'ai été obligé de rentrer précipitamment chez moi : j'avais le cœur si gros que je sentais les larmes me monter aux yeux. Pauvre Alix ! Elle a du courage, je le sais ; mais il lui en faudra pour supporter ce nouveau malheur. Certes la perte d'argent est cruelle, mais j'entends bourdonner à mes oreilles ce terrible mot de faillite. La perte de l'honneur serait trop cruelle. Enfin, j'en perds la tête ! — As-tu pu croire un seul instant, chère mère, qu'il me vienne jamais à la pensée de blâmer une de tes actions ? Tu as toujours été guidée par ton bon cœur, tu as bien fait. — Ce qui me navre et me serre le cœur, c'est de penser que vous allez être obligés de vous gêner, de vous priver peut-être. Surtout que ce ne soit

pas pour moi, chère mère, bien d'autres sous-lieutenants vivent avec leurs appointements, je puis bien faire comme eux et me sangler un peu. — Je n'ai qu'à jeter un regard en arrière dans ma vie, pour me trouver relativement heureux. Le beau malheur, quand j'irais quelques fois de moins au café, ou que je porterais un peu plus longtemps la même tunique! Que dit mon oncle de tout cela?...

Madame Alix Payen n'étant pas mariée sous le régime de la communauté de biens, aurait pu sauver sa dot; elle l'abandonna entièrement aux créanciers de son mari. Complètement ruinée, elle accepta courageusement sa nouvelle position et, de retour chez ses parents, elle voulut gagner sa vie par son travail. Elle entra d'abord chez Nadar, puis chez Goupil, pour retoucher des photographies. Plus tard, elle parvint à vendre quelques copies de tableaux qu'elle peignait à l'aquarelle dans les musées.

5

Bien peu, je crois, parmi nos camarades de la Légion du Génie ont survécu aux massacres. Ceux qui restaient se trouvèrent dispersés au loin; je n'en ai revu aucun. L'un d'eux, cependant, échappé miraculeusement à la mort, a raconté à mes amis de Vesly et Léon C... son émouvante histoire. (1)

Dollé était un jeune serrurier, maigre petit blondin à l'œil éveillé, très crâne dans le danger comme beaucoup de nos loustics parisiens. On assurait qu'il avait été fusillé; des témoins l'avaient vu tomber. Grand fut

(1) Voir pour plus de détails l'intéressant article publié par M. de Vesly dans *la Normandie*, 1899, page 262.

donc l'étonnement du lieutenant de Vesly lorsqu'il vit le prétendu mort entrer chez lui, un des premiers jours de juin 1871.

« Dès que les troupes de Versailles eurent pénétré dans Paris, raconta Dollé, il nous fallut abandonner la caserne Lowendal et battre en retraite. Nous nous retirions de barricade en barricade, accablés par le nombre. Rue Gay-Lussac, des fuyards nous avertirent que nous allions être cernés. Toute résistance était impossible; je jetai mon fusil dans le soupirail d'une cave et tâchai de trouver un refuge chez des amis, mais toutes les portes restèrent impitoyablement closes. — Je rôdais du côté de mon logis, dans une ruelle de la Montagne Sainte-Geneviève, à la nuit tombante, quand je fus appréhendé par une patrouille et conduit à l'École Polytechnique. Là, sans autre forme de procès, on nous aligna contre un mur, et l'on tira dans le tas. L'émotion me fit tomber en syncope et je m'affaissai, juste au moment où le chef de peloton commandait : Feu! — Je ne sais combien de temps s'était écoulé lorsque je repris connaissance. Il était nuit close, j'étais à moitié enseveli sous des cadavres et tout couvert d'un sang encore chaud. Je me palpai. Pas une égratignure! Je n'osais donner signe de vie. Un lieutenant, désireux de nettoyer promptement la cour, ordonna de charger sur un fourgon « cette vermine démocratique et internationale »; je vis alors un sergent s'avancer, un falot à la main, un revolver de l'autre, prêt à donner le coup de grâce à ceux qui respiraient encore. Quand il s'approcha de moi, je me redressai subitement d'un bond. Étonné, le sergent resta un instant perplexe, puis il se décida à me conduire

devant l'officier supérieur. — J'expliquai que je n'avais fait qu'obéir à mes chefs, que j'avais une femme et un enfant... Le colonel, pris de pitié, me fit donner une cotte d'ouvrier en échange de mon uniforme. — « Tu as eu ton compte, dit-il, va, et ne recommence plus. »

Les actes de clémence furent si rares à cette époque que j'ai cru devoir en signaler un.

Les femmes s'étaient montrées admirables de courage et de dévouement. (1) Madame André Léo prise « d'une sainte fièvre » employait son grand talent d'écrivain à expliquer le noble but de la Commune. Louise Michel, institutrice adorée des petits enfants, pour sa bonté, avait organisé un corps d'ambulancières qui allaient chercher les blessés sous la fusillade de l'ennemi.

Les enfants faisaient « des folies de bravoure ».

Je rappellerai seulement quelques vers de V. Hugo, qui immortalisent un de leurs plus beaux traits d'héroïsme :

Sur une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
— Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : Nous en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. — L'enfant voit les éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aille

---

(1) Pour se rendre compte de la haine aveugle et féroce des réactionnaires, il faut lire ce qu'Alexandre Dumas fils écrivait à propos des Communeux : « Nous ne dirons rien de leurs femelles, par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes. » Maxime Ducamp lui-même a pourtant fait justice de l'absurde légende des « pétroleuses ».

Rapporter cette montre à ma mère chez nous?
— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur! Où loges-tu? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
— Va-t'en, drôle! — L'enfant s'en va. — Piège grossier!
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle
Brusquement reparu, fier comme Viala,
Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà. (1)

6

Dans la nuit du 21 mai, le capitaine Delbrouck, toujours sans armes, dirigeait les travaux de sa compagnie sur les remparts de Passy, lorsqu'il se trouva entouré à l'improviste par les troupes versaillaises entrées dans Paris par trahison. Fait prisonnier, il fut emmené à Versailles. Il défilait sous les insultes de la foule avec ses compagnons de captivité, quand une belle dame le montrant du doigt s'écria : « Voyez donc cette tête d'assassin! » — Il avait une tête de Christ. — Et la féroce mégère le frappa d'un coup d'ombrelle. (2)

Sa santé ruinée par les fatigues ne devait pas se rétablir dans la prison. (3) L'instruction de son procès dura plus d'un mois. On ne parvint à découvrir que les innombrables traces de son dévouement, « ses

(1) Il faut lire les commentaires admirables dont Hugo accompagne ce récit.

(2) Ce récit m'a été fait par madame Mazard, mère adoptive des enfants de M. Delbrouck.

(3) « Les mauvais traitements tuèrent 1.179 prisonniers. » Georges Bourgin, page 185.

efforts libérateurs, le plus souvent heureux, mêlés aux noms de M. Bonjean, de M. Claude, des Sœurs de Boutibué, de Picpus, de Sainte-Marie, du Père Caubert, du concierge de M. Thiers, etc... Un arrêt de non-lieu le rendit libre », (1) mais seulement lorsqu'on fut bien sûr qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre.

Dans la dernière lettre qu'il écrivit de sa prison, je trouve ces touchantes paroles :

« Eh bien ! ma pauvre Bet-Bette (sa fille âgée de 2 ans) est donc partie ! Ah mon ami, ce départ m'est bien pénible, car il est le signal des séparations. Pauvre Bet-Bette, pauvre Marie ! Il faut que j'aie la conscience d'avoir fait mon devoir, ou tous mes efforts pour l'accomplir, pour ne pas être terrassé par les malheurs que j'entrevois... Mais, ai-je le droit de me plaindre, en songeant au sort de notre pays, à tant de braves et nobles victimes que je plains toutes ? — Je me dis pour me consoler que j'ai fait tout ce que je pouvais pour empêcher cet épouvantable résultat. Aussi mes pauvres filles, mes amis et moi, nous en serons punis. C'est la justice de ce monde. Je m'y attendais. A la grâce de Dieu ! »

Paul M. à Jules Nicole

Notre vénéré capitaine, M. Delbrouck, vient de mourir. C'était un homme doux comme un enfant, d'un courage simple et héroïque ; nous l'adorions. Il avait autrefois sauvé la vie à Armand Barbès. C'est lui qui a refusé la croix offerte par Trochu ; je t'ai dit ce qu'il a fait le 31 Octobre ; sa vie n'est qu'un long acte de dévouement. Deux fois, il est allé à Versailles, au péril de sa vie, pour tenter une conciliation. C'était un saint, c'est un martyr. Il est mort des traitements qu'il a subis dans sa prison. Il laisse deux enfants orphelins. Je suis bien triste, cher ami.

Sur la tombe de Delbrouck, M. Trélat prononça ces

(1) Emile Trélat.

courageuses paroles dont l'éloquence est faite de sincère émotion :

... « Voilà donc la fin de cette incomparable abnégation qui fut toute votre vie, mon ami ! Que diront les hommes ? Beaucoup, le plus grand nombre, vous confondront avec les vulgaires perturbateurs. D'autres seront indifférents ou dédaigneux. L'empire des âmes supérieures reste un foyer caché que n'aperçoivent pas les foules. Autour s'agenouillent ensemble de rares croyants. Ceux-ci laisseront dire de vous, Delbrouck, que vous ne fûtes pas habile, et que vous avez mal mené votre barque. Mais ce premier devoir de l'homme, qui est de dépenser son cœur, qui l'a mieux rempli que vous ? En cela vous fûtes le modèle sans tache, et pour notre temps écrasé de si grands maux, et si mal pourvu de dévouements, vos amis ne cesseront pas de le répéter, votre exemple fut le plus saint et le plus noble qui se puisse citer, car vous vous êtes donné tout entier et jusqu'à la mort. »

La guerre civile fut suivie de longs procès. Les tribunaux militaires se montrèrent impitoyables. Sur les trente-huit mille citoyens arrêtés, sept mille cinq cents furent déportés à la Nouvelle-Calédonie.

Paris, vaincu, se vit lâchement abandonné par ses bourgeois, par ses députés, par le pays tout entier qui assista impassible aux massacres. Cette indifférence manifeste une inconscience et un égoïsme monstrueux. Comment la France ne s'est-elle pas jetée entre les combattants ? Et après le triomphe de Thiers et des Versaillais, comment n'essaya-t-elle pas d'arrêter la main des bourreaux ?

Peut-être à l'étranger quelques rares ouvriers éprouvèrent-ils pour leurs frères parisiens un vague sentiment de sympathie, mais ils ne connurent les événements que par les récits officiels, habilement tissés de mensonges et de calomnies. La sainte idée de solidarité commence d'ailleurs à peine à germer dans les âmes.

« Il ne s'agit pas ici de se jeter des crimes et des cadavres à la tête. Devant la guerre civile, nous ne ressentons et nous ne voulons propager qu'une haine, celle de la guerre civile. » (1)

La Commune n'en a pas moins sauvé la République et son programme sera réalisé.

... Paris, ce que ta gloire attire,
La dette qu'on te vient payer, c'est le martyre.
Accepte. Va, c'est grand. Sois le peuple héros.
Laisse après les tyrans arriver les bourreaux.
Après le mal subis le pire, et reste calme.
Ton épée en ta main devient lentement palme...
... Mais, Paris, rien de toi n'est mort, ville sacrée,
Ton agonie enfante et ta défaite crée.
Rien ne t'est refusé ; ce que tu veux sera.

Les poètes ont reçu le don de prophétiser l'avenir. Hugo en fait surgir la claire vision. Qu'on la souhaite ou qu'on la redoute, la révolution sociale est devant nous. Les temps sont proches où sa grande vague submergera nos institutions caduques :

LE VIEUX MONDE :

O flot, c'est bien. Descends maintenant. Il le faut...
Ta vague monte avec la rumeur d'un prodige!

---

(1) Camille Pelletan.

C'est ici ta limite. Arrête-toi, te dis-je.
Les vieilles lois, les vieux obstacles, les vieux freins,
Ignorance, misère et néant, souterrains
Où meurt le fol espoir, bagnes profonds de l'âme,
L'ancienne autorité de l'homme sur la femme,
Le grand banquet, muré pour les déshérités,
Les superstitions et les fatalités,
N'y touche pas, va-t-en, ce sont les choses saintes.
Redescends, et tais-toi ! J'ai construit ces enceintes
Autour du genre humain et j'ai bâti ces tours...
Mais tu rugis toujours ! mais tu montes toujours :
Tout s'en va pêle-mêle à ton choc frénétique :
Voici le vieux missel, voici le code antique,
L'échafaud dans un pli de ta vague a passé.
Ne touche pas au roi ! ciel ! il est renversé.
Et ces hommes sacrés ! je les vois disparaître.
Arrête ! c'est le juge. Arrête ! c'est le prêtre.
Dieu t'a dit : Ne va pas plus loin, ô flot amer !
Mais quoi ! tu m'engloutis ! au secours, Dieu ! la mer
Désobéit ! la mer envahit mon refuge !

LE FLOT :

Tu me crois la marée et je suis le déluge.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 1

les Milliet 3

X. — la Commune 5

et le second siège de Paris 7

1871 9

I. — 1871. — LA COMMUNE 11

Les ruraux. — Premières manifestations. — Les canons de la Garde nationale. — Le Comité Central. — Le 18 mars, proclamation de la Commune. — Les droits de Paris. — Sortie du 3 avril. — Mort de Flourens. — Premiers succès de Dombrowski. — Réformes : L'Assistance publique, les Finances, le Travail, la Fédération des artistes, l'Enseignement. — Les délégués à la Guerre.

Annexe au chapitre premier 39

II. — DELBROUCK 43

La conciliation armée. — Lettres de madame Pape. — Intervention de la franc-maçonnerie. — Delbrouck médiateur. — Dombrowski à Neuilly.

III. — ALIX PAYEN AMBULANCIÈRE..... 65

Le cimetière d'Issy. — Vanves. — Le Couvent des Oiseaux. — Abandon du fort d'Issy. — La porte Bineau. — Levallois-Perret. — Neuilly. — La fin du drame. — Lettres.

IV. — VICTIMES ET BOURREAUX 101

Nos morts. — La guerre des rues. — L'ordre règne. — Le docteur Faneau. — Deuil et ruine. — Delbrouck. — Les enfants. — L'avenir.

Table de ce cahier..... 123

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille cent exemplaires de ce septième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mardi 21 novembre 1911.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 6220

AP
20
C15
sér.13
no 4-7

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY